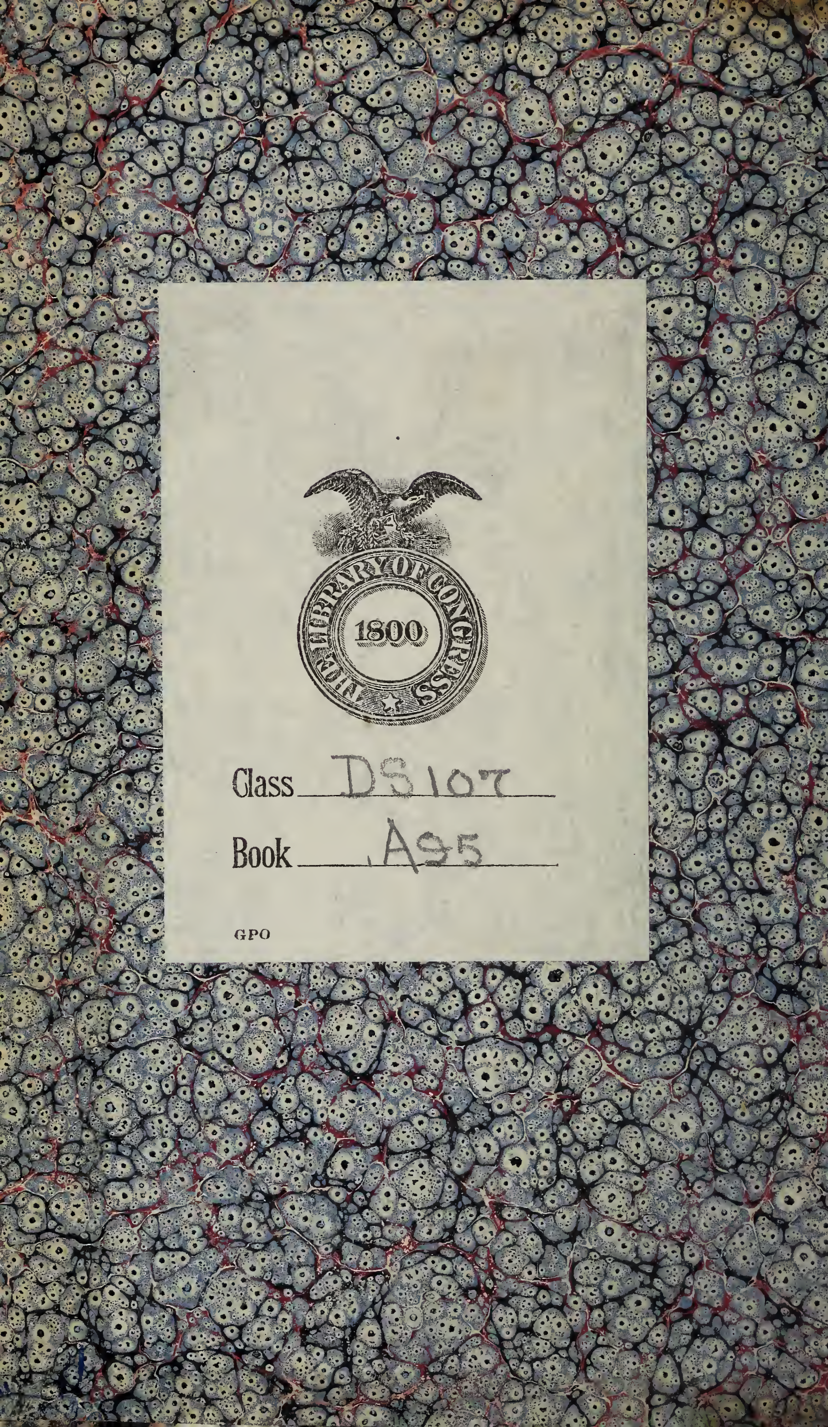
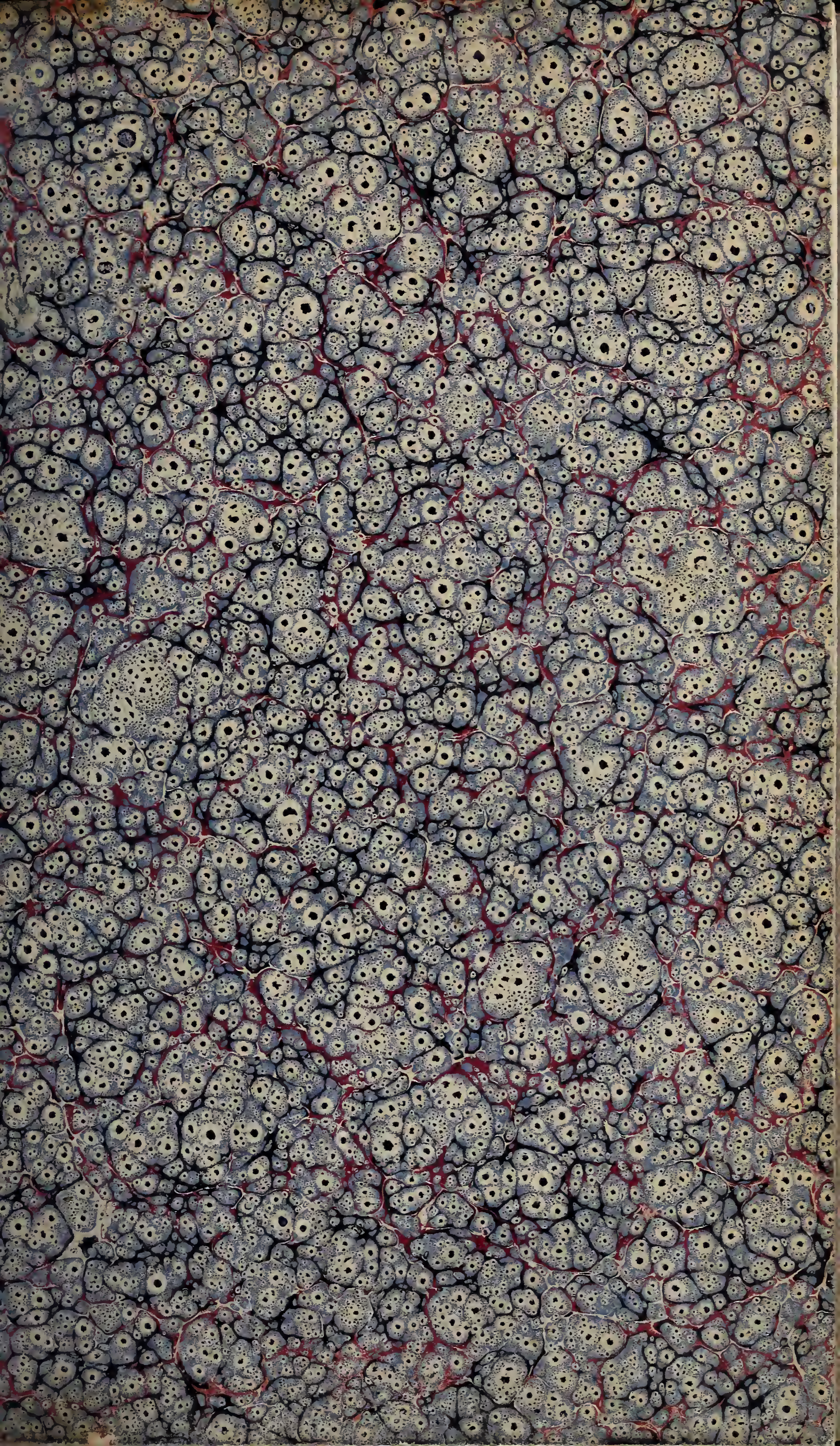
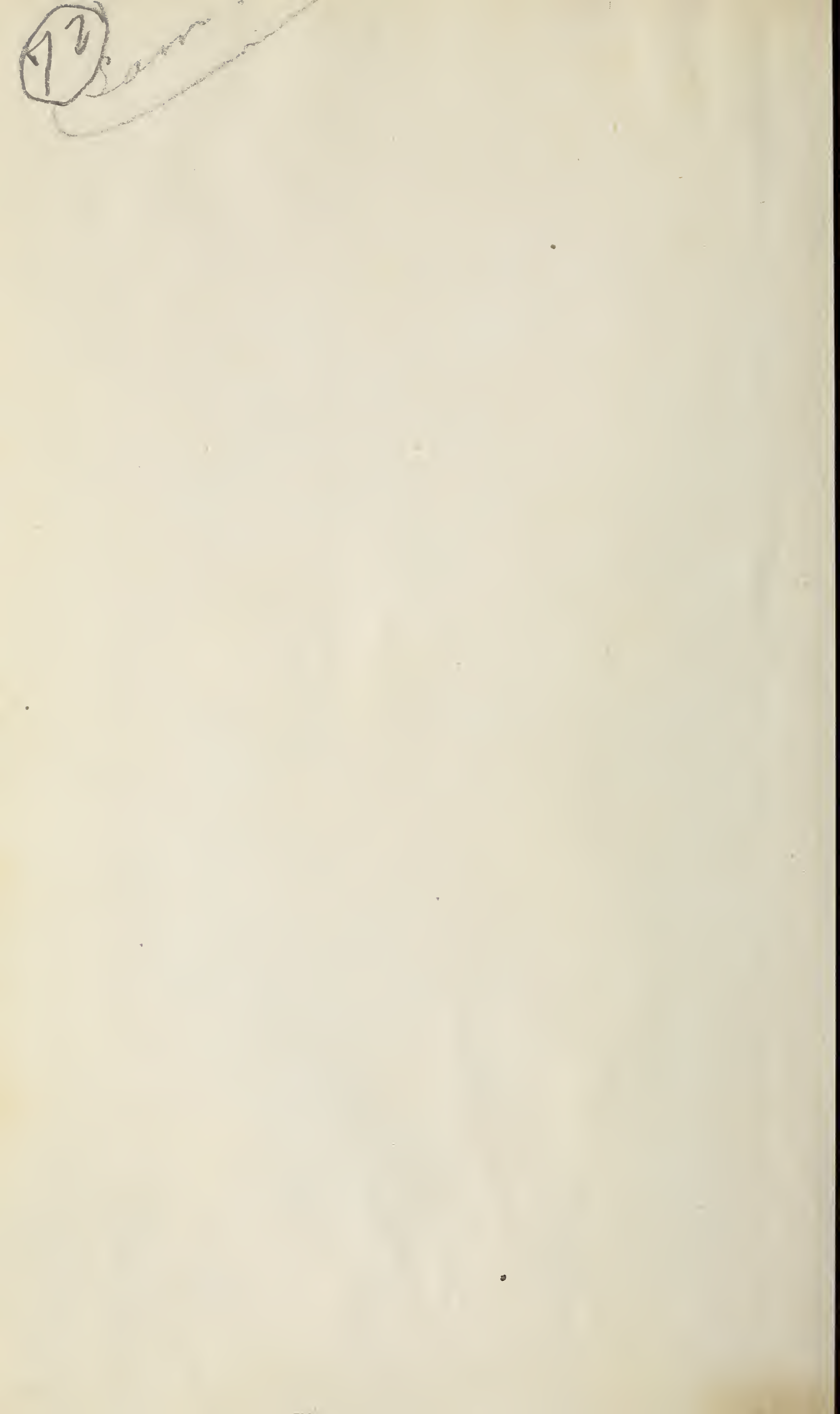


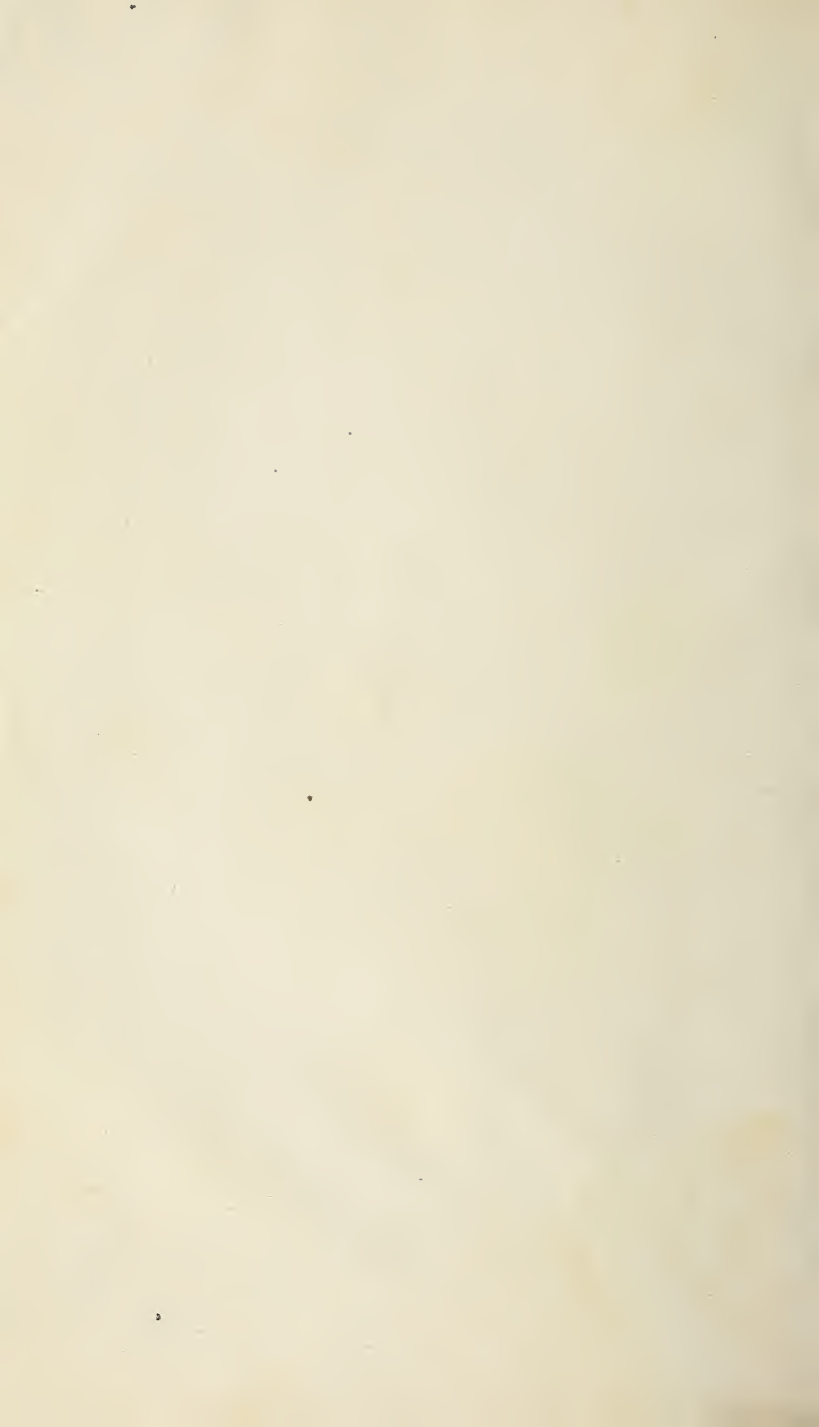


LIBRARY OF CONGRESS
CITY OF WASHINGTON
1800

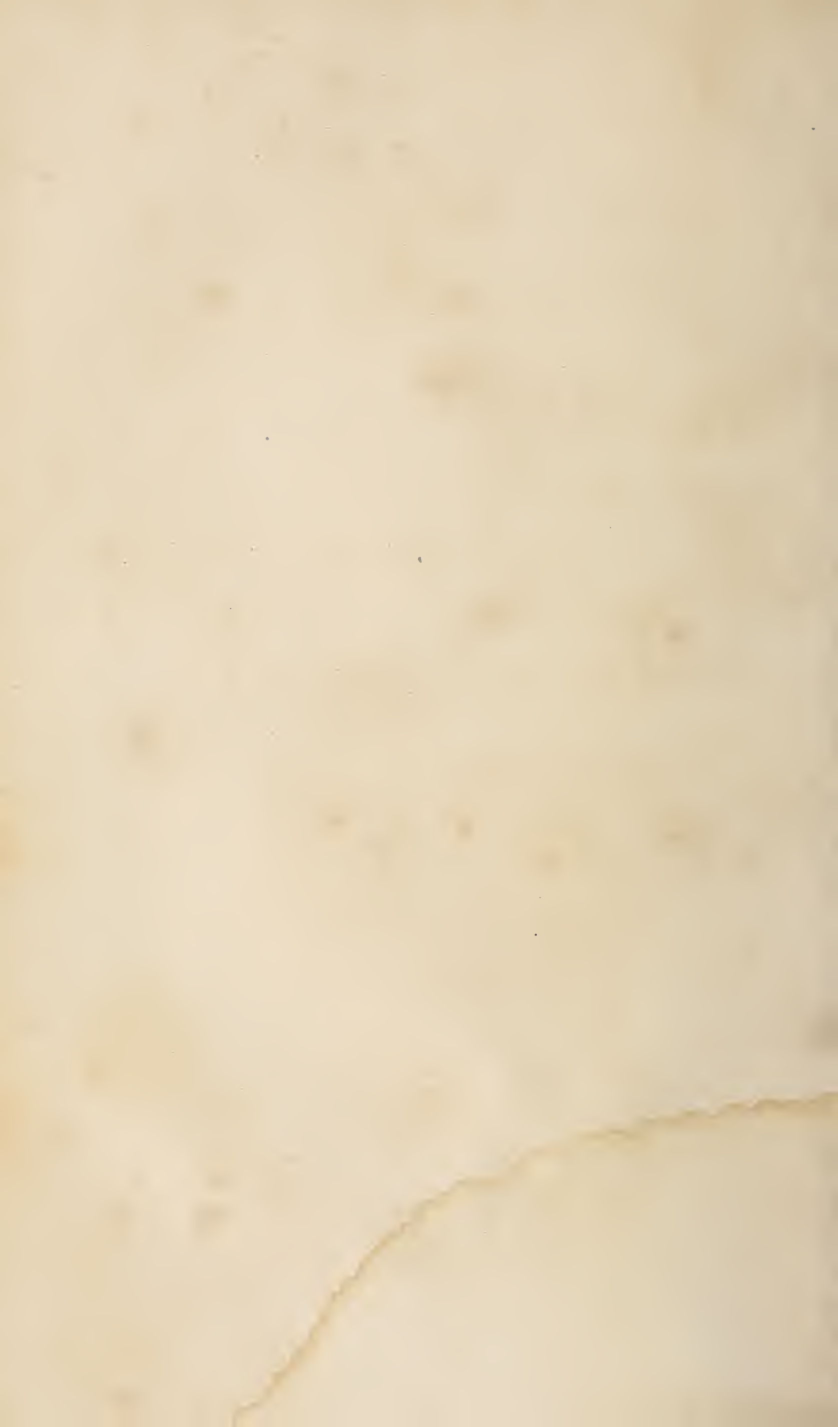








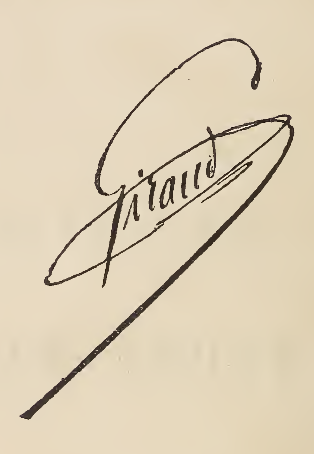




PÈLERINAGE

EN TERRE-SAINTE

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de la griffe de l'Éditeur sera réputé contrefait



Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

PÈLERINAGE

EN

TERRE-SAINTE

PAR L'ABBÉ AZAÏS

AUMONIER DU LYCÉE IMPÉRIAL DE NIMES

L'UN DES QUARANTE PÈLERINS DE 1853

Sion deserta facta est, Jerusalem desolata est.
ISAÏE, C. LXIV, V. 10.

Consolabitur adhuc Dominus Sion, et eliget adhuc Jerusalem.
ZACHARIE, C. I, V. 17.

PARIS
ÉTIENNE GIRAUD, LIBRAIRE
16, rue Dauphine

NIMES
LOUIS GIRAUD, LIBRAIRE
Boulevard Saint-Antoine

1855

A L'ÉDITEUR

Vous me demandez quelques pages qui soient pour ce livre une introduction auprès du public; tel est, me dites-vous, le désir de l'auteur. Je ne vois dans ce désir qu'une exagération de sa modestie, une illusion de son amitié. A-t-il besoin d'un patronage? moi-même, ai-je droit ou qualité pour m'attribuer une pareille mission? Vous me permettrez donc de ne l'accepter qu'avec une extrême réserve. J'aime mieux vous remercier de m'avoir confié en épreuves le remarquable travail de M. l'abbé Azaïs, et vous dire toute la satisfaction que j'ai trouvée dans cette lecture.

Pour la plupart de ceux qui écrivent, une relation de voyage n'est qu'un prétexte de se mettre en scène, de se montrer sous les aspects les plus variés, sous le

jour le plus favorable. Dans cette manifestation d'une personnalité, les régions explorées, leurs paysages, leurs coutumes, leurs souvenirs n'apparaissent que comme accessoires, comme encadrement aux évolutions d'une figure toujours la même. En fermant le livre, nous savons très-bien ce qu'est l'auteur ou, du moins, ce qu'il veut qu'on le croie; nous sommes parfaitement au courant de ce qui lui est ou ne lui est pas advenu; mais nous restons dans une ignorance à peu près complète de ce que furent, de ce que sont les contrées qu'il devait nous faire parcourir avec lui, et que, par lui, nous espérions connaître.

Pour d'autres, écrire un voyage, c'est une occasion d'étaler toutes les ressources, toutes les magies du style et d'empiéter sur le domaine de la peinture en répandant à satiété les images et la couleur : images rêvées, tons faux... qu'importe, pourvu qu'ils charment et éblouissent? se montrer poëte ne dispense-t-il pas d'être observateur, annaliste, penseur judicieux et narrateur intéressant?

Chez quelques-uns, au contraire, l'élément spéculatif absorbe tout : un peuple représente une idée; une contrée se transforme en système. Sur ces bases s'échafaudent, s'élèvent à perte de vue les théories

les plus étranges et se formulent les conclusions les plus subversives. Si, après avoir lu, vous recueillez vos esprits, si vous vous demandez ce qui vous en reste, au lieu des connaissances précises, du bien-être intellectuel que vous aviez cherchés dans ce livre, vous ne trouvez en vous que trouble et vague inquiétude; heureux lorsque vous n'avez pas le remords de sentir votre sens moral perverti, vos croyances ébranlées!

Personnelle, pittoresque ou systématique, telle est, dans la littérature touriste, la tendance des diverses écoles que notre temps a vu se produire; telles sont les aberrations des écrivains incomplets à qui manque la faculté *synthétique* et qui, même dans le champ réduit et secondaire de l'*analyse*, ne saisissent qu'un point, ne développent qu'un aspect des choses : infirmes qui prétendent ériger en supériorité leur insuffisance, circonscrire notre vue aux limites de leur horizon et nous égarer avec eux dans la région des chimères!

Hâtons-nous d'ajouter (et je suis heureux de me trouver le premier à le dire) qu'on ne rencontre aucun de ces travers dans le livre dont vous allez doter le public. Ce qui le distingue, au contraire,

c'est une heureuse fusion de tous les divers éléments, conditions essentielles du genre.

La Terre-Sainte, son ciel, son atmosphère, ses fleuves et ses monts, ses villes et ses bourgades; la physionomie, le costume, les mœurs de ses peuplades encore empreintes du sceau biblique; la poésie, la science, l'histoire, l'art et la tradition populaire dominés par l'autorité des divines Écritures, s'inspirant d'elles et des aspects imposants qui se déploient à chaque pas; une juste appréciation du présent, une intuition large et pénétrante de l'avenir; un noble patriotisme, une foi ardente, profonde et solide; la délicatesse dans les sentiments, l'élévation dans la pensée; la personnalité de l'auteur ne se produisant qu'à propos et toujours avec charme; un style à la fois simple et orné, se transformant avec une heureuse souplesse selon les variations du sujet; l'onction, l'éloquence et, par dessus tout, le grand esprit du sacerdoce catholique s'humiliant devant Dieu, mais se manifestant devant les hommes dans toute la sublimité de sa mission, tels sont les rares mérites dont la réunion fait de ce livre une œuvre à part, instructive pour l'intelligence, bonne pour le cœur et salutaire pour l'âme. Présentez-le donc d'une main confiante

devant ce public d'élite que vous habituez à recevoir de vous des productions sainement littéraires et d'une haute valeur religieuse ; il est ce qu'on devait l'attendre, écrit dans la contrée où Louis IX, partant pour délivrer le divin sépulcre et conquérir le martyre, marqua par des bienfaits chacun de ses pas ; il est digne d'être lu sous les ombrages consacrés par le nom du saint roi, au bord des eaux où se désaltéra celle qui partagea les fatigues et les dangers de son belliqueux pèlerinage [1].

Jules CANONGE.

[1] Fontaine du Roi et Fontaine de la Reine, sur la route de Beaucaire à Aigues-Mortes, ainsi nommées en souvenir des haltes qu'y firent saint Louis et Marguerite de Provence allant s'embarquer pour la croisade.



AVANT-PROPOS

La première caravane, à son retour des Lieux-Saints, n'est pas restée inactive et muette. Déjà plusieurs de mes compagnons de pèlerinage ont livré au public leurs souvenirs de Terre-Sainte. M. Bonjour a, le premier, fait paraître *les Notes d'un pèlerin,* charmante brochure, écrite avec toute la verve de son esprit et la piété de son cœur. M. Bettencourt est auteur d'un rapport plein d'intérêt, où il esquisse d'une manière rapide et animée le récit attachant de notre pèlerinage. M. Louis Enault a publié *la Terre-Sainte, voyage des quarante pèlerins*, beau livre, étincelant d'esprit et de poésie, qui semble refléter les riches et brillantes couleurs de l'Orient. M. Bunel a raconté ses impressions dans un intéressant volume, *Jérusalem, Constantinople et la Syrie*, travail consciencieux, d'une lecture attrayante et variée, enrichi de dessins qui reproduisent avec fidélité les sites et les monuments de la Terre-Sainte. Enfin M. Eugène Bouillier, le charmant compagnon de mes courses

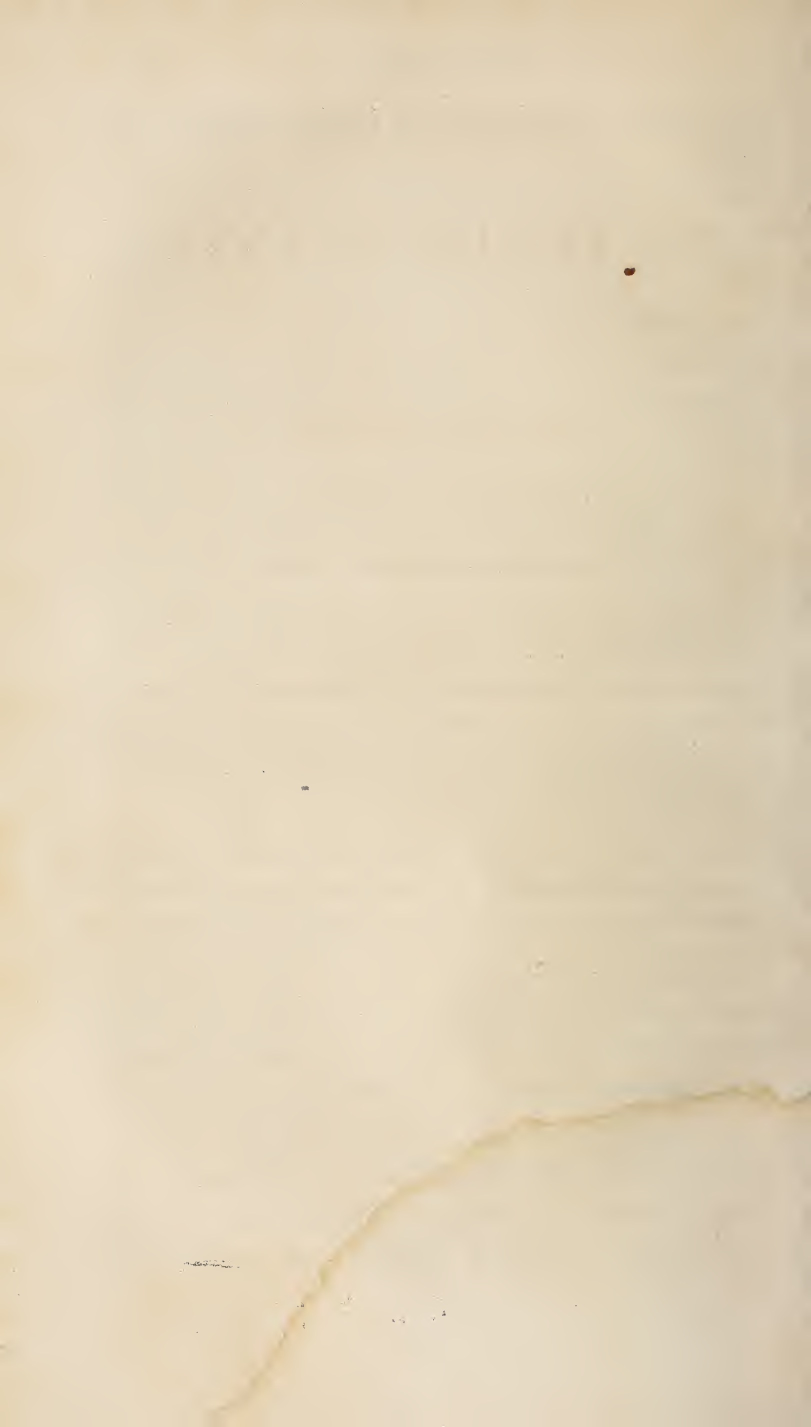
dans le Liban, vient de publier *les Lettres d'un pèlerin de Jérusalem*, délicieux journal de voyage, où je retrouve, avec la grâce de son esprit, tout le charme d'une causerie attachante, qui raconte à merveille. L'auteur a su faire passer dans son récit la pureté exquise et délicate de son crayon, dont nous avons si souvent admiré les dessins. Aussi son ouvrage reproduit-il fidèlement la physionomie de la caravane, pendant ses marches et dans ses campements, et je puis dire que c'est un vrai croquis fait à la plume.

Je viens demander, un peu tard, une humble place dans cette charmante et spirituelle caravane d'écrivains, en publiant ce *Pèlerinage en Terre-Sainte*. Ce n'est pas un travail d'érudition et de science que j'ai voulu composer; c'est une relation simple et sans art, écrite sous une inspiration de foi, que je viens offrir aux lecteurs chrétiens. Un ouvrage admirable, ou plutôt un poëme sur la Terre-Sainte, Chateaubriand l'a fait dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* : il a imprimé la trace profonde de son génie sur cette terre biblique, et quand on visite les lieux qu'il a si bien décrits, on reconnaît l'étonnante fidélité du pinceau de ce grand peintre chrétien. Mgr Mislin est auteur d'un livre très-remarquable, plein de savantes recherches, sur les Saints-Lieux : c'est le meilleur guide que puisse suivre le pèlerin. Les publications de mes compagnons de pèlerinage complètent ces deux grands ouvrages, et attachent l'éclat d'un souvenir durable à la caravane

qui a repris, la première, le chemin du saint sépulcre.

Ce livre, que je viens publier à mon tour, ira fraternellement rejoindre ceux de mes compagnons de voyage, et accomplira avec eux, en les suivant de loin, un autre pèlerinage à l'intérieur de la France, afin de populariser de Paris aux provinces, du Nord au Midi, les grands souvenirs de la Terre-Sainte. Je n'ai qu'un désir, c'est d'attirer sur Jérusalem délaissée les sympathies des catholiques et de contribuer à rendre populaires, au sein des masses, les questions des Lieux-Saints. Je viens raconter la désolation profonde qui plane sur cette cité malheureuse, l'oppression de nos frères, pour qui Jérusalem a toujours un Calvaire, les usurpations odieuses du schisme grec, qui a envahi nos sanctuaires, et les efforts du patriarche latin pour relever les ruines de cette antique église. Puissent quelques-unes de ces pages contribuer à faire tourner les regards des populations chrétiennes vers la cité sainte, engager d'autres pèlerins à reprendre les voies désolées de Sion, et faire comprendre un des côtés de cette grande lutte qui s'engage en ce moment sur les champs de bataille de l'Orient, et dont le contrecoup doit retentir au saint sépulcre!

Nimes, 23 août 1854,
jour anniversaire du départ de la caravane.



PÈLERINAGE

EN TERRE-SAINTE

CHAPITRE PREMIER.

A mes Compagnons de Pèlerinage.

Départ.—Traversée.—Malte et Alexandrie.

Quelques catholiques de France, appartenant pour la plupart aux conférences de Saint-Vincent-de-Paul, nourrissaient depuis longtemps la pensée d'entreprendre le pèlerinage de la Terre-Sainte et d'aller déposer leurs hommages sur le tombeau du Sauveur. Un semblable désir germait en même temps dans le cœur de quelques membres de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Jérusalem, qui appelaient de tous leurs vœux la visite de leurs frères de France, comme une consolation pour les catholiques des lieux saints; et c'est de cette commune pensée qu'est né le récent pèlerinage qui vient de montrer aux catholiques de l'Occident le chemin, trop longtemps délaissé, du Saint-Sépulcre. Un comité est institué; il adresse un appel aux hommes de foi; les demandes arrivent de toute part, et quarante pèlerins, huit prêtres et trente-deux laïques, sont admis à faire partie de la pieuse caravane. Ils accourent au rendez-vous assigné, de la Belgique, de Paris, du nord et de l'ouest de la France, rejoignant sur la route leurs compagnons des provinces du centre et du Midi, et le 22 août au matin, 1853, ils sont agenouillés ensemble dans le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille, demandant à celle qui est l'*Étoile de la mer* de bénir

leur pieuse entreprise et de les conduire à travers les flots jusqu'au rivage désiré. Autrefois les pèlerins qui partaient pour la Terre-Sainte allaient recevoir des mains de l'évêque ou du prêtre de leur église le bourdon béni qui était comme leur bâton de voyage. Nous aussi nous avons un signe de notre pèlerinage ; c'est une petite croix d'or que nous allons recevoir l'un après l'autre, sur les degrés de l'autel, des mains d'un de nos prêtres, qui a célébré pour nous les saints mystères, et que nous devons porter sur notre poitrine comme notre signe de reconnaissance, et le gage de la protection du Dieu dont nous allons visiter le tombeau. Quelle touchante signification ont pour nous ces simples paroles de la prière que récite le prêtre, en nous remettant ces croix qu'il vient de bénir! « Accipe [1] signum crucis, in nomine « Patris, et Filii, et Spiritus Sancti, in figuram Crucis, Passionis « et mortis Christi, ad tui corporis et animæ defensionem ; ut « divinæ bonitatis gratia, post iter expletum, salvus et emen- « datus ad tuos valeas remeare : Per Christum Dominum « nostrum [2]. »

Les nouveaux croisés ont reçu leur armure toute pacifique. L'heure du départ est arrivée, et le 23 août, à neuf heures du matin, tournant une dernière fois avec émotion leurs regards et leurs cœurs vers ces amis, qui du rivage leur envoyaient un dernier adieu, ils partent pleins de confiance, répétant le cri de nos pères : Dieu le veut!

Nous sommes installés à bord du magnifique bateau à vapeur *l'Alexandre*, commandé par un excellent officier de marine, M. Giraud. Debout sur le pont du navire, nous attachons longtemps nos regards sur ces côtes de France, qui semblent fuir derrière nous. Comme elles nous paraissent belles entre

[1] « Recevez ce signe de la croix au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en mémoire de la Croix, de la Passion et de la Mort du Christ, pour la défense de votre corps et de votre âme, afin qu'après avoir accompli, par la grâce de la bonté divine, votre pèlerinage, vous puissiez revenir sauf et meilleur auprès des vôtres, par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

[2] *Rapport* de M. Bettencourt, secrétaire du Comité.

le double azur de ces flots qui les baignent, et de ce ciel limpide et resplendissant! Nous admirons la marche majestueuse et rapide de *l'Alexandre;* nous le sentons bondir sous nos pieds comme un coursier fougueux. Ses frémissements, à chaque coup que la vague lui imprime, le bruit de ses roues puissantes, qui semblent deux ailes attachées à ses flancs, les deux cascades écumantes qui jaillissent à ses côtés, donnent à notre marche une sorte d'animation qui se communique aux passagers. Peu à peu les pèlerins se rapprochent, les groupes se forment, les conversations s'établissent, et nous commençons ainsi, dès le premier jour, cette vie de douces et affectueuses relations qui ne doit faire de nous, pendant les jours du pèlerinage, qu'une même famille de frères.

Voici les noms des pèlerins. C'est avec joie que je les retrouve sous ma plume comme dans mon cœur où l'amitié les conserve toujours, sous la garde bénie des doux souvenirs de Jérusalem, de Bethléem et de Nazareth.

MM. Henri DE GUINAUMONT, président, Paris.
Le comte DE THIEULLOY, vice-président, château de Bacouel, près d'Amiens.
Henri BETTENCOURT, docteur en droit, vice-président, Paris.
Baron DE BOUTEVILLE, secrétaire, château d'Hornaing (Nord).
Georges WIGLEY, de Londres, trésorier.
AGON, professeur émérite, Paris.
L'abbé AZAÏS, aumônier du lycée de Nîmes.
Auguste AZAMBRE, avocat, Nouvion-en-Brache (Aisne).
L'abbé BARGÈS, professeur d'hébreu à la Sorbonne.
Léon DE BIANCOURT, Paris.
Augustin BONJOUR, de Lyon.
Eugène BOUILLER, château de Vanceney (Mayenne).
L'abbé BOULARD, vicaire à Caudebec.
Louis BUNEL, avocat à Toulouse.
Irénée CHALANDON, de Lyon.
DE LA BASTIE (Saône-et-Loire).
DOMERGUE, de Beaucaire.
DUBOIS, de Valenciennes (Nord).
Victor DU CREST, de Bourbon-Lancy.
Louis ENAULT, docteur en droit et ès-lettres, Paris.
EVESQUE, avocat à Toulouse.
L'abbé DE GESLIN, vicaire à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Paris.

GILLÈS DE PÉLICHY, d'Anvers.
AUGUSTE DE LA CHEIZE, château de La Cheize (Nièvre).
VICTOR HUET, Paris.
PHILIPPE DE GILLÈS, d'Amiens.
CHARLES DE GUINAUMONT fils, Paris.
Baron DE LA CHAPELLE, château de Luzy (Saône-et-Loire).
L'abbé LANGENIEUX, vicaire à Saint-Roch, Paris.
ÉVODE LE CARPENTIER, de Manquenchy (Seine-Inférieure).
L'abbé LE REBOURS, vicaire à Saint-Thomas-d'Aquin, Paris.
Le comte DE LETOURVILLE, Paris.
Le comte CAMILLE DU MERLE, château de la Vespière.
L'abbé DUMUR, vicaire à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Paris.
Le marquis DE MONTECLER, château de Montécler (Mayenne).
JOSEPH PETIT, docteur en droit, de Troyes.
RETOURNARD, de Rambervilliers (Vosges).
ERNEST DE SAINT-JUST (Pas-de-Calais).
DE SOULAINE, Paris.
L'abbé VAN TROYEN, vicaire-général de Moulins.

L'Alexandre transporte avec nous trois religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition, qui vont fonder une école à Bethléem, sur l'emplacement du monastère de Sainte-Paule, et qui sont les dignes sœurs des pèlerins ; un prêtre et un frère Lazaristes, qui vont rejoindre les missionnaires du Mont-Liban, et deux bons Frères des Écoles chrétiennes, qui vont, au sein d'Alexandrie, se consacrer à l'éducation des jeunes enfants de cette ville. Un religieux Franciscain, ancien sergent de l'armée française, qui laisse quelquefois percer sous sa robe de bure ses vives allures de militaire, et qui charme les matelots par les récits de sa double vie de soldat et de religieux, forme comme le complément de notre caravane. Deux jeunes gens d'Alexandrie, élèves du lycée de Nîmes, qui rapportent dans leur patrie la langue, les idées, et, j'ose l'espérer, les sentiments religieux de la France ; le consul de Hollande à Alexandrie, qui va reprendre son poste, homme instruit et obligeant, qui nous donne de précieux renseignements sur l'Égypte et sur la Syrie ; un estimable commerçant français établi à Alexandrie, homme religieux, qui s'estime heureux de se trouver au milieu des pèlerins, ont droit à un souvenir de notre plume, à cause des aimables rapports que nous avons eus avec eux.

Le 24, les montagnes de la Corse se montrent à notre

gauche, aux premières lueurs du jour. Le vapeur longe la côte à une faible distance qui permet de distinguer la végétation des collines, les plis du terrain, les formes bizarres des rochers qui se dressent au loin comme des fantômes, et jusqu'aux blanches maisons de ces villages que baigne la mer. C'est le moment de célébrer le saint sacrifice de la messe : un autel est improvisé dans le salon des premières, par les soins des bonnes Sœurs de Saint-Joseph, à qui nous confions la décoration de notre église flottante; une table qui reçoit la pierre sacrée, une nappe qui la recouvre, et les deux petits chandeliers de la chambre du commandant, forment l'unique ornement de ce modeste autel. Mais ces groupes si recueillis de pèlerins et de passagers, agenouillés ensemble, donnent à notre humble chapelle un caractère de beauté touchante que beaucoup d'églises de France lui envieraient. Les Petites Sœurs des pauvres de Marseille, souvenir délicieux ! nous ont fourni les objets nécessaires pour le saint sacrifice. La pauvreté elle-même prêtant aux pèlerins, c'est vraiment touchant: cela ne peut que porter bonheur à notre pèlerinage. Que ce petit calice d'argent qu'elles nous ont prêté leur revienne rempli des bénédictions qu'il a recueillies dans tous les sanctuaires où il a servi à la célébration des saints mystères, et que ces ornements, dont elles ont consenti à dépouiller pour nous leur modeste chapelle, leur apportent tous ces parfums de foi qui s'échappent de Bethléem et de Nazareth !

Tous les prêtres ont chaque jour la consolation de dire la sainte messe, et les pèlerins se succèdent autour de l'autel. La journée, ainsi commencée par le saint sacrifice, se poursuit au milieu d'agréables causeries, de lectures, de quelques morceaux de musique exécutés sur le piano par quelque pèlerin artiste, et se termine à dix heures du soir par le chant de l'*Ave maris Stella* et des litanies de la Sainte Vierge. Les passagers s'y associent; les matelots émus mêlent leur voix à la nôtre, et la brise du soir emporte au loin sur les flots nos chants religieux, comme un hommage à l'*Étoile de la mer*.

Nous continuons à suivre les côtes de Corse. L'île descend

mollement en pentes légères vers le rivage. Voici la petite ville de Bonifacio, placée comme une sentinelle à l'extrémité méridionale de l'île. *L'Alexandre* franchit le passage étroit qui sépare la Corse de la Sardaigne. Le détroit de Bonifacio est semé de nombreux îlots rocheux : l'un d'eux présente la forme fantastique d'un ours : de là le nom qui lui a été donné par les navigateurs. Les goëlands et les alcyons se jouent sur les flots, qu'ils effleurent de leurs ailes, et semblent défier l'adresse de nos chasseurs, qui leur envoient un plomb inutile. Des bandes de marsouins suivent le bateau et bondissent au milieu des vagues. En face de cette scène, les prêtres redisaient ces paroles du Roi-Prophète : « Voici cette vaste « mer qui étend au loin ses bras; des poissons sans nombre « se meuvent dans ses eaux. Les vaisseaux voguent sur ses « ondes. La baleine que vous avez formée, ô mon Dieu, se « joue au milieu des flots. » Les cétacés qui s'agitaient en bonds capricieux à côté du navire, les voiles qui apparaissaient à l'horizon, semblaient commenter sous nos yeux les paroles du Psalmiste.

Le 25 août, jour de la Saint-Louis, nous traversons la même mer qu'avait sillonnée la flotte de ce royal pèlerin, parti presque des mêmes rivages que nous. Le nom du saint roi n'est point oublié dans les prières des pèlerins. Nous laissons à notre droite la petite île de Maritimo, dont le château, pittoresquement assis sur un rocher, a servi de prison d'État. Nous voyons poindre à notre gauche les côtes lointaines de la Sicile. Voici la ville de Marsala, l'antique Lilybée, qui fait resplendir au soleil les nombreux dômes de ses églises et ses monuments. Le vin de ses coteaux est renommé, et l'on en sert au déjeuner avec un charmant à-propos. Nous regrettons de ne pouvoir distinguer Girgente, l'ancienne Agrigente, avec ses belles ruines. Le ciel est toujours pur et la mer ravissante. La caravane est pleine de joie et d'entrain : il s'établit entre tous les membres une fraternité touchante. Notre digne chef, M. de Guinaumont, a pour nous le cœur et la sollicitude d'un père. L'équipage nous entoure

des plus aimables prévenances, et nous exprime le désir de recevoir un souvenir de notre pèlerinage. Les officiers ont pour nous les attentions les plus gracieuses. L'un d'eux, qui s'appelle *un vieux loup de mer*, nous avoue sa vive confiance en Notre-Dame-de-la-Garde. Le loup deviendra agneau.

Le 26, à trois heures du matin, nous jetons l'ancre dans la rade de Malte. Nous sommes tous bientôt debout, attendant avec impatience le moment où nous pourrons descendre à terre. Le jour paraît, et les embarcations nous déposent sur le rivage. Nous franchissons ces célèbres remparts qui ont soutenu les assauts multipliés des Turcs, et nous pénétrons dans la cité La Valette par une rue montueuse et d'un accès difficile. Traversant la ville à la hâte, nous nous dirigeons vers Citta-Vecchia, ancienne capitale de l'île. Nous traversons pendant deux heures un sol aride et poudreux, qui n'a pu être fertilisé que par un travail prodigieux. Citta-Vecchia, entourée d'épaisses murailles, est aujourd'hui presque déserte. Sa cathédrale, dédiée à saint Paul, est vraiment somptueuse, et rappelle par sa magnificence les églises d'Italie. Les voûtes sont resplendissantes de peintures et de dorures semées peut-être avec trop de profusion. Le pavé est comme émaillé d'incrustations de marbre de diverses couleurs, qui forment une mosaïque d'une étonnante richesse. Nous remarquons une croix d'or byzantine d'un admirable travail, apportée de Rhodes par les chevaliers, quand ils quittèrent cette île.

C'est près de cette ville que saint Paul fut jeté par la tempête, et l'on montre la grotte qu'il habita pendant trois mois. Nous y descendons par une vingtaine de marches, et nous y lisons à haute voix le passage des Actes des Apôtres qui raconte le naufrage du saint sur les côtes de Malte. Une statue de marbre blanc, élevée au milieu de la grotte, reproduit les traits de l'Apôtre des nations et reçoit nos hommages. Nous lisons, à la lueur des flambeaux, une inscription latine qui constate que les parois de cette grotte, toujours entamées par la piété des pèlerins,

semblent se renouveler sous les coups du marteau qui les creuse : *Semper excisum, nunquam decrescens;* nous en détachons quelques fragments, que nous emportons comme un souvenir de notre visite. Non loin de là sont les catacombes qui ont servi d'asile aux premiers chrétiens : d'abord étroites et basses, elles s'élargissent insensiblement, se divisent en sinuosités nombreuses qui rayonnent de toutes parts, se creusent sur les parois latérales en tombes étagées, et forment en s'évasant une chapelle, consacrée pendant les premiers siècles à la célébration des saints mystères. Moins vastes, et surtout beaucoup moins riches que celles de Rome en monuments chrétiens, elles conservent cependant, comme celles de la ville pontificale, les souvenirs des persécutions et des martyrs.

Nous visitons, à notre retour, un superbe couvent de Dominicains bâti avec l'or de l'Espagne. C'est vraiment un monument superbe : l'architecture en est imposante ; le cloître, large et élevé, rappelle celui de la Chartreuse de Rome. L'église est grande et belle, mais d'une beauté sévère, sans profusion dans les ornements. Voici encore un autre couvent à l'entrée de La Valette. Ce sont des étapes que nous aimons à rencontrer dans nos courses. C'est un modeste couvent de Capucins, qui n'a de beau que sa position. L'église est pauvre, mais bien recueillie, et il fait bon y prier. On nous conduit dans une crypte qui est comme les catacombes des religieux. On voit le long des murs les squelettes desséchés des moines qu'on a exhumés de leurs tombes. C'est un spectacle saisissant que celui de cette galerie funèbre, qui déroule les longues lignes de ces religieux revêtus encore de leur robe de bure, debout dans leurs niches, et donnant, dans leur immobilité, de hautes leçons sur le néant des choses humaines.

La cité de La Valette présente un singulier mélange de l'Orient et de l'Occident; elle est percée de belles et larges rues; ses maisons, hautes et vastes, ornées de nombreux balcons d'un travail élégant, ressemblent à des palais. On sent dans cette architecture la forte empreinte des chevaliers

qui ont frappé la ville, comme une grande monnaie, à leur effigie. Nous visitons l'ancienne église de l'Ordre : simple au dehors, elle est, à l'intérieur, d'une rare magnificence. Le pavé, orné de belles pierres tombales où l'on a incrusté avec art des marbres de diverses couleurs, disposés en gracieux dessins, forme la plus riche mosaïque du monde. Ses voûtes sont décorées d'admirables fresques de Cortone, qui reproduisent d'une manière large et vigoureuse la vie de saint Jean-Baptiste, patron de l'Ordre. Entrons maintenant dans l'ancienne demeure des grands-maîtres : elle ressemble à un palais royal. De belles fresques représentent, le long des galeries, les hauts faits des chevaliers. La salle de France conserve encore les fleurs de lis avec les portraits de plusieurs de nos rois. On nous montre, à la salle d'armes, la forte armure de Lisle-Adam, de La Valette. Que de Musulmans abattus par ces puissantes épées qui dorment aujourd'hui tristement dans leur fourreau !

Nous allons, avant notre départ, demander à l'évêque de Malte, qui porte le titre d'archevêque de Rhodes, sa bénédiction pour notre pèlerinage. C'est un bon et vénérable vieillard, qui nous bénit avec émotion, et qui regrette que les années ne lui permettent pas de visiter avec nous la Terre-Sainte. Il existe à Malte une conférence de Saint-Vincent-de-Paul, qui, de loin, imite le zèle et le dévouement de ses sœurs aînées de France. Nous sommes heureux de lui donner une poignée de main fraternelle, et d'emporter ses vœux pour le succès de notre voyage. Plusieurs membres promettent de s'adjoindre aux nouvelles caravanes qui passeront pour les saints lieux. Nous levons l'ancre à cinq heures du soir, et aussitôt, nous formant en groupes animés, nous nous communiquons nos impressions sur la course rapide et si intéressante que nous avons faite dans l'île. Un même et unanime regret s'échappe du cœur des pèlerins : c'est que cette contrée si catholique, et nous pouvons ajouter si française par ses souvenirs, ses monuments et ses sympathies, soit tombée au pouvoir de l'Angleterre. Ajoutons

cependant, à l'honneur de l'administration anglaise, qu'elle sait se montrer juste et bienveillante à l'égard des catholiques.

27 août. La mer est toujours belle, mais la chaleur augmente : elle s'élève à 35 degrés sur le pont, quoiqu'elle soit tempérée par une légère brise de mer; elle nous prépare au brûlant soleil de la Palestine. Voici de petits oiseaux qui voltigent effrayés autour du vaisseau; leurs ailes sont fatiguées, et ils semblent nous demander l'hospitalité : on dirait de pauvres passagers égarés sur les flots. Ils ressemblent à nos oiseaux de France. Peut-être sont-ils partis de nos rivages. «Petits oiseaux, de mon pays ne me parlez-vous pas?» Le soir, nous retrouvons à l'horizon la comète que nous avions déjà vue le premier jour de notre traversée : elle est comme l'étoile qui guide les pèlerins. Les nuits sont ravissantes. Nous les prolongeons sur le pont en longues causeries. Tantôt nous admirons ce beau ciel, avec sa brillante et silencieuse armée d'étoiles dont on nous indique les noms; tantôt, nous penchant vers la mer, nous suivons des yeux ce sillage lumineux que laisse après lui le bateau, et ces étincelles phosphorescentes qui brillent sur les flots comme les étoiles dans les cieux.

28 août, c'est dimanche. Nous devons célébrer une messe solennelle à bord. L'autel est dressé sur le pont et ombragé par de nombreux pavillons. Le drapeau de la France flotte au haut du grand mât. L'équipage est en grande tenue. L'état-major vient occuper la place d'honneur que nous lui avons préparée; les pèlerins, les passagers, les matelots, se groupent pieusement autour de l'autel. La messe commence au milieu du plus profond recueillement. On exécute quelques chants qui ajoutent à l'impression de cette cérémonie touchante. L'émotion gagne tous les cœurs, et l'on se sent attendri à la vue de l'hostie sainte que le prêtre élève entre la double immensité de la mer et des cieux. Tous ces fronts inclinés, cet autel suspendu sur les flots, ce léger murmure de la mer qui semble faire monter vers nous comme une

prière pour l'associer à la nôtre, le souvenir de saint Augustin — nous célébrons en ce jour sa fête — qui avait traversé ces mêmes flots quand il retournait à Hippone avec la foi de sa mère et le baptême qu'il avait reçu des mains de saint Ambroise; ce sont là de ces choses que les pèlerins n'oublieront jamais!

C'est le 30 au matin que nous mouillons dans la rade d'Alexandrie. Les rigueurs d'une absurde et inintelligente quarantaine s'opposent à ce que les pèlerins descendent à terre. Ce n'est que du bateau que nous pouvons contempler cette ville. Une blanche ligne de constructions modernes se prolonge en courbe gracieuse le long du port. A gauche, sur cette langue étroite de terre, s'élève l'ancien palais de Méhémet-Ali, avec son architecture italienne et ses jardins en terrasse. A l'extrémité opposée, sur notre droite, nous distinguons la tête du chemin de fer qui doit relier Alexandrie au Caire. Sur le second plan, les mosquées et les minarets s'élèvent du milieu des palmiers, et la colonne de Pompée domine majestueusement ces rivages. Le port est sillonné par les vapeurs et les navires marchands de toutes les nations. Un vaisseau chargé de Musulmans et d'Arabes qui vont en pèlerinage à la Mecque passe à côté de nous. En qualité de pèlerins, nous échangeons avec eux un salut, et nous leur faisons connaître par un interprète que nous allons à Jérusalem. Cette nouvelle leur est agréable, et ils nous souhaitent qu'Allah nous garde pendant notre voyage.

Pendant les quatre jours que nous faisons escale devant Alexandrie, nous cherchons à recueillir les grands souvenirs qui s'y rattachent. A cette pointe de terre devait se trouver le palais où étaient réunis les soixante-dix interprètes des saintes Écritures; plus loin s'élevait le palais de Cléopâtre, dont on voit encore la célèbre aiguille. La fameuse bibliothèque, qui renfermait tant de précieux trésors de l'antiquité, devait être située non loin de ce rivage. Les souvenirs chrétiens se mêlent aux souvenirs classiques. Le siége patriarcal d'Alexandrie est le premier après celui de Rome.

Fondé par saint Marc, disciple de saint Pierre, il a été illustré par une longue suite de saints et de savants pontifes, qui ont été les colonnes de l'Église et les défenseurs intrépides de la foi orthodoxe. On connaît les noms immortels des Alexandre, des Athanase, des Cyrille. C'est là que se formèrent ces premières écoles chrétiennes qui eurent pour maîtres les Pantène, les Clément, les Origène, et qui luttèrent contre les erreurs du néoplatonisme; et le vent du désert nous apporte les parfums des vertus évangéliques que pratiquèrent avec tant d'héroïsme ces innombrables légions d'anachorètes qui ont peuplé les solitudes de la Thébaïde.

Au point de vue politique et commercial, Alexandrie est appelée à un grand avenir. Située à l'embouchure du Nil, bientôt reliée à Suez par une ligne de fer, elle doit devenir l'entrepôt général de tout le commerce de l'Europe avec les Indes-Orientales. Elle sera le lien de l'Orient et de l'Occident, et de grandes destinées lui semblent réservées. Nous faisons des vœux pour que, sous la triple influence du dévouement des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, des missionnaires Lazaristes et des Frères des Écoles chrétiennes, qui dirigent les écoles et les établissements religieux de cette ville, l'Église d'Alexandrie sorte de ses ruines et recouvre la ferveur et l'éclat de ses premiers siècles.

Nous faisons nos adieux à l'équipage de *l'Alexandre;* ils sont touchants. Voici notre dernière soirée à bord de ce vaisseau. Nos musiciens sont réunis au salon, et, malgré la chaleur, le piano est entouré. Après que le répertoire accoutumé est épuisé, on demande cette romance de Monpou, qui a tant d'à-propos : *Adieu, mon beau navire.* Arrivé à la fin, le chanteur, animé par la présence de l'équipage, qui entoure le soupirail, se lance dans le champ de l'improvisation. Les adieux à *l'Alexandre*, à ses officiers, à son équipage, excitent l'enthousiasme général, et tous les marins se serrent dans une étreinte cordiale. (*Notes d'un Pèlerin*, par M. Bonjour.) Le lendemain, nous quittons avec un vif regret ce navire où nous avons rencontré de si affectueuses sympa-

thies. Si du moins il pouvait à notre retour nous ramener en France! Un petit mousse que nous avons préparé à la première communion s'attriste de notre départ et nous suit longtemps des yeux. Nous montons à bord du *Tancrède*, qui fait le service des côtes de la Syrie. C'est un beau nom pour les pèlerins! Nous quittons Alexandrie le 2 septembre, à cinq heures du soir. Nous voyons briller dans le lointain des falaises dorées par le soleil couchant : c'est Aboukir, célèbre par le désastre de la flotte française. La mer est houleuse pendant la nuit ; mais elle redevient calme le lendemain, et le 4 septembre, à six heures du matin, nous jetons l'ancre devant Jaffa.

CHAPITRE II.

Aux Élèves du Lycée de Nîmes.

Jaffa. — Couvent latin. — Souvenir de Saint-Pierre. — Aspect de la ville. — Bazar. — Jardins. — École des Sœurs. — Visite à M. Damiani. — Souvenir des croisades.

Il y a quelque chose de religieux et de solennel dans la première apparition de la Terre-Sainte. Nous sommes tous debout sur le pont, les yeux fixés sur la ville de Jaffa éclairée par les rayons du soleil levant. Nous saluons avec émotion cette terre, objet de nos désirs. C'est le dimanche, et nous nous disons que c'est un beau jour pour arriver en Palestine. Nous sentons en nous-mêmes un doux pressentiment des impressions qui nous attendent : il nous semble, dans notre enthousiasme de pèlerins, que nous voyons se lever devant nous, à l'horizon, comme une vision mystérieuse, tous ces grands souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament dont a été nourrie notre enfance chrétienne, ces belles et majestueuses figures des patriarches et des prophètes, du divin Sauveur et de ses Apôtres, et les souvenirs plus récents des croisades et de saint Louis. Plus heureux que Moïse, qui demanda en vain au Seigneur de franchir le Jourdain et de toucher cette terre sacrée, et qui obtint comme unique faveur d'y jeter un lointain regard des hauteurs du mont Nébo, nous allons descendre sur cette terre des antiques promesses, et visiter ces *rives du Jourdain*, ces *champs aimés des cieux*,

> Sacrés monts, fertiles vallées,
> Par cent miracles signalées.

Cette pensée nous fait tressaillir. Il nous semble que nous entendons une voix intérieure qui nous dit comme à Moïse :

« Quitte la chaussure de tes pieds, car la terre que tu vas « fouler est une terre sainte » ; et nous nous recueillons dans le silence et dans la prière. La ville de Jaffa est là devant nous, assise en amphithéâtre sur une colline qui domine la mer. Nous nous montrons le couvent où nous attend une hospitalité affectueuse. Nous l'avons reconnu aux deux pavillons qui flottent sur ses terrasses : c'est le drapeau de la Terre-Sainte, sur lequel se dessine la croix héraldique de l'ancien royaume de Jérusalem, rouge potencée et contournée de quatre croisillons ; c'est aussi le drapeau de la France, qui rappelle le glorieux patronage de notre patrie sur les lieux saints. Ces deux nobles drapeaux mêlent fraternellement leurs plis sur ce rivage, et proclament bien haut l'alliance séculaire de la cause catholique et de la France en Orient. Il est doux, pour des pèlerins français, de voir ces deux pavillons flotter à côté l'un de l'autre, et nous les saluons avec un même sentiment de joie.

La rade de Jaffa est périlleuse et redoutée des navigateurs : des rochers à fleur d'eau en rendent l'accès difficile. L'ancien port où abordaient les vaisseaux de Tyr est ensablé, et ne présente plus qu'une mauvaise crique abritant quelques mauvais bateaux de pêcheurs. *Le Tancrède* reste au large, où le mouillage est plus sûr. Des barques se détachent du rivage pour venir chercher les pèlerins ; l'une d'elles conduit à bord un prêtre et un laïque : le prêtre est un de nos compatriotes, M. l'abbé Poyet, attaché au clergé de Jérusalem, que monseigneur le patriarche envoie en signe d'honneur audevant des pèlerins ; le laïque est un négociant européen établi à Jérusalem, M. de Schembri, qui s'est chargé de nous servir de guide et de fournir tout le matériel nécessaire à la caravane. Ils viennent nous souhaiter la bienvenue, et commencent avec nous sur le vaisseau ces relations affectueuses qui doivent ajouter un charme de plus à notre pèlerinage. Nous faisons nos adieux au *Tancrède*, et, prenant place dans les embarcations, nous nous dirigeons vers le rivage. La population de Jaffa, informée de l'arrivée des *Frangi*, se presse

sur le port pour les voir débarquer. Parmi cette foule qui nous regarde avec une curiosité singulière, nous distinguons quelques moines Franciscains qui viennent à notre rencontre et nous conduisent au couvent. Nous sommes bientôt installés dans de petites chambres, humbles cellules de religieux, qui n'ont pour tout ameublement qu'une chaise de paille, une table et une image pieuse collée sur le mur. Nous y sommes à merveille, et l'accueil est si bon que nous oublions que nous sommes sur une terre étrangère.

Notre première visite est à la chapelle : nous avions hâte d'aller y remercier Dieu de notre heureuse traversée. Elle est située à l'intérieur du couvent, et comme c'est le seul monument catholique de Jaffa, elle sert d'église paroissiale pour les fidèles, et l'un des religieux y remplit les fonctions de curé. Elle est dédiée à saint Pierre, en mémoire du séjour et du miracle que fit le prince des Apôtres dans cette ville. L'architecture en est simple et sans ornements. Les colonnes de marbre qui s'élèvent au-dessus de l'autel, comme la plupart des matériaux qui ont servi à la reconstruction récente du monastère, proviennent de Césarée, dont on rencontre les vastes ruines à quelques lieues sur la côte. Ainsi, comme on l'a remarqué, quand Hérode, surnommé le Grand, et qui ne le fut que par ses crimes, faisait élever à grands frais des palais, des théâtres et un temple en l'honneur de César Auguste dont il donnait le nom à la ville, il ne se doutait pas qu'un jour quelques pauvres moines viendraient ramasser les pierres et les marbres de ces monuments écroulés pour bâtir une église à ce divin enfant de Bethléem, que, dans sa jalousie cruelle, il avait voulu faire mourir dans son berceau. Ainsi, sur ce rivage comme sur tant d'autres points de la terre, Jésus-Christ, immortel héritier des siècles, a recueilli par les mains de quelques moines les ruines du passé et l'héritage de ses persécuteurs.

Nous nous agenouillons dans cette église, au milieu de la population catholique de Jaffa. Il fait bon y prier avec ce petit troupeau de fidèles qui perpétuent dans cette ville la

foi que saint Pierre apporta à leurs pères. Nous chantons le *Te Deum* d'actions de grâces. M. l'abbé Poyet, le chef spirituel de notre caravane, nous adresse une instruction touchante sur la manière dont nous devons accomplir notre pèlerinage, et nous écoutons avec recueillement cette parole émouvante qui nous parle de Jérusalem, et qui nous dit les sentiments de piété que nous devons porter au tombeau du Sauveur. L'assemblée chrétienne réunie dans cette église présente un aspect singulier : les femmes sont séparées des hommes, comme dans l'Église primitive; la plupart quittent leur chaussure en entrant, en signe de respect, et demeurent assis, les jambes croisées, sur des nattes; la ferveur des fidèles se manifeste par des prostrations fréquentes, par les yeux et les mains élevés vers le ciel, par des prières récitées avec tant d'animation qu'on en entend les murmures de tous les points de la chapelle. On reconnaît là cette foi ardente, expansive des populations orientales, qui contraste avec le recueillement immobile et silencieux de nos contrées.

Visitons maintenant Jaffa, et allons étudier la physionomie curieuse que présente cette ville avec ses maisons blanches étagées sur le versant de la colline, ses innombrables terrasses superposées comme les vastes gradins d'un amphithéâtre, ses rues étroites et escarpées, ses belles fontaines de marbre chargées d'inscriptions arabes, ses minarets et ses remparts délabrés. Jaffa est une des plus anciennes villes du monde. Son premier nom fut Joppé. Laissons de côté les souvenirs mythologiques qui s'y rattachent : ceux de la Bible sont assez beaux. C'est là qu'arrivaient, sur les flottes du roi Hiram, les cèdres que Salomon lui avait demandés pour la construction du temple; c'est là que le prophète Jonas, rebelle à la voix du ciel, s'embarqua pour Tharsis afin de fuir la face du Seigneur. Plusieurs siècles après, Judas Machabée vengea sur ses habitants, par le fer et le feu, le meurtre de plus de deux cents de ses frères qui étaient tombés victimes d'une odieuse trahison. C'est une des premières villes de la

Judée qui ait reçu la lumière de l'Évangile. Prise et livrée aux flammes à l'époque du soulèvement des Juifs contre les Romains, elle se relève sous Constantin, et possède jusqu'au septième siecle un évêque à la tête de son Église. A l'époque des croisades, elle devient le théâtre des hauts faits d'armes de Richard Cœur-de-Lion, le héros de la troisième croisade. Saint Louis reconstruit ses murs et orne ses églises. « Me « souviens, raconte le sire de Joinville, que le roi venoit « souvent voir les ouvriers, et, pour donner courage de bien « diligenter, leur disoit que plusieurs fois il avoit porté la « hotte pour gagner des pardons. » Elle retombe, en 1268, au pouvoir des ennemis du nom chrétien. Elle décline rapidement, et un voyageur qui la visite au seizième siècle n'y rencontre que des ruines. De nos jours, elle se relève et commence à acquérir une certaine importance, soit par son commerce, soit par le concours des nombreux pèlerins qui y abordent pour aller à Jérusalem. Elle renferme près de 11,000 habitants : 8,800 Musulmans, 1,000 Grecs schismatiques et 800 catholiques. Cette population est destinée à augmenter par le développement que prend tous les jours le commerce sur les côtes de la Syrie, depuis l'établissement des paquebots-poste qui servent cette ligne, et aussi par les progrès que fait la culture de ces beaux jardins qui entourent la ville.

Nous allons d'abord à la recherche des lieux qui rappellent les souvenirs chrétiens de Jaffa. On nous conduit dans une étroite enceinte, entourée de murs délabrés : c'est, nous dit-on, l'emplacement de la maison de Simon le corroyeur, qui donna l'hospitalité à saint Pierre. Nous y reconnaissons la situation indiquée dans les Actes des Apôtres, quoiqu'il y en ait qui la placent à l'endroit même où est bâtie l'église du couvent. La maison est là sur le rivage, à côté de la mer : *cujus est domus juxta mare*. L'un de nous ouvre le Nouveau Testament, et lit à haute voix au groupe des pèlerins le dixième chapitre des Actes des Apôtres, qui raconte le séjour de saint Pierre dans cette demeure, et la vision mystérieuse que le

ciel lui envoya pour lui faire comprendre que les Gentils étaient appelés à la lumière de l'Évangile. Cette lecture, faite sur les lieux où se sont passées ces choses merveilleuses, a un charme pieux : on sent plus vivement le récit de l'écrivain sacré, on croit voir la scène se renouveler sous ses yeux, et les ruines elles-mêmes semblent confirmer la page sainte qu'on lit. Cette maison a dû être transformée en chapelle, et l'on reconnaît les vestiges d'une abside qui remonte aux croisades. L'entrée en est gardée par une vieille femme arabe qui nous tend la main et nous adresse la première ce mot que nous entendrons si souvent dans notre pèlerinage : *Bakchis! bakchis!*

Il y a encore au dehors de la ville, au milieu des jardins, un autre souvenir de saint Pierre : c'est la maison où il ressuscita une veuve nommée Thabite. C'est une page touchante des Actes des Apôtres que celle qui raconte ce miracle : elle nous montre une femme pieuse, pleine de bonnes œuvres et qui faisait de grandes aumônes. Sa mort cause un grand deuil à Jaffa. On appelle Pierre, qui était à Lydda, et quand il est arrivé, on le conduit auprès de la couche mortuaire où reposait Thabite, et toutes les veuves se pressent autour de lui, et lui montrent en pleurant les tuniques et les vêtements qu'elle leur faisait. Pierre tombe à genoux et prie ; puis se tournant vers le corps, il lui dit : « Thabite, levez-vous » ; et elle se lève, et Pierre la rend vivante à ceux qui la pleuraient. Ce miracle de Pierre devient sa première prédication à Jaffa, et plusieurs croient au Seigneur. Cette maison, consacrée par les bonnes œuvres, dut devenir le berceau de la foi dans cette ville. On n'y rencontre plus aujourd'hui que des ruines.

Sur le point culminant de Jaffa, nous voyons le vieux château qui sert de citadelle. C'est là que s'élevait sans doute celui qu'avait fait bâtir saint Louis. Il l'habita pendant son séjour dans cette ville, et y reçut, avec tant de larmes et une résignation si touchante, la nouvelle de la mort de la reine Blanche, sa mère. Nous désirions vivement, nous, enfants du

royaume de saint Louis, visiter ce monument, et voir si, dans son architecture, il ne restait rien des murs élevés par le saint roi. Les soldats turcs nous en ont fermé l'entrée, comme s'ils redoutaient une surprise, et force nous a été de passer outre.

Nous parcourons les divers quartiers de Jaffa, et nous nous engageons dans un inextricable réseau de rues sombres, étroites et inégales, qui montent et descendent, par des pentes rapides, le long de la colline sur laquelle la ville est assise. Les maisons, petites, basses, percées de quelques fenêtres grillées, annoncent cette vie intérieure et comme emprisonnée de l'Orient, qui se dérobe aux regards de l'étranger. On comprend que la joie, pas plus que le soleil, ne pénètre au sein de ces demeures, et qu'il y règne plus de servitude et de jalousie ombrageuse que d'affection. Quelques-unes de ces maisons portent le cachet de cette architecture arabe, si élégante avec ses portes en ogive et ses fenêtres trilobées. Des colonnes de marbre sont couchées sur le seuil. Des restes de frise, des pierres sculptées, des fragments de marbre, engagés dans l'appareil des constructions modernes, rappellent la splendeur de l'ancienne ville. Si, à travers la porte surbaissée, vous plongez vos regards dans l'intérieur des habitations, vous voyez souvent une cour sur laquelle s'ouvrent toutes les pièces de la maison, et où les femmes se livrent aux soins du ménage. Toutes ces maisons sont terminées en terrasse, où les familles vont respirer la fraîcheur du soir, et prennent souvent le repos de la nuit.

Le costume attire surtout notre attention : la tête des hommes est chargée du lourd turban oriental; la couleur verte indique les sectateurs zélés et fervents de Mahomet. Une petite veste, richement brodée, contraste, par ses formes étriquées, avec le large pantalon, aux plis immenses, serré au-dessous du genou. Il en est qui portent de longues robes de diverses couleurs. Les Arabes du désert se distinguent par le *machlah*, espèce de manteau de poil de chameau, rayé de larges bandes noires et blanches. Les hommes

nous frappent par leur beauté. Il y a quelque chose de mâle et de noble dans ces figures graves et méditatives, au teint hâlé, aux traits réguliers, à l'œil noir et velouté. Leur taille est généralement élevée, leurs manières ouvertes, leur allure fière et majestueuse : tout en eux révèle une race dont le type physique n'a pas dégénéré.

Le costume de la femme annonce la servitude. Elle est condamnée à se voiler le visage. Mais ce n'est pas ce voile qui chez nous est le signe de la modestie : c'est un masque noir qui tantôt est collé sur toute la figure, tantôt est suspendu au-dessous des yeux. En les voyant ainsi voilées, passer rapidement dans les rues, on les prendrait pour des spectres. Celles qui ont le visage découvert, et celles-là sont rares, se teignent de bleu les joues, les lèvres et le front, et font disparaître toute trace de beauté. Sous cet affreux tatouage, elles portent des bracelets aux pieds et aux mains, et autour de la tête plusieurs rangées de piastres enfilées, qui ajoutent à l'étrange bizarrerie du costume. La femme, asservie dans ces contrées, n'a conservé que la vanité, sans aucune de ces vertus qui sont le plus bel ornement de son sexe.

Nous visitons le bazar, sorte de marché où semble se concentrer tout le mouvement de la ville. C'est une longue rue couverte de toiles et de nattes usées pour la garantir des ardeurs du soleil, sur laquelle s'ouvrent deux rangs de petites boutiques renfermant les divers produits de l'industrie et du commerce de l'Orient. Ce sont des étoffes de toute couleur, des denrées de toutes les contrées, qui sont étalées à vos yeux. Les marchands, accroupis sur leurs jambes croisées, fument gravement leur *schibouck*, ou roulent machinalement dans leurs doigts leur chapelet parfumé de sandal. Les Juifs, penchés sur leur table, comptent avidement leur argent, et cherchent, nous en savons quelque chose, à tromper l'étranger qui échange avec eux ses monnaies d'Europe. Les maîtres d'hôtel du pays préparent en plein vent leur cuisine. Elle est peu ragoûtante pour nous. Ce mouvement, ce bruit, ce mélange de costumes et de figures, présentent un

coup d'œil pittoresque qui excite vivement notre intérêt.

Nous voici en dehors de la ville, sur la place poudreuse où campent les caravanes. Nous y rencontrons les chevaux qu'on a amenés de Jérusalem pour nos courses. Ils sont là, au soleil, attachés à un piquet par des cordes qui servent d'entraves à leurs jambes. Ils paraissent assez pacifiques, et les cavaliers novices n'auront point à redouter leur fougue.

Entrons maintenant dans ces beaux jardins qui étalent devant nous leur verdure : ce sont de vraies forêts d'orangers et de palmiers élancés. Le sol est d'une fertilité admirable. Le bananier étale ses belles feuilles longues à côté du citronnier odorant ; le grenadier croît auprès du figuier ; les pastèques mûrissent à leurs pieds ; le sycomore ombrage le large puits autour duquel tourne le cheval qui fait monter l'eau au moyen d'une immense roue de bois ; des haies de jasmin et de myrte séparent les compartiments, et le nopal épineux, avec ses larges raquettes, forme autour des jardins une ceinture infranchissable. C'est vraiment délicieux de verdure et de fraîcheur. Sous ce ciel de feu, on se repose avec charme sous ces ombrages odorants, et l'on aspire avec ivresse les parfums qui s'en échappent.

Au soleil couchant, nous reprenons notre promenade le long de cette mer dont nous aimons à entendre le solennel murmure. Nous traversons un cimetière turc. Quelques femmes voilées, assises près des tombeaux, semblaient leur confier leurs larmes, leurs regrets , peut-être aussi leurs prières. La douleur a toujours quelque chose de touchant, et nous saluons en passant ce culte pieux de la tombe auquel le Turc sait se montrer si fidèle. Plus loin un zélé mahométan fait avec ferveur sa prière sur le bord de la mer ; son visage est tourné du côté de la Mecque ; il fait des prostrations sans nombre. Nous le voyons se lever et se prosterner, étendre ses bras, toucher la terre du front, et murmurer une longue prière à Allah. Rien ne peut le distraire dans l'accomplissement de ce devoir, et il paraît complétement absorbé par la pensée de Dieu. Il y a vraiment un profond sentiment reli-

gieux chez ce peuple. Pourquoi faut-il qu'il ne soit pas chrétien? On comprend que, du jour où il le deviendra, il sera fervent dans sa foi.

La nuit arrive, et nous rentrons au couvent. Nous prenons place, dans le réfectoire, à la table frugale, mais hospitalière, de la communauté, et les bons religieux s'empressent autour de nous pour nous servir : ils ont toujours ce cœur *limpido e bianco* dont parle Chateaubriand. Voulant fêter notre arrivée, ils nous apportent quelques bouteilles de vin de Chypre, qu'ils tiennent en réserve pour les grandes occasions. Les pèlerins portent avec joie une santé à des hôtes si bienveillants.

Le lundi, 5 septembre, à cinq heures du matin, le prêtre qui écrit ces lignes était sur la terrasse du monastère, il jouissait du magnifique spectacle du soleil levant, de la vue de la mer éternellement belle, et suivait des yeux la ligne blanche des côtes qui fuit à l'horizon. Quelques barques sortent du port et glissent sur cette mer qu'ont traversée tant de flottes. Les moines du couvent grec, bâti à côté de celui des Latins, sortent de leurs cellules, et respirent dans leur petit jardin la fraîcheur du matin. La ville est calme et silencieuse. Il y a si peu de mouvement et de bruit dans les villes de l'Orient ! La prière va bien à l'âme dans ce calme solennel, en face de cette mer aussi belle dans son repos que dans ses jours de tempête. Je dis mon bréviaire avec une émotion délicieuse, et les versets des psaumes que je récite semblent répondre à la beauté de cette scène et aux sentiments de mon cœur.

Après la messe, nous reprenons nos courses et nous allons visiter l'intéressante école que dirigent les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. C'est une charmante réunion de soixante-dix jeunes filles latines, grecques maronites, juives, et même mahométanes. C'est la première école ouverte dans cette ville pour l'éducation de la femme, jusqu'alors complétement négligée. Deux langues forment la base de l'enseignement : l'arabe et le français. Ces jeunes filles sont intelligentes et font preuve d'une application remarquable. On nous

a montré leurs cahiers d'écriture; et nous y avons reconnu une plume en quelque sorte française, qui traçait parfaitement les caractères de notre langue. Il en est qui commencent à la parler, et nous éprouvons un singulier plaisir à entendre dans une bouche arabe ces sons connus qui annoncent l'influence de notre patrie. Les bonnes religieuses sont comme des mères pour ces enfants, et ces petites filles, il faut le dire, savent les payer de retour : elles se montrent tout heureuses de la tendresse des sœurs, et leur portent une affection vraiment filiale. Elles sont si peu accoutumées à ces marques d'attachement au sein de leurs familles, il y a si peu de caresses pour elles dans la maison paternelle, que, quand elles se voient ainsi entourées des soins affectueux des sœurs, elles s'attachent à elles de toute la reconnaissance de leur cœur. Aussi l'ascendant des maîtresses sur leurs élèves est prodigieux, et obtient les plus heureux résultats. Elles préparent dans cette école l'émancipation de la femme, si tristement asservie dans ces contrées! Ces jeunes filles se forment aux occupations domestiques, aux travaux du ménage, à ces habitudes de vie sérieuse auxquelles les femmes indolentes de l'Orient sont demeurées jusqu'ici étrangères. Une telle éducation ne peut que développer leur intelligence si bornée, élever leur niveau moral et religieux, et leur faire recouvrer, au sein de la famille, cette autorité dont les a dépouillées le mahométisme. Encore quelques années, et l'influence chrétienne, avec notre civilisation française, s'insinuera par cette jeune génération dans l'intérieur des maisons, et ces petites filles, formées par de telles mains, prépareront les voies aux conquêtes de l'Évangile. A nos yeux, tout l'avenir du christianisme en Orient est dans ces humbles écoles.

Les Sœurs de Saint-Joseph voudraient compléter leur œuvre par l'établissement d'un hospice pour les pauvres malades; elles voient tant de malheureux tristement délaissés, et elles voudraient les recueillir. Elles espèrent qu'en pansant les plaies du corps, il leur serait facile de faire arriver le remède jusqu'à celles de l'âme. Mais, hélas! les ressources leur man-

quent, et pauvres elles-mêmes, à l'étroit dans leur petite maison, elles se voient condamnées à différer cette œuvre. Nous nous associons à leurs regrets, et faisons des vœux pour que la Propagation de la foi leur vienne en aide par ses aumônes. En Orient, l'hospice est le complément de l'école; ces deux œuvres se donnent la main et concourent au même but : l'extension de l'influence chrétienne.

En sortant du couvent des Sœurs, nous rencontrons sur nos pas une école grecque de jeunes garçons, et nous y entrons. La tenue des enfants est mauvaise. Leur figure paraît intelligente, mais elle est sans candeur, et nous croyons y voir poindre les premiers germes de cette astuce et de cette mauvaise foi qui forment le caractère dominant des populations grecques de ces contrées.

Des pèlerins français devaient une visite à l'ancien vice-consul de France, qui vit autrefois Chateaubriand et qui donna l'hospitalité à Lamartine, à l'excellent M. Damiani. C'est un bon vieillard, à figure patriarcale, au cœur tout français. On nous fait un accueil délicieux. Nous pouvons étudier dans l'intérieur de cette maison les usages de l'Orient. La salle où nous sommes reçus est ornée de tapis et garnie tout autour de divans. Une peinture grecque, représentant la *Panagia*, la Sainte Vierge, est suspendue au mur; une lampe brûle constamment devant elle, comme un hommage de la piété de cette famille. Il y a plus d'un siècle qu'elle n'a cessé de brûler. L'épouse du vieux Damiani vient saluer les pèlerins, et saisissant la main des prêtres, elle la porte respectueusement à ses lèvres et à son front. Ses jeunes filles nous apportent sur un plateau des rafraîchissements et des confitures qui sont faites, nous dit avec une attention délicate la maîtresse du logis, à la manière française. Nous ne pouvons que louer les mains habiles qui les ont si bien préparées. On nous sert le café brûlant dans de charmantes petites tasses supportées sur des pieds en filigranes d'argent. Puis vient le schibouk, ce complément de l'hospitalité orientale, qui passe de bouche en bouche, et que chacun fume à son tour. Assis,

les jambes croisées, sur le divan, mêlant l'italien au français pour mieux faire comprendre notre pensée, nous interrogeons le vieux patriarche sur les événements dont il a été témoin, sur les souvenirs qu'ont laissés sur ce rivage les armées françaises, qu'il a vues dans ses jeunes années, et nous savourons avec plaisir l'hospitalité si franche et si cordiale que nous offre cette excellente famille.

Nous faisons le tour des remparts de Jaffa pour reconnaître le théâtre des principaux événements qui se sont passés sous ses murs. Voici le lieu où était campée l'armée française, commandée par le jeune vainqueur des Pyramides. Non loin de là, sur ce coteau, était l'ambulance des pestiférés. On a souvent répété que Bonaparte, voulant soustraire ces infortunés aux horreurs du sort qui les attendait, avait ordonné de mettre fin à leurs souffrances par le poison. Or, M. Damiani nous a affirmé que c'était là une calomnie, et nous avons été heureux de recueillir ce témoignage de plus pour réfuter ce mensonge historique. Nous aurions voulu pouvoir également révoquer en doute le massacre des prisonniers turcs que Napoléon, après trois jours de résistance, accorda enfin aux cris séditieux des soldats. C'est une tache de sang qui dépare les belles et glorieuses pages qu'a écrites l'épée victorieuse de la France sur ces rivages.

Là même où nos soldats ont combattu, à la fin du dernier siècle, les croisés du moyen âge avaient généreusement lutté contre les Sarrasins. C'est là que Richard Cœur-de-Lion déployait sa bouillante valeur, et, avec une poignée de braves, mettait en fuite de nombreuses armées. Un jour, en revenant par mer de Ptolémaïs, il voit Jaffa tombée au pouvoir des Musulmans. Aussitôt il se jette dans l'eau jusqu'à la ceinture, atteint le premier le rivage, pénètre dans la place, chasse l'armée ennemie, la poursuit dans la plaine, et va dresser ses tentes là où quelques heures auparavant s'élevaient celles de Saladin. Une autre fois, il se précipite avec tant d'ardeur au milieu des rangs ennemis que personne ne peut le suivre, et qu'il disparaît aux yeux de tous ses guerriers. On le croyait

mort, lorsqu'il revient au milieu des croisés, le cheval couvert de sang et de poussière, et lui-même, selon la naïve image d'un chroniqueur, témoin oculaire, *tout hérissé de flèches, semblable à une pelote couverte d'aiguilles*. On répète avec joie sur ces lieux les noms de ces trois grands hommes que Jaffa a vus dans ses murs : le nom de Richard, le brillant héros des croisades, dont l'ombre semble encore épouvanter les chevaux des Arabes; le nom de saint Louis, aussi grand par la vertu que par le courage, et celui du moderne conquérant français qui est venu renouveler sur cette terre les prodiges de valeur des croisés; et l'on sent son âme tressaillir à tous ces souvenirs d'héroïsme et de sainteté.

La France et l'Angleterre, qu'on me permette ici ce rapprochement, se rencontrent en ce moment dans les plaines de l'Orient, et réunissent leurs armes contre un commun ennemi, comme autrefois sous les murs de Jaffa. L'Angleterre, se souvenant du chevaleresque dévouement de Richard, a ressaisi sa redoutable épée. La France, non moins généreuse, suit les traces glorieuses qu'elle a fortement imprimées sur ces plages, depuis saint Louis jusqu'au vainqueur des Pyramides. Toutes deux, déposant leurs anciennes rivalités, se donnent fraternellement la main, confondent leurs drapeaux, et s'avancent, dans une nouvelle croisade, à l'encontre de ce despote du Nord, dont l'insatiable ambition convoite toujours de nouvelles provinces. Il est digne des nations chrétiennes d'aller au secours de ceux qu'elles ont autrefois combattus, et qui, devenus leurs alliés, invoquent leur protection. C'est toujours soutenir la même cause qu'au temps des croisades, défendre les faibles, repousser l'oppression, préparer les voies à la civilisation chrétienne, et défendre, avec la liberté religieuse, l'indépendance du Saint-Sépulcre. C'est là une noble mission à remplir, et les soldats de la France et de l'Angleterre, partant pour l'Orient, peuvent répéter le vieux cri des croisés : *Diex el volt!*

CHAPITRE III.

A Monseigneur Thibaud, Evêque de Montpellier.

Départ de Jaffa. — Plaine de Saron. — Ramleh. — Latroun. — Saint-Jérémie. — Vallée de Térébinthe. — Arrivée à Jérusalem.

Le départ de Jaffa est fixé à trois heures; mais grâce à la lenteur des Arabes, les préparatifs sont d'une longueur désespérante. On amène quarante chevaux pour les pèlerins. Quelques-uns de nos compagnons, qui tiennent au confort, même en Terre-Sainte, redoutant les selles arabes, qu'on dit incommodes et fatigantes pour le cavalier, ont apporté avec eux des selles françaises; mais les *moukres* se refusent obstinément à les laisser placer sur leurs chevaux. Nos compagnons insistent. Les Arabes poussent des cris et résistent avec colère. Pendant une heure, c'est une scène étrange d'agitation confuse, de bruit et de menaces, où l'impatience française se montre aux prises avec l'entêtement arabe. Même confusion et mêmes lenteurs pour charger les bagages sur les trente mulets destinés au transport de nos effets. Ces pauvres Arabes, avec leur humeur irascible, font beaucoup de bruit, mais montrent peu d'adresse et d'activité. Enfin, après une bien longue attente, notre chef donne le signal du départ, et nous nous mettons en route.

La caravane présente un coup d'œil vraiment pittoresque. Nous avons en tête un groupe de cavaliers arabes que le gouverneur de Jaffa nous a envoyés comme une escorte d'honneur; puis viennent les pèlerins avec leurs manteaux blancs pour les garantir des ardeurs du soleil, faisant pour la plupart briller sur leurs épaules leurs beaux fusils de France. Les *moukres* et les drogmans forment l'arrière-garde et conduisent les bagages. En voyant l'ordre de notre marche, nos armes qui reluisent au soleil, notre petite croix d'or qui

brille sur nos poitrines, notre allure si ferme et si décidée, et l'ardent enthousiasme qui nous anime, on dirait la tête d'une nouvelle armée de croisés marchant à la conquête de la Terre-Sainte. Nous cheminons à travers les beaux jardins de Jaffa, qui s'étendent le long de la route. Nous rencontrons bientôt une superbe fontaine de marbre ombragée de palmiers et de sycomores, où nous nous désaltérons.

Une vaste plaine, légèrement ondulée, s'étend devant nous : c'est celle de Saron, dont parlent souvent nos livres saints. Cette plaine, autrefois si fertile, ne présente plus aujourd'hui que quelques rares traces de culture ; on y reconnaît l'accomplissement de cette parole du prophète Isaïe : « La plaine de Saron est devenue comme un désert : *Factus est Saron sicut desertum.* » On dit qu'au printemps, la vie reparaît au sein de cette nature morte, et que ces champs sont émaillés de narcisses, de tulipes et de ces roses blanches chantées par les poëtes, qui portent le nom de *roses de Saron.* Ce ne sont plus maintenant que des landes couvertes d'herbes desséchées et flétries. Çà et là apparaissent quelques villages d'un aspect misérable, entourés de bouquets d'oliviers. C'est Jasouf, et plus loin, sur une hauteur, à notre gauche, Beth-Dagon, qui rappelle le nom de la divinité des Philistins, autrefois possesseurs de cette plaine. Quelques troupeaux de moutons à large queue, de chèvres noires aux longues oreilles pendantes, paissent sur ses coteaux, gardés par des bergers à moitié nus, portant un long fusil sur l'épaule. C'est toujours, comme au temps des patriarches, la contrée des pasteurs. Non loin de Beth-Dagon, à côté d'une mosquée et d'un cimetière turc, nous rencontrons une source gardée par un santon, qui, moyennant un *bakchis*, permet aux pèlerins de s'y désaltérer.

Notre marche n'est pas sans une certaine poésie. Nos *moukres*, montés sur des ânes vigoureux qui rappellent ceux de la Bible, font entendre une musique sauvage qui ne manque pas de caractère. Tantôt l'un d'eux chante une espèce de litanie à laquelle les autres répondent en

chœur; tantôt ils organisent une symphonie étrange, où un double hautbois de roseau joue le principal rôle, tandis qu'un rhythme précipité est frappé sur le *tarabouk*. J'aime ces modulations d'une gamme inusitée dans nos contrées, et les sons stridents de ces instruments s'harmonisent avec cette plaine déserte que nous traversons. C'est la musique qui convient à ces solitudes. N'est-ce pas là que Félicien David a dû puiser quelques-unes des inspirations de son admirable symphonie du *Désert?*

Les cavaliers arabes qui nous escortent courent le *djérid* et nous font admirer la souplesse et l'agilité de leurs superbes chevaux. Nos chasseurs affairés brûlent leur poudre à tous les oiseaux qu'ils rencontrent, et font retentir des détonations multipliées de leurs armes les tranquilles échos de ces plaines. La rare population des villages nous regarde passer de loin avec un mélange de curiosité et de crainte. La carte de la Palestine et nos livres de voyage à la main, nous interrogeons tous les sites, tous les villages, toutes les ruines que nous rencontrons, et les noms bibliques des lieux que nous voyons volent de bouche en bouche. Les prêtres récitent avec émotion leur bréviaire sur cette terre dont chaque horizon leur envoie un souvenir des livres saints; les bonnes Sœurs de Saint-Joseph, qui cheminent avec nous, s'unissent aux prières des prêtres. Le soleil se couche, et aussitôt la caravane reforme et serre ses rangs. Les pèlerins récitent à haute voix le chapelet, et ce commun hommage à la Sainte Vierge, sur cette terre aujourd'hui infidèle, a quelque chose qui nous émeut.

Il est trop tard pour que nous puissions visiter la Tour des quarante martyrs : on y gardait autrefois quelques reliques de ces quarante soldats chrétiens qui furent exposés nus sur l'étang glacé de Sébaste, pour avoir refusé de sacrifier aux idoles. Il nous faut aussi faire le sacrifice de Lydda, l'ancienne Diospolis des Romains, indiquée dans le programme de notre pèlerinage, et célèbre par le miracle qu'y opéra saint Pierre. Nous lisons dans les Actes des Apôtres que

Pierre, visitant tous les disciples de la foi nouvelle, vint aussi voir les saints qui habitaient Lydda. Il y trouva un homme nommé Énée, qui, depuis huit ans, était couché dans son lit, frappé de paralysie. Et Pierre lui dit : « Énée, le Seigneur Jésus-Christ vous guérit : levez-vous, et faites vous-même votre lit. » Et aussitôt il se leva. Tous ceux de Lydda et de Saron virent cet homme guéri, et ils se convertirent au Seigneur. Lydda devint une ville épiscopale au quatrième siècle, et son siége fut rétabli au temps des croisades. La belle église bâtie par l'empereur Justinien et dédiée à saint Georges n'existe plus, et sur les ruines de l'ancienne ville, on ne voit plus qu'un misérable village qui porte le nom de *Ludd*.

Il est nuit quand nous arrivons à Ramleh. Nous descendons au couvent latin, où les religieux, prévenus de notre arrivée, nous ont préparé une aimable hospitalité. Ce couvent doit sa fondation à la générosité d'un prince français, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui voulut ouvrir dans cette ville un hospice aux pèlerins. Aussi les relations des voyageurs le signalent sous le nom de *Casa di Franki*. Nous aimons à retrouver sur le sol de la Palestine les souvenirs de la charité de notre France, aussi bien que de sa valeur. Pendant l'expédition française de Syrie, cet hospice servit de logement au général Bonaparte et à son état-major; l'église fut transformée en ambulance pour les blessés, et l'on raconte que les soldats qui moururent furent ensevelis dans les vieux sépulcres des chevaliers des croisades. Ainsi, rapprochement touchant! à sept siècles de distance, des guerriers français, partis des mêmes rivages, luttant contre les mêmes ennemis, ont mêlé leurs ossements dans les mêmes tombeaux.

Ramleh est célèbre dans l'histoire des croisades : bien des combats se sont livrés dans la plaine où elle est assise, et les croisés y ont tour à tour essuyé des défaites et remporté des victoires. Baudouin Ier, roi de Jérusalem, à la tête de deux cent quatre-vingts chevaliers et de neuf cents hommes de pied, attaque l'armée égyptienne, dix fois plus nombreuse. Le prêtre qui porte la croix la montre dans les rangs, et

rappelle aux soldats qu'ils doivent vaincre ou mourir. Baudouin se précipite au plus fort de la mêlée. Un drapeau blanc, attaché à sa lance, montre à ses chevaliers le chemin du péril. Tout cède sous leur choc impétueux, et l'ennemi cherche son salut dans une prompte fuite. Quelque temps après, l'armée des infidèles reparaît, et porte ses ravages sur le territoire de Ramleh. Baudouin vole à sa rencontre, à peine suivi de deux cents chevaliers. Il se trouve tout à coup au milieu de vingt mille Sarrasins. Cette poignée de braves cherche dans les rangs ennemis une mort glorieuse. Presque tous succombent ou sont faits prisonniers, et le roi ne doit son salut qu'à la générosité d'un émir. L'armée de Richard Cœur-de-Lion campa deux fois dans cette plaine, et ce prince intrépide s'y signala par sa brillante valeur. Il ne rentrait jamais au camp, dit un historien, sans être suivi d'un grand nombre de prisonniers, et sans rapporter avec lui dix ou vingt têtes de Musulmans tombés sous ses coups.

Il est trop tard pour que nous puissions visiter cette ville, qui rappelle ces hauts faits d'armes des croisés. D'après saint Jérôme, Ramleh serait l'ancienne Arimathie, patrie de Joseph, ce noble et riche décurion, qui ensevelit le corps du Sauveur, et de Nicodème, ce disciple timide du divin Maître, qui n'osait aller le trouver que pendant la nuit. L'église du couvent est bâtie, d'après la tradition, sur l'emplacement de la maison de ce prince des pharisiens; nous nous y réunissons pour y faire ensemble la prière du soir, et l'un des prêtres de la caravane lit à haute voix le troisième chapitre de saint Jean, qui raconte l'entretien du Sauveur avec Nicodème. Ramleh ne renferme que quelques catholiques : espérons que ce nombre s'accroîtra, que ce vaste couvent, qui n'a servi jusqu'ici qu'à donner l'hospitalité aux pèlerins, deviendra un centre d'apostolat, et que les religieux, se mêlant à la population arabe, chercheront, à l'aide des écoles et d'un prosélytisme prudent et sage, à répandre autour d'eux les lumières de l'Évangile. Les couvents de Terre-Sainte doivent être aujourd'hui autre chose que des maisons hospi-

talières; cette œuvre restreinte ne saurait suffire à des religieux : ils doivent se vouer à la régénération chrétienne de ces contrées.

Le mardi 6 septembre, nous quittons Ramleh à trois heures du matin, afin d'éviter les grandes chaleurs du jour. Nous entrevoyons, à la faible lueur du crépuscule, les petites maisons de la ville, terminées en dôme et entourées de bouquets d'oliviers et de citronniers. De magnifiques palmiers s'épanouissent au-dessus des habitations. Tout est calme et silencieux. Quelques Arabes, éveillés par le bruit de notre marche, nous regardent avec surprise. Nous retrouvons, en sortant de la ville, cette plaine sablonneuse qui a donné son nom arabe à Ramleh. Elle a été le théâtre des exploits de Samson : c'est ici qu'il brûla les moissons des Philistins; c'est dans ces champs qu'il terrassa et mit en pièces ce jeune lion qui lui fournit une énigme que ne purent deviner ses convives. Plus loin, à notre droite, devait se trouver Thamnatha, où il se choisit une épouse; Geth, patrie du géant Goliath, et Lechi, qui signifie mâchoire, parce qu'il y défit les Philistins avec une mâchoire d'âne. Les souvenirs bibliques abondent sur cette route. Nous franchissons un torrent sans eau. Est-ce un des affluents du Sorek? Le chemin devient inégal; nous touchons aux premières ondulations des montagnes de la Judée. Sur cette éminence, qui s'élève à notre droite, est Latroun, la patrie du bon larron. C'est toujours, comme son nom l'indique, un repaire de brigands, qui souvent détroussent les voyageurs. La vue de nos armes les contient. Plus tard, une caravane composée de Juifs ne sera pas aussi heureuse que nous : elle sera attaquée et pillée.

Il y a sur le bon larron, originaire de ce lieu, une charmante légende qu'on nous permettra de raconter, comme pour tromper la fatigue de la route que nous parcourons. Cet heureux larron, qui, selon la pensée d'un saint Père, après avoir dépouillé les voyageurs, ravit aussi le ciel, exerçait, de concert avec le mauvais larron, son odieuse profession sur la route d'Égypte. Or, lorsque la sainte Famille,

fuyant la cruauté d'Hérode, cherchait un refuge sur la terre des Pharaons, elle tomba entre les mains de ces malfaiteurs. Le mauvais larron, n'écoutant que ses mauvais instincts, voulait la dépouiller; mais le bon larron, ému et touché par les charmes ravissants du nouveau-né, désarmé par l'ascendant de cette dignité douce et modeste qui brille sur le visage de la mère, passe soudainement de la pensée du crime à des sentiments de respect et d'amour, et prend ces voyageurs sous sa protection. L'autre, inaccessible à tout mouvement de compassion, ne veut pas laisser échapper sa proie. Le bon larron, pour l'apaiser, consent à payer la rançon de la sainte Famille, et, la prenant sous sa sauve-garde, il l'accompagne jusqu'en Égypte pour la protéger contre toute mauvaise rencontre. Or, ce sont ces deux larrons que nous retrouvons plus tard au Calvaire : l'un blasphème contre son Dieu, et meurt impénitent : c'est le mauvais larron. L'autre, au contraire, reconnaît son Sauveur et son Dieu dans celui que les Juifs ont crucifié comme un malfaiteur; il lui demande un souvenir lorsqu'il sera dans son royaume, et le Sauveur lui promet la gloire du paradis. C'est la belle récompense des sentiments généreux qu'il avait montrés autrefois pour la sainte Famille.

Cette légende, que nous racontons en face de Latroun, jette une certaine poésie sur ce village et adoucit la sauvage physionomie qu'il présente. Ses maisons en ruine abritent toujours des malfaiteurs qui épient au passage les voyageurs sans escorte; mais on ne cite plus de bon larron : il paraît que les habitants de Latroun sont plus fidèles à imiter le bon larron dans la première partie de sa vie que dans son repentir.

Nous laissons à notre droite, à une faible distance, Emmaüs, l'ancienne Nicopolis des Romains, célèbre par la victoire que Judas Machabée remporta sur Gorgias, général d'Antiochus. « Soyez prêts, dit Judas à la poignée de braves qui le suivaient, à combattre demain contre vos ennemis; car mieux vaut mourir en combattant que d'être témoin des maux de notre nation et de la profanation des choses

saintes. » Et les enfants d'Israël sortent du camp, sonnent de la trompette, et dans une attaque impétueuse enfoncent les rangs ennemis et les mettent en fuite. L'armée de Gorgias, poursuivie par les soldats de Judas Machabée, a dû fuir sur ces hauteurs que nous voyons. Non loin d'Emmaüs était la ville sacerdotale de Nob, dont Saül fit cruellement massacrer les prêtres et les habitants, parce que le grand-prêtre Archimelek avait donné à David les pains de proposition et l'épée de Goliath.

Nous devions faire halte pour notre déjeuner au puits de Jacob. On prétend que c'est le même lieu appelé fontaine de Nephton dans la Bible et que Josué assigna pour limite à la tribu de Benjamin. Mais le puits est sans eau, et la caravane poursuit sa course sous un soleil brûlant. Nous nous reposons un instant à l'ombre d'un bouquet de chênes qui s'élèvent auprès d'un kan en ruines. Les ombrages sont rares en Palestine, comme les sources, et quand le pèlerin fatigué les rencontre, il aime à leur demander un peu de fraîcheur. Ici nous entrons dans des gorges profondes et étroites qui courent entre deux chaînes parallèles de montagnes ; nous marchons dans le lit desséché d'un torrent. Nos chevaux avancent lentement sur ce chemin inégal et pierreux. Le paysage prend un aspect austère : des touffes de chênes et de térébinthes mêlent leurs branches et leurs racines sur ce sol aride et rocailleux ; parfois des champs d'oliviers s'étagent sur les flancs des montagnes. Nous rencontrons le long de la route une charmante fleur blanche, semblable à la tubéreuse de nos jardins, comme pour reposer nos yeux à travers cette nature âpre et sauvage. N'est-ce pas une semblable fleur des champs que le Sauveur montrait à ses disciples lorsqu'il leur disait que Salomon, dans toute sa gloire, n'avait pas eu une parure aussi belle ? Point d'oiseau sous ces feuillées qui égaie de ses chants ces lieux silencieux. Des aigles planent sur nos têtes, et ajoutent à la sévère grandeur du paysage. C'est bien là cet aigle audacieux dont parle Job, qui s'élève dans les airs, cherche sa proie, et promène au loin

un œil dominateur. Il y a dans le silence et la tristesse des sites que nous traversons quelque chose de grave et de solennel qui laisse en nos âmes une impression profonde. Ce sont bien ces lieux qui sont muets de terreur, comme dit Chateaubriand, et qui n'ont osé rompre le silence depuis qu'ils ont entendu la voix de l'Éternel.

Nous rencontrons parfois de longues files de chameaux conduits par des nègres à demi nus et par des bédouins armés d'un *kandjiar* ou d'un casse-tête. Tout à coup, au détour du chemin, nous voyons un groupe de cavaliers descendre rapidement vers nous, en accompagnant le galop de leurs chevaux de détonations d'armes à feu. Sont-ce des Arabes qui viennent fondre sur nous? Il y a un moment d'émotion dans la caravane, et l'avant-garde se prépare à recevoir cette attaque imprévue. Mais l'incertitude est bientôt dissipée : nous avons reconnu des Français, et nous poussons un cri de joie. C'est l'excellent M. Lequeux, chancelier du consul de France et président de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Jérusalem, qui vient à la rencontre des pèlerins français. Quelques amis l'accompagnent, et nous nous saluons affectueusement comme des frères. Cette démarche amicale et prévenante, qui les conduit au-devant de nous, nous touche profondément et nous prépare à ces douces émotions qui nous attendent à Jérusalem. L'amitié sur le chemin de la cité sainte, quelle bonne et touchante rencontre! L'un de ces Français, le neveu du consul, est monté sur une magnifique jument arabe, d'une admirable légèreté, qui court avec une grâce charmante, bondissant à travers les rochers, et exécutant dans sa course capricieuse et rapide une *fantasia* ravissante.

Nous franchissons une dernière hauteur, et nous voyons, sur le revers de la montagne, le village de Kuryet-el-Enab, ou Village du Raisin, auquel les chrétiens donnent le nom de Saint-Jérémie. C'est là que nous faisons notre halte, au pied d'un large sycomore dont l'ombre nous protége contre les ardeurs du soleil. Il est onze heures. Le lieu est bien choisi. Non loin de nous, une fontaine nous fournit une eau

abondante. Nous suspendons nos armes aux branches de l'arbre qui nous abrite ; ce mélange de fusils, de pistolets et de poignards, forme sur nos têtes un trophée pittoresque. Les Arabes du village se pressent autour de nous ; leurs yeux se portent avec une égale convoitise sur nos armes et sur notre frugal déjeuner. Du reste, nous n'apercevons aucun sentiment hostile au sein de cette population. Et cependant c'est là que réside la tribu d'Abou-Gosch, ce chef redouté, qui exerce une domination absolue sur ces montagnes et ces vallées. Chateaubriand et Lamartine ont reçu l'hospitalité de ce puissant seigneur, qui rançonnait autrefois les pèlerins, bravait les menaces du pacha, et remplissait la contrée de la terreur de ses armes. Il ne rappelle pas mal les méfaits que l'histoire reproche à quelques seigneurs féodaux du moyen âge. Son château, solidement bâti sur le versant de la montagne, ressemble à une citadelle, et pourrait soutenir un siége avec avantage. Le cheik actuel s'est fait le protecteur des Européens, surtout des Français, qu'il accueille avec bienveillance; il n'attaque aujourd'hui que les tribus avec lesquelles il vit en hostilité. On nous raconte qu'il n'y a pas longtemps, dans une de ses courses avec ses cavaliers, il a surpris un village insoumis et lui a tué quelques hommes. Les querelles dans ces contrées se traduisent toujours par des coups de fusil et l'effusion du sang. Abou-Gosch est absent; mais nous apprenons qu'il a donné des ordres pour qu'il soit fait bon accueil aux pèlerins *frangi*.

Le village de Kuryet-el-Enab occuperait, d'après quelques auteurs, l'emplacement d'Anathot, patrie du prophète Jérémie. Il possède les ruines, parfaitement conservées, d'une grande et belle église dédiée à l'auteur des Lamentations. Nous la visitons avec un pieux intérêt : elle est bien digne d'attirer l'attention de l'archéologue ; il y retrouve les vestiges précieux de cette belle architecture ogivale qui a pris naissance aux croisades (ce n'est plus un doute pour les pèlerins), du mélange heureux du style roman et de l'art arabe. Ce monument est bâti en appareil rustique, avec des

pierres taillées en bossage. La porte, dont le tympan est orné d'une nervure à boudin légèrement ogivée, n'est pas à l'ouest, selon l'usage : elle est latérale et au nord. Le faîte de l'édifice paraît avoir été fortifié, comme plusieurs églises de France du moyen âge. L'intérieur est divisé en trois nefs; deux corniches superposées courent autour de la nef principale. Les arcs-doubleaux, brisés en ogive, retombent sur des chapiteaux qui empruntent les motifs de leur ornementation à la nature végétale de ces contrées : ce sont des feuilles de palmiers. Les colonnes à demi engagées qui supportent ces chapiteaux ont une forme légère, de très-peu de longueur, et commencent en encorbellement. Ce monument, qui offre à nos yeux un type admirable de l'architecture des croisades, était orné de belles peintures à demi effacées. On distingue encore dans l'abside quelques têtes d'apôtres avec le nimbe d'or et les draperies nuancées de rouge et d'azur. Ces restes de fresques offrent de l'intérêt au point de vue de l'art chrétien. Il existait une crypte au-dessous de l'église; elle est aujourd'hui remplie de décombres et d'un accès difficile.

Il y avait autrefois dans ce lieu un monastère de Franciscains; ils furent surpris et massacrés par les Arabes, il y a près de deux siècles. Aujourd'hui, la demeure des enfants de saint François est détruite, et l'église profanée sert d'étable. C'est un spectacle affligeant pour des pèlerins catholiques. Nous nous agenouillons tristement sur les pierres de l'autel renversé; nous offrons au Seigneur une prière dans cette enceinte, depuis si longtemps déshéritée de tout culte. Espérons que le catholicisme viendra reprendre possession de cette église, qu'il purifiera ces ruines, et fera de nouveau entendre ses chants sous ces voûtes aujourd'hui silencieuses. C'est l'œuvre restauratrice que la Providence paraît réserver au nouveau patriarche de Jérusalem.

Nous lisons dans l'histoire des croisades que l'armée des croisés, après avoir marché depuis l'aurore, arriva le soir au village d'Anathot, où elle passa la nuit. Elle y reçut une

députation des catholiques de Bethléem qui demandaient des secours contre les Musulmans, et des chrétiens fugitifs lui apportèrent des nouvelles de Jérusalem, où s'étaient concentrées toutes les forces des ennemis. Personne ne put se livrer au sommeil, tant était vive et profonde l'impression causée par la pensée que le lendemain on verrait les murs de la ville sainte! Nous, pèlerins, nous partageons leur émotion, et la pensée de cette cité, que nous verrons dans quelques heures, fait battre nos cœurs. Nous remontons promptement à cheval; le nom de Jérusalem, que nous répétons avec force, sert de ralliement à la caravane. La route, toujours pierreuse, descend au fond d'une vallée cultivée et couverte de vignes et de figuiers. Nous traversons un torrent sans eau, et je remarque sur ses bords des tronçons de colonnes, débris de quelque ancien monument. Un groupe d'Arabes est assis à l'ombre d'un figuier : ils ont, comme nous, suspendu aux branches leurs fusils, leurs pistolets et leurs kandgiars. L'Arabe est toujours armé; son fusil le suit dans toutes ses courses, et quand il cultive la terre, il a ses armes à ses côtés. J'ai vu des enfants de douze ans portant des mousquetons. L'homme, dans ces contrées, ne voit qu'un ennemi dans son semblable, et ne l'aborde qu'avec défiance. On comprend que les pèlerins, malgré leurs intentions pacifiques, ont dû prudemment se munir d'armes : c'est le moyen le plus efficace pour être respecté des Arabes. Le fusil français à deux coups, qui brille sur l'épaule des jeunes gens de la caravane, est notre plus sûre sauvegarde.

Une pente rapide nous conduit au fond de la célèbre vallée de Térébinthe. Nous voyons à notre gauche des débris de vastes constructions dont l'appareil à bossages rappelle celui de l'église de Saint-Jérémie. Il en est qui veulent y reconnaître les ruines d'un ancien monastère. Le village assis sur le versant occidental de la montagne porte le nom de Kalonieh, Colonia, et semble devoir son origine comme son nom à une colonie romaine établie dans ce lieu. Cette vallée rap-

pelle une des belles pages de la Bible : c'est là que commence l'histoire de ce berger-roi qui, après avoir gardé les troupeaux de son père, monta sur le trône d'Israël. Dans le lit du torrent que nous traversons, le jeune David ramassa ces cinq pierres lisses et polies dont il arma sa fronde pour terrasser le géant Goliath. De verts enclos de citronniers et d'orangers forment de délicieux ombrages le long du torrent, et semblent placer comme une couronne de verdure sur ce glorieux exploit du fils d'Isaï. Nous ramassons dans le lit desséché quelques cailloux en mémoire de ceux qu'avait choisis le jeune berger de Bethléem.

Nous laissons à notre droite Modin, la patrie des Machabées, pittoresquement assise sur cette montagne et dominant cette contrée, encore plus par la grandeur des souvenirs que par sa position élevée, sur ce hardi sommet. Il n'y a que quelques pauvres habitations ; on n'y voit plus le magnifique mausolée de cette famille de héros que les navigateurs apercevaient et pouvaient saluer en traversant la mer de Syrie : *ab omnibus navigantibus in mare,* disent les livres saints. C'est de cette hauteur que Richard, entraîné par son ardeur à poursuivre les Musulmans, aperçut les murailles et les tours de Jérusalem. A cette vue il fondit en larmes, et, se couvrant le visage de son bouclier, il s'avoua indigne de contempler cette ville sainte que ses armes n'avaient pu délivrer. Larmes honorables pour le héros qui les verse!

Il nous reste une dernière hauteur à gravir avant de voir Jérusalem. Qu'il nous tarde de la découvrir, et comme nos cœurs sont impatients! Chaque pèlerin veut avoir la joie de la signaler le premier, et nous pressons à l'envi la marche de nos chevaux. Toute trace de végétation disparaît peu à peu; la terre se montre nue et dépouillée; le paysage prend un aspect de tristesse qui fait pressentir l'approche de la cité sainte. Nous avançons sur un sol pierreux et aride. Encore une ondulation de terrain qui borne l'horizon. Nous atteignons un plateau élevé; tout à coup, nous nous arrêtons immobiles, muets, dominés par une indicible émotion :

nous voyons se dresser devant nous des murs crénelés, des tours, des dômes qui brillent au soleil couchant. Jérusalem! Jérusalem! s'écrient ceux qui l'ont aperçue les premiers. La caravane entière répète ce cri, et aussitôt nous découvrons nos têtes; tombant à genoux, nous baisons cette terre consacrée par les pas de l'Homme-Dieu, et nous nous laissons aller à toutes les émotions de nos cœurs. « O bon Jésus! s'écrie le moine Robert, écrivain de la première croisade, que de larmes coulèrent des yeux des croisés, lorsqu'ils virent la ville sainte! » Et nous, agenouillés à la même place où nos pères s'étaient prosternés, nous comprenons leurs pieux transports, nous nous associons à leurs impressions, et nous regardons à travers nos larmes cette antique cité qui se dresse devant nous comme une vision mystérieuse. Oh! comme cette première vue est saisissante et remue le cœur! On croit voir se lever devant soi, dans leur majesté solennelle, tous les grands souvenirs de l'Ancien Testament, les scènes touchantes de l'Évangile, et par dessus tout, la croix du Calvaire, dont le signe ne surmonte aucun des monuments de la cité, et dont cependant l'image semble planer sur l'enceinte; au fond de son âme attendrie, chacun de nous murmure tout bas : Jérusalem! Nous voyons à notre gauche, à l'orient, le mont des Oliviers, avec ses trois sommets distincts, et le groupe de maisons qui le couronnent. Le regard suit les sinuosités de ce beau rempart crénelé qui donne à la ville sainte un caractère si imposant; il reconnaît, sur la partie la plus élevée de la cité, cette célèbre tour de David sur laquelle flotte l'étendard musulman, et ce vaste dôme de la mosquée d'Omar, d'où s'élance le croissant. Le cœur nous dit que ces deux coupoles où la croix ne règne pas sont celles de l'église du Saint-Sépulcre, et nous les saluons avec émotion.

Nous restons longtemps dans cette contemplation silencieuse, plaçant un nom, un souvenir sur chacun des monuments qui nous apparaissent. La ville présente à la fois un caractère de grandeur et de tristesse, de désolation profonde

et de majesté qui nous émeut. C'est une reine déchue, mais qui porte au front quelques vestiges de sa splendeur ; elle conserve encore la touchante royauté du malheur.

Qu'on nous permette de reproduire ici les impressions d'un pèlerin français du quatorzième siècle, à la vue de Jérusalem. Nous les empruntons aux *Souvenirs d'Orient* du comte de Marcellus, qui avait feuilleté le vieux manuscrit, pendant ses veillées au couvent du Saint-Sauveur. On y retrouve la foi naïve d'un vrai pèlerin. « En voyant Hiérusalem « pour la première fois, dit-il, je fonds tout en larmes, mon « cœur tremble et ma bouche reste muette. » Puis vient un touchant dialogue entre le pèlerin et Hiérusalem. « Cette ville « m'apparut sous la figure d'une femme éplorée, habillée « tout en deuil, avec une figure blême, des yeux pleins de « larmes et les cheveux épars, laquelle d'une voix plaintive, « parlant avec un accent entrecoupé de sanglots, me dit : « O vous tous qui passez par la voie, arrêtez-vous un peu de « grâce, et voyez s'il y a quelque autre douleur comme la « douleur mienne. Hélas! quel désespoir d'être aujourd'hui « privée de toutes choses, excepté de l'amère souvenance « d'avoir été autrefois heureuse. Nos titres sont : cité sainte, « ville fidèle, dame des nations, mais mon état est celui « d'une misérable esclave, et mon nom Hiérusalem. » Et le pèlerin ému lui répond : « O Hiérusalem, l'amour de mon « âme, c'est vous que je cherche, que je désire comme le « cerf désire la source des eaux. C'est pour vous que j'ai « souffert tant de mal et de peine, traversé des mers incogneues, couru les déserts, grimpé les montagnes épineuses, « et vogué par terres étrangères; » et le pèlerin poursuit affectueusement son dialogue avec cette cité *à laquelle le Seigneur a arraché la couronne de sa tête et planté un bandeau de douleur et de honte*. Cette vision du naïf pèlerin du quatorzième siècle est aussi la nôtre, et son émotion est passée dans nos cœurs. Comme à lui, cette cité éplorée nous raconte aussi ses malheurs.

La population catholique de Jérusalem, avertie de l'ap-

proche des pèlerins, vient à notre rencontre : ce sont les prêtres, les religieux de Saint-François, les jeunes élèves du séminaire, les membres de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, qui viennent saluer affectueusement leurs frères catholiques de France. Ils sont si heureux de notre visite! Depuis les croisades, Jérusalem n'avait point vu venir à elle, des rivages de France, un si grand nombre de pèlerins. Cette entrevue touchante nous émeut jusqu'au fond de l'âme. Nous nous avançons vers la cité lentement, deux à deux, au milieu de ce cortége de frères, redisant dans nos cœurs ces paroles du prophète-roi, qui répondent si bien à nos sentiments : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* « Je me réjouis à la bonne nouvelle qui m'a été annoncée : nous allons à la maison du Seigneur. » Nous y voici ; nous découvrons nos têtes, et nous inclinons pieusement nos fronts en franchissant le seuil de la porte de Jaffa. Notre entrée est saluée par les détonations des fusils de nos moukres et de quelques-uns de ceux qui sont venus au devant de nous. Les soldats turcs nous voient passer avec étonnement et peut-être avec inquiétude, car on est tenté de nous prendre pour l'avant-garde d'une armée plus nombreuse. Nos manteaux blancs et nos grands chapeaux paraissent bien quelque peu étranges; mais l'on se demande si ce n'est pas ainsi que les Français vont à la guerre dans les pays chauds[1]. Cependant, notre entrée est pacifique; les nouveaux croisés n'apportent que des pensées de foi et de charité. Nous traversons quelques rues étroites, et nous arrivons à l'hospice de Casanova, où des logements ont été préparés par les pères Franciscains.

[1] Rapport de M. Bettencourt, secrétaire de l'OEuvre des pèlerinages.

CHAPITRE IV.

A Monseigneur Cart, évêque de Nîmes.

JÉRUSALEM.

Église du Saint-Sépulcre. — Le Calvaire. —Le Saint-Tombeau. — Chapelle de l'Apparition, de sainte Hélène, de l'Invention de la Sainte-Croix. — Distribution des prix du petit séminaire. — Visite au patriarche. — Ruines de l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean. — Couvent de Cophtes. — Couvent de Saint-Sauveur. — Grotte du prophète Jérémie. — Tombeau des rois. — Nuit passée au Saint-Sépulcre.

Le premier monument que désire voir le pèlerin à Jérusalem, c'est l'église du Saint-Sépulcre. Nous voudrions aller à l'instant y offrir au Seigneur nos premières adorations; mais il est trop tard pour que nous puissions y pénétrer. Les Turcs, qui en sont les gardiens, ont déjà fermé les portes. A demain donc cette visite si désirée!

Quelque grande que soit la fatigue des pèlerins, une première nuit à Jérusalem n'est pas une nuit de sommeil. Comment dormir avec cette pensée qu'on est dans la ville sainte, à quelques pas du Calvaire et du Saint-Tombeau? L'esprit est trop vivement agité sous cette impression; l'on se demande, durant les longues heures de l'insomnie, si ce n'est pas un rêve, et on attend avec impatience les premières lueurs du jour pour aller visiter ces pieux monuments.

7 septembre. — La voix des pèlerins retentit de grand matin dans la cour de la Casa-Nuova, et nous nous appelons d'une terrasse à l'autre pour aller ensemble au Saint-Tombeau: Le soleil est déjà levé, *orto jam sole,* comme lorsque les saintes femmes allèrent le visiter. Nous descendons par des rues tortueuses et étroites; nous longeons le vaste couvent des Grecs, que l'on rencontre toujours, comme une entrave, sur le chemin du Saint-Sépulcre. Des étalages chargés

de croix incrustées de nacre, de chapelets de diverses matières, depuis l'olivier jusqu'à l'ambre parfumé, annoncent l'approche de l'auguste monument. C'est en vain que les marchands importuns cherchent à nous attirer et nous offrent de toutes parts des objets de piété à acheter : rien ne saurait nous retenir! Nous n'avons qu'une pensée, voir le tombeau du Sauveur. Nous passons, en inclinant nos têtes, sous une porte surbaissée qui nous conduit par plusieurs degrés sur une place carrée, et nous nous trouvons tout à coup en face de l'église du Saint-Sépulcre. Laissons pour le moment le côté archéologique de cet édifice : nous y reviendrons bientôt. Le cœur, ici surtout, a le pas sur la science. Je ne veux rien voir encore de cette imposante façade, ni des détails de sa riche ornementation; cette intéressante étude aura son tour. J'ai hâte d'aller m'agenouiller et prier, à côté de mes compagnons de pèlerinage, aux lieux consacrés par le souvenir de mon Dieu.

Nous franchissons le seuil de l'église. Des soldats turcs en gardent l'entrée. Ils rappellent ces sentinelles à qui la synagogue avait confié la garde du tombeau de Jésus-Christ. Une large dalle de marbre rouge, un peu élevée au-dessus du sol, attire notre attention. C'est la pierre de l'*Onction*, ou plutôt elle recouvre le calcaire grossier sur lequel fut déposé le corps du Sauveur descendu de la croix. Plusieurs lampes brûlent suspendues autour d'elle. C'est là que deux hommes pieux, disciples secrets du Sauveur, Joseph d'Arimathie et Nicodème, embaumèrent son corps avec des aromates. Nous tombons tous à genoux, autour de la pierre sainte, qui reçoit, avec nos baisers, le premier hommage de notre foi.

Voyez-vous maintenant, à votre droite, cet escalier de dix-huit marches qui conduit à une chapelle supérieure? c'est le chemin du Calvaire. Nous avançons jusqu'au pied de l'autel qui s'élève à l'extrémité du sanctuaire. C'est ici que s'est accompli le grand mystère de la réparation du monde. Nous avons sous les yeux la cavité où la croix fut plantée; nous y portons une main tremblante, et nous y

appuyons pieusement nos fronts inclinés. Laissez-moi me recueillir ici dans une sainte pensée, et repasser lentement dans mon âme les diverses circonstances de ce drame divin. Comme on se sent ému quand on se dit que c'est là, à cette place où l'on est, qu'un Dieu est mort; que ce rocher, sur lequel on est agenouillé, a vu s'élever la croix, et que ce sol a été arrosé du sang de l'auguste victime! C'est là qu'il faut relire l'histoire de la Passion : on la comprend bien mieux quand on est à genoux sur le Golgotha. Nous y reviendrons bien souvent, pour y méditer sur l'œuvre réparatrice de l'Homme-Dieu.

Soulevez maintenant cette grille en bronze doré placée à côté de l'autel; elle recouvre une fente large et profonde, qui descend dans les entrailles du rocher. C'est la preuve de ces paroles de nos livres saints : les rochers se fendirent, *petræ scissæ sunt*. Cette déchirure miraculeuse a été déterminée par le tremblement de terre qui accompagna la mort du Sauveur, le plus grand, selon Pline, dont on a conservé le souvenir. La science a étudié avec soin cette fente; elle a déclaré que cette rupture avait quelque chose de mystérieux, que ni l'art ni la nature ne pouvaient produire, et l'on raconte qu'un incrédule, après l'avoir longtemps examinée, sentit ses doutes s'évanouir, et se releva chrétien. Cette violente déchirure du rocher subsiste toujours comme un témoin irrécusable des prodiges qui accompagnèrent la mort du Sauveur.

La chapelle collatérale, à droite, porte le nom de chapelle du Crucifiement. C'est le lieu où la divine victime fut attachée à la croix. C'est là aussi que la Vierge sainte se tenait debout au pied de la croix, s'associant aux douleurs de son divin Fils. Ce lieu semble respirer les ineffables angoisses de la plus affligée des mères, et l'on redit avec émotion cet hymne dans lequel l'Église a fait passer toutes les larmes et toutes les tristesses de Marie : *Stabat mater dolorosa...*

Pourquoi faut-il que le Calvaire ait perdu sa forme primitive, qu'il ne conserve plus ses inégalités, et que la roche

teinte du sang d'un Dieu ait disparu sous un revêtement de marbre ! J'aimerais bien mieux en voir le calcaire grossier avec ses aspérités naturelles. Les premiers architectes avaient découpé cette roche pour y construire une chapelle. Les Grecs modernes, plus vandales que les anciens, ont continué à la briser pour y établir un autel de marbre. Or un semblable autel au lieu où la croix fut plantée, quelle insulte au Calvaire! Y a-t-il un autel plus auguste au monde que cette roche nue? Existe-t-il une place qui convienne mieux pour le sacrifice que ce lieu où fut immolée la divine victime?

Redescendons maintenant les degrés du Calvaire, et allons nous prosterner aux pieds du Saint-Tombeau; il est à peu près à quarante pas de distance du Golgotha, toujours dans la même enceinte. C'est un œdicule allongé, carré sur le devant à l'orient et pentagone à l'occident. La façade a cinq mètres, et la longueur totale plus de huit mètres. Il est divisé en deux parties; le vestibule, ou chapelle de l'Ange, et la chambre sépulcrale. La pierre qui s'élève au milieu du vestibule indique la place où se tenait l'ange qui dit aux saintes femmes, lorsqu'elles venaient embaumer le corps du Sauveur : « Ne craignez « point; je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. « Il n'est point ici; il est ressuscité, comme il l'avait prédit. « Voilà le lieu où il était placé. » Après avoir prié dans la chapelle de l'Ange, avancez encore ; courbez la tête sous cette porte basse et étroite, et tombez à genoux. Vous êtes en quelque sorte dans le Saint des saints. Cette table de marbre blanc placée à droite recouvre le tombeau de Jésus-Christ. C'est donc là qu'il a été déposé : c'est là, dans les bras de la mort, qu'il a puisé une nouvelle vie, et qu'il est ressuscité puissant et glorieux. Voyez les pèlerins pénétrer successivement dans cette étroite enceinte, poser avec respect leurs mains et leurs têtes sur cette tombe et l'inonder de leurs ardents baisers, de leurs larmes et de leurs prières comme d'un saint parfum. Ne demandez pas ce qu'on éprouve en face du Saint-Sépulcre : ce sont là de ces émotions que la parole ne saurait rendre. Douces et mystérieuses impressions

de cette première visite, le cœur des pèlerins ne saurait jamais vous oublier !

Le prophète Isaïe avait prédit que ce tombeau serait glorieux : *sepulchrum ejus erit gloriosum*, et l'histoire nous le montre toujours environné de gloire. Les premiers chrétiens l'entourent de leurs hommages. L'Europe catholique, au moyen âge, se lève dix fois, à l'appel des pontifes de Rome, et précipite ses immortelles phalanges de croisés sur l'Asie pour arracher le sépulcre aux profanations des infidèles. Le mahométisme lui-même en conserve le dépôt avec une vénération religieuse, et tous les jours le muezzin, à l'heure de la prière, avançant la tète par cette étroite ouverture de la coupole, fait retentir le nom de Dieu sous les voûtes du sanctuaire. Les pèlerins y apportent de tous les points de la terre des témoignages de leur foi ; ce magnifique mouvement des croisades, ce concours des pèlerins de tous les siècles, et ces hommages auxquels s'associent les enfants de Mahomet, commentent d'une manière bien éloquente cette parole du prophète : *sepulchrum ejus erit gloriosum.*

Les Grecs ont tracé un cercle de marbre sur le pavé du Saint-Sépulcre, et prétendent que c'est là le centre de la terre. Or si, en géographie, cette opinion est une erreur grossière, au point de vue religieux, elle est d'une vérité saisissante. Depuis dix-huit siècles, tout converge vers ce centre mystérieux. Ce tombeau est comme l'âme du monde. Les pèlerins de toutes les nations y accourent, depuis les catholiques d'Europe et les schismatiques d'Abyssinie jusqu'aux mahométans et aux idolâtres du fond de l'Asie. Le schisme et l'erreur s'y donnent rendez-vous à côté de la vérité. N'est-ce point là en effet, au pied de cette pierre, qu'est venu expirer l'ancien monde et qu'a pris naissance un monde nouveau ? C'est de là qu'est sortie, avec Jésus ressuscité, la résurrection et la vie de l'humanité, et il y a comme une attraction irrésistible qui attire là tous les peuples chrétiens. Qu'on ne s'étonne plus que cette simple pierre occupe une si large place dans les destinées des nations, et remue en ce moment le

monde : c'est le glorieux berceau de l'humanité régénérée, et le cœur des peuples comme celui de l'homme tient à son berceau.

Ici encore la roche sainte a été coupée pour être isolée, et a disparu sous des ornements étrangers. Ses parois sont revêtues de marbre, et l'on regrette de ne pas voir, de ne pas toucher cette pierre qui parle tant au cœur. Il a fallu la protéger ainsi contre la piété indiscrète des pèlerins, qui l'auraient impitoyablement mutilée pour en emporter des fragments. Il est cependant un endroit où on peut encore la toucher, c'est sous la porte cintrée qui conduit à la chambre sépulcrale. Cette porte est prise dans le rocher du Saint-Tombeau, et sans aucun revêtement de marbre. Nous ne passions jamais dessous sans y appuyer avec saisissement notre tête et nos mains.

En 1808, un incendie, causé par l'imprudence ou la malveillance des Arméniens, détruisit la vaste coupole de l'église, et se communiqua à diverses parties du temple. Le Saint-Sépulcre avec ses ornements avait été épargné par les flammes. Mais les Grecs, qui aspiraient à l'entière possession du monument, le renversèrent, à la grande douleur des catholiques, et le rebâtirent sur un nouveau plan, pour s'en assurer la propriété : car, aux yeux des Turcs, c'est celui qui bâtit qui est propriétaire. Le gracieux œdicule des croisés, avec ses colonnettes, ses arcatures ogivées ou trilobées, et sa forme élégante qu'admira Chateaubriand, tomba sous le marteau sacrilége des Grecs schismatiques. Le monument de mauvais goût, chargé d'inscriptions grecques et de sculptures grossières, qu'ils y substituèrent, renferme une double atteinte portée à l'art chrétien et aux droits des catholiques. C'est une des plus odieuses profanations commises sur le Saint-Sépulcre.

Poursuivons la visite de cette église. La chapelle, qui est à quelques pas du Saint-Tombeau, s'élève au lieu où le Sauveur, après sa résurrection, apparut à Marie Madeleine, sous la forme d'un jardinier, et se fit connaître à elle par l'accent tendre et pénétrant avec lequel il l'appelait

Marie! On le salue, avec amour, à la place même où cette sainte femme lui dit avec transport : *Rabboni!* c'est-à-dire, mon maître! Cette chapelle appartient aux catholiques. Celle qui est plus loin, vers le nord, porte le nom de chapelle de l'Apparition, parce que d'après la tradition, si conforme, en ce point, aux sentiments du cœur, le Sauveur ressuscité y apparut à sa sainte mère. Elle sert d'église aux religieux de Saint-François, qui y célèbrent leurs offices. On montre encore *la prison du Sauveur*, où il fut renfermé pendant qu'on faisait, sur le Calvaire, les apprêts de son supplice; la petite chapelle de Saint-Longin, ce soldat qui perça le côté du Sauveur de sa lance, et se convertit à la vue des prodiges qui accompagnèrent sa mort; celle du *Titre de la croix* où l'on conserva quelque temps l'inscription en trois langues, que l'on voit aujourd'hui à Rome; le lieu de la *division des vêtements*, où les habits du Sauveur furent partagés en quatre parts, et sa robe sans couture tirée au sort.

Derrière l'abside orientale de l'église, un escalier de vingt-huit marches descend à la chapelle souterraine de Sainte-Hélène, où se tenait en prière cette sainte impératrice, pendant qu'on fouillait à côté, dans les profondeurs d'une citerne comblée, pour y chercher la croix du Sauveur. Cette chapelle, avec ses colonnes de granit et ses chapiteaux à corbeille tressée, remonte à l'époque byzantine : elle a quelque chose de grave et d'austère, sentant, comme dit un écrivain, son vieux christianisme. Un second escalier de treize marches conduit à la grotte profonde où la sainte Croix gisait enfouie, depuis trois siècles, et où elle fut miraculeusement retrouvée, au milieu des joyeuses acclamations de la foule, attendant avec une pieuse anxiété le résultat des fouilles que l'on faisait dans les cavités du Calvaire. Elle porte le nom de l'*Invention de la Sainte-Croix*, et c'est un des trop rares sanctuaires qui appartiennent aux catholiques.

Saluons encore la colonne de l'impropère, *columna improperiorum*, sur laquelle était assis le Sauveur dans le prétoire, quand il fut abreuvé d'outrages par les soldats de Pilate qui,

après avoir jeté sur ses épaules un lambeau de pourpre, et placé sur sa tête une couronne d'épines et dans ses mains un roseau, fléchissaient le genou devant lui et le raillaient en disant : «Salut, roi des Juifs!» Cette colonne a été pour ce divin roi le trône de l'insulte et de la douleur. Elle sert de pendant à une autre colonne qui se conserve dans une chapelle du côté opposé, et qui s'appelle *colonne de la flagellation*. Celle-ci est une des deux auxquelles le Sauveur, d'après la tradition, fut successivement attaché pour être flagellé, une première fois dans la maison de Caïphe, et la seconde fois, près du palais de Pilate. L'autre colonne a été transportée à Rome, et on la vénère dans l'église de Sainte-Praxède.

En suivant le déambulatoire qui règne autour du chevet de l'église des Grecs, on rencontre au pied du Calvaire, à côté de la *pierre de l'onction*, la chapelle d'Adam. En voici l'origine. Une tradition antique suppose que la tête d'Adam, conservée parmi les descendants de Seth, aurait été religieusement placée dans une grotte, sous le rocher du Calvaire : de là le nom qu'il porte, *Calvariæ locus* ou lieu du crâne. Quelque étrange que paraisse une telle croyance, il y a cependant, il faut l'avouer, quelque chose d'élevé et d'admirablement touchant dans cette tradition, qui place la tête du vieil Adam, en qui nous avons tous péché, au lieu même où a été immolé le nouvel Adam, en qui nous sommes tous sauvés. Le sang régénérateur coulant de la croix, serait tombé, par les fissures du rocher entr'ouvert, sur la tête du premier homme, et le chef du genre humain aurait retrouvé la vie avec toute sa postérité dans ce contact mystérieux. Il y a dans Tertullien, dans saint Basile, dans Origène et dans saint Augustin, d'admirables paroles sur cette tradition touchante. Je plains ceux qui sourient à cette croyance, et qui la traitent de *fable chrétienne*. Ils ne comprennent pas l'idée sublime qu'elle renferme.

Ces divers monuments semés dans l'église du Saint-Sépulcre, comme autant de précieux souvenirs de la Passion de Jésus-Christ, forment une couronne mystérieuse autour du

Saint-Tombeau, et le pèlerin, en les parcourant, y retrouve comme un abrégé des principales circonstances de la mort et de la résurrection de son Dieu. Tous les jours, à trois heures, les Franciscains, à qui l'Église catholique a confié la garde des lieux saints parcourent, dans une procession pieuse, ces divers sanctuaires et les honorent par des chants et des prières publiques d'une beauté remarquable. Nous nous mêlerons souvent à ce cortége religieux, et nous unirons nos prières à celles des enfants de saint-François. Nous acquitterons ainsi, au nom de nos parents et de nos amis de France, cette dette de la piété que ces grands souvenirs réclament de tous les cœurs catholiques.

Mentionnons encore un tombeau antique placé au fond de la grande rotonde, à l'occident; c'est le tombeau de Joseph d'Arimathie. Il est évidemment antérieur à la construction de l'église, et remonte à l'époque judaïque : c'est une chambre carrée, taillée dans le roc, sans autre ornement qu'une lampe qu'y entretiennent les Syriens. Sa disposition aide à comprendre celle du Saint-Sépulcre. Ce petit monument fournit aussi une nouvelle preuve de l'authenticité du tombeau du Sauveur. Il était hors de l'enceinte de Jérusalem, puisque la loi défendait toute sépulture dans l'intérieur des villes; donc aussi le Saint-Sépulcre, auquel il était contigu, était situé hors de la ville; et ce seul fait suffit pour renverser toutes les objections qu'on a opposées à la tradition chrétienne sur le tombeau du Sauveur.

Il y avait encore au siècle dernier, dans cette église, deux tombes illustres qui formaient comme une garde d'honneur auprès du Saint-Sépulcre : c'était la tombe de Godefroy de Bouillon, le héros de la première croisade, qui n'avait point voulu ceindre son front d'une couronne d'or au lieu même où son Dieu n'avait eu qu'une couronne d'épines, et celle de Baudouin, son frère et son successeur sur le trône de Jérusalem. Les Musulmans les avaient respectées. Or, il y a à peine un demi-siècle, les Grecs schismatiques, éternellement ennemis des croisades et de tout ce qui rappelle la gloire de notre patrie, les

ont profanées ; ils en ont brisé le marbre et jeté au vent la royale poussière. On reconnaît bien dans cette odieuse profanation, les dignes successeurs de ceux qui avaient trahi nos pères dans les plaines de l'Asie. A cette violation sacrilége des tombeaux, ils ont ajouté une spoliation plus sacrilége encore : ils ont usurpé sur les catholiques les deux sanctuaires les plus vénérés de cette église, le Calvaire et le Saint-Sépulcre. Le prêtre catholique ne peut plus monter à l'autel du Calvaire pour y offrir le saint sacrifice, au lieu même où son Dieu mourut : les Grecs le repoussent comme un profane, et c'est à peine si on lui permet de s'y agenouiller en passant. Au Saint-Tombeau, on lui a mesuré le temps : on a limité le nombre des messes des catholiques, et le patriarche n'a pu obtenir d'y célébrer solennellement l'office pour les pèlerins. Or, quand on pense à tout le sang qu'ont répandu nos pères pour la conquête des saints lieux ; quand on voit que les sanctuaires bâtis par leurs mains, ornés par la munificence de nos rois, ont été envahis par ces Grecs perfides, qui n'ont prêté d'autre concours aux croisades que celui de la mauvaise foi et de la trahison, on sent son cœur de catholique et de Français s'indigner à la vue de ces usurpations révoltantes, et l'on appelle de tous ses vœux une intervention ferme et courageuse, qui chasse les spoliateurs du temple, et qui rende aux légitimes possesseurs les sanctuaires que la France des croisades a rachetés au prix du sang de ses plus nobles enfants.

Les vœux patriotiques des pèlerins ont été exaucés : nos flottes transportent nos valeureux soldats aux rivages de l'Orient ; espérons que la victoire, qui attend nos armées sur les bords du Danube, sera aussi le triomphe de la cause catholique à Jérusalem, et que le même coup qui frappera ces Russes, envahisseurs des provinces, atteindra aussi les lâches usurpateurs du Saint-Sépulcre. J'ai vu et soulevé dans mes mains la grande et noble épée de Godefroy de Bouillon, qui a conquis le tombeau de Jésus-Christ. Hélas! elle dormait depuis des siècles, immobile dans son fourreau, attendant vainement une main

généreuse, qui la reprît pour la défense des lieux saints; et voilà que la France, se levant avec la foi chevaleresque de saint Louis, avec la valeur intrépide du vainqueur du mont Thabor, a repris cette glorieuse épée qui va si bien à ses nobles mains, et ce sera encore pour la délivrance du Saint-Sépulcre!

Après avoir recueilli, comme une riche moisson, les pieux souvenirs qui se rattachent au Sépulcre divin, étudions l'architecture du monument. J'emprunte cette description aux notes d'un de mes compagnons de pèlerinage, M. Domergue, qui veut bien, à la demande de l'amitié, fournir à cette relation quelques-uns de ses souvenirs d'artiste et de pèlerin.

L'église du Saint-Sépulcre est précédée d'un parvis qui devait être primitivement un cloître. Il ne reste plus rien de la basilique constantinienne bâtie par sainte Hélène avec une rare magnificence, et où, suivant l'expression d'un auteur, l'architecture chrétienne se révélait dans sa juvénile beauté. Dévastée en 614 par Choroës, elle tombe encore sous les coups du farouche Hakem, au commencement du onzième siècle. Le monument actuel est en grande partie l'œuvre des croisés, comme l'atteste la présence de l'ogive. La façade présente une disposition très-simple. Deux portes acculées, dont l'une murée, sont surmontées de deux fenêtres, et séparées d'elles par une architrave ornée de feuillages délicatement ouvragés. Les ailes des portes sont flanquées de trois colonnes, que supportent des voussures dont l'arc se brise en ogive. Le tympan a perdu les riches mosaïques qui le décoraient. Sur le linteau qui sépare les portes, court une frise d'un travail merveilleux. Des chapiteaux, admirablement fouillés, s'épanouissent sur des fûts de marbre cipolin ou de vert antique. Les deux baies, qui surmontent cet ensemble gracieux et sévère à la fois, forment la répétition de l'étage inférieur, avec cette différence que l'ogive est à peine accusée. Le faîte de la façade présente un entablement peu saillant, orné de denticules, qui court

horizontalement d'un côté de la place à l'autre : il s'arrête à la gauche du spectateur contre les pans d'un énorme clocher, dont les baies ogivales et les contre-forts à amortissement très-prononcés, révèlent la même époque que la façade. Il a été découronné par les Musulmans, qui ne permettent pas aux chrétiens de Syrie l'usage des cloches. Les Grecs les remplacent par le *simanterion*, tables sonores de bois ou de fer sur lesquelles on frappe à coups de marteau précipités. A droite, et faisant saillie sur la place, est un petit monument carré, à baies ogivales et surmonté d'un dôme; c'est la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs. Elle forme un étage intermédiaire entre le sol de la place et le niveau du Calvaire, dont elle était autrefois le vestibule. Le nom qu'elle porte va bien à côté du Golgotha. C'est surtout dans l'église du Saint-Sépulcre qu'on voit l'heureuse fusion des éléments qui ont donné naissance au style roman : l'orient s'y rencontre à côté de l'occident, les ornements grecs et arabes à côté de ceux du roman, le cintre simultanément avec l'ogive; c'est un style de transition qui commence à se faire jour, et qui bientôt s'épanouira dans toute sa richesse.

Après la visite du Saint-Sépulcre, nous allons au patriarchat assister à la distribution des prix du petit séminaire, à laquelle monseigneur Valerga à bien voulu inviter les pèlerins. C'est une véritable fête de famille, présidée par monseigneur le patriarche, ayant à sa droite le consul de France, et à sa gauche celui d'Autriche. Nous voyons devant nous quinze jeunes élèves qui grandissent, sous les yeux du pontife, comme la plus chère espérance de l'Église de Jérusalem. Il y a de la vivacité et de l'intelligence dans leurs physionomies. L'enseignement est là aussi développé que dans nos séminaires de France. Ce qu'on y cultive avec le plus de soin, c'est l'étude des langues vivantes. On y apprend l'italien, l'espagnol et le français, et les pèlerins de ces diverses nations pourront y retrouver la langue de leur patrie. Nous entendons une charmante cantate en italien, et j'emprunte aux notes d'un de nos confrères, M. Bonjour, cette strophe

pleine de sentiment, dans laquelle un des jeunes élèves exprime avec bonheur la sollicitude paternelle du patriarche pour eux.

> Comè veglia sugli anni
> D' unico pargoletto
> Madre ch' ogni suo ben in lui ritrova,
> È per lui solo in petto
> I pensieri, i timor nutre, e gli affanni,
> Chè per chè per lui sol viver le giova ;
> Così pietosa è nuova
> Cura si da di nostra prima etate
> L' eletto agricoltor [1]...

Nous nous associons tous avec joie à la reconnaissance du jeune élève pour celui dont il peint si bien les soins dévoués et la tendresse vigilante. Quelques couplets français, chantés en l'honneur des pèlerins, pour fêter leur bienvenue, sont vivement applaudis. Les séminaristes de Jérusalem ne demeurent pas étrangers aux productions littéraires de notre patrie, et nous entendons avec plaisir, dans une composition qui nous est lue, l'éloge des *Études philosophiques sur le christianisme* de Nicolas. Les œuvres philosophiques de Cousin deviennent, dans une dissertation latine, l'objet d'une critique sévère; ce qui fait dire à un de nos confrères, le spirituel M. Énault, qu'on ignore encore à Jérusalem la conversion de M. Cousin et son retour aux doctrines chrétiennes. La musique est cultivée avec un succès remarquable dans l'établissement, et le maître de chapelle, l'aimable dom Eugenio, fait exécuter devant nous, avec un ensemble admirable, quelques morceaux choisis des compositeurs italiens. La musique peut exercer une grande influence sur les populations, et devenir pour les prêtres un puissant auxiliaire de leur apostolat.

[1] « Comme veille sur les jours de son fils unique une mère qui trouve en lui tout son bien, et pour lui seul nourrit au fond de son cœur toutes ses pensées, ses craintes et ses sollicitudes, en sorte qu'il semble qu'elle veuille ne vivre que pour lui ; de même il prend de notre premier âge des soins pieux et toujours nouveaux, l'insigne agriculteur... » (*Note d'un pèlerin.*)

Nous sommes admis, après la distribution des prix, à présenter nos hommages à monseigneur Valerga. Nous trouvons auprès de lui l'accueil le plus affectueux, et nous sommes heureux de lui exprimer tout notre dévouement pour son auguste personne, et tous nos vœux pour le succès de l'œuvre éminente que lui a confiée le saint-siége.

Monseigneur Valerga, jeune encore — il a à peine quarante ans, — est un homme d'un mérite vraiment supérieur. Rome, où il a fait ses études, se souvient encore des brillants succès du jeune et intelligent élève de ses écoles. Orientaliste distingué, il connaît à fond plusieurs langues. Intrépide missionnaire, il a évangélisé avec un zèle infatigable, et plusieurs fois au péril de sa vie, les rives de l'Euphrate. Pie IX ne pouvait choisir un plus digne prélat pour renouer la chaîne brisée des patriarches de Jérusalem, et relever les ruines de cette Église, depuis si longtemps veuve de ses pontifes. Nul ne parle l'arabe aussi bien que lui. Sa physionomie a une singulière expression de noblesse et d'intelligence, et sa barbe magnifique, la plus belle que nous ayons vue en Orient, descendant en molles ondulations sur sa poitrine, lui donne je ne sais quoi de biblique, qui rappelle la majesté des prophètes. Aussi les Arabes, dans leur style oriental, l'ont-ils appelé le Père de la barbe. Nous recueillons avec intérêt de sa bouche tous ses projets de restauration pour le catholicisme en Terre-Sainte, et les difficultés incessantes que lui suscite la rivalité jalouse des Grecs schismatiques. La tâche qu'il a à remplir est grande et laborieuse, mais son intelligence et son cœur sont à la hauteur de sa mission.

L'après-dîner de ce premier jour est consacré à visiter le quartier qui avoisine le Saint-Sépulcre. A côté du parvis de la basilique, sont les ruines intéressantes de l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean. C'est là qu'ils recevaient les pèlerins qui venaient visiter le Saint-Tombeau. Lorsque la ville sainte fut de nouveau tombée au pouvoir des Musulmans en 1188, Saladin détruisit cet hospice et éleva sur ses ruines un mina-

ret, comme un monument de sa victoire sur les chrétiens. Le minaret est encore debout; et il peut survivre au mahométisme lui-même.

Voici les vestiges d'une belle église à trois nefs, du temps des croisades, dédiée à sainte Marie Latine. On reconnaît encore les trois absides, et l'archéologue peut suivre, dans ces restes intéressants, l'histoire de l'art ogival. A côté est la prison où Hérode Agrippa fit enfermer saint Pierre pour le faire mourir. Mais les prières de l'Église s'élèvent vers Dieu en faveur de l'apôtre captif, et la nuit qui précède le jour où Hérode veut l'envoyer au supplice, l'ange du Seigneur vient miraculeusement le délivrer. Une église a été bâtie sur l'emplacement de la prison du prince des apôtres. La porte est à plein cintre, avec une archivolte ornée de billettes. Nous remarquons à l'intérieur un chapiteau byzantin d'un travail fort curieux. Les croisés ont évidemment rebâti ce sanctuaire avec les débris de l'église primitive, tombée en ruines. Tout auprès, nous voyons les restes de l'ancien cloître des chevaliers de Saint-Jean. Il est à double étage, avec des arcades superposées. La vaste salle contiguë devait servir à la réception des pèlerins, à l'époque où les Hospitaliers ne s'occupaient encore que des soins des malades et des étrangers. Nous montons sur le faîte du monument. Les débris s'élèvent jusqu'à cette plate-forme, et donnent une idée du vaste amas de décombres qui forment le sol de la ville actuelle. De cette terrasse nous embrassons la vue de Jérusalem avec ses divers quartiers et les collines renfermées dans son enceinte. A droite est le mont Sion, si souvent chanté par David: « Fundatur exultatione universæ terræ « mons Sion, latera aquilonis, civitas regis magni.» (Ps. XLVII.) Il porte encore sur ses flancs, qui regardent l'aquilon, une partie de la ville. C'est le quartier des Arméniens. En face, vers la partie orientale, est le mont *Moriah* où s'élevait le temple de Salomon. Le quartier des Juifs est dans le voisinage. A gauche, vers le nord, est le mont *Acra*, où la ville haute, habitée par les Musulmans, qui occupent encore les dépendances de la mosquée d'Omar et la partie centrale de

la ville. Le mont Calvaire, où nous sommes, voit se grouper autour du Saint-Sépulcre les habitations et les couvents des Grecs schismatiques et des catholiques. Une vallée profonde traverse la ville et court du nord au sud, laissant à droite le Calvaire et le mont Sion, à gauche, l'Acra et le Moriah : c'est la vallée *Tyropéenne*, ou des Fromagers. Ainsi Jérusalem couvre un sol accidenté. Par ses nombreux mamelons, elle rappelle cette autre cité, assise sur sept collines, qui lui dispute le premier rang dans l'histoire et dans le respect du monde. Nous dominons cette vaste agglomération de maisons et de ruines d'où sortent les grands dômes des mosquées, ceux des églises chrétiennes, et les minarets d'où le muezzin chante l'heure de la prière.

L'enceinte occidentale des remparts, au temps du Sauveur, longeait le lieu où nous sommes. Nous distinguons les larges assises que des fouilles récentes ont dégagées des ruines où elles étaient enfouies depuis des siècles. Elles semblent être sorties de terre pour attester que le Calvaire et le Saint-Tombeau étaient primitivement en dehors de l'enceinte de la ville. C'est ainsi que l'archéologie, à Jérusalem, confirme pleinement nos traditions.

Des ruines de l'hospice et du palais des chevaliers de Saint-Jean nous descendons dans les bazars. Ce sont de longues galeries parallèles, qui ne reçoivent le jour que par une ouverture pratiquée à la voûte. Les marchands y sont disposés par corps de métiers. L'on y trouve des marchandises de toute nature : étoffes brillantes de l'Orient, orfévrerie, chaussures de couleur, comestibles... Les boutiques, étroites et peu profondes, sont pratiquées comme autant de niches dans l'enfoncement des murs, et les voûtes qui couvrent ces passages ont l'avantage de protéger contre les pluies de l'hiver et surtout contre les brûlantes ardeurs du soleil d'été. La vue de ces bazars, où se concentrent toute la vie et tout le mouvement de la ville, où le Bédouin du désert coudoie le Turc à la démarche lente et grave, ne donne pas une haute idée de l'industrie et du commerce de Jérusalem. Quel commerce

peut-il y avoir dans une contrée où il n'y a ni agriculture, ni voies de communication, ni sécurité?

En remontant, nous entrons dans le couvent des Cophtes. Il est bien pauvre, et annonce la vie austère des religieux qui l'habitent. Nous y rencontrons quelques familles d'Abyssinie, à l'aspect souffreteux, qui sont venues en pèlerinage à Jérusalem. Elles appartiennent à une nation naturellement bonne, simple et religieuse : il serait facile de les ramener à l'orthodoxie. Une vie pauvre et remplie de privations, comme celle de ces familles indigentes, peut aisément conduire à la vérité, et j'espère que c'est par cette voie que le ciel la fera arriver à leurs cœurs. Ce couvent occupe l'ancien préau des chanoines du Saint-Sépulcre.

Il y avait également, autrefois, un monastère de chanoinesses du même nom, dont l'institut subsiste encore en Allemagne et en Angleterre. Dans le jardin du couvent des Cophtes, on nous montre un olivier planté, disent les bons religieux, au lieu même où Abraham allait immoler son fils. Ils en détachent quelques rameaux qu'ils offrent comme un souvenir aux pèlerins. Leur église est sans ornements, et contraste par sa pauvreté avec la profusion de dorures que l'on voit dans celles des Grecs. Nous remarquons, le long des murs, des béquilles qui servent d'appui aux moines pendant les longues prières qu'ils récitent. Il n'est point permis chez eux de s'asseoir dans les églises, et ces béquilles remplacent les siéges. Ils veulent que l'homme soit toujours debout devant Dieu dans la prière. Ce doit être un souvenir de la Thébaïde. On sait que les Cophtes rejettent le concile de Chalcédoine qui, en 451, condamna Eutychès, et qu'ils n'admettent qu'une seule nature en Jésus-Christ. Leur symbole, à part cette erreur, est le même que celui de l'Église romaine.

8 septembre. — C'est la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge. Jérusalem est aussi la ville de Marie comme celle de Jésus, et plusieurs monuments rappellent son souvenir. On montre, près de la piscine probatique, l'église de la Nativité où les traditions orientales placent son berceau, et vers la

partie méridionale de la cité, non loin de l'ancien temple, celle de la Présentation, où la Sainte-Vierge, dès ses plus jeunes années, fut présentée au Seigneur. Mais le mahométisme s'est emparé de ces sanctuaires, et les catholiques ne peuvent plus y honorer la plus pure des vierges. C'est dans l'église du couvent franciscain de Saint-Sauveur que nous célébrons cette fête. Le patriarche officie, entouré de ses prêtres, des jeunes séminaristes et des religieux. Nous retrouvons dans cette petite église les belles cérémonies de nos cathédrales de France. Le chant est grave et solennel, et un orgue accompagne les voix sonores des religieux. Les hommes, selon l'usage de l'Orient, sont séparés des femmes: Ils occupent le haut de l'église jusqu'au sanctuaire. Nous remarquons parmi eux, à une place d'honneur, le consul de France et son chancelier. Le bas de la nef est occupé par les femmes, qui s'y tiennent assises sur leurs talons. Quelques-unes portent le costume européen, qui contraste d'une façon étrange avec celui des femmes arabes. Il y a sur toutes ces figures modestes et recueillies l'expression d'une foi vive et ardente. L'église est dans l'intérieur du couvent, au premier étage. Les femmes y arrivent par un escalier séparé de celui des hommes. C'est un coup d'œil curieux que de voir, à l'heure des offices, les catholiques envahir les corridors du couvent, et remplir de leurs bruyantes rumeurs le silencieux recueillement de ces paisibles cloîtres.

Le couvent de Saint-Sauveur est fort vaste et tenu avec grande propreté, mais sans luxe. Il occupe un des points les plus élevés de Jérusalem, et l'on jouit du haut des terrasses d'une fort belle vue. Le divan, où reçoit le Révérendissime, est d'une grande simplicité. On y voit le portrait de Robert, roi de Sicile, et de Sanche, sa pieuse épouse, qui rachetèrent, en 1342, les saints lieux, et firent bâtir un couvent sur le mont Sion. Le supérieur, qui porte le nom de Révérendissime, et qui est gardien de Terre-Sainte, accueille avec une aimable obligeance les pèlerins, et nous n'avons qu'à nous louer des bons soins dont nous avons été l'objet de la part

des excellents religieux. Il en est un surtout dont le nom ne peut se rencontrer sous ma plume sans émotion : c'est le vénérable P. Antoine, douce et charmante figure de vieillard, qui se montre si empressé et si affectueux pour les pèlerins. Il nous raconte que, pendant la guerre d'Espagne, des officiers français l'arrachèrent à la mort et le prirent sous leur protection; depuis lors il a voué une éternelle reconnaissance à tous ceux qui portent le nom de Français. Tout ce que la vieillesse a de touchant, tout ce que la sainteté a de douceur et le cœur d'affection, nous le trouvons en lui. Aussi son délicieux souvenir réveillera-t-il toujours dans nos âmes un sentiment où le respect se mêle à une sorte de piété filiale.

Nous allons visiter dans l'après-dînée la grotte de Jérémie, et les tombeaux des rois situés vers la partie septentrionale, hors de la ville. Nous passons sous la porte de Damas, l'ancienne porte d'Éphraïm, et nous admirons son architecture imposante. Plusieurs de nos pèlerins s'arrêtent pour la dessiner. Ses créneaux, ses moucharabis, les deux tours dont elle est flanquée, lui donnent un aspect vraiment grandiose. Elle est gardée par quelques soldats endormis.

La grotte de Jérémie est une cavité haute et profonde, s'enfonçant dans une immense roche abrupte qui sert de base à la hauteur de Bezetha, où étaient campés les croisés. Elle a quelque chose de triste et de sombre, comme les lamentations du prophète. C'est là qu'il faut lire ces chants de la douleur, au lieu même où ils ont été composés. Du fond de la grotte, le prophète voyait Jérusalem renversée, son temple devenu la proie des flammes, ses habitants chargés de fers et chassés par le vainqueur, comme un vil troupeau, vers des contrées étrangères, et il faisait entendre ces accents plaintifs, qui sont restés comme le cri le plus sublime et le plus touchant de la douleur. Assis sur le rocher de cette grotte, nous ouvrons le livre des Lamentations, et nous lisons ces paroles qui sont encore, comme au temps du prophète, si saisissantes de vérité : *Quomodo sedet sola civites, plena populo? facta est quasi vidua domina gentium, princeps provin-*

ciarum facta est sub tributo... Hæccine est urbs, perfecti decoris, gaudium universæ terræ?... Jérusalem présente toujours le même aspect de deuil et de désolation. Elle est toujours triste et solitaire : la maîtresse des nations est semblable à une veuve affligée; la reine des provinces est tributaire de l'étranger. On cherche vainement quelques vestiges de sa grandeur passée, et la pauvre Sion, découronnée de sa gloire, tristement assise entre les sépulcres vides des rois et les tombes brisées de la vallée de Josaphat, dit encore aux pèlerins : « O vous tous qui passez par cette voie, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur! » On montre à quelques pas la citerne où les Juifs, irrités des prédictions du prophète, qui ne leur annonçait que des malheurs, le descendirent avec des cordes.

Arrivons jusqu'aux célèbres tombeaux des rois. Nous rencontrons au milieu des champs une vaste excavation, assez semblable aux travaux abandonnés d'une ancienne carrière. On y descend par un chemin large et à pente douce, et l'on se trouve au milieu d'une cour carrée, à parois verticales taillées dans le roc, en face d'une crypte funèbre magnifique, dont le seul aspect atteste une origine royale. Chateaubriand a laissé une admirable description de ce palais de la mort. Dans la paroi du fond on a creusé un large vestibule, qui était autrefois soutenu par deux colonnes prises dans le roc même. Les deux colonnes ont été brisées, et il n'en reste plus d'autres traces qu'un fragment du chapiteau, encore appendu au plafond. Au-dessus du vestibule court une longue frise d'un travail remarquable. Au centre est sculptée une grappe de raisin, emblème national de la Terre promise, qu'on retrouve sur les monnaies hébraïques des Machabées. Aux deux côtés de la grappe symbolique, on voit des palmes, autre emblème de la Judée; des couronnes de laurier et des triglyphes alternent avec des patères. Au-dessous de cette frise règne une guirlande de feuillages et de fruits, mélange de la végétation indigène, l'olivier, le palmier, la grenade, le gland, retombant perpendiculairement à chaque extré-

mité du vestibule. Tout ce travail est d'une belle exécution et d'un goût exquis. Le reste de l'ornementation a été fortement endommagé par le temps et par un tremblement de terre dont une large fissure, scindant le rocher, accuse les ravages. A gauche du vestibule, nous voyons une porte basse, par laquelle nous ne pouvons passer qu'en rampant. Nous parcourons à la lueur des flambeaux ces catacombes royales. Nous distinguons sept chambres sépulcrales, percées d'un grand nombre d'ouvertures taillées profondément dans le roc, et destinées à recevoir des cercueils. A quelle époque appartiennent ces tombes? Les savants ne sont point d'accord sur ce point. On a voulu, et c'est l'opinion de Chateaubriand, les attribuer à Hérode tétrarque, qui avait préparé ces demeures funèbres pour la sépulture des princes de sa famille. Un membre de l'Institut, qui a récemment publié un savant ouvrage sur la Terre-Sainte, M. de Saulcy, a étudié avec soin toutes ces tombes, tous les détails de leur disposition et de leurs ornements, et après ces patientes investigations, où se déploie la savante érudition de l'habile écrivain, il conclut, avec une déduction de preuves qui séduit, que ce sont là les tombeaux de David et des rois de sa dynastie. Les sculptures du monument, qu'on avait jusqu'ici attribuées à la belle époque de l'art grec, remontent, d'après M. de Saulcy, à l'époque salomonienne. C'est, dit-il, un très-beau type de l'art hébraïque, qui a emprunté ses éléments primitifs à l'art des Égyptiens et des Phéniciens, et qui les a modifiés en y imprimant son cachet indigène par l'ornementation végétale, caractère dominant de l'architecture des Hébreux. On ne sent pas dans cette frise un art d'imitation; on n'y retrouve point le fini du ciseau grec. C'est quelque chose de large et d'indépendant dans ses allures, d'original et de primitif. C'est à M. de Saulcy que nous devons le curieux sarcophage qui est au Louvre, et qu'il attribue à David. Pour celui qui admet les conclusions de l'ingénieux écrivain, c'est bien le tombeau le plus antique et le plus précieux que possède la capitale.

La fête de la Nativité de la Sainte-Vierge se termine pour quelques-uns d'entre nous, par une nuit à jamais mémorable dans notre vie. Nous avons le bonheur de la passer au Saint-Sépulcre, et d'y faire notre veillée de prières. A cinq heures du soir, la porte de l'église se referme sur nous. Les diverses communions chrétiennes, qui honorent le monument sacré, ont récité leurs dernières prières. Tout est calme et silencieux. Nous, pèlerins, pieux prisonniers du Saint-Sépulcre, nous allons successivement porter nos hommages du Calvaire au Saint-Tombeau. Les bons Franciscains, qui sont les gardiens de ces sanctuaires, nous invitent à partager leur frugal repas dans l'étroit et obscur couvent contigu à l'église. Une chambre nous est assignée pour donner à la nature quelques courts moments de repos. A onze heures, les pères commencent à chanter l'office dans leur chapelle. Nous prenons place à côté d'eux dans les stalles, et nous nous associons à leurs chants. Vers minuit, quand l'office est terminé, chacun des pèlerins, suivant l'impulsion de son cœur, va s'agenouiller au Calvaire ou au Saint-Tombeau. Qu'il fait bon, à cette heure solennelle, épancher son cœur au pied de ces monuments vénérés, donner un souvenir à ceux que nous aimons, prendre une à une les âmes qui nous sont chères pour les offrir au Seigneur, là où la prière doit être si puissante, mêler à tous ces vœux qui sont pour la famille et pour l'amitié ses propres besoins, ses vives émotions, et les déposer avec ses larmes sur cette pierre sacrée, comme ces parfums que des femmes pieuses portaient au Saint-Sépulcre! Que la prière a de charmes dans cette nuit silencieuse! comme le cœur est doucement remué! Dieu nous paraît si bon, si miséricordieux au Calvaire! Tout nous rappelle sa charité immense; tout nous redit d'espérer et d'aimer.

Quelque temps après l'office des religieux latins, d'autres voix retentissent sous les voûtes de la basilique : ce sont celles des moines grecs, qui célèbrent leur office au Calvaire: leur chant monotone, et parfois précipité et saccadé, est sans dignité et sans harmonie; il ne va pas au cœur comme celui

que nous avons entendu naguère à la chapelle des Franciscains : il paraît faux comme leur croyance. Bientôt d'autres voix, plus mâles et plus puissantes, nous arrivent du Saint-Sépulcre : ce sont celles des Arméniens, puis celles des Cophtes, qui célèbrent auprès du Saint-Tombeau les louanges du Christ ressuscité. Ce ne sont plus, il est vrai, les chants du culte catholique ; ce sont ceux du schisme et de l'erreur. Et cependant, je l'avoue, il y a quelque chose d'admirable et de touchant dans ce concert d'hymnes et de prières qui s'échappent des lèvres de l'erreur comme de celles de la vérité, et qui retentissent nuit et jour autour du Saint-Sépulcre, dans toutes les langues, comme une louange permanente. A quatre heures, quand tous ces chants ont cessé, j'ai le bonheur d'offrir le sacrifice sur le tombeau de mon Dieu : je le tiens dans mes mains, sur cette même pierre où reposa son corps inanimé. Lui qui avait dit, à quelques pas d'ici, à Marie-Madeleine : *Noli me tangere*, ne me touchez pas, je le touche, je le reçois dans mon cœur, et je le donne à ce pieux ami qui me sert la sainte messe, et qui partage mes émotions.

Après le saint sacrifice, nous apportons les chapelets, les croix et autres objets pieux que nous avons achetés ; nous les étendons sur la table de marbre qui recouvre le Saint-Sépulcre. Un religieux vient les bénir et y attacher l'indulgence plénière. Quand nous reprenons le précieux fardeau, il nous semble que nous emportons avec nous toutes les bénédictions du Saint-Tombeau. De là nous allons au Calvaire déposer ces objets bénits dans la cavité où fut placée la croix, les faire toucher à la fente miraculeuse qui s'ouvre à côté, les placer au lieu du crucifiement, et recueillir par ces attouchements mystérieux la vertu divine du sang rédempteur qui a coulé sur ce rocher. Oh ! que maintenant nos parents et nos amis les reçoivent avec foi de nos mains, ces souvenirs précieux ! ils leur apportent les bénédictions du Calvaire et du Saint-Tombeau.

Il y a continuellement dix pères Franciscains au Saint-Sépulcre ; ils en sont comme les sentinelles, et veillent à sa

garde par la prière. Ils remplacent les chanoines institués par Godefroy de Bouillon. C'est un noble dépôt qui leur est confié, et ils le gardent fidèlement depuis des siècles. La pauvreté et l'humilité, sous la robe grossière des enfants de saint François, se faisant les gardiennes du Saint-Tombeau, c'est vraiment touchant! J'aime mieux cette garde au Saint-Sépulcre que celle de la force et de la puissance. Ces religieux restent trois mois enfermés dans cette église, ne voyant pas la lumière du ciel, recevant la nourriture du dehors par un guichet, habitant des cellules humides et obscures, au-dessus desquelles retentit le piétinement des chevaux d'une écurie turque établie sur les voûtes, se faisant ainsi prisonniers volontaires du tombeau du Sauveur, et acquittant, au nom du monde catholique, ce tribut incessant d'hommages que toutes les générations doivent à ce monument sacré. L'un d'eux y est enfermé depuis quatorze ans : il en a fait son tombeau. Enchaîné par l'amour et la foi à ce sanctuaire, il peut se proclamer le prisonnier de Jésus-Christ, *vinctus Christi*. Je comprends une semblable prison au Calvaire et au Saint-Sépulcre.

CHAPITRE V.

A Monseigneur de Saint-Palais, évêque de Vincennes (États-Unis).

JÉRUSALEM.

Églises de Marie-Madeleine. — De Saint-Pierre. — De Sainte-Anne. — Ruines du palais de Pilate. — Arcade de l'Ecce Homo. — Voie douloureuse. — Quartier des lamentations des Juifs. — Emplacement du temple. — Piscine probatique. — Tombeau de la Sainte Vierge. — Jardin des Olives. Grotte de Gethsémani. — Mont des Oliviers.

Vendredi 9 septembre. Nous allons faire ce matin une course d'archéologue et de pèlerin, et visiter quelques charmantes églises ogivales bâties par les croisés. Elles sont situées sur l'Acra, dans le quartier mahométan, et transformées en mosquées. Voici d'abord celle de Marie-Madeleine, construite sur l'emplacement de la maison de Simon le Lépreux. C'est là que cette sainte répandit le vase de parfums sur les pieds du Sauveur, et qu'elle les arrosa de ses larmes. On avait élevé à côté un hospice où l'on recevait les femmes qui venaient en pèlerinage à Jérusalem. Le souvenir de Marie-Madeleine leur disait les sentiments qu'elles devaient apporter au tombeau de Jésus-Christ. Ce ne sont plus aujourd'hui que des ruines. Nous retrouvons encore debout les absides des trois nefs, avec quelques faibles traces de peintures effacées. Les absides latérales devaient servir, comme chez les Grecs, à la préparation du sacrifice. Dans celle du milieu une disposition particulière attire notre attention; ce sont deux ouvertures pratiquées dans le mur, à droite et à gauche de l'autel : l'une servait de tabernacle, on l'appelait *armarium*; l'autre, correspondant à la première, était la piscine.

L'église de Saint-Pierre, mieux conservée, présente la même forme ogivale, et une seule nef avec un triple évasement au chevet, en forme d'abside. Nous avons le regret de la voir ser-

vir de mosquée. Le santon qui la garde nous y laisse pénétrer pour un mince bakchis. Plus loin, cette charmante rotonde, qui élève encore sa gracieuse petite coupole, et qui est aujourd'hui abandonnée, était une chapelle consacrée à la Sainte Vierge. Mais la plus belle et la plus complète de toutes ces églises est celle de Sainte-Anne, près de la porte de Saint-Étienne. Le portail occidental est d'un fort beau travail : l'ornementation sent encore le roman. La base de la façade est encadrée dans une archivolte foliée. L'ogive commence à poindre à l'intérieur. Elle a trois nefs profondes; au milieu du transsept s'élève une coupole, et à droite on descend dans une crypte qui complète ce curieux monument. C'est là, d'après les traditions orientales, que serait née la Sainte Vierge, et cette église aurait été élevée pour honorer sa nativité et le souvenir de sa sainte mère; tradition touchante, qui rapproche ainsi le berceau et la tombe de cette auguste Vierge!

L'étude archéologique de ces églises suffit pour constater l'influence rénovatrice que les croisades ont exercée sur l'architecture. Deux éléments se combinent à cette époque dans les monuments qui sont construits à Jérusalem. D'un côté c'est le roman, apporté par les croisés; de l'autre c'est le style arabe qui règne en Orient, et c'est de la fusion de ces deux éléments que naît l'art ogival. Peu à peu l'arc du plein cintre se brise, et prend une forme aiguë; on voit apparaître les nervures multipliées. Les colonnes montent plus légères; l'ornementation est plus gracieuse, et l'on suit sur chaque pierre, depuis l'archivolte des baies jusqu'à l'arc des voûtes, cette évolution qui s'opère, et qui donne naissance à un art nouveau, éclos au fécond soleil de l'Orient. Voilà le vrai berceau du style ogival, qui règne en Palestine pendant tout le douzième siècle, comme l'attestent les monuments de Jérusalem, tandis que ce n'est qu'au treizième siècle qu'il apparaît dans nos contrées. L'Orient a reçu de nous, par les croisés, l'architecture romane, et nous a renvoyé l'architecture ogivale. Cette question devient une certitude pour quiconque a étudié les églises des croisades en Terre-Sainte,

J'aime cette origine de l'ogive auprès du Saint-Sépulcre; elle lui donne un caractère plus religieux.

Nous allons maintenant parcourir, en remontant à l'hospice de la Casa-Nuova, la voie douloureuse. C'est bien la voie sacrée par excellence, et nulle autre au monde n'a été consacrée par d'aussi grands, d'aussi touchants souvenirs. Le Sauveur l'a foulée de son pied divin; sa croix l'a touchée, et il l'a sillonnée de son sang. Voici le palais de Pilate, où Jésus-Christ comparut devant ce gouverneur romain. Il a été transformé en caserne turque. On reconnaît encore les larges assises romaines, qui forment les substructions de l'édifice moderne. Ce sont évidemment les restes de l'ancien palais. On sait que l'escalier dont le Sauveur monta trois fois les marches, pendant sa Passion, est aujourd'hui à Rome, près de la basilique de Saint-Jean-de-Latran : il porte le nom de *Scala santa*. Les croisés, si fidèles à honorer tous les souvenirs du divin Sauveur, avaient érigé dans ce lieu deux églises. La plus grande s'élevait sur l'emplacement du prétoire, où fut portée la sentence la plus inique qui soit jamais descendue des tribunaux des hommes; l'autre consacrait le lieu où Jésus-Christ fut couronné d'épines. Cette charmante rotonde, terminée en coupole, était comme une couronne de gloire placée par la piété de nos pères, au lieu même où le Sauveur reçut une couronne d'épines. L'officier turc, qui commande le poste établi en ce lieu, nous permet avec obligeance de monter sur les terrasses de la caserne. C'est le lieu le plus favorable pour voir la belle mosquée d'Omar, qui occupe l'emplacement de l'ancien temple. La tour Antonia, qui joua un si grand rôle dans le siége de Jérusalem par Titus, s'élevait à la place où nous sommes, et formait comme la citadelle du temple. Nous voyons se dresser devant nous la majestueuse coupole où le croissant remplace la croix. Une double enceinte l'entoure comme une large ceinture. La première est enfermée dans une longue ligne d'habitations réservées aux derviches : ce sont les couvents du mahométisme; la seconde est formée par ces élégants portiques qui se dressent

à distance du monument, devant ses façades principales. Ces vastes préaux d'où s'élèvent quelques rares bouquets de cyprès et de palmiers, ces colonnades gracieuses, ces parvis recouverts de dalles luisantes, donnent à ce lieu une magnificence orientale qui charme le regard.

Reprenons maintenant la voie douloureuse. Nous voici dans un sanctuaire catholique qui est encore debout. C'est l'église de la Flagellation, qui s'élève au lieu même où le Sauveur fut battu de verges. L'autel occupe la place de la colonne à laquelle fut attaché Jésus-Christ. Nous lisons sur le pavé ces paroles du prophète : *Fui flagellatus tota die, et castigatio mea in matutinis;* et nous tombons à genoux pour baiser ce sol rougi du sang de la divine victime. J'ai eu le bonheur d'y célébrer les saints mystères, et l'on comprend les émotions du prêtre tenant dans ses mains son Dieu à la même place où il a été si cruellement flagellé. Cette église doit remonter à l'époque byzantine, comme l'attestent les chapiteaux engagés dans ses murs. Il est à regretter que sa restauration récente soit en désaccord avec l'architecture primitive du monument. Ce n'est pas ainsi que bâtissaient les croisés.

Voyez-vous devant vous cet antique arceau qui projette sur la rue sa courbe élevée? C'est l'*arcade de l'Ecce Homo*, du haut de laquelle Pilate présenta le Sauveur au peuple en disant : « Voilà l'homme. » Cette arcade est contemporaine de Jésus-Christ; la galerie percée de deux fenêtres carrées qui la surmonte est seule de structure moderne. Elle est construite en très-bel appareil de blocs considérables, tout à fait semblables à ceux que l'on voit dans les ruines des autres monuments antiques de Jérusalem. Pour l'archéologue, son authenticité ne saurait être un doute; et quoi qu'en aient pu dire quelques voyageurs, ennemis des traditions chrétiennes, aux yeux des pèlerins, cette arcade porte légitimement le nom que lui a donné la piété des premiers fidèles. Ici encore l'archéologie vient confirmer la tradition. C'est là que devait se trouver cette place pavée en mosaïque, qui s'appelait en

grec *lithostrotos*, et en hébreu *gabbata*, ou arc. L'arcade servait de tribune d'où le gouverneur haranguait la foule réunie sur la place, et c'est pour cela que saint Jean donne le nom de Βῆμα, tribune, au lieu d'où le Sauveur fut présenté aux Juifs. C'est à M. de Saulcy que j'emprunte cette explication, qui me paraît aussi vraie qu'ingénieuse.

Le peuple s'agitait sur cette place quand il fit entendre cette horrible clameur : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Lorsqu'on est là, au lieu où fut poussé ce cri, on voit bien que le sang divin est tombé, comme un anathème, sur la cité malheureuse et sur ses habitants, et dix-huit siècles n'ont pu l'effacer : il est tombé sur ces Juifs, qui n'ont trouvé au sein de leur patrie que l'oppression ; il est tombé sur le temple, dont il n'est pas resté pierre sur pierre ; sur Jérusalem, que tous les peuples ont foulée sous leurs pieds, sur laquelle les armées de l'Orient et de l'Occident ont promené le glaive de la dévastation, et qui porte au front le signe d'une désolation indicible. Oui, c'est ce sang divin qui a fait ces malheurs et ces ruines.

Suivons maintenant le Sauveur s'avançant tristement, au milieu des flots du peuple, sur la voie douloureuse. A chaque pas, nous rencontrons un souvenir ; chaque pierre que nous foulons nous apporte une nouvelle émotion. C'est là, au détour de la rue, qu'il rencontra sa sainte mère. L'Évangile se tait sur cette rencontre; mais la tradition, d'accord avec le cœur, l'atteste. Une église, aujourd'hui ruinée, qui portait le nom de Notre-Dame-de-Pamoison, consacrait ce douloureux souvenir de la plus affligée des mères. Plus loin, une colonne de marbre, couchée par terre, indique le lieu d'une des chutes du Sauveur. Plus loin encore, une légère entaille, creusée dans le mur, rappelle la place où Simon le Cyrénéen fut *angarié* à aider Jésus à porter sa croix ; la maison d'où sortit cette femme courageuse, qui essuya la sainte face de l'auguste victime, était à gauche dans cette rue. Il faut toujours monter. Nous sommes à la porte Judiciaire, où était affichée la sentence des condamnés. C'est de là que le

Sauveur adresse aux filles de Jérusalem une parole de compassion; c'est le dernier adieu, et aussi le dernier regard, qu'il laisse tomber sur la ville ingrate. Cette porte, aujourd'hui renfermée dans la ville, faisait partie de l'enceinte de Jérusalem, au temps du Sauveur. C'est là que finissait la cité; le Calvaire, situé à quelques centaines de pas plus loin, se trouvait ainsi en dehors des murs.

Les musulmans comme les chrétiens indiquent ces diverses stations aux pèlerins, et racontent les traditions pieuses qui s'y rattachent. Je sais que les adversaires de ces traditions les attaquent en disant que la ville a été si profondément bouleversée, qu'il est impossible d'assigner, à travers tant de ruines entassées par les ravages du temps et des hommes, les divers théâtres de ces événements. Mais pourquoi les chrétiens n'en auraient-ils pas fidèlement conservé le souvenir? Les faits qui s'y sont accomplis ne sont-ils pas assez grands pour qu'ils aient laissé une empreinte ineffaçable dans la mémoire des générations? Ceux qui font cette objection ne connaissent point le culte des souvenirs. Puis, qu'importe que chaque station doive être rapprochée ou éloignée de quelques pas, qu'il faille un peu dévier à gauche ou à droite? Ce qui est certain, ce qui est constaté par l'étude de l'ancienne et de la nouvelle topographie de Jérusalem, c'est que les différentes scènes de la Passion se sont passées là, sur cette ligne, dans un espace assez restreint pour qu'on puisse, sans courir risque de s'égarer, en fixer les points essentiels. Je ne comprends pas cette étroite et mesquine critique qui discute, qui raisonne, qui dispute à la piété chrétienne chacun des monuments qu'elle vénère, et qui laisse tomber de son esprit froid et desséché des objections et des doutes sur des lieux où tomba le sang d'un Dieu. Ce n'est pas ainsi que fait le pèlerin. Il visite ces lieux, non avec un esprit de chicane et de contention, mais avec la simplicité de sa foi : il les voit avec leurs souvenirs et avec son cœur, et là où d'autres critiquent, il s'émeut et adore : « Si « ceux qui lisent la Passion dans l'Évangile, dit Chateau-

« briand, sont frappés d'une sainte tristesse et d'une admi-
« ration profonde, qu'est-ce donc que d'en suivre les scènes
« au pied de la montagne de Sion, à la vue du temple, et
« dans les murs mêmes de Jérusalem ! » C'est ainsi que nous, pèlerins, nous avons parcouru la voie douloureuse. Nous nous sommes agenouillés devant chaque fragment de colonne qui marquait ces stations; nous avons pieusement collé nos lèvres sur chaque pierre qui rappelait un souvenir, et nous avons été heureux de donner ce témoignage public de notre foi en face des mahométans et des juifs incrédules. Quelques-uns d'entre nous avaient vu à Rome cette voie célèbre qui conduisait les triomphateurs au Capitole; mais, devant cette voie qui rappelle tant d'ovations, ils ne s'étaient pas sentis émus comme dans ce chemin de la douleur et de la souffrance. Il y a là, dans ces rues étroites où Jésus est passé portant sa croix, sur ce pavé brisé, dans cette poussière, quelque chose de plus grand que toute la gloire de Rome, que tous les triomphes du Capitole : il y a l'empreinte d'un Dieu; et si, devant ces vestiges, d'autres ont pu douter, pour moi il ne m'en faut pas davantage pour que je tombe à genoux, et j'adore en silence.

Dans l'après-midi, nous allons visiter le quartier des Lamentations des juifs, situé près de l'emplacement de l'ancien temple. C'est le jour où les juifs le fréquentent. Nous rencontrons des groupes nombreux d'hommes et de femmes qui s'y rendent. Il est aisé de les reconnaître au type de leur figure. L'étrangeté des costumes nous frappe. Les hommes sont vêtus de longues robes, la tête couverte d'un bonnet de fourrure; d'autres portent un turban bariolé. Les femmes s'enveloppent dans un voile blanc qui laisse le visage découvert. Nous entrons dans une espèce de place longue, pavée, fermée de tous côtés. C'est là que les enfants d'Abraham viennent pleurer sur les ruines de Jérusalem et du temple. Les hommes, debout, lisent la Bible, sans doute les Lamentations du prophète Jérémie : ils sont immobiles, profondément absorbés dans cette lecture religieuse, et les pèlerins

qui passent à côté d'eux ne peuvent attirer un seul regard. Les femmes sont assises sur le pavé, la tête appuyée contre ces blocs énormes de pierre qui forment la base du rempart, et qui sont évidemment de l'époque hébraïque. Nous entendons les cris plaintifs qu'elles poussent, et nous voyons couler leurs larmes : cris impuissants, larmes stériles, qui sont une preuve de plus de l'aveuglement de ce peuple infortuné ! J'avoue que c'est un spectacle touchant que la vue de ces restes d'Israël, si fidèles aux souvenirs de l'antique Sion, et venant, chaque vendredi soir, pleurer sur des ruines. Pauvre peuple ! quand donc se lèvera sur lui le jour de la miséricorde ?

Tout auprès est le quartier des Juifs, *harîth-el-Jahûd*. Ils sont là au nombre de sept mille, entassés entre l'emplacement du temple et le mont Sion. Presque tous étrangers, ils viennent, sur leurs vieux jours, demander à Jérusalem un asile pour leur vieillesse, et à la vallée de Josaphat un peu de terre pour y dormir à côté des ossements de leurs pères. Les chétives maisons de ces quartiers présentent l'aspect de la pauvreté et de la misère. La population paraît triste, opprimée, et l'on ne voit que trop sur tous ces fronts, comme sur ces ruines, le signe de la malédiction divine.

En sortant du quartier juif, nous parcourons une longue rue musulmane, qui court dans la longueur de la vallée Tyropæenne, et suit les vastes constructions enceinte occidentale de la mosquée d'Omar. Nous passons devant une superbe fontaine de marbre ornée de ravissantes arabesques. Elle est tarie comme toutes les autres, car il ne coule pas une seule goutte d'eau dans Jérusalem ; on n'a pour se désaltérer que les eaux pluviales que l'on recueille dans des citernes ; chaque maison a la sienne. On se rappelle ce passage de Jérémie : « Ils sont allés aux citernes et n'y ont point trouvé d'eau. » Ce sont encore les mêmes usages dont parle la Bible.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici l'histoire de l'ancien

temple, dont nous longeons l'emplacement. Il en est de ce monument comme de Jérusalem; il subit les mêmes vicissitudes que la ville, il tombe et se relève avec elle. La gloire du second temple a été plus grande que celle du premier, malgré la nuée miraculeuse et toutes les splendeurs qu'y prodigua la magnificence de Salomon : car il a vu le plus beau des enfants des hommes, assis, bien jeune encore, au milieu des docteurs, les écoutant, les interrogeant, et les étonnant par la sagesse de ses paroles; il l'a vu plus tard chassant les profanateurs et disant : « Ma maison sera ap-« pelée une maison de prières, et vous en avez fait une ca-« verne de voleurs. » Il tombe encore, ce temple de l'Éternel, la gloire de Jérusalem, et cette fois c'est pour ne plus se relever. Les flots du peuple ne viendront plus inonder ses parvis; la tribu sacerdotale n'y déploiera plus les pompes du culte; le muezzin seul fera retentir ces lieux de son cri d'infidèle, comme un opprobre pour Jérusalem : *Dieu seul est Dieu, Mahomet est son prophète!* En face de ces amers souvenirs, redisons ces vers du grand poëte qui a si bien chanté les malheurs de Sion et du temple :

Le Seigneur a détruit la reine des cités;
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flammes.
    Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
        Pour pleurer tes malheurs? (*Athalie.*)

Un historien païen, Ammien Marcellin, raconte comment le ciel confondit l'impie tentative de l'empereur Julien, qui voulait relever le temple, afin de donner un solennel démenti à la prophétie du *Galiléen.* — Vers le milieu du septième siècle, Omar, maître de Jérusalem, élève cette célèbre mosquée, une des plus belles de l'islamisme, presque aussi sainte pour les musulmans que celles de Médine et de la Mecque. Les croisés la transforment en église; mais la chute du royaume

de Jérusalem la rend bientôt au culte mahométan. Les historiens arabes racontent que, lorsque la croix, placée au haut de la coupole, tomba pour faire place au croissant, il s'éleva de si joyeuses clameurs du sein de la population musulmane, et un si long cri de douleur parmi les chrétiens, qu'on aurait cru que le monde allait s'abîmer. La croix remontera bien un jour, je l'espère, au faîte de la coupole pour annoncer la défaite du culte de Mahomet et le triomphe du christianisme. Depuis cette époque, l'entrée de la mosquée est défendue aux chrétiens sous peine de mort, et ce n'est qu'en se déguisant que quelques voyageurs européens ont pu pénétrer dans son enceinte. Le fanatisme musulman ne permet pas même l'accès de l'immense parvis; un de nos compagnons de pèlerinage, qui s'était égaré dans ces quartiers, ayant franchi une des portes de la première enceinte, entendit autour de lui des cris menaçants, et eut besoin de montrer son fusil à deux coups pour protéger sa retraite.

Une seconde mosquée, au sud de la grande, portait autrefois le nom d'église de la Présentation, pour honorer la consécration de la Sainte-Vierge au Seigneur dès ses plus jeunes années. C'est là qu'elle vécut à l'ombre du sanctuaire jusqu'au jour où elle unit sa destinée à celle de saint Joseph, vouée au service du temple avec les autres almas, et prenant part avec elles aux fêtes religieuses de Juda. Cet asile, qui avait abrité les jeunes années de la Sainte-Vierge, n'a pas été aussi privilégié que la sainte demeure de Nazareth. C'est de ce côté qu'était situé le palais des anciens rois chrétiens de Jérusalem; il n'en reste plus de vestiges.

Nous dirigeons nos pas, à travers un dédale de rues sales et étroites, vers la porte Saint-Étienne, et nous voyons à droite, près des remparts, la vaste piscine probatique ou *bethsaïda*, c'est-à-dire des brebis, parce que, probablement, on purifiait dans ses eaux les victimes destinées au temple. Elle avait cinq portiques, dit saint Jean, et une grande multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, gisait sur ses bords, atten-

dant le mouvement de l'eau qu'un ange remuait au temps marqué; cette eau avait la vertu de guérir le premier qui y descendait : c'est là que le Sauveur guérit le paralytique, malade depuis trente-huit ans, et qui attendait vainement qu'une main bienfaisante le descendît dans la piscine. Nous lisons dans l'Évangile de saint Jean le récit de ce miracle, qui emprunte un intérêt si grand de la vue du lieu où il s'est accompli. Il nous semble que nous entendons la douce voix de Jésus, disant au paralytique : « Levez-vous, « prenez votre lit, et marchez. » Nous croyons voir marcher devant nous cet homme portant, joyeux, sur ses épaules le lit qui était la marque de son infirmité et qui le devient de sa guérison. C'est un miracle de miséricorde et de puissance; il donne la main à celui que saint Pierre opérera plus tard, à quelques pas de là, à la porte appelée *la Belle*, mais n'ouvre point les yeux aux Juifs. La piscine n'a plus aujourd'hui de portiques; l'eau ne coule plus dans son vaste bassin, rempli de décombres et d'immondices. L'ange du Seigneur ne la visite plus; et cependant que de malades spirituels, que d'aveugles, que de paralytiques dans Jérusalem semblables à cette multitude d'infirmes qui assiégeaient les bords de la piscine!

Sortons maintenant par la porte Saint-Étienne, près de laquelle fut lapidé ce saint diacre; on l'appelle porte Notre-Dame, *Bâb sitti Mariam* en arabe, parce qu'elle conduit au tombeau de la Sainte-Vierge. C'est l'ancienne porte de Benjamin.

Descendons, à travers ce cimetière turc parsemé de tombes blanches, vers la vallée de Josaphat. Nous traversons le torrent desséché de Cédron sur un pont d'une seule arche, et nous voyons à notre gauche un monument souterrain qui porte le nom de *Tombeau de la Sainte-Vierge*. Un large escalier de plus de quarante marches y conduit. On rencontre d'abord sous ces voûtes les tombes sépulcrales de saint Joachim et de sainte Anne, les augustes parents de la Sainte-Vierge, et celle de son époux, saint Joseph; c'est un

véritable tombeau de famille, réunissant après la mort, dans une même demeure, ceux qui avaient été si saintement unis pendant leur vie. Vers le fond, à droite, est le monument qui renferme le sépulcre vide de la Sainte-Vierge ; car le Seigneur n'a pas voulu permettre que ce corps sans tache, qui avait été le sanctuaire de la Divinité, connût la corruption du tombeau : il lui a communiqué la gloire d'une sainte résurrection, et cette tombe, comme le Saint-Sépulcre, n'aura rien à rendre au jour du jugement. L'église souterraine qui couvre ce tombeau est en forme de croix. L'ogive, légèrement accusée dans son architecture, indique l'ouvrage des croisés. Elle était autrefois la propriété exclusive des catholiques ; mais depuis un demi-siècle, les insatiables spoliateurs des Latins, les Grecs schismatiques nous l'ont ravie. C'est en vain que nous avons réclamé contre cette usurpation sacrilége : nos plaintes sont jusqu'ici demeurées inutiles ; et tandis que toutes les sectes schismatiques, et même les musulmans, y ont une place pour la prière, nous seuls nous sommes chassés de notre héritage comme des étrangers, et nous n'avons plus le droit de prier dans le sanctuaire bâti par nos pères.

Nous sommes ici au pied du mont des Oliviers, tout parsemé, depuis la base jusqu'au sommet, de souvenirs évangéliques. Ce jardin, entouré d'une haute muraille qui est à notre droite, est le célèbre jardin des Olives où le Sauveur avait coutume d'aller prier, et qui fut le premier théâtre de sa Passion. Les huit grands oliviers qui l'ombragent ont abrité Jésus-Christ et ont vu ses angoisses profondes. Ils portent sur leurs troncs énormes, sur leurs racines immenses, la date des dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis cette triste nuit. Tous les voyageurs, jusqu'à M. de Lamartine lui-même, ont été frappés de cet aspect de vétusté qu'ils présentent, et les ont salués comme les contemporains du divin Sauveur. Arbres vénérables, les plus précieux après celui de la croix ! la main de l'homme les a respectés ; tous les siècles les ont vénérés comme les muets confidents des tristesses

d'un Dieu. Nous posons respectueusement nos mains sur leurs troncs antiques, peut-être à la même place où Jésus-Christ, dans son affaissement, avait appuyé sa tête divine; nous recueillons à leurs pieds quelques fruits tombés, quelques feuilles desséchées; nous y ajoutons quelques petits rameaux que le bon frère gardien de ce lieu détache pour nous de ces arbres, et nous les emportons avec joie, comme de saintes reliques que nous serons heureux, à notre retour, de distribuer à nos amis. Elle a été cueillie dans ce jardin, aux pieds de ces oliviers séculaires, et elle est pour ainsi dire éclose des larmes d'un Dieu, cette charmante *fleur de la Passion*, la douce et mélancolique passiflore que je conserve avec tant de soin, et qui me rappelle, par sa forme symbolique, la Passion du Sauveur. Près de la porte de ce jardin, nous voyons sur le rocher trois empreintes à demi effacées de forme humaine : c'est là que dormaient les trois Apôtres à qui le Sauveur avait dit : «Asseyez-vous ici, *sedete hic*, tandis que je vais prier là.» Or, il s'éloigne à la portée d'un jet de pierre, dit l'évangéliste, et à cette distance, *quantum jactus est lapidis*, comme nous avons pu nous en convaincre en jetant nous-mêmes une pierre, se trouve la grotte de Gethsémani, qui fut témoin de l'agonie du divin Maître : c'est là, dans ce réduit solitaire, qu'il tomba la face contre terre, que son âme fut triste jusqu'à la mort, et qu'il éprouva une sueur mystérieuse, comme des gouttes de sang ruisselant jusqu'à terre. Cette grotte s'enfonce profondément dans le rocher; elle respire encore toute la tristesse de cette heure suprême. On la retrouve telle qu'elle existait au temps du Sauveur; c'est le même sol sans pavé; ce sont les mêmes parois avec leur nudité austère. L'art n'est point venu altérer, par des ornements déplacés, sa forme primitive et sa pauvreté simple et touchante. Derrière l'autel de pierre placé à l'extrémité, on lit sur une plaque de marbre cette inscription : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram*, et l'on s'agenouille à la place où était prosterné le Sauveur. Nos mains touchent le rocher; nos lèvres baisent

le sol qui fut rougi de sa sueur sanglante. L'on comprend quelles ont dû être les émotions des prêtres célébrant la sainte messe là même où la divine victime s'était offerte à son Père céleste, tenant dans leurs mains ce même sang qui avait coulé sur ce sol, et approchant de leurs lèvres la coupe du salut à la même place où un Dieu avait bu jusqu'à la lie le calice de l'amertume! Grotte sainte, nous reviendrons souvent prier dans votre enceinte si recueillie, et vous serez un lieu de prédilection pour les pèlerins.

Une pierre dressée à quelques pas du jardin des Oliviers, vers le sud, marque la place où Judas trahit le Fils de l'homme par un baiser. On peut l'appeler la pierre de la trahison. C'est là que le Sauveur a été saisi comme un malfaiteur et chargé de liens. Il a traversé le torrent de Cédron coulant au fond de la vallée, et qui lui a présagé ce torrent des passions humaines prêtes à se déchaîner contre lui. Il a été précipité dans son lit par l'inhumanité des satellites; il en a bu l'onde amère, emblème des tribulations qui l'attendent, *de torrente in via bibet*, et il a gravi les flancs escarpés de la colline qui est en face, pour comparaître devant les tribunaux de Jérusalem. Nous suivrons plus tard, l'Évangile à la main, cette *voie de la captivité* jusqu'au prétoire de Pilate, où elle prend le nom de *Voie douloureuse.* Montons aujourd'hui les pentes adoucies du mont des Oliviers, et recueillons chacun des souvenirs qu'y a laissés le divin Sauveur. Il l'a souvent parcouru avec ses disciples; il s'est assis avec eux à l'ombre de cette forêt d'oliviers, leur communiquant ses divins enseignements; ce sentier que nous suivons est le même où il a posé ses pieds. Aux approches de la dernière Pâque, « il enseignait dans le temple, pendant le jour, « dit saint Luc, et sortant le soir, il passait les nuits sur la « montagne des Oliviers. »

Faisons ici une première halte : c'est le lieu où le divin Maître a enseigné l'Oraison dominicale à ses Apôtres. Qu'il fait bon s'y recueillir, prêter pieusement l'oreille comme pour écouter cette divine parole, et redire lentement, par le

cœur encore plus que par les lèvres, cette admirable prière qui nous montre un Père dans les cieux! *Pater noster, qui es in cœlis*... Plus loin, on nous indique la place où le Sauveur, laissant tomber sur Jérusalem un dernier regard plein de tristesse et d'amour, pleura sur elle en pensant aux malheurs qui la menaçaient: *Videns civitatem, flevit super illam.* « Des « jours viendront, dit-il, où tes ennemis t'environneront « d'un mur de circonvallation, t'enfermeront et te presseront « de toutes parts; ils te renverseront par terre, toi et tes « enfants qui sont en toi, et ils ne te laisseront pas pierre « sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel tu « as été visitée. » Du lieu où le Sauveur fit entendre ces prophétiques paroles, on voit devant soi la ville dans toute son étendue. Au temps du Sauveur, Jérusalem, avec son temple, ses palais, ses tours et les larges et hautes assises de ses remparts, devait présenter un aspect vraiment imposant, et ceux qui, après l'avoir entendu, reportaient leurs regards sur cette grande et magnifique capitale, embellie avec tant de splendeur par Hérode, auraient pu douter de la vérité de cette étrange prédiction. Et cependant, l'orgueilleuse cité recevait bientôt le châtiment de ses longues ingratitudes. Une autre voix faisait retentir dans ses rues ce cri sinistre : «Malheur à Jérusalem! malheur au peuple! malheur au temple!» Quarante ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis la prédiction de Jésus-Christ, que Titus faisait camper à cette même place la dixième légion. La ville, enfermée, pressée de tout côté, tombait au pouvoir des Romains, et les ruines que le regard découvre de cette hauteur où nous sommes, n'attestent que trop avec quelle vérité terrible se sont accomplis les oracles du divin Maître.

Nous laissons, à notre droite, les tombeaux des prophètes, demeures sépulcrales qui servaient de retraite aux anachorètes des premiers siècles, et nous nous arrêtons devant des ruines informes. Ce sont celles d'une église bâtie au lieu où les Apôtres, avant de se séparer pour aller annoncer l'Évangile aux nations, s'étaient réunis afin de composer le symbole qui

porte leur nom. « Tandis que le monde entier, dit admira-
« blement Chateaubriand, adorait à la face du soleil mille
« divinités honteuses, douze pêcheurs, cachés dans les en-
« trailles de la terre, dressaient la profession de foi du genre
« humain, et reconnaissaient l'unité du Dieu créateur de ces
« astres, à la lumière desquels on n'osait encore proclamer
« son existence. Si quelque Romain de la cour d'Auguste,
« passant auprès de ce souterrain, eût aperçu les douze
« Juifs qui composaient cette œuvre sublime, quel mépris il
« eût témoigné pour cette troupe superstitieuse! Avec quel
« dédain il eût parlé de ces premiers fidèles? et pourtant ils
« allaient renverser les temples de ce Romain, détruire la
« religion de ses pères, changer les lois, la politique, la mo-
« rale, la raison et jusqu'aux pensées des hommes. » On
voyait encore dans ce lieu, il y a quelque temps, des colonnes
que le vandalisme stupide des musulmans a tout récemment
sciées par le milieu, pour pouvoir les emporter plus facile-
ment et les faire entrer comme des matériaux vulgaires dans
une construction. Heureusement les souvenirs restent tou-
jours et ne s'en vont pas comme les pierres. Nous nous age-
nouillons au milieu des décombres de l'antique église, et là,
tous unis dans un même sentiment de foi, nous récitons à
haute voix le symbole qui, parti de cet humble réduit, a fait
le tour du monde et passe sans être altéré sur les lèvres
de toutes les générations : « Credo in Deum, patrem omni-
« potentem...» J'aime à retrouver le lieu où les Apôtres ont
composé la profession de foi de tous les hommes non loin de
celui où le Sauveur a enseigné la prière de tous les hommes.
Le *Pater* et le *Credo* semblent ainsi se répondre sur les ver-
sants du mont des Oliviers.

Nous voici enfin au sommet de la sainte montagne. Nous
franchissons une enceinte, et nous entrons dans une petite
mosquée de forme octogone, reste d'une église bâtie par
sainte Hélène, au lieu même où le Sauveur monta aux cieux,
en présence de sa divine mère et de cent vingt disciples.
Saint Jérôme assure qu'on n'avait pu fermer la voûte à l'en-

droit où Jésus-Christ s'éleva dans les airs. Nous distinguons sur le rocher mis à nu, vers le centre du monument, l'empreinte du pied gauche d'un homme. Le vestige du pied droit s'y voyait autrefois : il a été, dit-on, enlevé par les musulmans. Cette empreinte mystérieuse est celle du pied du Sauveur. Nous y collons nos lèvres, et nous répétons ces paroles du Psalmiste : « Adorabimus in loco ubi steterunt « pedes ejus.» Voilà donc les derniers vestiges qu'a laissés le Sauveur sur la terre, le lieu d'où il a donné à ses disciples sa dernière bénédiction ! Nous lisons, en face de cette pierre, le récit de son ascension, et nos yeux ne peuvent se détacher de cette empreinte. « En examinant cette trace, dit Chateau-« briand, que j'aime tant à citer, parce qu'en vrai pèlerin « chrétien, il a admirablement parlé des saints lieux, on a « conclu que le Sauveur avait le visage tourné vers le Nord « au moment de son ascension, comme pour renier ce Midi « infesté d'erreurs, pour appeler à la foi les barbares qui « devaient renverser les temples des faux dieux, créer de « nouvelles nations, et planter l'étendard de la croix sur les « murs de Jérusalem.» Notre Gaule dut avoir un de ces derniers regards du Sauveur, et sa main, tournée vers nous, bénit sans doute le berceau de cette nation des Francs, destinée à être la fille aînée et si dévouée de son Église. Le chroniqueur Glaber raconte qu'un pieux pèlerin, après avoir visité les principaux sanctuaires de la Palestine, vint s'agenouiller avec ferveur devant cette empreinte miraculeuse du mont des Oliviers, et qu'après l'avoir longtemps contemplée avec émotion, il laissa échapper de son cœur enflammé cette prière : « O mon Sauveur, je vous ai fidèlement suivi sur cette terre « bénie partout où vous avez porté vos pas : je me suis « prosterné dans la grotte qui vous vit naître à Bethléem ; « j'ai visité votre demeure de Nazareth ; j'ai vénéré le sou-« venir de vos miracles et j'ai recueilli vos divins enseigne-« ments sur les bords de la mer Tibériade et sur les mon-« tagnes de la Galilée ; mes larmes ont coulé sur le Calvaire « et mon cœur a tressailli au pied de votre tombeau. Je me

« suis attaché à vos pas jusque sur ce lieu d'où vous êtes « remonté dans les cieux. Me laisserez-vous seul maintenant, « seul sur cette terre d'exil, et ne me serait-il pas donné de « vous suivre jusqu'au lieu de votre gloire ? » Et l'âme du pèlerin brisant, par un effet suprême d'amour, les entraves du corps, prend son essor vers les cieux, à la suite du divin Maître. Heureuse et sainte mort, digne couronnement d'un pieux pèlerinage !

Le mont des Oliviers forme comme un marchepied sublime, bien digne de servir de théâtre à la glorieuse ascension du Sauveur. J'aime à promener mes regards sur cette colline qui n'a point connu les malédictions du ciel, et dont l'aspect si doux contraste avec la désolation de Jérusalem. De cette hauteur, les regards embrassent des horizons magnifiques. Vous voyez se dérouler devant vous le panorama le plus étrange, le plus grandiose que l'œil de l'homme puisse contempler sur la terre. A l'Orient, vous suivez la vallée profonde où coule le Jourdain. La mer Morte, encadrée de montagnes stériles dont les dentelures lointaines ressemblent aux bords ébréchés d'une coupe, resplendit, aux feux du soleil, comme un lac de feu. Le mont Nébo se détache du sein des montagnes de l'Arabie, et dresse sa tête majestueuse comme celle du grand législateur des Hébreux, dont il conserve la tombe ignorée. Cette nature est sombre et désolée : ce sont des montagnes tourmentées, blanchâtres, formant au delà du Jourdain un immense rempart. Mais les teintes sont si chaudes, les ondulations si harmonieuses, la lumière si pure et si transparente, les horizons se dessinent avec tant de grandeur sur le fond d'azur où ne passe jamais un nuage, qu'on ne peut se lasser de les contempler. De ces aspects lointains ramenons maintenant nos regards sur Jérusalem. Tandis que les autres capitales des peuples sont assises sur les bords des fleuves qui baignent leurs murailles, dans de vastes plaines qui leur fournissent, comme un tribut, les riches produits d'un sol fertile, ou sur le rivage des mers, Jérusalem seule, comme un nid d'aigle, est au centre des mon-

tagnes de la Judée. L'intérieur d'une vallée serait trop étroit pour cette cité appelée à des destinées si grandes. Une plaine immense, sans encadrement, sans limites pour le regard, aurait quelque chose de trop vague, de trop effacé pour une ville dont le caractère est si saillant et si tranché. La situation physique qui répond le mieux à sa destination est celle qu'elle occupe. Je la comprends assise, comme une reine triste, au milieu des montagnes qui, en arrivant à elle, s'élargissent et viennent lui faire comme un manteau royal, aux plis amples et flottants, de ces ondulations des collines et de cette étendue sans bornes. Deux vallées profondes, comme deux grandes échancrures, viennent se joindre là-bas sous nos pieds : l'une est la vallée de Josaphat, la sombre vallée des tombeaux et du jugement ; l'autre est celle de Hinnon, la géhenne des livres saints, aussi encaissée, aussi sombre que la première. La ville s'avance comme un promontoire vers le point de jonction de ces deux vallées, appuyée d'un côté sur le mont Moria, où resplendit la mosquée d'Omar, de l'autre sur le mont Sion, que couronne l'antique tour de David. Il y a dans cette situation un caractère de solennité qui n'appartient qu'à Jérusalem. Ajoutez à cette grandeur de position la grandeur des souvenirs qu'elle rappelle. L'histoire de tous les peuples se mêle à ses ruines. Elle a vu passer devant elle les plus grandes figures historiques de l'antiquité : les conquérants assyriens, Alexandre et les Grecs, Pompée, Titus et les légions romaines. Et ce n'est là que le côté profane de cette histoire. Tout pâlit devant les souvenirs religieux de Sion. C'est l'Ancien et le Nouveau Testament ; ce sont les prophètes et les Apôtres, et par-dessus tout, la grande et solennelle figure de Jésus-Christ qui, de là, se lève majestueusement comme le soleil sur le monde et remplit l'univers de ses splendeurs.

CHAPITRE VI.

A M. l'abbé d'Alzon, vicaire-général de Nimes.

SAINT-JEAN-DU-DÉSERT.

Couvent de Sainte-Croix. — Saint-Jean-du-Désert. — Ain-Karim. — Couvent des PP. Franciscains. — Église de la Nativité de Saint-Jean. — Ruines du monastère de la Visitation. — Excursion à la grotte de Saint-Jean. — Fontaine de Saint-Philippe. — Village de Beit-Djala.

Samedi 10 septembre. — Nous allons prier au Saint-Sépulcre. Quelques-uns d'entre nous retournent à la grotte de Gethsémani, et la matinée est consacrée à revoir les principaux monuments de Jérusalem que nous avons déjà visités. L'après-dîner, nous faisons nos préparatifs de départ pour une course de quelques jours, et quand la chaleur commence à devenir moins intense, nous nous mettons en route pour le village de Saint-Jean-du-Désert, indiqué sur notre programme. Nous avons nos guides et nos chevaux accoutumés, et les rues silencieuses de Jérusalem semblent s'émouvoir encore sur notre passage. Nous sortons par la porte de Jaffa que nous avons déjà franchie à notre arrivée. Elle s'appelle aussi porte de Bethléem, parce qu'elle conduit à cette cité. Nous traversons la vallée de Gihon. Nous remarquons à notre droite une vaste piscine destinée à recueillir les eaux des abondantes pluies de l'hiver ; elle porte le nom de *piscine supérieure*. L'espace compris entre ce réservoir et la ville s'appelait autrefois le champ du Foulon. C'est sur ce point que les Assyriens, conduits par Sennachérib, avaient établi leur camp, et ce sol a été jonché des cadavres des cent quatre-vingt mille hommes de cette armée, exterminés pendant la nuit par l'ange du Seigneur. Nous voyons dans le troisième livre des Rois que c'est là que Salomon fut sacré roi par ordre de David, aux acclamations du peuple. « Sors à la rencontre

« d'Achaz, dit le Seigneur à Isaïe, à l'extrémité de la piscine « supérieure, sur le chemin du champ du Foulon. » Et le prophète, allant au-devant du roi, lui dit : « Le Seigneur « vous donnera un signe : Voilà qu'une vierge concevra et « enfantera un fils, et elle l'appellera Emmanuel. » Comme cette prophétie est admirablement placée sur cette voie qui conduit à Bethléem ! Nous ne pouvons remuer une pierre sur ce sol historique sans rencontrer un souvenir de la Bible.

A une lieue de Jérusalem nous rencontrons, assis au milieu des collines, un couvent grec qui a l'aspect d'une forteresse. C'est le couvent de Sainte-Croix. La tradition raconte que c'est dans ce lieu qu'a été coupé l'olivier qui a servi avec le palmier, le cèdre et le cyprès, à faire la croix du Sauveur. Les relations du treizième siècle parlent d'une abbaye de religieuses établie là où *on disoit que un des pieus de la vraie croie fu cueillue*. L'église, toute resplendissante de peintures dans le style grec, attire notre attention. Le pavé est formé de belles mosaïques. Il y a dans les boiseries dorées qui séparent la nef du sanctuaire de charmants petits tableaux peints sur bois, d'une expression simple et naïve, malgré l'incorrection du dessin. Nous remarquons surtout les délicieuses petites figures d'un triptyque byzantin qui sert de pupitre. On nous montre derrière l'autel une ouverture indiquant la place où fut coupé l'olivier qui fit partie de la croix. Je n'aime point cette précision mathématique. L'arbre peut avoir été coupé dans ces champs d'oliviers; mais il me paraît difficile qu'on puisse indiquer avec vérité la place qu'il occupait. Les Grecs restaurent ce couvent à grands frais, le fortifient comme une citadelle pour le protéger contre un coup de main des Arabes, et le disposent pour en faire un séminaire pour leur clergé. Le site est sévère et entouré de toutes parts de champs d'oliviers. Nous poursuivons notre marche sur un sol pierreux et accidenté. Nous rencontrons quelques vignes, aux feuilles jaunies par l'automne, qui étendent au loin leurs ceps vigoureux. Au milieu s'élève une construction informe, assez semblable à ces tours dont parle l'Évangile.

C'est de là, comme d'un lieu d'observation, que le propriétaire garde le fruit de ses vignobles. Nous descendons par une pente rapide et nous distinguons, au fond d'un vallon, le village de Saint-Jean-du-Désert, dont le nom indique le site sauvage. Quelques palmiers élancés, quelques sycomores aux larges branches, adoucissent les teintes sévères du paysage. Les chétives maisons des Arabes sont groupées autour du couvent des PP. Franciscains, qui s'élève au centre, comme une forteresse. Or c'est là, au sein de cette nature austère, qu'est né saint Jean-Baptiste. Les bons religieux nous attendent et nous reçoivent avec la cordialité la plus franche. Nous nous rendons à l'église, une des plus belles de la Terre-Sainte. Elle occupe l'emplacement de la maison qui vit naître le saint précurseur. Des peintures exécutées avec talent, et qui retracent la vie de celui qui fut le plus grand des enfants des hommes, des sculptures sorties d'un habile ciseau, des orgues qui, sous les doigts d'un de nos pèlerins, charment nos oreilles, nous rappellent nos églises de France. A gauche du maître-autel, nous descendons dans une chapelle profonde qu'éclaire la seule lumière des lampes. C'est là, sous cet autel de marbre, qu'est venu au monde saint Jean. Des bas-reliefs de marbre, disposés autour de ce petit sanctuaire, reproduisent les principales scènes de la vie du saint précurseur. Nous ouvrons le Nouveau Testament, et l'un d'entre nous lit à haute voix le chapitre de saint Luc qui raconte la naissance du saint. Le sanctuaire semble faire écho à chacune des paroles évangéliques. Nous voyons Zacharie, heureux père, prendre dans ses mains le nouveau-né que le ciel lui a donné dans sa vieillesse, et le montrer avec joie aux parents et aux amis qui lui apportent leurs félicitations. Nous entendons cette parole d'étonnement que laissent échapper ceux qui visitent cette famille : « *Quis putas puer iste erit?* « Que pensez-vous que soit cet enfant? » Nous nous associons au pieux enthousiasme qui s'empare du saint vieillard, lorsqu'il laisse échapper de ses lèvres, jusqu'alors restées muettes, cet admirable cantique : « Qu'il soit béni le Seigneur, le Dieu

« d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple. » Nous redisons ce chant là même où il retentit pour la première fois comme une inspiration prophétique, et tour à tour, nous répondant les uns aux autres, nous récitons alternativement chaque verset de ce sublime cantique.

Je n'oublierai jamais la délicieuse soirée que nous avons passée sur les terrasses du couvent. Que les teintes de cette lumière orientale sont belles au soleil couchant, et quel magnifique reflet elles jettent sur ce paysage si calme! Nous voyons devant nous ces coteaux qu'a dû parcourir le saint précurseur. Ces ruines, qui sont en face, cachées dans un bouquet d'oliviers, ce sont celles de l'église de la Visitation de la Sainte-Vierge, que nous verrons demain. Nous pouvons suivre d'ici le sentier qu'elle a parcouru. Elle descendait vers cette heure le long des flancs de cette montagne qui est à notre gauche ; elle s'arrêtait auprès de cette fontaine qui coule au fond du vallon, et de là, remontant les pentes de la colline opposée, elle arrivait à la maison des champs où résidait sa sainte cousine. Ce paysage en ce moment a quelque chose de doux et de mystérieux comme ces souvenirs évangéliques. La population du village revient des champs : les femmes vont puiser l'eau à la fontaine et s'en retournent portant les cruches sur leurs épaules, à la manière antique. Les bergers chassent devant eux des troupeaux de chèvres. Quelques fervents musulmans, accroupis sur une plate-forme, adressent leur prière à Allah, et font leurs prostrations accoutumées. Hélas! ils ne prient pas le divin Sauveur comme nous!

Peu à peu le silence se fait dans ce village, les étoiles se lèvent au ciel, et pendant de longues heures de cette nuit paisible, nous nous laissons aller à l'enivrement des pensées, des sentiments que font naître de semblables lieux et de tels souvenirs.

Dimanche 11 septembre. — La matinée est toute consacrée à la prière et au culte. La grand'messe est chantée et l'orgue est touché par un Arabe. Le ténor de notre caravane et un

autre pèlerin artiste, qui la veille a joué sur cet instrument quelques airs religieux, s'empressent de fraterniser avec ce confrère en harmonie. On improvise un motet à l'élévation; l'Arabe joint son beau baryton au ténor, et l'on eût pu croire que l'*O salutaris hostia*, le *Benedictus* et l'*Agnus Dei*, avaient été préparés à l'avance, tant l'effet en était ravissant! (*Notes d'un pèlerin.*) — Après la grand'messe, nous allons visiter le lieu consacré par le mystère de la Visitation. Nous prenons l'Évangile et nous lisons : « En ces jours-là, Marie, se levant, « alla en hâte vers les montagnes, dans une ville de Juda. « Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. » Or voici le lieu de cette visite. Hier, nous suivions le sentier par lequel Marie s'était acheminée vers cette demeure, et maintenant nous foulons le seuil de cette maison qui n'est plus, d'où elle salua sa cousine. Quelle entrevue touchante! deux femmes les plus augustes de la Judée et du monde, toutes deux l'objet des plus insignes faveurs du ciel, l'une déjà avancée en âge, représentant la loi ancienne, l'autre jeune et remplie d'une grâce ineffable, représentant la loi nouvelle, qui se saluent avec transport et se communiquent les grandes choses que Dieu a opérées en elles! C'est pour honorer ce pieux souvenir que le saint sacrifice a été célébré au milieu des ruines qui couvrent ce lieu. Une pierre grossière servait d'autel. Les oliviers séculaires formaient comme la décoration de ce sanctuaire en plein air. Un prêtre debout, revêtu des ornements sacerdotaux, des pèlerins agenouillés à l'ombre des arbres, des ruines antiques colorées par les rayons du soleil levant, des Arabes s'arrêtant immobiles et contemplant avec respect cette scène nouvelle pour eux, c'était là quelque chose de simple et de grand comme la religion elle-même. Quand la messe est finie, les quarante pèlerins se lèvent et chantent avec transport ce cantique de Marie qu'entendirent autrefois ces lieux; ces oliviers et ces ruines tressaillent à notre voix; les échos de la vallée nous répondent, et tout semble chanter avec nous : *Magnificat anima mea Dominum*... Ces chants, ces prières à l'ombre des arbres, au

milieu des ruines, ce sont là nos belles fêtes à nous, dans ce pèlerinage, et pour les rendre sublimes, nous n'avons besoin que d'un sentiment de foi.

Là où s'élevait autrefois la maison des champs de sainte Élisabeth, les chrétiens avaient bâti une église destinée à honorer le souvenir de la Visitation. Mais aux jours de l'invasion musulmane, elle a été renversée comme tant d'autres sanctuaires, et elle attend depuis des siècles des mains pieuses qui viennent relever ses ruines. Il y a encore une crypte qui est conservée, des pans de mur encore debout, de grands blocs de pierre renversés. Ces vastes décombres contribuent à donner un caractère de mystérieuse grandeur à ce site. Nous gravons ces mots sur une pierre, comme un souvenir de notre passage : *Quarante pèlerins français, le* 11 *septembre* 1853. Il existait autrefois un couvent de religieuses; c'était bien à ces femmes chrétiennes qu'il appartenait d'habiter la demeure consacrée par le séjour de la Sainte-Vierge et de sainte Élisabeth. La fontaine qui coule au fond de la petite vallée porte, même dans la langue arabe, un nom plein de charme, celui de fontaine de la Sainte-Vierge, *Aïn-Karim.* Marie, pendant les trois mois qu'elle passa auprès de sa cousine, devait y aller puiser elle-même de l'eau. Cette source, qui offre son onde pure et fraîche au voyageur fatigué, n'est-elle pas une gracieuse image de la vertu vivifiante que le culte de la Sainte-Vierge communique à nos âmes?

L'évangéliste saint Luc, après avoir raconté la miraculeuse naissance de saint Jean-Baptiste, nous le montre, jeune enfant encore, allant s'enfermer dans le désert, où il demeure jusqu'au jour de sa manifestation à Israël. Or, ce désert qui lui servit d'asile, où il se prépara dans la solitude au ministère qu'il devait accomplir, est à deux petites lieues de distance du village où il reçut le jour. Nous faisons cette course à pied; elle n'est pas sans fatigue sous le soleil brûlant de la Judée : mais peut-il en être autrement sur le chemin qui conduit au désert de la pénitence? Nous rencontrons un groupe d'Arabes armés, près d'une source cou-

lant goutte à goutte au pied d'un rocher; ils nous saluent et admirent les fusils de nos chasseurs, qui leur donnent quelque peu de leur poudre. Pourvu qu'elle ne soit pas employée à tirer sur des hommes! Nous voici enfin à la grotte qui servit de retraite au saint précurseur; elle est d'un accès difficile, sur les flancs d'une roche escarpée, et n'offre que quelques pieds de longueur; on dirait que la main de l'homme l'a creusée pour en faire une habitation. Nous remarquons une saillie qui semble avoir été taillée pour servir de siége et de couche; on l'appelle le lit de saint Jean. Une petite source coule lentement du rocher, et les eaux sont recueillies au pied de la grotte comme dans une coupe; c'est là que se désaltérait le fils de Zacharie. Nous y étanchons notre soif, et nous cueillons sur ses bords quelques gracieuses petites fleurs, doux souvenir des vertus de saint Jean, entre autres quelques charmantes véroniques qu'on aime à rencontrer sur cette terre de la Judée, d'où leur est venu ce nom pieux qu'elles portent. Les caroubiers croissent sur le versant de cette colline. D'après quelques auteurs, c'est le fruit de cet arbre qui serait désigné par le mot de l'Évangile *locustæ*, qu'on a traduit par celui de *sauterelles;* c'est pour cela que cet arbre s'appelle dans certaines contrées l'*arbre du pain de saint Jean.*

Un voyageur du seizième siècle, qui comme nous a visité ce désert, confirme cette interprétation, et je lis dans le *Voyage inédit* où il raconte ses courses : « Deux mille pas « plus avant est le désert où saint Jean-Baptiste alla faire « demeure depuis l'âge de sept ou huit ans jusqu'à vingt- « cinq, qu'il alla prêcher en un autre désert qui est sur la « mer Morte, faisant en ce premier une vie austère, ne man- « geant que de certains fruits appelés en moresque *caroubis,* « et anciennement *locustæ,* ce qui a fait penser à plusieurs que « saint Jean, en son désert, vivait de sauterelles, et d'autres « ont cru que c'était du pain de fougère : mais si ces inter- « prètes de l'Écriture prenaient la peine de se transporter « sur le lieu, ils ne trouveraient apparence d'aucun de ces

« deux aliments, mais bien quantité d'arbres portant cette « sorte de fruit que j'ai dit, lequel étant mûr est tanné et « presque fait en gousse, ainsi que les fèves faséoles, ayant « le goût fort doux et fort nourrissant, branlant et se re- « muant toujours sur l'arbre au moindre vent [1]. » Je dois ajouter que, comme le voyageur du seizième siècle, nous n'avons point trouvé de sauterelles dans ce désert, tandis que le caroubier y abonde.

Ce site semble respirer l'austérité de la vie de ce saint; on croit entendre encore cette voix puissante qui ébranla le désert : *Vox clamantis in deserto;* tout y est âpre et sévère, et cette grotte semble redire : *Facite dignos fructus pœnitentiæ.* Nous trouvons au-dessus les vestiges d'un ancien monastère. Des religieux devaient y continuer autrefois la vie pénitente du saint précurseur. Il n'y a plus aujourd'hui que des ruines, au milieu desquelles viennent s'agenouiller quelques rares pèlerins. De la grotte de saint Jean on voit à ses pieds la vallée de Térébinthe, qui rappelle le combat de David contre Goliath. En face, sur cette hauteur, s'élève Modin, patrie de ces généreux Machabées qui luttèrent si courageusement pour l'indépendance de la Judée. La figure du précurseur domine tous ces souvenirs de victoires qui vont d'une montagne à l'autre, et donne à ces lieux une consécration plus glorieuse que celle de la valeur, la consécration de la sainteté. On nous montre, au retour, sur le haut de cette colline, un tombeau qu'on prétend être celui de sainte Élisabeth. C'est quelque chose de touchant que cette tradition qui place la sépulture de la mère auprès de la grotte qui fut témoin de l'austère pénitence du fils.

On nous fait voir sur le chemin, à notre retour au couvent, une pierre du haut de laquelle la tradition locale prétend que saint Jean prêchait la pénitence à la foule qui le suivait. Nous recueillons ces traditions, qui poétisent chaque site, chaque rocher. Ce sont comme des fleurs mystérieuses se-

[1] *Voyage inédit en Orient au seizième siècle* (Moniteur).

mées sur la route du pèlerin. La population du village de Saint-Jean se distingue par sa turbulence et son humeur guerroyante, qui la met souvent aux prises avec les populations voisines; les querelles se vident toujours à coups de fusil, et laissent quelques victimes sur le terrain. Les religieux s'enferment alors dans leur monastère, afin de se dérober aux violences des bandes armées, et attendent derrière les portes de fer et les murs élevés du couvent que la contrée soit pacifiée. Il faut que, dans ce pays toujours agité et où domine la force brutale, les religieux bâtissent des demeures semblables à des forteresses. Quand viendra le jour où ces portes étroites s'élargiront et verront accourir les populations voisines, demandant aux bons pères les enseignements de cette religion qui fait tomber les divisions et les haines et apprend aux hommes à s'aimer comme des frères!

Je lis dans le journal manuscrit du voyage d'un pèlerin du Midi, le père Bourrely, de la maison des Frères Prêcheurs de Montpellier, que lorsqu'il visita ce village, en 1668, il n'y trouva qu'une quinzaine de chétives masures, qu'il s'y vit entouré d'hommes *forts et robustes, de couleur olivâtre, ayant la tête, les bras, les jambes et les pieds nus, et portant à leur côté une zagaie ou poignard.* Il y fut fort mal accueilli, et l'un des religieux qui l'accompagnait faillit rester sous les coups d'un de ces forcenés. Il n'y avait point de couvent, et l'église actuelle servait d'étable. Nous y recevons un accueil plus hospitalier que ce pèlerin du dix-septième siècle; la population nous voit sans ombrage, et les bons Franciscains, à la figure douce et avenante, nous entourent des attentions les plus délicates. Aussi, quelles affectueuses poignées de main nous échangeons avec eux en leur faisant nos adieux! L'un d'eux, je ne sais pas son nom, mais je n'oublierai jamais ses traits, me conduit à son humble cellule; et là me prenant la main, il y met une petite croix et un chapelet qui étaient suspendus au chevet de son lit : il ajoute à ce don une magnifique palme bénite le jour des Rameaux, avec

laquelle je ferai ce soir mon entrée dans Bethléem, et qui sera comme l'étendard de la caravane; elle touchera le Saint-Sépulcre, et elle aura le charme de bien doux souvenirs.

Nous allons de Saint-Jean à Bethléem. Nous nous détournons de la route pour visiter la fontaine de Saint-Philippe. C'est près de cette source que le saint diacre rencontre un Éthiopien, l'un des premiers de la cour de Candace, reine d'Éthiopie, qui était venu à Jérusalem pour adorer, et qui s'en retournait sur son char, lisant le prophète Isaïe. « Phi-« lippe lui dit : Croyez-vous comprendre ce que vous lisez? « L'Éthiopien lui répondit : Comment le pourrai-je, si quel-« qu'un ne me l'explique? Et il pria Philippe de monter et « de s'asseoir près de lui. Philippe lui expliqua l'Écriture et « lui annonça Jésus. Arrivé à cette fontaine, l'Éthiopien lui « dit : Voilà de l'eau, qu'est-ce qui empêche que je ne sois « baptisé? Philippe répondit : Cela se peut, si vous croyez « de tout votre cœur. Et il reprit : Je crois que Jésus-Christ « est le fils de Dieu. Il ordonna qu'on arrêtât son char, et « Philippe le baptisa » (*Actes des Apôtres*, chap. VIII). Or, voilà cette source où ce ministre d'une reine étrangère a reçu le baptême. Comme elle est belle avec ce souvenir! Ses eaux sont fraîches et abondantes, et nous nous y désaltérons avec joie. Elle a dû être somptueusement décorée par sainte Hélène. On voit encore engagés dans le mur, qui s'arrondit en forme de niche autour de la fontaine, des pilastres avec leurs chapiteaux sculptés. Les colonnes qui sont dans le champ voisin doivent être les restes d'une église primitive; car, sur cette terre des merveilles, partout où il y a un souvenir évangélique, les premiers chrétiens ont placé un monument religieux.

Le chemin qui conduit à Bethléem traverse des vallées désertes et passe auprès du village de Beit-Djâla, habité par deux mille Grecs. On nous dit qu'il existe au milieu de cette population, presque toute schismatique et très-peu tolérante, quelques familles catholiques auxquelles monseigneur le patriarche se propose d'envoyer prochainement un prêtre. Il est

aussitôt décidé que nous nous détournerons un peu de la route pour traverser ce village et donner à nos frères dans la foi, qui sont souvent opprimés, un témoignage de sympathie. Notre passage inattendu produit une profonde émotion : les schismatiques s'éloignent à notre approche et croient que nous venons venger les insultes faites aux catholiques ; ceux-ci, qui ont reconnu des *Francs*, nous entourent avec joie, et nous échangeons avec eux, par le moyen des interprètes, des paroles affectueuses. Si le prêtre que monseigneur devait plus tard envoyer à ces familles avait été au milieu de nous, nous l'aurions installé alors sans rencontrer cette résistance haineuse qui plus tard s'est manifestée, et notre attitude eût contenu la violence des schismatiques. Les journaux ont depuis lors retenti des graves injures faites dans ce village au patriarche lui-même, qui a vu la chambre qu'il occupait envahie par ces fanatiques armés, et ses jours menacés. Que les pèlerins qui viendront après nous ne manquent pas d'aller visiter Beit-Djâla, de donner quelques paroles d'encouragement à ces pauvres catholiques, et de faire connaître énergiquement aux oppresseurs le sentiment de réprobation profonde qu'excitent au sein de la France ces actes d'un odieux brigandage. Que le gouvernement français lui-même poursuive avec ardeur cette cause, et qu'il exige une réparation éclatante de cette injure faite au catholicisme dans la personne du patriarche.

De Beit-Djâla à Bethléem, la route traverse de beaux champs d'oliviers. Ces arbres aux larges rameaux, mystérieux symboles de paix, forment une admirable avenue à cette cité de David où la paix a été annoncée aux hommes. A mesure que nous avançons, nous interrogeons du regard ces collines pleines de souvenirs. C'est là, sur ces hauteurs, que le jeune fils d'Isaï conduisait le troupeau de son père lorsque Samuel fut envoyé de Dieu pour verser sur son front l'huile sainte de la royauté. Voilà à l'horizon le sentier que dut suivre la sainte Famille. Elle passa près de cet antique tombeau de Rachel, qu'on voit encore, et qui dut présager

de bien grandes douleurs à celle qui devait être la plus affligée des mères. C'est avec ce cortége de touchants souvenirs que nous entrons à Bethléem. La population catholique de cette cité vient à notre rencontre : les petits enfants poussent sur notre passage ce cri sympathique : *Hadgi Frangi*, auquel nous répondons par ce beau nom de France que les échos de la Palestine n'ont pas oublié, et qui fait toujours la force et la sécurité du pèlerin. Les religieux nous attendent sur le seuil du monastère; ils ont préparé pour nous un logement dans leur demeure, et là où la sainte Famille n'avait point trouvé de maison hospitalière, nous rencontrons l'accueil le plus affectueux. Nous sommes à côté de la grotte de la Nativité; bientôt nous serons prosternés au pied du berceau de notre Sauveur.

CHAPITRE VII.

A mon oncle, l'abbé Azaïs, curé de la Salvetat.

BETHLÉEM.

Bethléem.—Grotte de la Nativité. — Église supérieure. — Souvenir de saint Jérôme. — Grotte du Lait. — Champ de Booz. — Excursion aux étangs de Salomon et au jardin fermé. — Champ des Pasteurs. — Monastère de Saint-Sabas.

Ce nom de Bethléem réveille des souvenirs pleins de charme et de mystère. Tandis qu'à Jérusalem tout porte l'empreinte d'une désolation profonde, et rappelle la justice du ciel appesantie sur la cité déicide, ici, au contraire, tout semble sourire au pèlerin, et lui présenter de douces images de paix et de miséricorde. Quand on promène ses regards sur ces collines aux molles ondulations, sur ces vallées tranquilles, on sent bien que c'est là que, selon l'expression du royal prophète, la miséricorde et la vérité, la justice et la paix se sont rencontrées et se sont embrassées comme des sœurs, et ces lieux semblent respirer encore l'ineffable douceur de ce mystère de grâce et de salut. Le paysage, jusqu'alors si triste, paraît s'embellir ; les coteaux ont plus de verdure ; les rochers eux-mêmes ont une autre teinte, et l'on dirait qu'un soleil plus doux brille sur cette cité qui a vu se lever le soleil de justice. Cette petite ville, assise sur une colline élevée, à deux lieues de Jérusalem, attire de loin les regards, et brille comme une fleur mystérieuse au sein des arides montagnes de la Judée. L'on répète avec joie, en la voyant, cette parole du prophète Michée : « Et toi, Beth-
« léem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière d'entre les
« principales villes de Juda ; car c'est de toi que sortira le
« chef qui conduira mon peuple d'Israël. »

La ville de David porte, dans nos livres saints, deux noms d'une signification symbolique : *Bethléem* et *Éphrata; Bethléem*, c'est-à-dire maison de pain, parce que c'est là qu'est

né celui qui est le pain vivant descendu des cieux pour être la nourriture des hommes; *Éphrata*, c'est-à-dire fertilité, parce que cette terre féconde a donné naissance au Sauveur du monde. Ce qui fait l'éternelle gloire de cette cité, ce qui attire sur sa colline un nombreux concours de pèlerins, c'est qu'elle a été à jamais consacrée par le berceau du divin Rédempteur. Aussi, tandis que l'on cherche vainement la place où s'élevaient Babylone et Memphis, cette petite ville subsiste toujours après tant de révolutions, et demeure célèbre entre toutes les cités. Allons sur les pas du bon religieux qui nous guide visiter cette grotte sainte, où s'est accompli l'auguste mystère d'un Dieu fait homme. Nous descendons quelques marches, et nous arrivons, par un chemin souterrain et tortueux, jusqu'au sanctuaire de la Nativité. C'est une grotte naturelle, comme on en voit tant encore dans cette contrée, de forme irrégulière, ayant quinze pieds de longueur sur cinq de largeur. Trente-deux lampes, hommage pieux des souverains catholiques de l'Europe, répandent une mystérieuse clarté dans cette enceinte où ne pénètre jamais la lumière du jour. Là, n'arrive aucun bruit du dehors; tout y inspire le recueillement. Nos yeux cherchent la place où naquit le Sauveur, et nous lisons avec émotion sur le pavé de marbre, où resplendit une étoile d'argent, cette inscription si simple et si grande à la fois :

Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.

Nous tombons à genoux à l'instant : nous baisons, nous baisons encore cette sainte poussière. Nous portons une main tremblante sur ce pavé. Les pèlerins croient voir, dans leur exaltation pieuse, la crèche où reposait le divin Enfant, à ses côtés Joseph et Marie dans le ravissement et l'extase; et en présence de ces grands souvenirs ils adorent bien plus par le silence que par d'impuissantes paroles. C'est donc là, à cette place que je vois, que je touche, c'est là qu'est né mon Sauveur. Voilà où était la crèche : c'est ici le lieu du mystère. Hier encore je l'adorais au Calvaire, et ici je suis prosterné

devant son berceau. Oh! comme le cœur est délicieusement ému! Recueillons-nous au pied de cet autel, et écoutons ce langage mystérieux qui s'échappe de cette enceinte; car tout parle dans ce sanctuaire; cette grotte noircie par les siècles, ce pavé usé par les prostrations et les ardents baisers des pèlerins, tout fait entendre une voix éloquente qu'il est facile de comprendre quand on y apporte un peu de foi dans le cœur. J'entends comme une parole ineffable de miséricorde et d'amour, et ce lieu si humble, et cette crèche si pauvre, et cette roche froide, tout nous redit combien un Dieu nous a aimés; on contemple ce mystère comme s'il se passait encore sous nos yeux, et l'on répète avec le prophète Isaïe, que ravissait la vue lointaine de cette scène touchante : *Puer natus est nobis; filius datus est nobis*. Tous les ans, pendant cette belle nuit de la fête de Noël, les religieux Franciscains reproduisent une image touchante de ce mystère. Ils descendent avec recueillement dans la grotte; l'un d'eux porte dans ses bras une petite statue de l'enfant Jésus représenté sous les traits gracieux du premier âge. Le prêtre chante l'Évangile qui raconte la naissance d'un Dieu fait homme, et quand il en est à ces paroles : *et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio*, il suspend le chant; et, prenant dans ses mains le divin Enfant, il l'enveloppe de langes, le dépose avec émotion dans la crèche où l'avait déposé Marie, se prosterne et adore; et les catholiques de Bethléem et les pèlerins viennent à leur tour comme les bergers offrir leurs adorations au Sauveur enfant. Simple et touchante représentation qui convient si bien à ce lieu, et que la foi naïve des populations de notre Midi reproduit dans les crèches de nos églises!

En face de l'autel de la Nativité, à quelques pas, dans la même enceinte, s'élève l'autel des Mages, qui rappelle les adorations et les présents symboliques que ces rois de l'Orient vinrent offrir au Sauveur. C'est le seul autel où les catholiques puissent célébrer les saints Mystères. Les Grecs schismatiques, poursuivant jusqu'à Bethléem leurs usurpations odieuses, nous ont chassés de l'autel de la Nati-

vité, et ne nous permettent plus d'offrir l'auguste victime au même lieu où elle voulut naître pour nous.

De cette grotte un passage étroit conduit à d'autres cryptes consacrées par de pieux souvenirs : c'est celle de saint Joseph, qui devait avoir une place d'honneur auprès de la crèche ; celle des saints Innocents, dont les dépouilles reposent en paix non loin du berceau du Sauveur, pour lequel ils ont répandu leur sang. Plus loin, toujours sous ces voûtes souterraines, est l'oratoire de saint Jérôme. C'est à côté de cette sainte grotte, comme dans un port tranquille, que cet illustre docteur était venu abriter une existence qui avait connu les orages du monde. C'est là qu'il s'inspirait pour l'interprétation des saintes Écritures, et qu'il composait ces admirables traités, qui traversaient les mers et étaient lus avec une avidité si pieuse par les chrétiens de Rome et des Gaules. Il y passa trente-huit ans de sa vie dans les austérités de la pénitence, saisi d'effroi à la pensée des jugements du Seigneur, dont il croyait entendre résonner à l'avance la trompette fatale, répondant aux lettres nombreuses qui venaient de tous les points du monde chrétien le trouver dans sa cellule, intruisant les enfants, et façonnant leurs jeunes cœurs à l'amour du divin Enfant de la crèche. C'était honorer dignement les souvenirs religieux de Bethléem. Il vit de là la chute de l'empire romain, et y reçut ces nobles Romaines, descendantes des Gracques et des Scipions, les Paule, les Eustochie, qui, après avoir possédé les palais les plus somptueux de Rome, s'estimèrent heureuses de trouver un asile auprès de la grotte du solitaire. Les tombes de ces trois hôtes illustres de Bethléem sont réunies dans cette grotte sainte, qui recueillit pendant leur vie les hommages de leur ardente piété. La crèche du Sauveur n'est plus aujourd'hui à Bethléem. Elle a été transportée à Rome, dans le sanctuaire le plus vénéré de la Sainte-Vierge, à Sainte-Marie-Majeure. Elle manque, il est vrai, à la piété du pèlerin, qui regrette de ne plus la retrouver au lieu où elle reçut le divin Enfant. Mais, du moins, elle a ainsi échappé

aux usurpations du schisme grec, qui aurait ajouté cette spoliation nouvelle à tant d'autres.

Lundi 12 septembre. — Nous assistons tous à une messe solennelle chantée dans la sainte grotte. Un des prêtres de la caravane officie; deux autres l'assistent, et les pèlerins remplissent l'étroite enceinte. Comme nos voix, au *Gloria in excelsis*, redisent avec transport sous ces voûtes le cantique des Anges, et avec quelle émotion nous nous unissons tous dans un même sentiment de foi au pied de cette crèche où le prêtre fait naître mystiquement et élève au-dessus de nos têtes ce même Dieu que Marie présenta aux adorations des bergers et des Mages! Si au Calvaire l'âme est comme écrasée par la grandeur des souvenirs émouvants que rappelle ce lieu, ici cette impression disparaît, et il ne reste au fond du cœur qu'une sainte paix, une joie intime et une confiance expansive, qui nous attirent doucement vers la crèche. Je comprends que saint Jérôme y ait passé tant d'années, et qu'il n'ait pu détacher son âme de ce sanctuaire bien-aimé : il fait si bon auprès du berceau du Sauveur!

Nous sommes témoins de l'enterrement d'une femme schismatique. Les cérémonies de l'église sont longues : le clergé seul y assiste, avec quelques hommes qui accompagnent le cercueil. Les femmes s'arrêtent dans le cimetière qui est devant le monastère latin, et s'asseoient en cercle autour de la fosse. Elles versent des larmes, et font entendre en chœur un chant monotone et plaintif qui ne manque pas d'un certain accent de douleur. Elles accompagnent ce chant de gestes qui consistent à porter les mains à la tête et à les abaisser. M. l'abbé Bargès, qui suit cette scène avec le plus vif intérêt, nous traduit l'oraison funèbre des pleureuses, qui ne tarissent pas sur les mérites et les vertus de la défunte. Ah! qu'elle était belle!... ah! qu'elle était bonne!... Le corps est retiré de la bière; emmaillotté comme une momie, il est descendu dans la fosse, étendu sous une voûte de briques, et l'on répand de l'huile sur la tête avant de recouvrir la fosse. (*Notes d'un pèlerin*, par M. Bonjour.)

Visitons maintenant l'église construite par sainte Hélène, au-dessus de la grotte. C'est un des plus précieux monuments des premiers siècles chrétiens. Il est digne de la grandeur du mystère qu'il rappelle ; c'est une belle croix latine, terminée par trois absides, et divisée en cinq nefs par quatre rangs de colonnes de marbre qui forment dans cette vaste enceinte comme une forêt mystérieuse. Cette admirable basilique constantinienne présente un type achevé de l'art chrétien, et l'idée religieuse s'y révèle dans toute sa pureté. Elle était précédée d'une cour carrée ou *atrium*, dont les murs se voient encore à fleur du sol. Elle n'a point de voûte. Comme dans toutes les basiliques, le toit est supporté par une belle charpente qui donne au monument un caractère de grandeur antique. L'ornementation en est remarquable. Les murs de la nef centrale étaient recouverts de marbres et de mosaïques. Les revêtements de marbre ont disparu ; mais il reste encore de beaux fragments de mosaïques dans le transept et la grande nef. Un de ces fragments représente une série de personnages la tête entourée de nimbes, les uns d'or, les autres d'argent, avec un manteau qui ressemble au makleh arabe ; ce sont les ancêtres du Sauveur ; d'autres reproduisent, avec des inscriptions précieuses pour l'histoire de l'Église, les noms des premiers conciles et les dessins des églises où ils se réunirent. Les légendes de la série généalogique du Sauveur sont en latin, tandis que celles des conciles sont en grec. J'aime à voir sur ces murs cette alliance pacifique des langues liturgiques de l'Orient et de l'Occident. Pourquoi faut-il que cet accord ne soit pas dans les cœurs ? Les Grecs schismatiques se sont encore emparés de cette belle et vaste église, que les Latins possédaient depuis le douzième siècle. Comme elle était trop grande pour eux, ils l'ont mutilée en séparant la nef du chœur par un mur ignoble. C'est un acte d'odieux vandalisme qui déshonore ce magnifique monument. La belle et spacieuse nef est livrée à d'indignes profanations, servant tantôt de bazar où jouent les enfants de l'école, où se promènent les Turcs en

fumant, tantôt de taverne où prennent leurs repas et passent la nuit des milliers de pèlerins couchés pêle-mêle sur ces mêmes dalles où nos pères les croisés avaient prié ; il y a place dans cette enceinte pour tous les profanateurs. Il n'y en a plus pour les catholiques, qui en avaient été jusqu'ici les seuls possesseurs, et qui réclament vainement aujourd'hui qu'il leur soit permis d'y élever un autel, et de rendre au culte ces murs si odieusement profanés. Les Grecs spoliateurs aiment mieux l'abomination et la désolation dans le temple que le culte et les prières des catholiques.

L'intolérance des schismatiques de Bethléem est extrême : non contents d'avoir chassé les catholiques de l'autel de la Nativité, ils ne leur permettent que de dire deux messes par jour à l'autel des Rois-Mages, où ils les ont relégués. Or, il y avait huit prêtres dans la caravane, et ils avaient tous, on le comprend, un ardent désir de dire la sainte messe dans un sanctuaire aussi auguste. On nous répondit que les Grecs, implacables dans leur hostilité, recourraient aux menaces et à la violence pour s'y opposer. Les jeunes gens de la caravane ne peuvent contenir un mouvement d'indignation généreuse en apprenant qu'une poignée de Grecs fanatiques auraient l'audace d'insulter des prêtres français, et ils s'engagent à former de leurs corps serrés autour de l'autel, pendant que chaque prêtre offrira le saint sacrifice, un rempart vivant que les schismatiques n'oseront franchir. A huit heures, ils doivent, au nombre de plus de vingt, entourer l'autel dans une attitude calme, mais résolue et énergique, jusqu'à ce que chacun des huit prêtres ait pu dire la sainte messe. Mais il convient de prévenir auparavant le supérieur des Franciscains, et nous allons lui communiquer cette détermination. Il nous en détourne en nous disant avec tristesse qu'un tel acte de notre part amènera des représailles funestes. « Les Grecs, « ajouta-t-il, vous redoutent, et n'oseront vous insulter ; mais « quand vous ne serez plus à Bethléem, c'est à nous qu'ils « viendront imputer ce qu'ils appellent une violation de leurs « droits, et, dans leur colère, ils pourraient nous disputer jus-

« qu'au seul autel qui nous reste. » En présence de ces considérations, force nous a été de renoncer à notre dessein. Pour tout au monde, nous n'aurions pas voulu compromettre, par une démarche imprudente, ces bons religieux qui nous donnaient l'hospitalité. Des prêtres français ont dû emporter de Bethléem le regret de n'avoir pu offrir le saint sacrifice sur l'autel de la crèche ; c'était une privation douloureuse à nos cœurs. Nous nous rappelions qu'un prince français, le brave Tancrède, avait arboré le drapeau des croisades sur l'antique basilique de Bethléem, et cependant le souvenir de ce drapeau victorieux n'a pas pu nous donner une place dans la grotte de la Nativité et faire monter le prêtre français à l'autel.

Les catholiques n'ont d'autre église que celle du couvent ; elle est basse, obscure, insuffisante pour la population, et il ne leur est pas permis de l'agrandir. Les pèlerins s'y réunissent avec les religieux et quelques fidèles pour y renouveler cette touchante procession des divers sanctuaires, que nous avons déjà faite avec tant d'émotion au Saint-Sépulcre. Chacun de nous reçoit un cierge avec un petit livre renfermant les prières des stations. Quel doux charme présente à nos cœurs cette procession pieuse faite à la lueur des flambeaux, avec le chant grave des religieux auquel se mêlent les voix éclatantes des jeunes enfants ! Nous, pèlerins, mêlés aux Arabes catholiques, nous parcourons avec saisissement ces étroits souterrains conduisant à l'humble crypte qui fut le berceau d'un Dieu, et il nous semble que nous allons contempler le mystère dont cette grotte fut témoin. Le cierge que nous avions à la main, nous l'avons emporté avec nous comme un précieux souvenir de notre pèlerinage : le mien sera suspendu au chevet de mon lit ; et quand viendra l'heure dernière de mon pèlerinage sur cette terre, je veux qu'une main pieuse l'allume auprès de ma couche, le place dans ma main défaillante : ce sera comme une bénédiction suprême pour mon agonie.

Notre présence est un événement pour les catholiques de

Bethléem, à qui elle apporte un appui moral dont ils ont tant besoin, sous la double oppression des Grecs schismatiques et des musulmans. Ils se concertent entre eux pour rédiger une adresse à notre gouvernement, dans laquelle ils réclament la protection de la France et se placent sous son puissant patronage. Une députation nous l'apporte, et nous prie de l'appuyer nous-mêmes auprès du pouvoir. Notre pèlerinage n'avait qu'un but religieux, et non politique : nous ne pouvions accepter un semblable mandat. Nous faisons comprendre à cette députation que c'est au représentant de la France, à Jérusalem, que doit être présentée cette adresse. Nous promettons à ces braves gens de l'appuyer auprès de notre consul de nos recommandations les plus chaleureuses, et de nous faire à notre retour les interprètes de tous leurs griefs contre leurs oppresseurs et de leurs vives sympathies pour la France. Que notre gouvernement continue à répondre généreusement à cet appel lointain qu'on fait à sa protection; qu'il ne se lasse pas de défendre les droits des catholiques contre d'injustes usurpations, et qu'il accueille avec bienveillance cette adresse de nos frères à Bethléem : ils ont un cœur français, et leurs yeux sont toujours tournés vers notre patrie.

Les trois couvents des catholiques, des Grecs et des Arméniens schismatiques, sont groupés auprès de la sainte grotte, et présentent une masse imposante de constructions qui ressemblent à une forteresse. Nous visitons dans le monastère grec l'école de Saint-Jérôme : c'est là que ce grand docteur devenu l'humble maître de l'enfance, l'initiait à la connaissance des lettres humaines, et faisait éclore à Dieu ces fraîches et jeunes intelligences. Il s'abaissait au rôle obscur de grammairien, expliquait tour à tour à ses jeunes élèves Virgile et les poëtes lyriques, et lisait avec eux les grands récits des historiens profanes. Un esprit exagéré de cette époque, Ruffin, accusait l'illustre solitaire d'accomplir une œuvre païenne et de souiller des souvenirs corrupteurs d'une littérature profane le cœur de la jeunesse. Saint

Jérôme répondait en citant l'exemple des écrivains de l'Église grecque et latine, qui n'avaient point dédaigné ce genre d'étude. Il comparait, dans une image poétique, l'éloquence païenne à une belle étrangère qu'il avait purifiée de ses souillures, et dont il avait fait son épouse; il montrait qu'on pouvait être chrétien tout en étudiant les monuments de l'antiquité. La salle qui porte le nom d'*École de Saint-Jérôme* est dans un triste état d'abandon : les Grecs, qui la possèdent, devraient lui rendre sa première destination; mais les maîtres qui, chez eux, instruisent les enfants, leur donnent d'autres leçons que celles de saint Jérôme. Le couvent latin conserve avec une sorte de culte, dans son jardin, un précieux oranger planté et cultivé par le saint; il est d'une vigueur remarquable, et l'on m'a donné une de ses belles oranges parfumées; c'était pour moi comme une image de ces doux fruits de piété et de science qu'on peut cueillir dans les œuvres de ce docteur.

Les illustres Romaines qui avaient préféré l'humble crèche de Bethléem à toutes les grandeurs de Rome avaient fondé dans cette ville un monastère où elles accueillaient les pauvres comme des hôtes bénis, pour honorer la sainte pauvreté de la grotte. Or, cette pieuse demeure de la charité et de la prière était tombée depuis des siècles; et voilà que des religieuses françaises, les bonnes Sœurs de Saint-Joseph, que les pèlerins ont accompagnées depuis les rivages de la France jusqu'à Jérusalem, sont allées récemment relever ces ruines. Là même où les sainte Paule et les sainte Eustochie honoraient le souvenir de Jésus naissant et de son auguste mère, des religieuses de notre patrie, dignes héritières de leurs vertus, dirigent l'école catholique des filles de Bethléem, et préparent, par leurs jeunes élèves, la régénération de cette cité. Elles représentent ainsi dignement auprès de la crèche la piété et le dévouement des femmes chrétiennes de la France.

La population de Bethléem s'élève à près de quatre mille habitants : il y a deux mille catholiques, quinze cents Grecs;

le reste est musulman. C'est là que se trouve le principal noyau des catholiques de la Palestine ; nulle part ils ne sont aussi nombreux. La ville est pittoresquement groupée sur le point culminant d'une cime qui dépasse les sommets environnants. Les pentes de la colline sur laquelle elle est assise sont couvertes de champs en terrasse où croissent de vieux oliviers et des figuiers vigoureux. Cette végétation forme autour de la cité comme une ceinture verdoyante, et lui donne une physionomie douce et paisible. Des troupeaux paissent sur les hauteurs voisines ; ils nous rappellent ces brebis que conduisait le jeune David dans les pâturages d'alentour. Les scènes pastorales se succèdent toujours auprès de l'étable de Bethléem.

A quelques pas de la ville, on nous montre la grotte du lait ; une charmante tradition s'y rattache. La Sainte-Vierge y a allaité l'enfant Jésus, et une goutte de son lait, tombant sur la roche, lui a donné la teinte blanche qu'elle conserve. On lui attribue la vertu merveilleuse de rendre le lait aux nourrices, et les jeunes mères juives, mahométanes, chrétiennes, ne manquent pas de visiter cette grotte. Nous parcourons, sur le versant oriental de la colline, l'antique champ de Booz, où s'est passée cette histoire ravissante de Ruth, qui nous révèle avec tant de charme les mœurs simples et naïves de ces temps primitifs. Quelle scène touchante ! C'est la pauvre Noémi, qui, ayant tout perdu, voudrait encore perdre son nom. « Ne m'appelez « plus Noémi, c'est-à-dire *belle,* dit-elle à ceux qui la revoient « après une longue absence, mais appelez-moi Marie, c'est-à- « dire *amère,* car le Seigneur m'a remplie d'amertume. » C'est la tendre et fidèle Ruth qui lui répond avec l'accent de la piété filiale : « Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera « mon Dieu ; je vous suivrai partout où vous irez, et je mour- « rai au lieu où vous mourrez vous-même. » C'est le bon et charitable Booz, qui accueille avec bonté la jeune étrangère, l'engage à venir glaner dans son champ, et recommande à ses moissonneurs de laisser tomber de leurs javelles des épis pour la pauvre glaneuse. Doux et touchant tableau, em-

preint d'une poésie admirable! Nous nous sommes assis à l'ombre d'un antique olivier : l'un d'entre nous a ouvert la Bible et lu à haute voix au groupe des pèlerins cette attachante idylle, au même lieu où elle s'était passée, et ce champ de Booz, que nous avions sous nos yeux, semblait respirer la simplicité primitive et la beauté biblique de ces scènes d'autrefois.

Dans l'après-dînée, nous allons visiter les piscines ou étangs de Salomon, qui sont à une lieue et demie de Bethléem. A la porte de la ville, nous rencontrons cette antique citerne dont parle le IIe livre des *Rois*. « Qui me donnera à boire « de l'eau du puits qui est à la porte de Bethléem? » s'était un jour écrié David devant ses soldats. La ville était au pouvoir des Philistins. Et voilà que trois vaillants hommes passent au travers du camp ennemi, et vont puiser de l'eau au péril de leur vie; et David, magnanime avant Alexandre, la répand en présence de l'Éternel, en disant : « Boirai-je le « sang de ces braves ? [1] » Nous longeons des aqueducs brisés qui conduisaient autrefois les eaux à Jérusalem. Nous voici en face des trois piscines : ce sont d'immenses réservoirs creusés dans le roc, qui se versent l'un dans l'autre, et s'étagent en tête de la vallée pour recevoir, avec les eaux pluviales, celles des sources qui coulent de la montagne : le plus grand a plus de deux cents mètres de longueur sur près de cent de largeur et vingt de profondeur. Ce sont de beaux restes d'une grande civilisation éteinte, et ils attestent la magnificence du roi qui les fit construire. C'est à ces vastes bassins que fait sans doute allusion Salomon dans l'*Ecclésiaste : Et extruxi mihi piscinas aquarum, ut irrigarem sylvam lignorum germinantium* (chap. II). Au-dessus des étangs s'élève une forteresse crénelée qui tombe en ruines. Ce château délabré et ces piscines présentent un aspect saisissant, au milieu de ces montagnes désolées. Quelques pas plus haut est la fontaine scellée, *fons signatus*, dont parle le *Cantique des Cantiques*.

[1] IIe Livre des Rois, chap. 23.

L'ouverture, semblable à celle d'un puits, est fermée et comme scellée par une énorme pierre : nos guides la soulèvent, et nous descendons, à la lueur des flambeaux, par un passage étroit, dans une galerie souterraine qui nous conduit jusqu'à la source même d'où jaillissent les eaux. Les murs et les voûtes de cette galerie, formés de grands blocs, remontent à une haute antiquité, et peuvent être de l'époque salomonienne. Pendant le siége de Jérusalem, les croisés mourant de soif, vinrent chercher de l'eau à cette fontaine.

Nous faisons à notre retour une halte sous les frais ombrages des jardins qui sont au fond de la vallée. Ce lieu porte le non d'*Ortas*, et ce serait, d'après la tradition, le jardin fermé, *hortus conclusus*, de Salomon. « Je me suis fait des « jardins et des vergers, dit ce roi dans l'*Ecclésiaste*, et je les « ai complantés d'arbres de toute espèce. » Des bouquets d'orangers, de grenadiers et de figuiers, forment encore une charmante oasis de verdure, au sein de ces âpres montagnes. Des sources limpides, chose si rare en Palestine, sillonnent ces jardins et y répandent la fraîcheur. Un Anglais, d'humeur aventureuse, est venu depuis quelques années s'établir dans cette vallée et y a créé un verger délicieux. Nous nous asseyons à l'ombre d'un magnifique figuier, et notre hôte britannique nous offre, avec le café obligé, des pêches d'une saveur exquise. Le sol est d'une fertilité merveilleuse; l'industrieux propriétaire nous raconte qu'il obtient jusqu'à huit récoltes successives dans la même année, et que ces beaux arbres, dont nous admirons la végétation luxuriante, n'ont que six ans d'existence. C'est vraiment la terre promise avec sa fécondité primitive, et un mois suffit pour faire naître et mûrir les semences qu'on lui a confiées.

Ces lieux que nous venons de visiter symbolisent au yeux du pèlerin celle que l'Église, dans de poétiques images, appelle un *jardin fermé*, une *fontaine scellée*, et en parcourant ces sites, on y retrouve une figure ravissante de la Sainte-Vierge. Oui, elle était comme ce jardin fermé, comme cette fontaine scellée, celle dont le cœur limpide et pur ne s'ouvrit qu'aux

affections divines et demeura toujours fermé aux pensées de la terre.

Les ruines de Thécua sont au delà de ces montagnes, à deux lieues de nous, vers le sud. Nous regrettons de ne pouvoir les visiter. C'était la patrie de cette femme qui parla avec tant d'art à David, pour le réconcilier avec Absalon. Les deux prophètes Amos et Habacuc avaient habité Thécua : il y reste encore des vestiges d'une belle église des croisés.

Mardi, 13 septembre. — Nous faisons nos adieux à Bethléem, après une dernière prière à la sainte grotte, et nous nous dirigeons vers le couvent grec de Mâr-Saba, ou Saint-Sabas. Arrêtons-nous au champ des Pasteurs. C'est là que gardaient leurs troupeaux ces bergers à qui l'ange annonça la bonne nouvelle, et qui furent les premiers adorateurs du divin Enfant. Une église a été bâtie au lieu même où apparut l'envoyé céleste. Elle est très-ancienne, et presque ensevelie sous terre. Nous nous y agenouillons et nous y redisons le cantique des anges : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Tout semble répéter avec nous ce chant céleste; de la colline jusqu'au fond de la vallée, de Bethléem jusqu'aux champs de la plaine, tout paraît s'associer à nos émotions et chante avec nous : « Gloire à « Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux « hommes de bonne volonté ! » C'est le souhait que nous adressons comme un adieu à la paisible cité de David. Oui, gloire à Dieu, dans la grotte sainte où le Sauveur est né! Qu'il y trouve toujours des adorateurs fidèles autour de son berceau, et des pèlerins qui viennent lui apporter l'hommage de leur piété. *Gloria in altissimis Deo.* Paix à ces frères catholiques de Bethléem, qui gémissent dans l'oppression! Paix aussi à ces pauvres schismatiques qu'égarent de tristes préjugés! Qu'ils reviennent à l'unité, et que tous ensemble, se donnant la main comme des frères, redisent au pied de la crèche, ces paroles de paix: *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Nous laissons à notre

droite le village des Pasteurs. C'est de là qu'étaient ces heureux bergers qui furent visités par les anges, et qui, les premiers, adorèrent le Sauveur dans son humble berceau. *La tour du Troupeau*, dont parle la Bible, devait être en ce lieu. Ces souvenirs évangéliques remplissent les champs que nous traversons. Cette nature est calme et paisible comme le grand mystère qu'elle rappelle. On dirait un Noël ravissant et continuel qui s'échappe de tous ces lieux, et que redit d'une colline à l'autre le chant des esprits célestes.

Nous saluons, de loin, *la montagne des Francs,* ainsi nommée, parce que, d'après une tradition locale, les chevaliers de Saint-Jean s'y seraient retranchés après la chute de Jérusalem, et s'y seraient maintenus pendant quarante ans. Le souvenir et l'empreinte des croisés se trouvent partout en Palestine, jusque sur le sommet des montagnes qui proclament leurs héroïques luttes. C'est sur cette hauteur qu'Hérode fit bâtir un palais magnifique et une ville à laquelle il donna le nom d'Hérodium. Il ne reste aujourd'hui de ces splendides constructions que des ruines informes. Plus loin, dans la direction de la mer Morte, se trouvait la forteresse de Massada, qui fut défendue avec acharnement contre les Romains par les zélateurs, et dont le siége est raconté par Josèphe.

A mesure que nous avançons, la culture cesse et le sol reprend cette aridité que l'on trouve partout où manque le travail de l'homme. C'est la stérilité qui s'assied tristement à côté de la solitude. Le désert s'y montre dans toute sa nudité. Mais si la terre est aride, nous rencontrons quelques points de vue admirables. Du haut d'une colline, nous embrassons, dans un magnifique panorama, Jérusalem, Bethléem et la mer Morte qui brille à l'horizon, sous un soleil éclatant, comme un miroir métallique. Cette triple apparition a uelque chose de grand qui nous saisit, et nous restons longtemps dans une contemplation muette de ces aspects solennels. La route domine une gorge profonde sillonnée par

le lit desséché du Cédron, Ouad-en-Nar. Après quatre heures de marche, nous frappons à la porte du couvent de Saint-Sabas. Elle s'ouvre et nous sommes admis dans l'enceinte du monastère. On ne saurait trouver un site plus triste que celui de Mâr-Saba. C'est une gorge affreuse, sur laquelle semble planer une éternelle désolation. Le couvent est bâti en gradins sur les escarpements d'un rocher, et étage pittoresquement ses constructions en amphithéâtre jusqu'au sommet de la montagne. On dirait un nid d'aigle suspendu sur l'abîme, aux flancs abruptes de la colline qui domine le lit du Cédron. Deux tours couronnent la hauteur; elles ont dû servir à défendre le couvent contre les agressions des Arabes.

Nous franchissons plusieurs portes, et nous descendons par de nombreux escaliers jusqu'au divan où sont reçus les étrangers. La chaleur est accablante; la réverbération du soleil dans ces ravins profonds embrase l'air, et nous croyons entrer dans une brûlante fournaise. Les anachorètes des premiers siècles avaient choisi cette âpre solitude pour leur retraite, et les grottes nombreuses, creusées dans les flancs du rocher qui s'élève sur la rive opposée du Cédron, leur servaient de demeure. Peut-être avant eux les Esséniens, qui habitaient la côte occidentale de la mer Morte, avaient-ils les premiers occupé ces cellules aujourd'hui inaccessibles. Au commencement du cinquième siècle, saint Euthyme s'y établit. De nombreux disciples vinrent se grouper autour de lui, attirés par la sainteté de sa vie; l'impératrice Eudoxie quitta la cour et vint jusque dans ce désert, admirer de près cette vertu austère, dont le bruit arrivait jusqu'à Constantinople. Saint Sabas, son disciple, lui succéda et bâtit le monastère qui porte son nom. Il ne put suffire à l'affluence des nouveaux disciples qui accouraient de toutes parts, demandant à cette solitude un refuge contre les désenchantements et la corruption du siècle. Les antres de ces rochers, qui courent comme deux murs parallèles le long du Cédron, étaient peuplés d'une innombrable famille de solitaires, et

cet âpre désert semblait fleurir mystérieusement sous les pas de ces hôtes nouveaux. Ils vivaient là comme des anges dans un corps mortel, réalisant le détachement évangélique des choses d'ici-bas, et les pieux cantiques qui s'échappaient nuit et jour de ces cellules montaient vers le ciel comme un magnifique concert de louanges. Aujourd'hui, les grottes sont désertes ; de charmantes colombes bleues les habitent ; elles rappellent par leurs gémissements, leur innocence et leur douceur, dit Chateaubriand, les saints qui peuplaient autrefois ces rochers. Des moines grecs possèdent le monastère de Saint-Sabas, et l'on dit que leur vie est aussi austère que cette solitude.

Nous visitons ce vaste couvent, qui présente un ensemble irrégulier, mais pittoresque, d'habitations superposées, de cours, de terrasses reliées entre elles par de nombreux escaliers. L'église, placée au centre, est resplendissante de dorures et de peintures, comme toutes celles des Grecs. Une haute barrière en bois doré d'une riche ornementation, sépare le chœur de la nef, et dérobe aux regards du peuple la vue du sanctuaire. Je n'aime point ce mur de séparation qui s'élève entre le prêtre à l'autel et les fidèles, ni ce voile qui se ferme pendant le redoutable sacrifice. Ces barrières n'appartiennent plus à une religion d'amour, dans laquelle Dieu daigne se communiquer à sa créature et lui parler cœur à cœur. Le voile du temple a été à jamais déchiré. Le sanctuaire ne doit plus être inaccessible. Laissez arriver l'homme jusqu'à Dieu. Sans doute il y a un profond sentiment de respect pour le Dieu trois fois saint dans cette disposition du temple ; mais il n'y a pas assez d'amour et de confiance.

On voit de fort beaux tableaux dans cette église, et nous remarquons avec plaisir un Saint Pierre, avec le titre de prince des apôtres : c'est digne d'observation dans un couvent schismatique, qui ne reconnaît point la primauté des successeurs de saint Pierre. La sainte Eucharistie est conservée, sous les espèces d'un pain ordinaire, dans une custode d'argent qui a la forme d'un livre. Elle repose sur une table et est recou-

verte d'un voile. Ce n'est pas aussi respectueux que le tabernacle de nos églises.

Une charmante petite rotonde s'élève au milieu de la cour, en forme de dôme. Elle est dédiée à saint Jean-Damascène, qui rejoignit Cosme, son ami d'enfance, dans ce monastère, et y composa plusieurs de ses ouvrages contre les iconoclastes et les mahométans. On nous montre à côté, dans une chapelle qui sert d'ossuaire, un vaste amas d'ossements blanchis, de crânes dénudés confusément entassés. Ce sont, nous dit-on, les dépouilles de quatre mille religieux qui furent massacrés par les mahométans. Quoique ce soient des reliques pour les moines actuels de Saint-Sabas, ils ne paraissent pas les conserver avec beaucoup de respect.

Nous montons par une étroite galerie, pratiquée dans les parois du rocher, jusqu'à une corniche élevée qui conduit à la grotte où vécut saint Sabas. Une naïve légende raconte qu'il la trouva un jour envahie par un lion qui y dormait paisiblement. Le solitaire réveilla cet hôte inaccoutumé, et lui assigna une autre place, à côté de la sienne. Ce roi du désert, docile à la voix de l'homme de Dieu, se releva aussitôt et alla occuper la place que le saint lui avait indiquée. Le bon religieux nous montre une cavité creusée dans le mur qui servait, dit-il, de retraite à ce lion obéissant, à qui le solitaire avait donné l'hospitalité dans sa cellule. Aujourd'hui les Bédouins du désert sont moins dociles que ces lions d'autrefois, qui déposaient leur férocité à la parole de l'homme, et se faisaient les compagnons de sa solitude.

Le beau palmier que remarqua Chateaubriand, sur une des terrasses du couvent, étale toujours sa gracieuse couronne de verdure, au sein de cette affreuse stérilité, et l'œil s'arrête avec joie sur cette tige élancée qui annonce la vie au sein de cette nature morte. Nous exprimons le désir de visiter la bibliothèque du couvent. Les religieux nous répondent qu'ils n'en ont pas la clef. Il nous est aisé de comprendre que ces moines ombrageux veulent la soustraire à nos regards. Elle doit être riche en manuscrits précieux d'un autre âge.

Le monastère a eu ses jours de science; plusieurs de ses religieux ont dû, comme saint Jean-Damascène, y laisser de savants écrits, fruits de leurs longues veilles et de leurs patientes études. Mais aujourd'hui Saint-Sabas, comme tous les couvents grecs, paraît aussi frappé de stérilité, au point de vue de la science, que ce sol aride et nu qui l'entoure. Rien n'y germe, pas plus dans la tête vide de ces pauvres caloyers que sur cette terre désolée. Leur bibliothèque doit être un réduit poudreux où nul d'entre eux ne pénètre. Les précieux manuscrits, légués par des siècles laborieux, dorment oubliés dans quelque obscur recoin sans qu'un regard intelligent vienne en scruter les pages.

Si les moines sont peu savants, ils sont au moins hospitaliers, et nous sommes bien accueillis dans leur monastère. La salle du divan ne manque pas d'un certain confortable; elle est malheureusement peuplée d'insectes incommodes, qui s'acharnent avec une singulière ténacité à la peau des pauvres voyageurs. Une imprudence a failli y causer un grave accident : un des fusils placés en faisceau dans un angle de la salle glisse le long du mur, à côté de plusieurs de nos compagnons de voyage, et part; la balle pénètre heureusement dans la saillie d'une armoire, qu'elle fait voler en éclats, et s'arrête à l'intérieur. Elle aurait pu faire plusieurs victimes. Nous poussons un cri d'effroi à cette soudaine explosion; les moines accourent épouvantés. Quel moment d'émotion ! Mais nous sommes bientôt rassurés. La Providence protége les pèlerins; aucun de nous n'a été atteint. Le soir même, à notre arrivée à Jérusalem, ceux d'entre nous qui ont été les plus exposés se hâteront d'aller se prosterner au Saint-Sépulcre et de remercier Dieu de les avoir aussi visiblement préservés.

Nous quittons le couvent sur les trois heures, et nous remontons ce chemin tracé en lacet qui s'élève jusqu'au sommet de la hauteur contre laquelle est adossé Saint-Sabas. La route est d'abord suspendue aux flancs des rochers escarpés qui bordent le Cédron; elle descend bientôt dans la vallée,

et suit le lit desséché du torrent. C'est toujours la même nature triste et désolée : nulle trace de culture, et absence complète de végétation et de vie. Nous rencontrons le campement d'une tribu de Bédouins, qui sont les tranquilles possesseurs de ce désert; leurs longues tentes noires se détachent sur la teinte blanchâtre du sol; des chameaux et des ânes paissent sur les flancs arides de la montagne, et broutent quelques touffes épineuses et sèches. Les chiens de la tribu prennent l'éveil et se lancent aux jambes de nos moukres. Après les chiens, nous voyons courir à nous les petits enfants qui tendent la main et demandent le bakchis. Les hommes, fumant le tchibouk, et le fusil à la main, nous regardent passer. Il est probable qu'ils ne se borneraient pas à ce pacifique rôle de spectateurs si nous étions moins nombreux, et surtout s'ils ne voyaient pas les fusils de nos alertes jeunes gens. Quelques-uns d'entre eux dépouillent avec leur yatagan un chameau mort probablement de vieillesse, et paraissent se promettre un grand régal de sa chair. Ils semblent nous inviter par des gestes au festin qui se prépare. Quelques-uns de nos pèlerins ne seraient pas fâchés de goûter de cette cuisine arabe.

La petite source que nous rencontrons à gauche dans le rocher, à une faible distance du camp bédouin, est mentionnée dans la Bible : c'est *la fontaine du Soleil*, qui fut assignée par Josué comme limite du nord à la tribu de Juda : *Transitque aquas, quæ vocantur fons Solis*[1]. Les souvenirs des livres saints se retrouvent encore sur tous les pas des pèlerins. Quelques femmes qui reviennent de cette source penchent leur cruche vers nous et nous donnent à boire, en échange de quelques piastres. Voilà qui est encore biblique, et nous nous rappelons Rebecca revenant de la fontaine, descendant, comme ces femmes arabes, l'urne de ses épaules sur sa main, et donnant à boire à Éliézer. Nous continuons à remonter cette vallée sans ombre et sans ver-

[1] Josué, chap. 15.

dure. Bientôt Jérusalem nous apparaît de nouveau, avec la double majesté de ses ruines et de ses souvenirs : en la voyant ainsi de loin, assise au milieu de cette solitude, on la prendrait pour la reine du désert. C'est avec joie que nous nous retrouvons au pied de ses collines, et en entrant dans ses murs nous croyons rentrer comme dans notre patrie.

CHAPITRE VIII.

A M. le vicomte de Raynaud.

JÉRUSALEM.

Fête de l'exaltation de la Sainte-Croix. — Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. — Vallée de la Géhenne. — Haceldama. — Puits de Néhémie. — Piscine de Siloë. — Village de Siloan. — Vallée de Josaphat. — Tombeaux de Zacharie, de saint Jacques le Mineur, d'Absalon et de Josaphat. — Porte Dorée.

14 septembre. — C'est le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Une telle fête a un charme particulier à Jérusalem, la ville sainte de la croix. Il y a douze siècles, à pareil jour, l'empereur Héraclius, vainqueur des Perses, porta sur ses épaules à travers les rues de Jérusalem la vraie croix, qu'il avait recouvrée, et la plaça lui-même au Calvaire. C'est la mémoire de cette exaltation glorieuse que nous allons célébrer au même lieu où elle s'est accomplie. Rapprochement touchant! L'humiliation et la gloire se rencontrent sur la roche du Calvaire; et sur ce théâtre de tant de douleurs et d'opprobres, la croix nous apparaît exaltée et triomphante. A la même place où, l'an 629, le patriarche Zacharie avait montré au peuple la croix reconquise, un autre patriarche, assis sur le même siége, vient adorer avec les pèlerins ce signe de notre salut. Qu'une messe en ce jour, au Golgotha, est touchante, et que la croix y est belle avec ces souvenirs! Nous demandons à Dieu, dans le saint sacrifice, qu'elle soit de nouveau exaltée au sein de Jérusalem où elle est encore captive, qu'elle remonte victorieuse au faîte de ces minarets et de ces coupoles d'où l'a détrônée le croissant, et que, sur les ruines du mahométisme, elle proclame de l'une à l'autre mer le glorieux triomphe de Jésus-Christ *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.*

Après les souvenirs de la croix, ceux de la charité. Ils vont si bien ensemble au Calvaire ! Une conférence de Saint-Vincent-de-Paul a été fondée à Jérusalem ; elle est venue recueillir la charité à sa source, et elle est admirablement placée aux lieux où un Dieu s'est tout donné aux hommes. Les pèlerins ont été invités à assister à l'assemblée générale, qui s'est tenue dans une salle du patriarcat. C'était une bonne fortune pour eux, et nul ne manque à ce pieux rendez-vous de la charité. C'est une belle séance que celle qui réunit à Jérusalem les représentants de plus de vingt conférences de France, de Belgique et d'Angleterre, sous la présidence de monseigneur le patriarche, entouré de son clergé. Nous y voyons avec plaisir les deux consuls de France et d'Autriche, dont le concours est toujours assuré à toutes les bonnes œuvres. Monseigneur Valerga ouvre la séance par une admirable allocution, dans laquelle il nous montre les rapports mystérieux qui existent entre le pèlerinage et la charité. Le pèlerin vient honorer aux lieux saints les vestiges sacrés du Sauveur ; le membre de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul honore la présence morale du Sauveur dans la personne des pauvres. A Jérusalem, le pauvre tient encore mieux qu'ailleurs la place de Jésus-Christ ; il habite la contrée qu'il a lui-même habitée, il supporte une partie des misères qu'il y a supportées, et les pèlerins ne sauraient mieux compléter leur pieux voyage qu'en s'occupant de l'humanité du Sauveur vivante encore dans la personne des indigents.

Une conférence de Saint-Vincent-de-Paul qui s'inspire de ces pensées touchantes, et qui travaille sous un patronage aussi encourageant que celui de Son Excellence monseigneur le patriarche, ne peut que faire beaucoup de bien et montrer un dévoûment inépuisable. Nous en avons la preuve dans le rapport si intéressant que nous fait le président, M. Lequeux, chancelier du consulat de France. Les besoins sont grands, les ressources restreintes, mais la charité des membres est pleine de zèle et d'activité, et la conférence de Jérusalem, quoique jeune encore, occupe une place honorable à côté de

ses sœurs aînées d'Europe, dans l'apostolat de la charité. Les secours qu'elle distribue s'étendent à tous les cultes. Ainsi, à côté des Latins, des Cophtes, des Arméniens et des Grecs catholiques, il y a des Grecs et des Arméniens schismatiques et même des juifs. J'aime cette largeur de la charité, qui embrasse toutes les sectes, et qui donne ses soins aux infidèles, au même lieu où le Sauveur a donné sa vie pour tous les hommes. Une des grandes causes de la misère de ces contrées, c'est cette oisiveté profonde dans laquelle s'endorment ces populations inactives. La conférence de Saint-Vincent-de-Paul fait de louables efforts pour créer des ateliers de travail, et accoutumer à des habitudes laborieuses les femmes, qui sont restées jusqu'ici étrangères à toute occupation utile. Le président de notre caravane, M. de Guinaumont, prend à son tour la parole; il exprime, au nom des pèlerins, le bonheur qu'ils éprouvent de retrouver à Jérusalem cette famille de frères; il remercie monseigneur le patriarche et les membres de la conférence de l'accueil si fraternel que nous avons reçu, et se fait l'interprète de tous nos vœux pour le succès toujours croissant d'une œuvre qui comprend si bien sa mission. Une attention charmante d'un de ces excellents confrères de Jérusalem couronne dignement cette séance. Il distribue à chaque pèlerin quelques feuilles d'un précieux herbier dans lequel il a recueilli les plantes les plus remarquables de la flore de la Judée. Ces fleurs desséchées ont perdu leur parfum natif et l'éclat de leurs couleurs. Mais il leur reste pour nous le parfum de la charité et le charme des souvenirs [1].

L'après-dînée est consacrée à visiter les vallées qui forment comme un fossé d'enceinte autour de la ville, et à recueillir les souvenirs bibliques qu'elles rappellent. Sortis par la porte de Jaffa, nous descendons dans la vallée de *Gihon*, ou vallée de la Grâce. L'aqueduc, qui est à notre droite, amenait autrefois les eaux des piscines de Salomon, que nous avons déjà

[1] Rapport de M. Domergue, président de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Beaucaire.

vues, au delà de Bethléem; il a été réparé par Ponce Pilate, à qui les Juifs reprochaient de ruiner le trésor afin de construire des aqueducs. La vaste piscine, qui est au dessous, peut être l'étang du Roi, dont parle le livre de Néhémie. La vallée de *Hinnon*, la *Géhenne* biblique, dans laquelle débouche celle de *Gihon*, s'ouvre devant nous profonde, étroite, plantée d'oliviers et de grenadiers. Elle rappelle des souvenirs d'impiété : dans ces jardins, Achaz et Manassé faisaient passer leurs enfants par le feu. Un jour Jérémie achète un vase de potier, prend avec lui les anciens du peuple, les sacrificateurs, et sort dans la vallée des fils d'Hinnon : « Voici « ce que dit, s'écrie-t-il, le Dieu des armées : Je briserai ce « peuple et cette ville comme on brise un vase de potier. » L'effet de cette terrible prophétie se fait encore sentir sur Jérusalem, et en voyant ses ruines on dirait les débris du vase brisé du prophète. Le fond de la vallée de la Géhenne portait le nom de Topheth, souvent mentionné dans nos livres saints. C'est là que Josias détruisit les autels des fausses divinités érigés par des rois impies. Cette vallée, théâtre du culte des idoles, devient l'objet des menaces du prophète, qui annonce qu'elle sera changée en lieu de sépulture : *Sepelient in Topheth*, dit Jérémie. Et quand du fond de cette vallée on lève les yeux, on ne voit autour de soi que des sépulcres vides creusés dans le rocher. C'est sur les flancs de cette colline, au-dessus des tombeaux, qu'est le *champ du potier, qui fut acheté pour la sépulture des étrangers*. Quand on en remue le sol, on y trouve de nombreux débris de vases d'argile cassés qui confirment son nom; il continue à servir à la sépulture des étrangers, et les Arméniens y font inhumer les pèlerins; c'est *Haceldama* ou le champ du sang. Les souvenirs les plus mystérieux se rencontrent dans cette vallée à côté des plus lugubres. C'est là, d'après la tradition, qu'Abraham victorieux rencontra Melchisedech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, qui le bénit, et offrit au Seigneur le pain et le vin, figure lointaine de ce sacrifice que rappelle le champ du sang. Le mont de Sion se redresse abrupte à notre

gauche, avec le château de David ; le mont du *Mauvais Conseil* se lève à droite, portant à son sommet la maison de Caïphe, où se tint contre le Sauveur ce conseil perfide qui a laissé à ce lieu la flétrissure de son nom. C'est là que campa l'armée de Pompée, qui s'empara de la ville. Sur toutes ces hauteurs il y a toujours un souvenir de guerre et les traces du passage d'une armée ennemie.

Nous voici au confluent où viennent se réunir les deux vallées de la Géhenne et de Josaphat. Elles donnent naissance par leur jonction à cette autre vallée, profondément encaissée, qui descend vers la mer Morte et sert de lit au Cédron. Cette construction antique, formée d'énormes blocs, qui est là devant nous, recouvre le puits de Néhémie. Les livres saints donnent à cette source le nom de fontaine de *Rogel*. Nous voyons dans le second livre des *Rois,* que Jonathas et Achimaas étaient près de la fontaine de *Rogel* lorsqu'ils découvrirent la conspiration d'Absalon. C'est dans ce puits profond, qui était alors à sec, qu'à l'époque de la captivité les prêtres cachèrent le feu sacré. Plusieurs années après, Néhémie, que le roi de Perse avait envoyé pour rebâtir la ville, ordonna aux petits-fils de ces prêtres d'aller chercher le feu. Ils ne trouvèrent qu'une eau épaisse et fangeuse. Néhémie leur commanda de puiser cette eau et de la répandre sur les victimes et sur le bois. Aussitôt le soleil, caché dans les nuages, resplendit, un grand feu s'alluma, et tous furent saisis d'admiration. Les prêtres chantaient des hymnes jusqu'à ce que le sacrifice fût consumé ; et Néhémie adressait au Seigneur une ardente prière pour le rétablissement d'Israël. Le roi des Perses, apprenant cet événement miraculeux, fit élever un temple sur le théâtre de ce prodige, et accorda de grands biens aux prêtres. Néhémie appela ce lieu *Nephtar*, c'est-à-dire, purification [1]. Le nom de cette fontaine se trouve aussi mêlé aux principales époques de l'histoire du peuple juif, depuis le règne de David jusqu'au

[1] Machabées.

retour de la captivité et à la reconstruction des murs de la cité sainte. Cette source s'appelle encore *puits de Job*, *Byr-Eyoub*. Pourquoi ce nom? Il est difficile d'en indiquer la raison. Peut-être faudrait-il, avec plusieurs auteurs, substituer à ce nom celui de Joab, dont l'histoire se rattache à ce lieu. Lorsque les croisés firent le siége de Jérusalem, ce puits fut comblé par les Sarrasins, afin que l'armée chrétienne ne pût pas s'y désaltérer. Il est taillé dans le roc, à une très-grande profondeur. Pendant l'été, les eaux sont très-basses, comme nous avons pu nous en convaincre. On nous dit que pendant l'hiver elles montent jusqu'à la surface, et se déversent dans la vallée. Il est probable que cette source est alimentée par les filtrations souterraines de la fontaine de Siloë. Peut-être même existerait-il un canal de communication.

Les jardins qui sont entre cette fontaine et la piscine de Siloë formaient autrefois le jardin du Roi, dont parle l'Ancien Testament. Le prophète Jérémie raconte que Sédécias et les gens de guerre, voyant la ville prise, s'échappèrent pendant la nuit, au-dessus du jardin du Roi, et prirent le chemin de la plaine. Ce jardin royal n'a rien conservé de sa magnificence primitive; il y a peu d'ombrages, et l'on n'y voit que quelques Arabes qui arrosent quelques rares légumes.

Nous arrivons à la célèbre piscine de Siloë. On nous montre à gauche un arbre qui, d'après la tradition, indique la place où Isaïe fut scié en deux. C'est ainsi que ce peuple cruel récompensa le plus éloquent de ses prophètes. Ce lieu est vénéré par les musulmans, qui y font leurs prières. C'est à cette piscine que le Seigneur envoya l'aveugle de naissance en lui disant : « Va, et lave-toi dans la piscine de Siloë. » Il y alla donc, se lava, et revint ayant recouvré la vue. Les pèlerins prennent de cette eau et s'en lavent les yeux en mémoire de ce miracle. Il y avait autrefois une église dédiée au Sauveur illuminateur. Il n'y a plus que des ruines. Aussi, que d'aveugles encore qui auraient besoin d'être illuminés! Les eaux de cette source coulent toujours lentement et sans bruit, comme au temps du prophète Isaïe. « Ce peuple, dit-il,

« a méprisé les eaux de Siloë qui coulent doucement et en « silence, *quæ vadunt cum silentio;* et voilà que le Seigneur « fera fondre sur lui les eaux du fleuve, fortes et abondantes; « ce sera le roi des Assyriens et toute sa puissance. Et ce « fleuve montera sur ses rives et inondera Juda. » (Isaïe, 8.) Il y a bien des peuples qui méprisent toujours ces eaux paisibles qui coulent silencieusement, et auxquels le ciel envoie comme des fleuves impétueux qui entraînent tout dans leurs débordements. C'est le passage de la justice de Dieu. C'est près de cette source que s'écroula cette tour dont le Sauveur a dit : « Pensez-vous que ces dix-huit sur qui la tour de Siloë est tombée, et qu'elle a écrasés, fussent plus coupables que tous les habitants de Jérusalem? » Ce sont des souvenirs de châtiment et de miséricorde que rappelle cette source.

Une anecdote piquante se rattache à la fontaine de Siloë. Cette source est intermittente, mais irrégulièrement; elle a donc un double mouvement de flux et de reflux, qui fait qu'elle est quelquefois des heures entières sans couler, ce qui n'étonne point des gens accoutumés à ce phénomène. Mais il arriva, il y a quelques années, que le reflux ayant duré beaucoup plus longtemps qu'à l'ordinaire, les habitants de Siloë, qui n'ont point d'autre eau pour boire et pour arroser leurs jardins, commencèrent à s'alarmer, dans la crainte que le cours de la source n'eût pris une autre direction. Un rassemblement considérable s'était formé autour de la piscine, attendant avec une grande anxiété le retour de la source, et manifestant de vives craintes. Voilà que tout à coup quelque chose d'animé, ayant une forme humaine, s'agite à l'ouverture de la fontaine, et s'avance vers le groupe de spectateurs. C'était le bon abbé Desmazures, cet infatigable pèlerin qui a si longtemps vécu à Jérusalem, et qui n'a pas laissé dans cette ville et dans le voisinage une pierre qu'il n'eût remuée, un trou où il n'eût fureté. Il avait exploré le souterrain qui met en communication la fontaine de Marie avec la source de Siloë, et il s'était hardiment engagé tout seul dans l'étroit conduit qui traverse la colline. Il avait

marché dans une obscurité profonde, se frayant avec peine un passage dans cette voie souterraine. Quand il sortit, il était couvert de boue de la tête aux pieds, et avec sa barbe limoneuse, sa robe traînée dans la vase, sa tête coiffée de toiles d'araignée, il était affreux à voir. Les Turcs effrayés le prirent pour un mauvais génie qui avait tari la source, et ils commençaient à fuir. Mais revenus bientôt de leur première frayeur, ils se saisirent du pauvre M. Desmazures. Le Père, surpris de cet accueil dont il ignore la cause, s'agite et se démène avec une étrange énergie pour se soustraire au danger. Vains efforts! On s'ameute contre lui avec d'horribles vociférations et des menaces. Déjà les pierres et les coups commençaient à pleuvoir, lorsque son bonheur voulut que l'eau reparût aussitôt et reprît son cours ordinaire. A l'instant la reconnaissance succède à l'emportement; ces hommes ne voient plus en lui qu'un génie bienfaisant, et ils s'empressent autour du bon Père pour lui baiser les mains et les vêtements en signe de gratitude.

Nous voyons plus haut la *fontaine de la Vierge Marie*, ainsi nommée parce que la tradition raconte qu'elle y venait puiser de l'eau quand elle était à Jérusalem. Elle est un objet de vénération pour les musulmans comme pour les chrétiens. J'aime la pensée pieuse qui a donné à cette source, comme à d'autres de la Palestine, le nom de Celle qui a été la source féconde de tant de bénédictions et de grâces. Intermittente comme la piscine de Siloë et correspondant avec elle par un canal, cette fontaine est souterraine; on y descend par un large escalier de vingt-six marches. Comme c'est la seule source de Jérusalem, nous y trouvons un grand nombre de femmes qui viennent puiser de l'eau. Elles l'emportent dans des outres dont on charge des ânes. Pendant le siége de Jérusalem, les croisés se pressaient haletants auprès de cette fontaine et de celle de Siloë, qui ne pouvaient suffire aux besoins de l'armée, et souvent ils se disputaient les armes à la main quelques gouttes d'une eau fangeuse. Un jeune Arabe, qui s'est constitué le gardien de cette source, veut

rançonner les pèlerins, et réclame un bakchis qui lui est refusé. Il nous poursuit de ses injures et de ses malédictions. Au temps passé, il y aurait ajouté des coups de pierre.

En face de la piscine de Siloë, sur la pente raide du *mont du Scandale*, s'élève le village de Siloan, avec ses maisons grises et ses grottes creusées dans le rocher. L'aspect en est pittoresque. Ses habitants ont bâti leurs maisons sur d'anciens sépulcres. Ainsi les tombeaux d'autrefois sont les demeures d'aujourd'hui, et les morts ont fait place aux vivants. On montre à côté le lieu où Judas se pendit, triste souvenir qui ajoute à la désolation de cette colline maudite. C'est là que Salomon, dans ses égarements, avait fait bâtir des temples aux fausses divinités des femmes étrangères qu'il avait épousées. De là le nom de montagne de Scandale, *mons Offensionis*, qui est resté comme un souvenir d'opprobre à ce lieu. M. de Saulcy pense qu'un petit monument monolithe, qu'on voit à côté du village, et qui ressemble aux édicules égyptiens, pourrait bien être un *Sacellum* que la princesse égyptienne, qui était la première épouse de Salomon, avait consacré au culte de ses dieux. Ce haut-lieu, qui avait été souillé par les abominations de l'idolâtrie, était bien fait pour voir la mort de Judas. Le disciple qui avait trahi son divin maître devait mourir sur le mont du Scandale.

Nous sommes dans la célèbre vallée de Josaphat, qui rappelle de si funèbres souvenirs. On reconnaît la vallée de la désolation, des larmes et de la mort. C'est une gorge profonde, enfermée entre le mont Moriah et celui des Oliviers, courant du nord au sud. Ses deux pentes sont couvertes de dalles funéraires. Sous les murs de la ville, ce sont les tombeaux des Turcs; sur le revers opposé, ce sont les tombes des juifs, qui viennent de l'orient et de l'occident acheter un peu de terre pour y dormir à côté de leurs pères. « Les pierres du cimetière juif se « montrent au loin comme un amas de débris, au pied de la « montagne du Scandale, sous le village de Siloan. On a « peine à distinguer les masures de ce village des sépulcres « dont elles sont environnées. A la tristesse de Jérusalem,

« dont il ne s'élève aucune fumée, dont il ne sort aucun bruit ;
« à la solitude des montagnes, où l'on n'aperçoit pas un être
« vivant, au désordre de toutes ces tombes fracassées, bri-
« sées, demi-ouvertes, on dirait que la trompette du jugement
« s'est déjà fait entendre, et que les morts vont se lever dans
« la vallée de Josaphat[1]. »

Cette vallée est traversée par un torrent qui porte un nom funèbre comme elle, le torrent de Cédron. Son lit pierreux est presque toujours desséché. Il ne rappelle que des souvenirs de tristesse. David le passa en pleurant, les pieds nus et la tête voilée, pour s'enfuir au désert, devant la révolte de son fils, avec un petit nombre de serviteurs fidèles. Les rois Ézéchias et Josias y jetèrent les cendres des idoles qu'ils avaient livrées aux flammes, et le Sauveur le traversa douloureusement quand il fut traîné de Gethsémani devant les tribunaux de Jérusalem. Aussi c'est bien à juste titre que ce torrent porte le nom de Cédron, qui veut dire douleur et tristesse.

Tous les habitants de Jérusalem, les musulmans aussi bien que les juifs et les chrétiens, placent d'un commun accord la scène du jugement dernier dans l'étroite vallée de Josaphat. « J'assemblerai toutes les nations, dit le Seigneur dans le « prophète Joël, et je les ferai descendre dans la vallée de « Josaphat, et là, j'entrerai en jugement avec elles... Que les « nations se lèvent, qu'elles montent dans la vallée de Josa- « phat, car j'y serai assis pour les juger toutes[2]. » Le nom de vallée de Josaphat, qui signifie en hébreu *vallée du Jugement*, peut bien être pris ici dans un sens métaphorique, et ne pas être appliqué à cette étroite vallée qui s'ouvre au-dessous de Jérusalem. Cette parole ne désigne pas rigoureusement un lieu déterminé. En quelque vallée que ce soit que Jésus-Christ convoque les hommes pour les juger, ce sera toujours la vallée de Josaphat, c'est-à-dire du Jugement. Pour moi, j'accepte l'interprétation littérale comme plus en rapport avec la sombre désolation de ces lieux. Je me rap-

[1] Chateaubriand.
[2] Joël, chap. 3.

pelle que les deux anges qui apparurent aux apôtres sur le mont des Oliviers, après l'ascension du Sauveur, leur dirent que Jésus descendrait des cieux de la même manière qu'ils l'y avaient vu monter. La pensée du jugement semble être associée avec le lieu du triomphe du Sauveur. Je lis ensuite dans le prophète Zacharie : « Le Seigneur se tiendra debout « sur la montagne des Oliviers, qui est en face de Jérusalem, « du côté de l'orient, et le mont des Oliviers sera fendu par « le milieu, vers l'orient et vers l'occident, par une grande « vallée abrupte, et la moitié de la montagne se retirera vers « l'aquilon, et l'autre moitié vers le midi..... et le Seigneur, « mon Dieu, viendra, et tous les saints avec lui[1]. » N'est-ce pas là comme un complément de la prophétie de Joël, et n'est-elle pas faite pour la vallée de Josaphat cette image grandiose de la puissance de l'Éternel, apparaissant au sommet du mont des Oliviers comme sur un trône, partageant en deux les montagnes, et ouvrant dans leurs vastes flancs séparés cette vallée immense qui se déroule au loin, et qui voit se presser dans son large sein les flots des générations ressuscitées? Si l'on cherche un théâtre pour le grand jugement, en existe-t-il un plus solennel en face de tous ces lieux qui ont été témoins des opprobres et des souffrances de l'Homme-Dieu? La vallée de Josaphat cesse d'être étroite; elle se dilate et s'élargit sous le doigt de Dieu, et devient assez vaste pour contenir toutes les générations de la terre.

Quatre monuments funèbres sont adossés aux flancs de la vallée, du côté du mont des Oliviers : ce sont les tombeaux de Zacharie, de Josaphat, d'Absalon, et la grotte des Apôtres ou tombeau de saint Jacques. Celui d'Absalon présente un cachet d'originalité et de grandeur qui lui assigne une date très-reculée et confirme la tradition qui veut que ce tombeau ait été construit par Absalon lui-même. Qu'on se figure un cube pris dans la masse du rocher, dont il est séparé par un vide creusé de main d'homme, et orné de colonnes et de pilastres.

[1] Zacharie, chap. 14.

Des moulures au profil largement accentué décèlent une ressemblance de l'art judaïque avec celui des Égyptiens. Ce dé est surmonté d'une pyramide formée de blocs rapportés, et terminé par un bouquet de palmes. Ne serait-ce pas là ce monument dont parle la Bible? « Absalon avait dressé pour « lui de son vivant un cippe dans la vallée du Roi, car, disait-« il, je n'ai point de fils pour rappeler le souvenir de mon « nom; et il avait appelé le cippe de son nom, et on l'appelle « encore d'Absalon jusqu'à ce jour. » Nous remarquons un tas considérable de pierres autour du tombeau d'Absalon; en voici la cause. La mémoire de ce fils rebelle est en exécration parmi les Arabes, et il ne passe pas une femme dans ce sentier qui ne ramasse un caillou et ne le jette, en signe de malédiction, contre la tombe du fils révolté, tant le sentiment de l'autorité paternelle est en honneur au sein de ces populations! Le monument qui porte le nom de tombeau de Josaphat, et qui est à moitié engagé dans des décombres, n'a point servi à la sépulture de ce roi; il fut enseveli avec ses aïeux. Le tombeau de saint Jacques est une crypte creusée dans le rocher. Il s'ouvre du côté de la vallée par un beau vestibule, soutenu sur deux colonnes et deux demi-pilastres doriques pris dans la masse du roc. La tradition rapporte que c'est là que se cachèrent les apôtres, quand ils virent leur divin Maître saisi par Judas et ses satellites, et que plus tard le corps de saint Jacques, premier évêque de Jérusalem, qui avait été précipité du haut du temple, y fut enseveli. Le monument de Zacharie présente une grande ressemblance avec celui d'Absalon; il n'en diffère que par le couronnement pyramidal qui le surmonte et qui est entièrement monolithe. C'est une masse que l'on a isolée du rocher et ornée de sculptures. Il a dû servir de sépulture à Zacharie, fils de Barachie, tué par les Juifs entre le temple et l'autel.

Remontons maintenant jusqu'au pied de cette longue muraille qui couronne le mont Moriah. Un arbuste épineux croît le long du sentier que nous suivons, une espèce de nerprun, *paliurus spinæ Christi* : c'est de ses branches

flexibles qu'aurait été tressée la couronne du Sauveur ; nous en recueillons quelques rameaux armés d'épines. La partie orientale du rempart, dont nous venons d'atteindre la base, offre une étude curieuse à l'archéologue ; nous y voyons des restes de constructions qui doivent remonter jusqu'à Salomon. Ces blocs énormes, de neuf mètres de longueur, taillés en bossage, sont évidemment contemporains du premier temple. On les retrouve sur une assez grande étendue. Ces larges assises, si solidement établies, étaient bien faites pour braver les siècles ; elles donnent une haute idée de la grandeur qui devait caractériser les constructions de Salomon. C'est là que nous rencontrons une porte murée de l'époque juive, comme l'indique l'ornementation végétale, essentiellement hébraïque, qui la distingue : c'est la porte Dorée, par laquelle le Sauveur fit son entrée triomphante à Jérusalem ; elle est appelée la Belle Porte, *Porta speciosa*, dans les Actes des Apôtres. «Un jour, Pierre et Jean montaient au temple pour assister à la prière de la neuvième heure. Et il y avait un homme, boiteux de naissance, que l'on portait et que l'on plaçait tous les jours à la porte du temple, qu'on appelle la Belle Porte, afin qu'il demandât l'aumône à tous ceux qui entraient dans le temple. Cet homme, voyant Pierre et Jean qui allaient entrer dans le temple, les priait de lui donner quelque aumône. Et Pierre lui dit : «Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je « vous le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous « et marchez. » Il se leva à l'heure même, se tint ferme sur ses pieds, et il entra dans le temple, marchant, sautant et louant Dieu [1]. » Quand viendra le jour où la religion pourra faire lever, par la vertu toute-puissante du nom de Jésus, tous ces pauvres infirmes de l'erreur et du schisme, ces juifs, ces musulmans, ces sectes schismatiques qui sont couchées le long du temple, non loin de la Belle Porte, comme ce boiteux que guérit saint Pierre ! Au temps des croisades,

[1] Actes des Apôtres, chap. 3.

cette porte était appelée *portes Oires*, qui n'est qu'une altération du nom que lui donne saint Luc dans les Actes des Apôtres, ὡραία πύλη. Elle était murée, lit-on dans un manuscrit des *Assises de Jérusalem*, et nul n'y passait que deux fois par an, qu'on la *desmurait*. Et *allait-on à pourcession le jour de Pasques flories pource que Jhesu Cris y passa à cel jour*, et aussi le jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, parce que ce fut par cette porte que l'empereur Héraclius, vainqueur des Perses, rapporta la vraie croix à Jérusalem. Les musulmans l'ont murée, parce qu'une tradition, répandue parmi eux, raconte que c'est par cette porte que les chrétiens s'empareront un jour de Jérusalem. Ce qui a pu donner lieu à cette tradition, c'est que les croisés pénétrèrent dans la ville près de la porte Dorée, qui dut être ouverte aux assiégeants par les premiers guerriers qui parvinrent à s'en rendre maîtres. Qu'elle s'ouvre de nouveau, cette porte, et qu'ils se hâtent d'arriver ces nouveaux croisés qui doivent affranchir la cité sainte du joug de l'islamisme ! Qu'ils viennent, non avec le glaive qui tue, mais avec les armes pacifiques de la foi, et que par eux Jérusalem devienne la conquête du christianisme. Je lis dans le prophète Ézéchiel, au sujet de la porte extérieure du sanctuaire qui regarde du côté de l'orient : « Cette porte sera fermée ; elle ne s'ouvrira « point, et nul homme n'y passera, parce c'est par elle que « le Seigneur, le Dieu d'Israël, est entré, et elle demeurera « fermée[1]. » Or, cette porte Dorée, qui reste murée, ne serait-elle pas l'accomplissement de cette prophétie ; ne serait-ce pas parce que le Seigneur y est passé en triomphe, au milieu des joyeuses acclamations et des *hosanna* du peuple, qu'elle demeure fermée? Saluons-la comme l'arc de triomphe de Jésus-Christ, et appelons de tous nos vœux le jour où il y passera de nouveau, dans une ovation solennelle, pour régner à jamais sur Jérusalem.

[1] Ézéchiel, chap. 44.

CHAPITRE IX.

A M. l'abbé Eugène Pistre, de la Société de Saint-Sulpice.

JÉRUSALEM. — MONT SION.

Tour de David.—Emplacement du palais d'Hérode le Grand.—Maison du grand-prêtre Anne.—Grand couvent des Arméniens et église du martyre de Saint-Jacques. — Quartier des lépreux. — Porte de Sion. — Maison de Caïphe. — Cénacle. — Lieu de la mort de la Sainte-Vierge. — Cimetières chrétiens.

Jeudi, 15 septembre.—Il ne nous restait qu'un quartier de Jérusalem à visiter, celui de Sion. Ce n'était pas le moins fécond en souvenirs, puisque le nom du Sauveur s'y associe avec celui de David. Sion! c'est le lieu des inspirations du roi-prophète; c'est là qu'il a chanté la gloire de l'Éternel, la magnificence de ses œuvres, sa bonté et sa miséricorde pour les hommes, les opprobres et la gloire du Messie. Quand on parcourt cette colline, on prête l'oreille, et l'on croit entendre comme un écho de ces chants inspirés. La harpe harmonieuse semble encore frémir et redire les accents du prophète, et l'on répète au fond de son âme quelques versets de ces psaumes ravissants où l'inspiration se révèle dans tout son élan.

Voici à notre droite l'antique tour de David, dont la masse imposante nous avait frappés le jour de notre arrivée à Jérusalem; elle est majestueusement assise sur ses fondations juives; c'est le plus ancien monument que possède cette cité. La base, composée d'énormes blocs en bossage, remonte au roi dont elle porte le nom : une tradition constante la lui attribue. C'est évidemment le caractère saillant de la forte architecture de cette époque. Hérode la fit restaurer, et lui donna le nom de son ami Hippicus. Au temps des croisades, les rois latins durent y établir leur résidence. Les monnaies de cette époque ont pour type une tour avec cette légende : *Turris David*. Elle portait alors le nom de château des Pi-

sans. Elle est aujourd'hui occupée par un poste turc : c'est là que devait s'appuyer le palais bâti par David sur la montagne de Sion, et Salomon devait avoir élevé à côté cette belle maison de cèdre où resplendissait toute la magnificence orientale ; de là les noms de *Cité de Dieu*, *Palais du Roi*, *Trône de David* donné à cette colline.

En face de la tour de David s'élevait le palais d'Hérode, qui ne rappelle que des souvenirs de crime et de sang. Le protestantisme anglo-prussien y a fait bâtir un temple vaste et somptueux, dans le style gothique. Il me semble qu'il a mal choisi l'emplacement, et qu'il n'aurait pas dû construire cet édifice sur des ruines auxquelles une sorte de malédiction demeure attachée.

Nous voyons au delà du temple protestant, sous un passage voûté, un fût de colonne brisé et des vestiges d'anciennes constructions qui formaient autrefois cette porte de fer dont parlent les Actes des Apôtres, par laquelle saint Pierre, lorsque l'ange du Seigneur l'eut miraculeusement délivré de ses chaînes et de la prison, rentra dans la ville. Il reste toujours dans les rues de Jérusalem quelques fragments de pierre pour rendre témoignage au récit de nos livres saints. Le prince des Apôtres alla frapper à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où plusieurs fidèles étaient assemblés et priaient [1]. C'est encore là une nouvelle preuve que le Calvaire, qui est contigu à la prison de saint Pierre, se trouvait hors de la ville, puisque le prince des Apôtres ne put arriver à la maison de Marc qu'en entrant par cette porte. Or, cette maison, où Pierre fut accueilli après sa délivrance, est aujourd'hui un couvent qui appartient aux Syriens jacobites. Cette secte ne professe point la foi de Pierre dans toute sa pureté ; elle est malheureusement engagée dans les erreurs de Nestorius et d'Eutychès.

Le quartier dans lequel nous sommes entrés appartient aux Arméniens, qui sont les plus riches et qui possèdent les

[1] Actes des Apôtres, chap. 12.

plus beaux édifices de Jérusalem : c'est là que se trouve la maison du grand-prêtre Anne, devant lequel fut d'abord conduit le Sauveur. Ce lieu fut témoin de bien des outrages dont fut abreuvé le divin accusé, et les pèlerins y déposent les hommages de leur foi. Nous cueillons quelques branches d'un antique olivier auquel la tradition prétend qu'aurait été attaché le Sauveur. La maison du grand-prêtre est occupée par un couvent de religieuses arméniennes. Leur église est belle, et nous nous y sommes agenouillés pour vénérer celui qui fut traduit dans ce lieu comme un malfaiteur. Nous avançons dans cette course pieuse, l'Évangile à la main, de souvenir en souvenir et d'émotion en émotion.

A côté est le couvent des Arméniens, le plus grand et le plus beau de Jérusalem ; il contraste par sa richesse fastueuse avec l'aspect si pauvre des autres établissements de la cité. On dirait un palais plutôt qu'une simple demeure de religieux : une large cour intérieure s'ouvre entre le couvent et l'église, et un immense jardin enferme de toutes parts ces vastes constructions. L'église, d'une rare magnificence, est dédiée à saint Jacques le Majeur, frère de saint Jean l'Évangéliste, qui fut mis à mort par Hérode Agrippa. Elle est à trois nefs, ornée de peintures murales et surmontée d'un haute coupole. Une petite chapelle à gauche indique le lieu où cet Apôtre fut décapité : c'était alors la place du marché public. Nous nous agenouillons sur ce sol rougi du sang du martyr, et nous baisons avec respect la tombe de marbre qui rappelle le lieu où tomba la tête du saint. Cette église appartenait autrefois à l'Espagne, qui avait voulu honorer à Jérusalem, par ce beau monument, la mémoire de ce saint Apôtre, dont elle est fière de posséder les précieuses reliques à Compostelle, où elles ont été transportées. Cette nation a été dépossédée par les Arméniens, qui, malgré la douceur de leur caractère, se sont quelquefois associés aux usurpations des Grecs schismatiques.

Les religieux que nous rencontrons dans le vestibule ont un air bienveillant, et l'un d'eux nous invite à mon-

ter dans les appartements du patriarche de leur nation. Nous entrons dans une salle richement décorée, et nous voyons un vénérable vieillard à physionomie ouverte, à barbe blanche, revêtu d'une robe de soie aux larges plis ; il nous accueille avec un air de bonté et nous invite à nous asseoir sur le divan. Nous le saluons, et la conversation s'engage à l'aide des interprètes. Le patriarche nous assure qu'il a de vives sympathies pour la France, qu'il aime à voir des Français, et voilà que, sur un signe qu'il fait, un de ses prêtres lui apporte d'un air mystérieux un tableau qu'il nous montre avec un vrai sentiment de satisfaction; c'est le portrait de l'empereur des Français. Nous le remercions de cette attention délicate, et le portrait passe de main en main, à la grande joie du bon patriarche, qui jouit de notre surprise. Il est vrai qu'on nous a dit après que ce prélat schismatique, d'humeur accommodante, possédait chez lui la collection complète des portraits de tous les souverains de l'Europe, et qu'il prenait plaisir à ménager une semblable surprise aux pèlerins de chaque nation. Cela ne prouve que du savoir-vivre. Mais voici qui est plus significatif, et qui montre de quel côté se tournent les sympathies et les espérances de tous les schismatiques de Jérusalem. Au milieu de tous ces portraits, il en est un plus riche que tous les autres, orné de brillants et entouré d'une sorte de culte, c'est celui de l'empereur de Russie. On se garde bien de le montrer aux Français, mais on le présente aux pèlerins des nations schismatiques comme le protecteur des lieux saints et le futur maître de Jérusalem. On se doute bien de quelle main vient ce portrait : l'or de la Russie est partout en Orient.

Nous savourons le café du patriarche et ses confitures, qu'on nous sert sur des plateaux d'argent ; les tchibouks circulent comme complément de l'hospitalité orientale, et nous remercions notre hôte généreux, en lui disant que l'accueil si gracieux qu'il nous a fait sera un des plus doux souvenirs de notre pèlerinage. Je crois qu'il nous donnerait volontiers sa bénédiction ; mais nous n'avons que faire de

celle des prélats schismatiques; une seule a du prix pour nous à Jérusalem, celle de notre bien-aimé patriarche. Cet homme nous a paru bon et inoffensif, et nous nous sommes demandé comment il avait pu se trouver mêlé à quelques démarches blessantes pour le patriarche latin; mais nous avons appris que le patriarche schismatique des Grecs exerçait sur lui une pression tyrannique, et le forçait à s'associer à des mesures contre les catholiques, mesures qu'au fond du cœur il devait réprouver. Ainsi monseigneur Valerga l'avait prié de consentir à ce qu'il célébrât au Saint-Sépulcre une messe solennelle pour les pèlerins : il s'y était prêté de bonne grâce; mais l'intolérant patriarche des Grecs l'apprenant, le gourmande, et le force à retirer son consentement.

A côté du couvent sont de vastes hospices à l'usage des pèlerins arméniens. On en construit à grands frais un nouveau d'une grande étendue; c'est peut-être le seul édifice qui soit en construction à Jérusalem. On bâtit si peu dans cette ville de ruines! Les pèlerins affluent dans ces hospices; ils sont fort riches, et ils laissent aux religieux d'abondantes aumônes : c'est ce qui explique les grandes ressources que possède ce couvent.

Voici, auprès de la porte de Sion, le spectacle le plus navrant que présente Jérusalem; c'est le quartier des lépreux. Représentez-vous une étroite enceinte qui renferme quelques misérables petites cabanes de boue : c'est là que sont parqués, loin de la société, ces infortunés, comme un troupeau immonde. Des pèlerins catholiques ne pouvaient pas passer à côté de ces malheureux sans les visiter et sans leur donner quelques marques d'intérêt. Nous pénétrons dans cette léproserie, dont des chiens hargneux et maigres nous disputent l'entrée. Nous voyons de petites huttes de terre d'où sortent quelques êtres horriblement défigurés qui nous tendent la main : nous y laissons tomber quelques piastres, avec quelques marques de compassion. Les uns ont la figure et les mains rongées par des ulcères; il paraît que les diverses articulations des membres tombent successivement sous l'ac-

tion dissolvante du mal. Nous en voyons qui ont perdu tous leurs doigts. D'autres ont la peau calleuse, couverte de pustules blanches et les pieds enflés. Pauvres créatures, qui assistent toutes vivantes à la décomposition de leurs corps, et qui ne peuvent conjurer les ravages du mal! Oh! quand la charité viendra-t-elle recueillir ces proscrits de la société, et leur donner les soins dévoués qu'ils ne connaissent pas!

Nous sortons par la porte de Sion, et nous visitons un nouveau couvent d'Arméniens bâti sur l'emplacement de la maison de Caïphe. Ici, que d'émouvants souvenirs! C'est dans cette cour que Pierre renie son maître à la voix d'une servante. Voyez-vous dans l'église cet obscur réduit à côté de l'autel? on l'appelle *la prison du Christ*, parce qu'il y fut attaché pendant la nuit cruelle qu'il passa chez le grand-prêtre. Que d'outrages dont fut abreuvé le Sauveur en ce lieu, depuis ceux des soldats qui lui bandaient les yeux et le frappaient au visage en disant: « Devine qui t'a frappé, » jusqu'à ceux de Caïphe, qui l'accuse d'avoir blasphémé! Nous tombons à genoux dans cette église, déposant partout un baiser, une prière, comme une expiation de tant d'insultes et de tant d'opprobres. Nous voudrions nous y traîner pieusement, promenant nos genoux, nos lèvres et notre cœur sur ce sol qu'ont touché les pieds du Sauveur. Quand, après le chant du coq, Jésus eut laissé tomber sur Pierre ce regard mystérieux qui le toucha, Pierre sortit de cette cour où nous sommes, et il pleura amèrement. Nous voyons plus loin, à l'extrémité orientale du mont Sion, la grotte dans laquelle il se retira, et répandit des larmes amères au souvenir de son triple reniement. Cette petite grotte cachée était bien faite pour les larmes du repentir.

Entrons maintenant dans le lieu le plus saint et le plus digne de vénération de cette colline, le Cénacle. Ici encore que de touchants souvenirs! C'est dans cette salle grande et meublée, *cænaculum magnum stratum*, que le Sauveur célèbre la dernière cène avec ses disciples et institue la divine Eucharistie. C'est là encore que, le soir même du jour de sa résurrec-

tion, il apparaît à ses Apôtres, qui étaient enfermés par crainte des Juifs, et leur apporte un triple souhait de paix. Huit jours après, il s'y montre à Thomas, qui avait refusé de croire à sa première apparition. « Portez ici votre « doigt, et regardez mes mains, lui dit le divin Ressuscité ; « approchez aussi votre main, et mettez-la dans mon côté ; « et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. » Puis, le cinquantième jour après la résurrection, un grand bruit se fait entendre dans ce lieu, comme d'un vent impétueux. Les Apôtres, réunis dans cette salle, persévéraient dans la prière : Marie était avec eux. Ils virent paraître des langues de feu qui se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux; et aussitôt ils furent remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues. Nous voilà dans ce lieu auguste, témoin de tant de merveilles. Nous sommes émus; nous croyons entendre la douce voix de Jésus disant à ses disciples : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; » nos oreilles sont comme frappées de ce bruit mystérieux venu du ciel, qui remplit ce lieu à la descente du Saint-Esprit. Nous nous agenouillons sous les yeux des musulmans gardiens de cette demeure, et nous récitons avec ferveur le *Pange lingua* et le *Veni Creator*, pour honorer le souvenir des deux grands mystères qui s'y sont accomplis.

Un lieu consacré par d'aussi précieux souvenirs était bien fait pour devenir le premier temple chrétien de Jérusalem ; aussi l'histoire des premiers jours de l'Église de cette ville est-elle tout entière dans cette enceinte. Saint Jacques le Mineur y fut établi premier évêque de la Jérusalem nouvelle ; les sept premiers diacres y reçurent l'imposition des mains des Apôtres, et saint Pierre y présida le premier concile qui a servi de modèle à tous les autres. C'est bien là le berceau de l'Église, et il me semble la voir sortir du Cénacle, tenant dans ses mains la divine Eucharistie, le front rayonnant de ces mystérieuses langues de feu descendues du ciel, escortée de ses diacres et de ses Apôtres, et marchant à la conquête du monde. Quand, agenouillé sur ces dalles, on recueille ces

souvenirs ; quand on repasse dans sa pensée toutes les merveilles accomplies en ce lieu, on ouvre son cœur, et on cherche à aspirer en quelque sorte par tous les pores de l'âme les impressions mystérieuses qui s'échappent de cette enceinte.

Ce lieu, si cher à la piété chrétienne, était occupé depuis la fin du treizième siècle par les enfants de Saint-François, que Dieu suscitait, comme de nouveaux croisés, pour défendre la Terre-Sainte par les armes de la prière, et quelquefois par le martyre. Vers le milieu du quatorzième siècle, la reine Sanche de Sicile, qui avait acheté les saints lieux du sultan d'Égypte, fit construire un beau couvent, à côté du cénacle, et, dans sa pieuse munificence, y attacha une dotation pour l'entretien de douze religieux. Cet acte de propriété ne les mit pas à l'abri des vexations odieuses de l'administration musulmane, qui n'a laissé en Palestine que des souvenirs de rapacité et de persécution. Plusieurs fois ces moines intrépides se virent insultés, rançonnés, jetés dans les cachots, et les têtes de plusieurs d'entre eux tombèrent sous le cimeterre des Turcs. Quand l'orage était passé, ils retournaient au poste périlleux qui leur était confié, et de nouvelles recrues venaient remplacer les martyrs. L'année 1561 vit se consommer une iniquité révoltante, et cette iniquité se perpétue encore comme une honte pour l'autorité musulmane qui l'a sanctionnée. Un musulman vint un jour menacer les Franciscains, s'ils ne lui donnaient pas une forte somme d'argent, de les dépouiller de leur couvent du mont Sion, sous prétexte que c'était le tombeau de David, un des patriarches les plus vénérés de l'islamisme. Les Pères ne prirent point au sérieux une semblable menace. Ils ne pouvaient croire au succès d'une aussi grossière impudence, et cependant elle ne réussit que trop ; car jusqu'ici, il faut l'avouer, les chrétiens n'ont trouvé dans les agents du gouvernement turc que d'avides spoliateurs, et presque jamais des juges. Sur la plainte du musulman, l'autorité, arbitraire et inique, eut la lâcheté de chasser quelques pauvres moines du Cénacle, prétendant que c'était un lieu fort d'où l'on pourrait facilement s'emparer de Jérusalem,

et qu'il ne convenait point que des *chiens* de chrétiens possédassent le tombeau du grand prophète David. Le Cénacle, par une profanation qui révolte toute âme chrétienne, fut converti en mosquée, et des santons fanatiques occupent la place des Franciscains. Cette usurpation, qui rivalise avec celle des Grecs, existe encore, et il nous a fallu acheter à des musulmans le droit d'aller nous agenouiller un instant dans cet ancien sanctuaire. J'espère bien que la France saura faire comprendre à la Turquie qu'un gouvernement s'honore toujours quand il répare, quoiqu'un peu tard, ses injustices.

En sortant du Cénacle on peut suivre, sur le versant oriental du mont Sion, le même chemin que parcourut le Sauveur quand, après avoir célébré la dernière Pâque avec ses disciples, il se dirigea vers le Jardin de Gethsémani. On foule le même sentier où il est passé avec ses Apôtres, continuant cet admirable entretien de la cène, dans lequel il avait épanché son cœur si aimant. Peut-être ce coteau était alors planté de vignobles, et le Sauveur, pour qui tout était un enseignement, y puisa cette belle et simple figure, dans laquelle il se compare lui-même à la vigne, et les Apôtres aux rameaux : *Ego sum vitis, vos palmites*[1].

Le lieu où saint Pierre, après la descente du Saint-Esprit, éleva sa voix au milieu d'une foule nombreuse, ne devait pas être éloigné du Cénacle. Il devait exister, à côté, une place où se pressait la multitude, avide d'entendre ces hommes merveilleux qui parlaient tant de langues; c'est là que devaient se trouver ces trois mille hommes qui se convertirent à la première prédication du prince des Apôtres, et qui reçurent le baptême. Il faudrait encore aujourd'hui une voix puissante qui se fît entendre en ce lieu.

Le roi David fut enseveli, ainsi que plusieurs de ses successeurs, sur le mont Sion. Néhémie, décrivant le circuit des remparts de Jérusalem, parle d'un mur construit auprès de

[1] Saint Jean, chap. 15.

la piscine de Siloë, en face du tombeau de David. Ce passage place le sépulcre du roi sur la partie orientale du mont Sion. Saint Pierre dit, en parlant du prophète David : « Et son sépulcre est parmi nous jusqu'à ce jour; » *Et sepulchrum ejus est apud nos usque in hodiernum diem.* (Act. des Apôtr. II). La tradition a toujours placé ce tombeau au lieu même où s'élève le Cénacle, et les Turcs ne permettent point de descendre dans la crypte de l'ancienne église, parce que c'est là, disent-ils, que repose ce grand prophète. M. de Saulcy a attaqué cette tradition de tous les siècles; il a enlevé au mont Sion la gloire de posséder le tombeau de David, et il l'a placé dans les chambres sépulcrales qui sont au nord de la ville, et qui portent le nom de tombeaux des rois. Son hypothèse, ingénieuse et séduisante, a rencontré d'ardents adversaires. Il n'appartient pas au pèlerin, homme de foi et non de science, d'émettre son opinion dans un semblable débat.

Nous voyons à côté du Cénacle les fondements d'une ancienne église, bâtie sur l'emplacement de la maison où vécut la Sainte-Vierge, après la descente du Saint-Esprit. Le Nouveau Testament se tait sur les dernières années de la mère du Sauveur; il semble, dit Tillemont, que Dieu ait voulu favoriser son humilité dans sa mort aussi bien que dans sa vie. La croyance la plus répandue, la plus conforme aux liturgies de l'Église orientale, est que la Sainte-Vierge finit ses jours à Jérusalem. J'aime cette tradition pieuse, qui fait mourir la mère aux lieux consacrés par la mort de son divin Fils. Le cœur de Marie ne pouvait s'éloigner du Calvaire ni du mont des Oliviers, et sa demeure devait être près du Cénacle, à côté de ce berceau de l'Église naissante; car la place d'une mère est toujours auprès du berceau du nouveau né. C'est sur cette tradition que repose l'authenticité du tombeau de la Sainte-Vierge dans la vallée de Josaphat. Ce disciple bien-aimé à qui le Sauveur, du haut de la croix, avait légué sa mère, demeura auprès d'elle sur la montagne de Sion, comme un fils dévoué, l'entourant des soins respectueux d'une affection pieuse, et c'est après avoir rendu

au ciel ce précieux dépôt, qu'il alla fonder cette belle église d'Éphèse, où sa charité féconde fit éclore une école illustre de docteurs et de saints.

Cette partie du mont Sion était autrefois enfermée dans l'enceinte de la ville. Mais l'architecte qui, par ordre de Soliman, bâtit au seizième siècle la nouvelle ceinture de murailles, la laissa au dehors des remparts. Le Calvaire a pris la place de Sion dans l'enceinte actuelle. N'est-ce pas le symbole de la loi nouvelle, remplaçant la loi ancienne? Il n'y a presque plus aujourd'hui que des ruines sur cette sainte montagne, mais elles sont très-chères au pèlerin, et chaque pierre qu'il interroge redit un souvenir chrétien.

Cette colline, où était autrefois la sépulture des rois de Juda, renferme aujourd'hui les cimetières chrétiens de Jérusalem. Nous visitons celui des catholiques. Il est sans clôture; la jalousie musulmane s'oppose à ce qu'on l'entoure d'un mur. Les tombes sont foulées sous les pieds des passants, et les emblèmes religieux qui les distinguent sont mutilés. Une pierre tumulaire attire nos regards. Elle recouvre la dépouille d'un noble pèlerin français, le comte Charles de Coëstlosquet, mort à Jérusalem le 2 novembre 1852, dans la soixante-huitième année de son âge. Il avait courageusement entrepris, avant nous, malgré le poids des années, le saint pèlerinage, ce vieux chevalier chrétien, digne héritier de l'ardente foi des croisés; il avait visité les principaux lieux de la Terre-Sainte consacrés par quelque souvenir biblique. La veille de sa maladie, il parcourait encore, en fervent pèlerin, la *voie de la captivité* et la *voie douloureuse* qu'avait parcourues le Sauveur. Son pèlerinage était achevé sur la terre, et le ciel accordait à sa ferveur l'insigne récompense d'une sainte mort à Jérusalem. Nous nous agenouillons avec émotion autour de cette tombe, et nous prions pour le repos de son âme. Nous devions à sa mémoire ce témoignage de pieuse fraternité. Ses ossements ont dû tressaillir en entendant la prière des pèlerins français. Qu'il repose en paix sur la colline de Sion, non loin du sépulcre de David, à l'ombre

du Cénacle, à côté de la demeure de la Vierge sainte qui a béni son dernier soupir !

Des ruines, des cimetières, le silence et la solitude, voilà ce que rencontre aujourd'hui le pèlerin sur cette montagne de Sion, où était autrefois l'arche sainte, et où s'élevaient les somptueux palais de David et de Salomon. Elle est aujourd'hui déserte ; ses voies sont dans le deuil : *Viæ Sion lugent.* Sa gloire est tombée avec l'ancien culte. La vie n'est plus là : elle est au Saint-Sépulcre.

CHAPITRE X.

A Monsieur Domergue, pèlerin de la Terre-Sainte, Chevalier du Saint-Sépulcre.

LA MER MORTE. — LE JOURDAIN.

Béthanie. — Tombeau de Lazare. — Campement à la fontaine des Apôtres. — Naby-Mousa, ou tombeau de Moïse. — Halte sur les bords de la mer Morte. — Jéricho. — Fontaine d'Élisée. — Campement. — Messe au bord du Jourdain. — Montagne de la Quarantaine. — Atroûn, lieu du bon Samaritain.

Vendredi 16 septembre. — La course que nous avons projetée à la mer Morte et au Jourdain nous promet de grandes fatigues. Il faut traverser un désert aride, marcher sur un sol inégal et accidenté, affronter les ardeurs d'un soleil brûlant. Mais l'intérêt est plus grand encore que la fatigue, et les pèlerins acceptent gaiement les difficultés de la route. Cette excursion a aussi ses dangers. Les montagnes qui entourent la mer Morte et la vallée du Jourdain sont occupées par des populations arabes qui regardent les voyageurs comme leurs tributaires, et leur accordent, en échange d'une contribution rigoureusement exigée, le droit de visiter ces contrées. Les conditions du libre passage se règlent, avant le départ, avec les scheiks de ces tribus, et le contrat une fois conclu, on peut entreprendre cette course en toute sécurité. Ces Arabes deviennent eux-mêmes votre escorte; ils s'engagent, sur leur tête, à vous protéger contre les périls de la route, et à vous ramener sains et saufs à Jérusalem. Si les voyageurs, comptant sur leurs armes et leur courage, refusent de se soumettre à ce tribut, les Arabes ne tardent pas à les faire repentir de leur témérité. Ils les attendent en embuscade à quelque passage difficile, et leur envoient de loin quelques balles pour les convaincre que la route est peu

sûre, et qu'on ne peut s'y engager sans escorte. Il faut donc nous résigner à les accepter comme guides, et nous laisser protéger par eux pour ne pas nous en faire des ennemis. Le marché est conclu ; le scheik d'Abou-Dish s'engage à nous accompagner avec ses hommes et à nous défendre contre toute attaque des tribus ennemies. Nous pouvons compter sur sa fidélité : l'Arabe est esclave de sa parole.

Une partie de l'escorte qui nous est destinée nous attend sur la route, au dehors de la ville. Leur chef est doué d'une taille gigantesque et de formes vraiment athlétiques. Il porte un long fusil en bandoulière, des pistolets et un yatagan à sa ceinture, et à voir sa démarche fière et résolue, ses muscles vigoureux, sa figure martiale, nous ne pouvons douter qu'au besoin il ne paye bravement de sa personne, et ne nous soit d'un secours efficace en cas de surprise. On dirait un de ces chefs d'autrefois, pareil, par le pouvoir qu'il exerce sur sa tribu, à ceux qu'Abraham défit, avec ses serviteurs, dans la vallée du Jourdain. Il a quelque chose de noble et de fier, sur son superbe coursier, avec son manteau bien drapé, et le mouchoir jaune et rouge, le *kaffié*, que fixe autour de sa tête une corde en poil de chameau et qui flotte sur ses épaules. Le costume des hommes de sa suite est plus simple : armés de fusils et de poignards, ils vont nu-pieds, et portent pour unique vêtement une chemise en toile que retient une ceinture de cuir. Nous admirons les belles proportions de ces corps taillés comme une sculpture antique, la souplesse et l'agilité de leurs membres, qui rivalisent avec celle de nos chevaux. La caravane est allègre; nos chevaux, frais et bien reposés, marchent avec ardeur. Nos Arabes nous précèdent joyeusement, et la longue ligne des pèlerins au manteau blanc se dessine pittoresquement sur les flancs des collines.

On montrait autrefois sur cette route le figuier que Jésus-Christ avait frappé de stérilité, à son retour de Béthanie, parce qu'il n'y avait trouvé que des feuilles. Ce figuier, qui avait séché tout à coup sous la malédiction divine, était

placé le long du chemin; image saisissante de cette stérilité qui devait frapper au cœur le peuple juif, de cet anathème qui devait peser sur lui et le placer sur la route des siècles comme un tronc desséché, sans séve et sans vie. On prétend que les figuiers qui croissent dans le champ où se trouvait l'arbre maudit sont toujours languissants et malades, comme si la malédiction divine s'était étendue jusqu'à eux.

C'est sur ces coteaux que nous traversons qu'existait autrefois le village de Bethphagé. Le Sauveur, quelques jours avant sa passion, s'approchant de ce lieu situé sur le versant méridional du mont des Oliviers, envoya deux de ses disciples et leur dit : « Allez à ce village qui est devant vous ; en y entrant, vous y trouverez un ânon lié, sur lequel nul homme n'a jamais monté ; déliez-le et me l'amenez. » Les disciples l'amenèrent à Jésus, et c'est sur cette humble et pacifique monture qu'il fit son entrée à Jérusalem. Comme il s'approchait de la descente du mont Olivet, les disciples faisaient éclater les transports de leur joie, et ces lieux que nous traversons retentissaient de ces acclamations solennelles : « Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur! paix au ciel et gloire au plus haut des cieux[1] ! » Autrefois, le dimanche des Rameaux, les chrétiens parcouraient en procession ce chemin qu'avait suivi le Sauveur; le prêtre était monté sur une ânesse; les fidèles étendaient leurs vêtements sous ses pas et jonchaient le chemin de branches d'arbres ; on redisait les joyeuses acclamations des disciples, et c'était une image touchante du doux et pacifique triomphe du divin Roi, aux mêmes lieux où il s'était accompli. Bethphagé n'existe plus depuis longtemps; les ruines elles-mêmes ont disparu; quelques figuiers indiquent l'emplacement de ce village et rappellent le nom de Bethphagé, qui, en hébreu, veut dire *maison des figues*.

Nous sommes bientôt à Béthanie, patrie de Lazare, de Marthe et de Marie. Ce village, souvent visité par le Sauveur,

[1] Saint Luc, chap. 19.

est à la distance d'une lieue de Jérusalem. Il porte aujourd'hui le nom du ressuscité, *El-Aazarieh*, ou village de Lazare. Recueillons pieusement les doux souvenirs qu'y a laissés le passage de Jésus. Il s'est reposé sous ces arbres, qui forment encore une ceinture autour de Béthanie. La maison où il était reçu devait être semblable à celles que nous voyons, avec un escalier en dehors et une terrasse servant de toit. Il y a goûté, avec les soins prévenants d'une hospitalité affectueuse, les joies d'une pure et sainte amitié. Il me semble que je le vois arriver sur le soir au village, revenant tantôt de Jérusalem, tantôt de Jéricho. Il entre dans la maison de son ami Lazare, et Marthe s'empresse autour de lui; elle dispose tout pour le recevoir; elle se trouble dans le soin de beaucoup de choses; Marie s'assied à ses pieds; calme et recueillie, elle écoute sa parole; elle a choisi la meilleure part, et j'entends cette réponse mystérieuse de Jésus : « Une seule chose est nécessaire [1]. » Il entre encore, ce divin Sauveur, dans la maison de Simon le Lépreux, et on lui prépare un repas; la table est dressée; Lazare est au nombre des convives; Marthe sert; Marie vient répandre un vase de parfums d'un grand prix sur les pieds de Jésus, et les essuie avec ses cheveux. On dirait qu'à Béthanie le Sauveur est plus homme que partout ailleurs. Il s'approche encore plus près de nous; il devient notre hôte, notre ami, et nous conversons avec lui cœur à cœur, dans une affectueuse et sainte familiarité.

Un jour Lazare est souffrant, et ses sœurs envoient dire à Jésus : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Elles l'attendent vainement plusieurs jours. Lazare meurt et est mis dans le sépulcre. Il y était depuis quatre jours, lorsque le Sauveur arrive. Aussitôt Marthe va au-devant de lui et lui dit avec tristesse : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait point mort. Mais je sais maintenant que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. » Laissez-moi

[1] Saint Luc, chap. 10.

redire ici cet admirable dialogue où éclatent la foi de Marthe et la bonté de Jésus. On montre, sur une hauteur voisine, la pierre sur laquelle était assis le Sauveur pendant l'entretien qu'il eut avec cette sœur affligée. On l'appelle la *pierre du colloque*. « Votre frère ressuscitera, lui dit le Sauveur. — Je sais, répond Marthe, qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. — Je suis la résurrection et la vie, reprend le divin Maître ; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort, et celui qui vit et croit en moi ne mourra point éternellement. Croyez-vous cela? — Oui, Seigneur, s'écrie Marthe avec l'accent d'une foi bien vive ; je sais que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. » Et elle court chercher Marie. « Le Maître est ici ; il t'appelle ! » Marie se lève. Elle se jette aux pieds du Sauveur, et Jésus, la voyant pleurer, frémit en lui-même ; il dit : « Où l'avez-vous mis? » On lui répond : « Seigneur, venez et voyez. » Et Jésus pleura ! Douces larmes de mon Sauveur, vous êtes tombées sur cette voie que je parcours ; que ne puis-je vous recueillir dans mon cœur ! J'aime à vous voir couler des yeux du divin Maître, ô larmes bénies que l'amitié fait répandre ; vous me révélez toute la bonté de son cœur, et, en le voyant ainsi pleurer sur le tombeau de Lazare, je dis avec les Juifs : « Voyez comme il l'aimait [1] ! »

Le sépulcre de Lazare, qui fut témoin des pleurs de Jésus, existe encore ; il est très-profondément creusé dans le roc. C'est d'abord, comme dans tous les monuments funèbres des Juifs, une entrée au flanc d'un rocher. On descend à la première chambre sépulcrale par un escalier de vingt-quatre marches. Cette entrée est moderne ; elle a été pratiquée par les Franciscains, parce que l'ancienne porte était fermée par une mosquée. Le vestibule, qui est au bas de l'escalier et qui précède le tombeau, a été transformé en chapelle par les chrétiens. Il a trois mètres de longueur sur deux de largeur. La voûte est en ogive, formée par un revêtement de pierres

[1] Saint Jean, chap. 11.

qui s'appuie sur la roche. Nous remarquons trois niches tournées vers l'orient. La niche centrale avait autrefois pour autel la pierre même du sépulcre, que le Fils de Dieu commanda qu'on levât, et c'est sur ce bloc que s'assit Lazare pendant qu'on le dépouillait du linceul. C'est ici qu'il faut lire le onzième chapitre de saint Jean, qui renferme le récit de cette résurrection. Voilà la place où était Jésus : c'est là, à la porte du caveau sépulcral, qu'il prononça cette parole puissante, qui semble encore retentir sous cette voûte funèbre : *Lazare, veni foras*. Et l'on croit voir le mort se redresser et sortir du tombeau, les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un suaire. Un passage creusé dans le roc conduit de cette première chambre dans le caveau où était déposé le corps de Lazare. C'est un étroit espace de deux mètres carrés. Le niveau du sol est plus bas que celui du vestibule. Le rocher a disparu sous un revêtement de pierres, et la voûte ogivale indique que cette muraille appareillée et superposée remonte au temps des croisades.

J'ai peine à comprendre le langage de certains voyageurs qui révoquent en doute l'authenticité de ce tombeau. Les diverses circonstances du récit évangélique concordent admirablement avec l'aspect des lieux, et l'on sent que c'est là que le miracle a dû s'accomplir. Une tradition constante vient à l'appui de cette preuve topographique. Sainte Hélène avait fait bâtir une église sur le tombeau de Lazare ; vers la fin du quatrième siècle, sainte Paule l'avait visitée. Les croisés, au douzième siècle, avaient relevé les ruines du sanctuaire de sainte Hélène. Ce monument était donc reconnu et se perpétuait comme un objet de vénération pour chaque siècle. Les mahométans croient, comme les chrétiens, à la résurrection de Lazare et à l'authenticité du tombeau, et, quand il y a un malade dans leurs familles, ils viennent le coucher, avec une sorte de foi religieuse, sur ce même sol où était étendu le corps de Lazare, espérant que celui qui, dans ce lieu, rendit la vie au mort, rendra aussi la santé aux malades. Ces pauvres populations musulmanes, qui sont, comme La-

zare, ensevelies dans le tombeau et enveloppées de leurs croyances grossières et fanatiques comme d'un suaire, n'entendront-elles pas un jour la voix de celui qui est la résurrection et la vie, et, secouant leur linceul, n'ouvriront-elles pas les yeux à la lumière de la vérité? Qu'elles écoutent cette parole de foi que leur adresse le Sauveur : *Credis hoc?* qu'elles répondent, comme Marthe : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde, » et le miracle d'une nouvelle résurrection s'accomplira sur elles.

La maison qu'habitaient Lazare et ses sœurs avait fait place à un monastère. On voit encore, sur la partie la plus élevée du village, à côté d'une tour massive à appareil salomonien, les vestiges d'une ancienne église bâtie par sainte Hélène. Au moyen âge, une abbaye de religieuses honorait en ce lieu le souvenir des douces vertus de Marthe et de Marie. C'était bien là la place de ces femmes chrétiennes. La chapelle, construite sur la maison de Simon le Lépreux n'existe plus aujourd'hui. Mais ce village, avec ses masures et ses ruines cachées au fond d'un repli, avec ses champs d'oliviers, son aspect si paisible et son site si bien abrité, a quelque chose de mystérieux qui parle au cœur, et tout vous dit que c'était bien là le séjour préféré du Sauveur.

Nous poursuivons notre route, et après une demi-heure de marche nous descendons par une pente roide au fond d'une vallée profonde où est établi le campement de notre première nuit. Une source abondante jaillit dans une auge de pierre, sous quelques arceaux à moitié ruinés. Elle porte le nom de fontaine des Apôtres. C'était une halte pour le Sauveur quand il allait de Jéricho à Jérusalem avec ses disciples, et ce souvenir ajoute un charme à la halte des pèlerins. Un coup d'œil ravissant nous attend au fond de la vallée. J'en emprunte la description à l'un de nos confrères, M. Bonjour.

« Huit tentes sont dressées, dans l'une desquelles quarante couverts avec toutes les petites superfluités européennes. A quelques pas de là, auprès d'un ancien caravansérail en

ruines, nos quinze chameaux, agenouillés sur leurs jambes robustes et calleuses, complètent un ensemble des plus pittoresques, surtout quand on aperçoit de l'autre côté du ruisseau cinquante chevaux attachés au piquet, animant le paysage de la bizarrerie de leurs différents pelages. Nos dessinateurs se hâtent de s'établir sur toutes les pointes de rochers qui nous entourent, afin d'emporter des croquis, quelques-uns fort bien réussis. Le temps seul manquait, et le soleil, qui, en Orient, ne laisse presque pas de milieu entre un vif éclat et une obscurité complète, avait failli à nos artistes, quand une lune splendide vient nous consoler et donner à ce délicieux paysage une teinte nouvelle, plus gracieuse encore. Nos chasseurs courent sur les rochers après quelques perdrix rouges; nos prêtres récitent leurs dernières prières; les dessinateurs achèvent leur ouvrage à tâtons, et, l'appétit aidant, nous trouvons excellent notre premier repas sous la tente. Avant de prendre possession de nos couchettes, composées d'un matelas, de deux draps et d'une couverture, on a posé des sentinelles qui ont pour consigne d'observer les mouvements des Arabes de notre escorte.

« Les factionnaires de la première heure étaient deux nobles jeunes fils de preux dont les ancêtres avaient guerroyé jadis sous l'étendard de la croix. La situation ne manquait pas d'une certaine poésie. Tout à coup, une voix nous fait entendre ce couplet, devenu populaire au commencement du siècle, alors que toute la jeunesse française campait sur les champs étrangers :

> L'astre des nuits, dans son paisible éclat,
> Lançait ses feux sur les tentes de France;
> Non loin du camp, un jeune et beau soldat
> Chante, appuyé sur le fer de sa lance :
> Allez, volez, zéphyrs joyeux,
> Portez mes chants vers ma patrie, etc.

« L'à-propos est saisi avec enthousiasme, et la caravane, qui ne connaît pas encore les fatigues des longues marches,

ne regrette pas ce petit incident qui a interrompu son sommeil. » (Notes d'un pèlerin.)

Samedi, 17 septembre. —Vers une heure après minuit, une alerte est donnée à notre camp. La garde venait d'être relevée, et la caravane était plongée dans un profond sommeil, lorsqu'une rumeur lointaine arrive aux oreilles des deux sentinelles qui commençaient leur faction. Le bruit va toujours en augmentant. A l'instant nos deux jeunes factionnaires arment leurs fusils et marchent résolûment dans la direction du bruit. L'oreille tendue, l'œil inquiet, ils épient autour d'eux et voient déboucher du fond de la vallée un groupe de cavaliers qui s'avancent silencieusement, *per amica silentia lunæ*, comme aurait dit le grand poëte classique. Est-ce une bande qui vient, à la faveur de la nuit, tenter un coup de main sur le camp? Halte là! qui vive? crient avec force nos jeunes gens, qui se croient encore sur la terre de France, à ce temps où chaque citoyen, transformé en garde national, veillait à la sûreté de la chose publique. Les Arabes, ne tenant point compte d'une sommation faite dans une langue qu'ils ne comprennent point, s'avancent toujours. Notre garde renouvelle ses injonctions avec plus de force, et les appuie énergiquement de la menace de ses fusils. Les cavaliers, étonnés d'un semblable accueil, cherchent à faire comprendre qu'ils viennent avec des intentions pacifiques. Nos sentinelles, qui ne comprennent point leur langue, les tiennent pour des gens suspects, et conservent bravement leur attitude menaçante. La caravane entend ce bruit, elle prend aussitôt les armes, et vole au secours du poste. On dirait qu'une mêlée sérieuse va s'engager, et les Arabes éprouvent une étrange surprise en voyant sortir des tentes une armée de combattants. Mais un mot de nos drogmans dissipe cet orage. «Rassurez-vous, nous disent-ils, c'est l'escorte de la caravane. » A l'instant, nous tendons la main à ceux que nous avons pris pour des ennemis, et nous rions de cette singulière méprise. Nos deux intrépides factionnaires n'en ont pas moins les honneurs de cette nuit. Nous les félicitons

d'avoir fait si bonne contenance, et nous déclarons qu'ils ont bien mérité de la caravane. Nous leur devons tout l'intérêt de cet incident, qui n'a pas été sans émotion.

Tandis que nous devisons en riant de cette aventure nocturne, nos moukres préparent les chevaux; le cuisinier fait chauffer le café; les tentes sont repliées et placées sur le dos des chameaux, qui se couchent docilement pour recevoir le fardeau. Le café nous est servi, et avant trois heures, au signal de nos chefs, nous sommes tous à cheval. Les cavaliers arabes marchent en tête; chaque division vient prendre le rang qui lui est assigné dans l'ordre de la marche; les moukres et les drogmans forment l'arrière-garde. Le cri accoutumé : En avant! marche! part de la tête de la caravane, et nous défilons lentement dans le fond de l'étroit vallon, le long d'un torrent desséché. Les bagages, avec les chameliers, prennent à gauche pour aller nous attendre à Jéricho, où nous devons camper. Nous dévions à droite, dans la direction de la mer Morte. Nos chasseurs poursuivent quelques oiseaux. Après quelques heures de marche, sur un terrain aride et singulièrement accidenté, nous atteignons le monastère musulman de *Naby-Mousa* (Saint-Moïse). C'est un vaste édifice carré, dominé par un minaret, assez semblable à nos constructions monastiques. Les derviches qui l'habitent sont Indiens, comme l'indiquent leur teint olivâtre et leurs cheveux noirs et crépus. Ils prétendent conserver dans ce couvent le corps de Moïse; mais cette prétention, dénuée de tout fondement, est en opposition avec le témoignage de nos livres saints. Moïse a été enseveli dans une vallée de Moab, vis-à-vis de Phogor, au delà du Jourdain, et nul homme jusqu'à ce jour n'a connu sa sépulture (*Deutéronome*, 34). Mais les musulmans ne sont pas très-forts sur la Bible, et ils montrent avec bonne foi le lieu où repose *Naby-Mousa*.

Nous frappons à la porte du couvent, demandant à voir le prétendu tombeau du grand législateur des Juifs. Un derviche apparaît aussitôt à une petite ouverture élevée, nous crie d'un ton de colère que l'entrée de ce lieu est interdite

aux infidèles, et nous somme de nous éloigner. Un autre derviche, accouru à ses cris, se laisse gagner par l'appât de quelques piastres que nous lui montrons, et, malgré les violentes vociférations de son fanatique confrère, consent à nous ouvrir la porte. Mais il ne veut pas nous en laisser franchir le seuil. Nous ne voyons qu'une cour intérieure, et au fond un tombeau de marbre chargé d'inscriptions arabes, qu'on désigne comme celui de Moïse. C'est peut-être le tombeau de quelque santon.

Nous quittons ce monastère inhospitalier, habité par de malheureux fanatiques vivant dans la misère et dans la vermine. Nous avançons sur un sol aride, brûlé et profondément bouleversé. On pressent l'approche de la mer Morte. « Un feu s'est allumé dans ma colère, dit le Seigneur, il dévorera la terre avec ses germes, et il consumera les fondements des montagnes (*Psaumes*). » Nous retrouvons sur cette terre le passage de la colère du ciel. Nous ne voyons devant nous que des montagnes nues et dépouillées, les unes d'une pâle blancheur, comme des monuments tumulaires, les autres d'une teinte jaune et sulfureuse, comme des éruptions de volcans. On trouve dans quelques roches des filons de pierre bitumineuse que les Arabes nomment *hadjr-Mousa*, pierre de Moïse. Le sol est toujours tourmenté, et ses ondulations fuient devant nous comme les vagues d'une mer pétrifiée. Les montagnes lointaines de la terre de Moab se dressent à l'horizon, au delà de la rive opposée du Jourdain. A l'aspect de ces cimes azurées que baigne une lumière limpide et resplendissante, on dirait que les contrées de la Bible ont changé de place, qu'ici c'est le désert et là-bas la terre promise. Hélas! aujourd'hui la terre promise n'existe plus dans cette contrée : la malédiction divine est passée sur elle, et l'on ne rencontre de toutes parts que la stérilité et la solitude. Le désert est partout, sur l'une et l'autre rive du fleuve, et l'on cherche vainement de nos jours cette terre privilégiée où coulaient le lait et le miel. Elle s'est desséchée, selon les prédictions des prophètes, au souffle de la justice

divine, et l'on peut lui appliquer ces paroles d'Isaïe : « Deux maux fondront subitement sur toi en un seul jour, la stérilité et le veuvage. »

Nous arrivons enfin au dernier rang des monts qui bordent à l'occident la vallée du Jourdain et les eaux de la mer Morte. La plaine traversée par le fleuve sacré, et la mer, qui étincelle aux feux du matin, s'étendent au-dessous de nous entre un double rempart de montagnes. De la hauteur où nous sommes, nous saluons par un cri cette apparition solennelle. Ce paysage, contemplé à cette distance, n'est point désolé, il n'a que de la grandeur. Le terrain descend rapidement vers la plaine. Nous suivons ses pentes abruptes, déchirées et profondément ravinées par les pluies de l'hiver. Ici le sol est pierreux et le schiste y apparaît; il est toujours dépouillé et sans verdure. A notre droite, sur ces mamelons qui s'abaissent vers la mer, M. de Saulcy a découvert, sur une étendue de plus de six kilomètres, de vastes amas de ruines informes, des arasements de murailles antiques, composées de gros blocs non taillés, qui rappellent les constructions cyclopéennes. Les Arabes donnent à ces décombres le nom de *Karbet-Goumram*, ou ruines de Goumram. M. de Saulcy, frappé de l'analogie que présente ce nom avec celui de Gomorrhe, et ne trouvant dans l'histoire aucune ville qui, à une époque plus récente, se soit élevée sur ces bords, n'hésite pas à reconnaître dans ces ruines les vestiges de la ville maudite que détruisit le feu du ciel.

Nous traversons, à l'entrée de la plaine, un massif de verdure qui forme un charmant contraste avec cet aspect désolé que l'imagination se plaît à donner aux rives de la mer Morte. Des touffes de roseaux, des tamarisques, des bruyères, forment comme une oasis dans ce désert, et jettent un peu de vie au sein de cette nature morte. Nos chasseurs y tirent quelques oiseaux d'un riche plumage. Nous n'y trouvons point ces arbres célèbres dont parlent les anciens voyageurs, chargés de ces fruits trompeurs qui de loin séduisaient les yeux, et qui laissaient échapper une poussière infecte quand

on voulait les saisir. Le fruit qui porte le nom de *pomme de Sodome* n'existe point sur ces rivages : nous le rencontrerons auprès de Jéricho. La mer, vue à travers cette végétation, ne présente d'abord rien de triste ni de funèbre, si ce n'est à la pensée. C'est un lac éblouissant, dont la surface, unie comme une glace, réfléchit la lumière et le ciel. Ses eaux paraissent bleues comme celles des lacs suisses; des montagnes jettent leurs caps dans cette mer et découpent ses rives; les horizons lointains semblent flotter dans des teintes vaporeuses. Mais à mesure que l'on approche, ces teintes azurées s'évanouissent; les eaux prennent un aspect blanchâtre et opaque; la plage se montre dans toute sa désolation; une bordure de sel court le long du rivage; une ligne blanche d'écume s'agite faiblement sur ses bords; çà et là apparaissent de larges plaques d'une substance noire et visqueuse ce sont des couches de bitume ou d'asphalte déposées par les eaux qui les tiennent en dissolution; de là le nom de mer Asphaltite. Des arbres entiers, de longues racines, arrachées aux rives du Jourdain et rejetées sur la grève, s'étendent au loin comme des ossements blanchis, et semblent former une ceinture funèbre le long du rivage.

Cette mer dort immobile dans son vaste bassin, lourde et pesante comme du plomb. Aucune voile qui sillonne ses flots; à part ces bouquets de roseaux que nous avons traversés, pas une tige d'herbe qui se balance sur ses bords; pas un souffle qui plisse ses eaux; aucun oiseau qui vienne du bout de son aile effleurer sa surface. Ce sont des ondes mortes, enchâssées dans une morte nature. Le silence qui plane sur ces rives ressemble à celui des tombeaux : rien ne rappelle la vie. Les Arabes prétendent qu'on aperçoit quelquefois, au fond des eaux transparentes, l'ombre des villes maudites ensevelies dans ces profonds abîmes. Je ne sais; mais le souvenir des cités coupables est profondément empreint sur cette plage funèbre; ces flots immobiles et silencieux, cette terre effondrée, violemment tourmentée de toutes parts, ces montagnes qui présentent leurs flancs

déchirés, comme si toutes les foudres du ciel les eussent labourées, cette absence complète de mouvement et de vie, proclament bien haut les vengeances du ciel.

Qu'on se représente un vaste bassin, courbé en arc, qui se prolonge du nord au couchant, jusqu'à près de vingt lieues, entre deux chaînes de montagnes parallèles qui se dressent comme deux hautes barrières, séparées par une distance de cinq à six lieues : c'est cette coupe immense que la colère divine a creusée, à mille mètres au-dessous du niveau de la mer, comme un tombeau pour les cités criminelles. L'œil, mesurant cette étendue, cherche vainement quelque être animé au milieu de cette scène de deuil; le ciel est sans nuages, l'air sans mouvement, la plage sans ombre. Le soleil laisse tomber comme une pluie de feu sur nos têtes, et sous l'impression de cette chaleur brûlante qui descend du ciel, qui s'échappe du sol embrasé, que répercutent les montagnes voisines, on dirait encore l'embrasement de Sodome et de Gomorrhe.

Toutes les traditions, non-seulement celles des Juifs, mais encore celles des païens, attestent la terrible catastrophe dont ces lieux furent autrefois témoins. Nous lisons dans Strabon, après une description du lac Asphaltite, que jadis la vallée du lac était peuplée de treize villes florissantes qui furent, les unes détruites par le feu, les autres abandonnées par les habitants effrayés. Tacite parle de ces campagnes autrefois si fertiles, de ces villes consumées par la foudre, dont il ne reste que quelques vestiges. Les observations de la science viennent confirmer le témoignage de l'histoire sacrée. Pendant ces dernières années, des hommes instruits, profondément versés dans la connaissance des sciences naturelles, ont longuement exploré ces rivages : ils ont sondé les abîmes de cette mer, étudié la nature et la formation des terrains, examiné attentivement tous les phénomènes que présente cette contrée, et leurs savantes recherches sur l'état topographique des lieux apportent une preuve de plus au récit de Moïse sur la destruction des villes maudites.

C'était autrefois une vallée ombragée, et qui était arrosée comme le jardin du Seigneur, disent nos livres saints, et comme l'Égypte. L'Écriture sainte nomme les cinq villes assises dans cette fertile contrée : Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor, villes criminelles, où il ne se trouva point dix justes. « Et le Seigneur fit tomber du ciel une pluie de feu et de soufre, et perdit ces villes avec leurs habitants, tout le pays d'alentour et tout ce qui était verdoyant sur la terre. Abraham, regardant de loin, vit les cendres enflammées qui s'élevaient de la terre comme la fumée d'une fournaise ardente [1]. » Et depuis lors, quand les prophètes veulent nous peindre la désolation d'une contrée visitée par la justice divine, ils la comparent toujours à ces rives maudites de Sodome et de Gomorrhe. La foudre tomba sur le sol bitumineux où s'élevaient ces villes coupables, et l'embrasa dans un immense incendie. La terre, consumée par ce feu dévorant descendu dans ses entrailles, s'affaissa, et les villes s'enfoncèrent dans cet abîme creusé par la vengeance du ciel.

Cette mer porte plusieurs noms dans la Bible et dans l'histoire. Elle est appelée mer de sel, *mare salis,* dans la Genèse, à cause du haut degré de salure de ses eaux; mer du désert, *mare solitudinis,* à cause des contrées désertes dont elle baigne les rivages. Plusieurs prophètes lui donnent le nom de *mer orientale,* par rapport à la Méditerranée. Le nom si expressif de mer Morte, qui remonte jusqu'à saint Jérôme, indique l'absence complète dans ses eaux d'êtres animés, qui ne pourraient vivre dans cette eau saturée de sel [2]. Les Arabes l'appellent *Barh-Louth,* mer de Loth ; et cette petite île qui est à notre gauche, formée par un monceau de pierres, *Redjom-Louth,* monceau de Loth. Le nom de ce neveu d'Abraham,

[1] Genèse, chap. 19.

[2] Les coquilles vides qu'on trouve sur ce point sont évidemment fluviatiles : le Jourdain les a entraînées dans la mer, qui les rejette sur ses bords.

qui avait autrefois habité cette contrée, se conserve toujours dans la mémoire des populations, et demeure associé au souvenir de la grande catastrophe.

Le sondage de la mer Morte, exécuté en 1848, avec une admirable persévérance, par l'expédition américaine, a constaté qu'il existe deux régions dans ce bassin : celle du nord, qui descend jusqu'à près de deux mille pieds de profondeur, et celle du midi, qui n'est qu'une lagune de quelques pieds d'eau. Vers l'extrémité méridionale, une longue presqu'île s'avance dans la mer et la rétrécit considérablement. Dans l'été, les Arabes traversent à gué cette partie. On voit sur les plages méridionales des colonnes de sel, que quelques voyageurs ont prises pour la statue de la femme de Loth. Cette statue de sel, qui était debout, dit l'auteur du *livre de la Sagesse*, « comme le souvenir d'une âme qui ne veut pas croire, » a dû disparaître depuis longtemps.

Après avoir contemplé cette plage si désolée, nous revêtons notre costume de baigneur et nous entrons dans la mer. Nous tenons à nous convaincre par nous-mêmes si la densité de ses eaux rend les corps insubmersibles, et permet à ceux qui ne savent pas nager de se maintenir au-dessus sans plonger; et nous voilà presque tous nous agitant sur les flots et expérimentant de cent façons cette eau merveilleuse. Les uns flottent à la surface, les quatre membres et la tête hors de l'eau; les autres, debout dans la mer, n'enfoncent que jusqu'à la poitrine, et ont les bras en l'air. Il en est qui essayent de plonger, et ils éprouvent une difficulté extrême à descendre de quelques pieds au-dessous de la surface. Notre plus intrépide nageur, M. Bonjour, se joue sur le liquide élément, s'y livre à de nombreuses expériences, et se donne le plaisir d'une immersion qui n'est pas de nature à tenter ses confrères. Il est très-difficile de nager dans la mer Morte : on ne peut se servir de ses pieds et de ses jambes, qui s'élèvent brusquement hors de l'eau ; on n'a que les mains pour se diriger ; comme le corps est soulevé à la surface, on est facilement ballotté, et l'on se voit exposé à chavirer

comme un navire sans lest. On dirait que l'on flotte sur une eau huileuse. Cette flottaison des corps tient à la densité des eaux, qui est six fois plus considérable ici que dans la Méditerranée. On est comme alourdi par ce bain sans fraîcheur, et l'on ne peut se défendre d'une impression de malaise. Malheur à l'imprudent nageur qui boit de cette eau nauséabonde. Quelques-uns d'entre nous, qu'une immersion involontaire force à en avaler quelques gouttes, en éprouvent un dégoût indicible. Son amertume est si grande qu'elle brûle le palais et provoque aux yeux une cuisson douloureuse. Elle nous cause à tous une soif dévorante, et une sorte de faiblesse qui nous rend plus sensibles à la fatigue du trajet que nous avons encore à faire pour arriver au campement de Jéricho.

Ce bain laisse sur nos membres une substance huileuse qu'il nous est difficile de sécher, soit par le frottement, soit aux rayons du soleil. Après l'évaporation, il nous reste encore sur le corps une couche de sel qui ne disparaîtra que dans le Jourdain. Nous prenons, en sortant de l'eau, notre déjeuner sur la plage. Mais un bain dans la mer Morte n'est pas de nature à exciter l'appétit, pas plus que la chaleur accablante que nous avons à supporter : nous n'éprouvons que le besoin de boire, et nous ne pouvons éteindre cette soif ardente. Je visite à cheval la petite île rocheuse qui est à quelques pas du rivage. Elle est formée de gros blocs, confusément entassés, qui peuvent appartenir à quelque construction antique. Peut-être ces ruines informes sont-elles contemporaines de la grande catastrophe qui a détruit la Pentapole. Il est probable qu'elles ont donné lieu à la tradition d'après laquelle on découvrirait sous les eaux les restes de Sodome.

L'embouchure du Jourdain est trop éloignée pour que nous puissions la visiter. Le fleuve, sur le point d'entrer dans la mer Morte, fait un grand détour vers la gauche, et se rapproche des montagnes de l'Arabie. Il est d'un accès difficile en cet endroit. Le sol est spongieux, sans consistance, et les

chevaux ont peine à se dégager de la vase dans laquelle ils s'enfoncent.

Il est près de midi lorsque nous nous remettons en marche. Rien ne saurait donner une idée de la chaleur accablante qui pèse sur nous. Nous sommes dans une atmosphère embrasée, et il nous semble que nous respirons des flammes. Nous sommes à 434 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée : c'est le lieu le plus bas du globe qui soit habité par l'homme; aussi l'élévation de la température répond à cette prodigieuse dépression du sol. Le soleil de l'équateur n'est pas plus ardent. Malgré notre chapeau de paille recouvert de calicot, notre mouchoir, le capuchon de notre burnous, et notre parasol, nous avons peine à garantir nos têtes de ses ardeurs brûlantes. Nous sommes affaiblis sous le poids de cette chaleur inconnue; nos chevaux penchent leurs têtes languissantes, et avancent péniblement sur ce sol sablonneux. La caravane a perdu son entrain; elle se traîne silencieuse et abattue sur ce morne et aride désert.

Nous remarquons sur le sable de nombreuses empreintes de grands oiseaux dans la direction du Jourdain. Peut-être est-ce le lieu de passage des pélicans, des grues, des autruches, qui vont se désaltérer aux eaux du fleuve. Un singulier phénomène attire notre attention : ce sont des colonnes de sable léger, semblables à des tourbillons de fumée, qui montent en spirale, et demeurent quelque temps suspendues dans les airs. On dirait de loin la fumée d'un incendie. C'est probablement ce que quelques voyageurs ont pris pour des exhalaisons provenant de l'embrasement qui avait consumé les villes maudites, et qui continuerait encore dans les entrailles de la terre. Ces colonnes de poussière, qui doivent avoir pour cause les divers courants d'air soulevant le sable le plus léger, se succèdent constamment autour de nous, dans une atmosphère tout à fait immobile.

Nous laissons à notre droite les ruines d'un ancien monastère grec, qui porte le nom de Saint-Jérôme, et qui n'est

plus habité depuis le seizième siècle. Les voyageurs qui, plus heureux que nous, les ont visitées ont trouvé sur les murs des fresques remarquables; elles sont encore bien conservées quoique exposées à l'air. L'une de ces peintures représente un souverain pontife bénissant, avec cette légende en grec : *Saint Silvère, pape de Rome.* Cette fresque subsiste comme un hommage rendu par les moines grecs de ce monastère à la suprématie des souverains pontifes de Rome. Un autre monastère était bâti plus haut en l'honneur de saint Jean-Baptiste, au lieu même où, d'après la tradition, le saint précurseur prêchait la pénitence. Ce ne sont plus aujourd'hui que des ruines où se cachent quelquefois les Arabes pour surprendre les voyageurs. Les fresques et les inscriptions grecques sont presque entièrement effacées. Ce couvent remonte à une haute antiquité. Sainte Marie Égyptienne y reçut l'eucharistie avant de passer le Jourdain et de s'enfoncer dans le désert; et saint Zozime, qui a écrit la vie de cette sainte pénitente, était au nombre de ses religieux. Je regrette vivement que la chaleur et la fatigue ne nous permettent pas de nous détourner de la route de Jéricho pour aller visiter des ruines qui rappellent de si précieux souvenirs.

Le sol est toujours labouré par des dunes de sable qui ressemblent à des vagues. Les scheiks de notre escorte, pour donner un peu d'animation à la caravane, courent devant nous le *djérid :* nous les voyons partir comme un trait, de toute la vitesse de leurs chevaux, revenir sur nous en poussant des cris, décrire des orbes autour de nous avec une rapidité étonnante, se poursuivre, se rapprocher et se fuir dans cette course légère et capricieuse. Rien n'égale la vigoureuse souplesse de ces infatigables coursiers, la puissance de leur élan, la fougue de leur ardeur, la grâce et la prestesse des cavaliers qui les montent. L'Arabe sur son cheval, avec sa fière allure, est bien le roi du désert, et il nous fait à sa façon les honneurs de ces plaines sablonneuses où il règne en souverain.

Nous atteignons le ravin qui passe au pied de Jéricho et descend dans la plaine. C'est le lit du *Nar-el-Kelt :* il est à

sec. Ses bords sont couverts d'arbustes épineux auxquels s'accrochent nos burnous. Nous traversons le misérable village d'Er-Riba, bâti sur l'emplacement de Jéricho. C'est un groupe de quelques tristes et sales cabanes de boue, entourées d'une cour défendue par une haie impénétrable d'arbres épineux. Nous passons au pied d'une antique tour carrée, connue sous le nom de castel de Jéricho, occupée par un poste de soldats chargés de protéger le pays contre les incursions des Arabes. Quelques naïfs pèlerins ont cru y retrouver les vestiges de la maison où Zachée donna l'hospitalité au Sauveur. Nous remarquons autour du village de frais jardins ombragés par de vigoureux figuiers, et arrosés par un ruisseau abondant. Nous cherchons vainement ces forêts de palmiers qui avaient fait donner à Jéricho le nom de cité des palmiers, *Jericho civitatem palmarum.* Il n'en reste plus que deux ou trois qui croissent péniblement sur cette terre autrefois si fertile, aujourd'hui inculte et abandonnée. On ne retrouve plus ces champs plantés de rosiers dont parlent nos livres saints, *quasi plantatio rosæ in Jericho,* ni cet arbre précieux qui produisait ce baume si estimé des Romains[1]. La malédiction divine pèse encore sur cette terre, et nous nous rappelons ces paroles d'un prophète : « Le grenadier, le palmier et les arbres des champs sont desséchés, et la joie a fui le visage des hommes[2]. » Il n'y a plus aujourd'hui ni joie, ni bosquets parfumés à Jéricho ; sa chétive population y vit au sein de l'oisiveté et de la misère, et ses traits amaigris et sauvages portent l'empreinte de la tristesse.

Nous remontons le cours du ruisseau qui arrose les petits jardins d'Er-Riba, à travers une vraie forêt d'arbres épineux, et nous arrivons enfin au campement qui semblait toujours fuir devant nous. Ce lieu est bien choisi. Les tentes sont dressées auprès d'une source limpide, à côté de frais om-

[1] L'ancien baumier de Jéricho ne serait-il pas cet arbre appelé aujourd'hui *zakkum*, dont les fruits fournissent une huile que les Arabes emploient pour la guérison des blessures ?

[2] Joël, chap. 1.

brages. Épuisés de fatigue et de soif, nous apprécions les enchantements de ce site délicieux. Nous nous hâtons d'aller tremper nos têtes et nos mains pour nous rafraîchir dans ces belles eaux qui courent en murmurant sur un lit de cailloux, et assis sur ses bords, à l'ombre des grands arbres qui nous protégent contre le soleil, nous goûtons le double charme de la fraîcheur et du repos. Mais on ne peut longtemps se reposer quand on est dans une contrée qui offre un si grand intérêt : la caravane reprend bientôt son activité accoutumée. Les chasseurs sont les premiers debout; ils ont reconnu un pays giboyeux, et ils l'explorent le fusil à la main. Les uns courent sur les coteaux après quelques vols de perdrix; d'autres s'enfoncent dans le bois, et s'acharnent à la poursuite de quelques timides colombes qui auraient dû trouver grâce devant leur fusil. La chasse est assez heureuse, et l'on fait circuler le soir, au dîner, un plat de perdrix qui sont loin de valoir celles de nos contrées.

Les dessinateurs, leur album à la main, prennent quelques vues charmantes. Les entomologistes, car il en est dans la caravane, vont à la recherche des coléoptères, et l'un d'eux, amateur passionné d'histoire naturelle, qui pousse un cri de joie à la vue du moindre insecte, soulève toutes les pierres pour y découvrir quelque *blaps* curieux ou quelque scorpion magnifique. D'autres, un ouvrage sur la Terre-Sainte ou la Bible à la main, parcourent paisiblement ces coteaux, et recueillent tous les souvenirs qu'ils rappellent.

Voici d'abord cette belle fontaine d'Élisée consacrée par un miracle de ce prophète. Elle était autrefois amère, et pendant que l'homme de Dieu résidait à Jéricho, les habitants vinrent lui dire : « Notre ville est heureusement située, mais les eaux en sont mauvaises et la terre en est stérile. Et le prophète s'avançant vers la source y jeta du sel, en disant : J'ai guéri ces eaux, et il n'en viendra plus ni la mort, ni la stérilité[1]. » Depuis ce jour, ces eaux sont deve-

[1] IVe Livre des Rois, chap. 2.

nues saines, et la reconnaissance du peuple leur a donné le nom de fontaine d'Élisée. La source s'étend en nappe claire sous un figuier, et nous y prenons un bain délicieux. Comme les habitants de Jéricho, les pèlerins doivent bénir la mémoire du prophète qui a miraculeusement changé ces eaux mauvaises en une fontaine agréable et rafraîchissante. Ce ruisseau pourrait devenir un puissant moyen de richesse pour ce pays; une irrigation intelligente transformerait ces arides coteaux en champs fertiles; mais l'indolence des habitants ne sait point tirer parti de ces ressources que la Providence a placées sous leurs mains; ces eaux vont se perdre dans le sable, après avoir arrosé quelques rares jardins; la terre demeure inculte et ne produit que des buissons épineux.

La ville de Jéricho, une des plus belles de la Judée, qui renfermait dans sa vaste enceinte des théâtres, des cirques, des palais, devait s'étendre jusqu'à cette fontaine. C'est ici, sur ce petit tertre d'où l'on domine la plaine, qu'il faut lire ce que racontent les livres saints de cette cité. C'est la première que rencontrent les Israélites après avoir passé le Jourdain, et c'est un miracle qui la fait tomber en leur pouvoir. L'arche sainte est portée pendant sept jours autour des murailles, et tout à coup ces remparts si solides s'écroulent au son des trompettes et ouvrent un libre passage aux assiégeants : « Maudit soit devant le Seigneur, dit Josué, l'homme qui rebâtira la ville de Jéricho! il la fondera sur son premier né et mettra ses portes sur le plus jeune de ses enfants. » Longtemps après, sous Achab, Hiel de Béthel la relève. Il la fonde sur Abiram, son aîné, et place les portes sur Ségub, son puîné[1]. Au temps d'Élie, cette ville possédait une école de prophètes. — Le Sauveur la visite plusieurs fois. La route qu'il suivait devait passer près du lieu où nous sommes. Il me semble entendre encore ce cri plein de foi que poussaient ces deux aveugles assis près du chemin : « Jésus, fils de

[1] IIIe Livre des Rois, chap. 16.

David, ayez pitié de nous! » Jésus, ému de compassion, leur toucha les yeux; et aussitôt ils recouvrèrent la vue, et ils le suivirent. Ces arbres séculaires qui s'élèvent devant nous peuvent être les rejetons de ce sycomore sur lequel était monté Zachée pour mieux voir le Seigneur. Cette cité, somptueusement embellie par Hérode, a subi le sort commun à toutes les villes de la Judée. Renversée de fond en comble, elle n'a plus même aujourd'hui des ruines, et l'on a peine à trouver l'emplacement qu'elle occupait : *etiam periere ruinæ.*

Il existe au-dessus de la fontaine d'Élisée trois mamelons, probablement artificiels, qui ont dû être couronnés de fortifications. Le pied heurte des débris de poterie antique mêlés à des fragments de pierre et de marbre. Ne seraient-ce pas les vestiges de cette forteresse nommée Cyprus, et de ces palais somptueux que fit bâtir Hérode auprès de Jéricho? Du haut d'un de ces tumulus, je contemple un magnifique coucher du soleil. Jamais un ciel si ardent, un horizon si lumineux n'étaient apparus à mes regards. La montagne de la Quarantaine élève vers le nord sa cime austère, consacrée par le jeûne du Sauveur. Des villages en ruines sont couchés sur le penchant des collines qui descendent vers Jéricho. Des aqueducs brisés profilent leurs longues lignes à l'horizon, comme dans la campagne de Rome. La plaine s'abaisse insensiblement vers le Jourdain, dont on devine le cours à cette verdure qui ombrage ses rives. Au midi, la mer Morte resplendit aux reflets du soleil couchant comme un lac d'un métal en fusion, et se confond avec le ciel dans une vapeur brillante qui laisse toute limite indécise. Peu à peu l'ombre descend dans la vaste plaine. Les cimes de Moab se revêtent des plus belles teintes de pourpre et d'azur. On voit se dresser dans le lointain le mont Nébo, où monta Moïse pour contempler, avant de mourir, cette terre que son pied ne devait point fouler. On croit voir le grand législateur, debout sur ce sommet, jeter un long regard de regret et de joie sur cet héritage promis à son peuple, contempler d'un œil résigné ce lieu où il doit être enseveli, recueillir ses forces pour donner,

dans le plus magnifique cantique, un dernier enseignement; et, après avoir béni Israël, accepter avec douceur l'arrêt du ciel qui lui ferme l'entrée de cette terre si désirée, et descendre sans murmurer, avec toute la majesté de la résignation, dans cette tombe ignorée que la main de Dieu lui a préparée dans la vallée de Moab. Quel tableau! et comme il s'agrandit quand on l'anime avec les souvenirs de la Bible! il fait bon prier en face d'un tel spectacle. Sous l'impression de ces aspects solennels, j'ouvre mon bréviaire et je récite mon office avec une sorte d'ivresse. Les paroles de nos livres saints ont une beauté inconnue quand on les répète sur cette Terre-Sainte; ces montagnes, ces vallées, et le fleuve lui-même, semblent entendre votre voix et s'associer à votre prière.

Le soir, après notre dîner, nous nous dirigeons vers le feu du bivouac autour duquel les Arabes de notre escorte font les apprêts de leur repas. La caravane leur avait généreusement donné deux moutons, comme un régal magnifique. En un instant, les deux bêtes sont dépouillées et tournent autour du foyer, suspendues à un énorme pieu. La farine de dourah et de maïs, délayée dans de l'eau, se transforme en pain qu'on fait cuire sous la cendre. On dirait une scène des temps antiques : nous nous rappelons Sara mêlant trois mesures de farine et préparant des pains qui sont placés sous la cendre, et Abraham courant à son troupeau et choisissant le veau le plus tendre, qu'il donne à son serviteur pour le faire cuire.

Les deux moutons sont bientôt à point devant cet ardent brasier. On les sert tout fumants aux convives rangés en cercle, qui les ont vite dépecés. A la joie qui brille sur leurs visages éclairés par les reflets du foyer, on voit que c'est là pour eux un magnifique festin. Après le repas, les Arabes nous donnent le spectacle de leurs danses nationales. Comment décrire cette scène, fortement empreinte d'un caractère étrange et sauvage? Qu'on se représente plusieurs hommes sur la même ligne, chantant un refrain qui

se répète indéfiniment, battant des mains en cadence, et se dandinant tantôt de gauche à droite, tantôt d'arrière en avant. En face, un homme, qui reste muet, bat la mesure avec son sabre, qu'il brandit devant eux : tantôt il se rapproche du chœur, qui recule alors; tantôt il recule à son tour, et le chœur s'avance vers lui en s'inclinant à chaque pas et en s'accroupissant jusqu'à terre. Ces hommes mêlent à ces contorsions et à ces battements de mains un cri guttural et strident qui fait frissonner. Cette pantomime porte le nom de danse du tigre, et j'avoue que, quand on voit à la clarté des feux du bivouac ces figures s'animer, ces yeux flamboyer, ces corps s'agiter dans des mouvements frénétiques, on les prendrait volontiers pour des bêtes féroces qui sont prêtes à s'élancer sur leur proie. C'est bien une scène digne du désert.

Dimanche, 18 septembre. — Nous partons à quatre heures pour aller au Jourdain. Peu à peu les étoiles s'éteignent au firmament; une ligne lumineuse court le long des montagnes de l'Arabie et descend dans la vallée. Le jour paraît; la plaine sablonneuse s'élargit devant nous; elle est toujours inculte et sans verdure. Élisée devait suivre avec Élie le sentier que nous foulons, alors que les fils des prophètes, sortant de Jéricho, lui criaient : « Ne savez-vous pas que l'Éternel va aujourd'hui enlever votre maître d'avec vous? » Jésus est aussi passé sur cette route que nous parcourons : il y est passé en allant au Jourdain et après son baptême. Il y a quelque chose de touchant pour les pèlerins à suivre cette voie consacrée par les pas du Sauveur.

Après deux longues heures de marche, nous atteignons le fleuve sacré. Le voici roulant ses eaux jaunâtres et limoneuses sous un épais fourré de peupliers, de trembles et de tamarisques. Il est profondément encaissé, et il faut descendre des berges élevées pour arriver jusqu'à son lit. Une magnifique forêt s'étend le long du fleuve, et donne à ses rives un aspect enchanteur; des lianes flexibles courant d'un arbre à l'autre pendent en longues tresses; les oiseaux chantent sous la feuillée, les eaux bruissent légèrement sur

un lit de cailloux : la grâce se mêle ainsi à la grandeur des souvenirs sur les bords du premier fleuve du monde.

C'est le dimanche, et nous voulons sanctifier à la fois ce jour et cette course par la célébration des saints mystères. L'autel portatif est dressé au pied d'un arbre touffu qui forme sur nos têtes comme un dôme de verdure. Huit messes y sont célébrées; et, pendant la matinée, la prière et le sacrifice se succèdent sans interruption sur les rives du fleuve sacré. Les pèlerins sont agenouillés en groupes pittoresques autour de l'autel; nos Arabes nous contemplent avec une sorte de respect religieux. Les oiseaux qui chantent sur nos têtes, les eaux qui murmurent à nos côtés, ces feuilles qui frémissent au souffle de la brise légère effleurant la cime des arbres, tous ces bruits harmonieux qui nous viennent du fleuve et des profondeurs du bois semblent s'unir à nous pour louer le Seigneur, dont la merveilleuse puissance a souvent éclaté sur ces bords.

Les messes achevées, nous descendons dans le fleuve en faisant sur nos fronts le signe de la croix, selon l'usage des pèlerins, et nous plongeons avec délices dans ses eaux rafraîchissantes. D'après la tradition, le lieu où nous sommes est celui-là même où Jésus-Christ fut baptisé par saint Jean, et nous renouvelons les promesses de notre baptême à la même place où ces eaux baignèrent le corps sacré du Sauveur. Le fleuve a peu de profondeur au point où nous avons fait notre halte, et il est facilement guéable. Mais, à notre droite, il est d'une extrême rapidité; l'un de nos pèlerins, qui essaye de le traverser en cet endroit, est entraîné par la violence du courant, et ce n'est qu'à sa grande habileté de nageur qu'il doit son salut. On nous dit que tous les ans, lorsque la grande caravane des grecs vient se baigner dans le Jourdain, il se noie quelques pèlerins, victimes de leur imprudence.

A notre gauche, au contraire, le fleuve dort immobile comme dans un bassin, et miroite au soleil entre ses rives ombreuses. De longues touffes de roseaux trempent leurs pieds dans son

lit et balancent sur les bords leur chevelure argentée. Un grand peuplier couché sur les eaux semble former un pont de verdure. Ici l'onde est paisible et profonde. Les plus intrépides nageurs montent le courant, et, hardis navigateurs, parcourent ces rives inexplorées. Les plus novices s'aventurent timidement, en tendant une main tremblante à ceux qui leur servent de guides; et voilà la caravane entière dans le lit du fleuve, se jouant dans ses eaux, nageant d'une rive à l'autre, plongeant pour sonder la profondeur des gouffres, ramassant des cailloux et de charmants petits coquillages univalves, et jouissant pendant plusieurs heures avec un charme indicible de ce bain délicieux.

En sortant du fleuve, où j'ai passé près de trois heures, je vais m'asseoir à l'ombre d'un peuplier aux longues branches, et je récite mon office. Il faut bien se souvenir, avec le prophète, du Seigneur sur la terre du Jourdain : *memor ero tui, de terra Jordanis*... Je prends ensuite ma Bible, et je lis les principaux passages qui se rapportent au fleuve de Dieu. L'histoire du peuple juif semble mêlée à ses ondes. Ces flots s'ouvrent miraculeusement devant l'arche; le Jourdain remonte vers sa source; les eaux qui descendent s'arrêtent en un monceau; celles qui vont à la mer Morte s'écoulent, et Israël passa à pied sec. Une autre fois, deux hommes s'approchent de ces rives; l'un est triste, inquiet, et marche après l'autre. Le plus âgé, c'est Élie, saisit son manteau, en frappe le courant, et les eaux se divisent. Bientôt après elles sont de nouveau partagées. Élisée revient seul; il a vu son maître monter au ciel, emporté par un tourbillon; il a recueilli le manteau d'Élie avec son esprit, et avec ce manteau il s'ouvre un passage à travers le fleuve.

Plus tard Naaman, le lépreux, vient s'y baigner par ordre d'Élisée. Il s'était d'abord indigné de ce que le prophète, au lieu d'aller à sa rencontre, d'invoquer sur lui le nom du Seigneur et de toucher sa chair malade, lui avait envoyé dire d'aller se laver sept fois dans le Jourdain, et il disait : « Est-ce que les fleuves de Damas ne sont pas préférables à toutes les

eaux d'Israël? » Il va cependant, sur les instances de ses serviteurs; il se lave sept fois ; sa chair est rétablie comme la chair d'un jeune enfant, et il est guéri [1]. Mais ce qui fait la sainteté et la gloire du Jourdain, ce sont les souvenirs de Jean-Baptiste et du Sauveur. Le saint précurseur fait entendre sa puissante prédication sur ses rives. La foule se presse autour de lui; elle confesse ses péchés et est baptisée dans le fleuve. Le Sauveur s'avance vers ces bords; il descend dans les eaux; les cieux s'entr'ouvrent sur sa tête; une colombe apparaît, et l'on entend cette voix mystérieuse: « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection [2]. »

Le Jourdain présente un contraste frappant avec la mer Morte. D'un côté c'est le deuil et la désolation; de l'autre, un paysage plein de charme et de fraîcheur. On dirait que le passage du Sauveur a laissé sur ces rives la grâce et la beauté. Une riche végétation ombrage le lit murmurant du fleuve, couvre ces charmantes petites îles qui s'épanouissent au-dessus des eaux comme une plante de nénufar, court en longue ligne sur ses bords et semble lui tresser une gracieuse guirlande de verdure. Ces fourrés épais de longs roseaux, de peupliers, de tamarisques et de lianes grimpantes, forment, selon l'expression de nos livres saints, la parure et l'orgueil du Jourdain, *superbia Jordanis*. Il est vraiment beau ce fleuve, ainsi paré de ces magnifiques ornements que la nature a jetés sur ses deux rives, et consacré par les souvenirs bibliques qui en font le fleuve le plus auguste du monde. C'est une halte délicieuse pour le pèlerin; assis sous ses ombrages, on prête l'oreille au doux bruit de ses eaux qui semblent murmurer en passant quelques grands noms de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Le Jourdain ne déborde plus aujourd'hui comme au temps du peuple juif. La cause en est probablement dans la

[1] IV[e] Livre des Rois, chap. 5.

[2] Saint Matthieu, chap. 3.

diminution de ses affluents, qui ne fournissent plus dans cette contrée aride et dépouillée, un volume aussi considérable d'eau, et dans la profondeur de son lit, creusé tous les jours plus profondément par la rapidité du courant. La couleur jaune et limoneuse des eaux provient de l'action érosive qu'elles exercent sur un sol mouvant, qui se dissout facilement. Nous retrouvons cependant les traces visibles des anciens débordements. Ces alluvions, ce terrain sillonné par des courants, ces couches régulières de sable, attestent le passage du fleuve, à l'époque où il couvrait ses rives.

Nous ne devons pas être loin de Galgala, où Josué établit son premier campement sur la terre promise, et dressa douze pierres en commémoration du passage miraculeux du Jourdain. Là Saül fut sacré roi. Là aussi il fut réprouvé de Dieu, parce qu'il ne garda point le commandement de l'Éternel; et Samuel lui annonça que le Seigneur s'était choisi un homme selon son cœur. Les deux prophètes, Élie et Élisée, visitèrent Galgala. On cherche vainement aujourd'hui ses ruines. C'est près d'ici, dans une terre argileuse, sur les bords du Jourdain, entre Sochoth et Sarthan, que Salomon fit fondre les vases du temple. La forteresse de Machérus, où fut décapité, par ordre du cruel Hérode, saint Jean-Baptiste, se trouvait de l'autre côté du Jourdain, à soixante stades du fleuve. Le saint précurseur rend par son sang un dernier et courageux témoignage à la vérité, non loin des lieux où avait retenti sa puissante prédication.

Ce n'est pas sans regret que nous quittons ces rives pleines de souvenirs. Nous trempons une dernière fois notre tête et nos mains dans le fleuve, et nous emportons quelques bouteilles de son eau sainte, destinée à bénir les joies paternelles de nos parents et de nos amis. Ma main la versera avec bonheur sur le front du nouveau-né qui demandera le baptème au prêtre pèlerin. Je cueille, en partant, des noix de galle que porte, en forme de fruit, un petit mimosa qui croît en abondance sur les bords du Jourdain. Les Arabes

prétendent que ce sont les fruits maudits de Sodome. Mais la véritable pomme de Sodome, d'après les naturalistes, est plus haut, sur les bords du torrent de Jéricho. C'est un petit fruit rond, d'une couleur jaune-doré quand il est complétement mûr; on dirait de petites oranges. La science lui a donné le nom de *solanum Sodomeum*. Nous cueillons quelques-unes de ces petites pommes sur une tige peu élevée, semblable à nos solanées d'Europe, portant à la fois de jolies fleurs violettes et des fruits. Cette pomme, où l'on a vu une image poétique des joies trompeuses du monde, est agréable à l'œil; mais quand on l'ouvre, on n'y trouve que quelques graines noires et un peu de poussière. Celles que je possède sont vides et renferment quelques graines.

Nous cherchons vainement dans cette plaine cette rose de Jéricho, si célèbre au moyen âge, à laquelle la crédulité populaire a attribué une vertu merveilleuse. Nous n'avons pu nous en procurer qu'à Jérusalem, où les Arabes en font un objet de commerce. Sa forme n'a rien qui rappelle une fleur. C'est une petite plante hygrométrique, de la famille des radiées, qui se dessèche et contracte comme un bouton de rose les nombreux rameaux qui la composent. Quand elle est trempée dans l'eau, ou qu'elle se trouve sous l'influence d'une atmosphère humide, elle étale ses sépales radiés et s'épanouit comme une fleur au soleil. Celles que j'ai sont toutes douées de cette vertu hygrométrique. La botanique, si rarement heureuse dans les noms barbares qu'elle donne à nos charmantes fleurs, a admirablement poétisé cette plante; elle l'a appelée la ressuscitée de Jéricho, *anastatica hierochuntica*, parce qu'elle se dilate et semble revenir à la vie, au contact de l'eau.

Au retour du Jourdain, après notre dîner, nous allons visiter à pied la montagne de la Quarantaine, qui rappelle le jeûne du Sauveur. C'est une ascension très-fatigante et presque périlleuse; aussi c'est la minorité de la caravane qui l'entreprend. Nous gravissons d'abord des pentes escarpées. A notre droite, sous une touffe d'arbustes, court un charmant

ruisseau, aussi abondant que celui d'Élisée : il descend de ces hauteurs, et l'aqueduc brisé que nous avons vu au pied de la montagne devait autrefois amener ses eaux au sein de l'antique Jéricho. Ce torrent desséché que nous voyons à notre gauche, à une immense profondeur, doit être celui de Carith, où se cacha Élie par ordre du Seigneur, après qu'il eut annoncé à Achab la longue sécheresse qui désolerait la terre, et où il fut miraculeusement nourri par des corbeaux, devenus les messagers du ciel. Ce torrent est vis-à-vis du Jourdain, *qui est contra Jordanem,* comme dit le troisième livre des *Rois;* il est encore à sec comme au temps du prophète, *siccatus est torrens;* des corbeaux, qui descendent peut-être de ceux qui nourrissaient Élie, planent sur nos têtes, et complètent la scène biblique[1].

La pente roide que nous gravissons avec une grande fatigue nous conduit jusqu'à un étroit sentier qui serpente le long de l'immense roche taillée à pic, au-dessous de nos têtes. Ce passage n'est pas sans danger, et c'est ici qu'il faut un pied solide et une tête qui ne craigne point le vertige. La route aérienne suspendue aux flancs du rocher, rongée quelquefois par l'action de la pluie et du temps, monte d'étage en étage le long des corniches, et s'élève à une prodigieuse hauteur jusqu'à la grotte qui servit de retraite au Sauveur. Nous y voici, grâce à un Arabe dont le bras vigoureux nous a soutenus aux endroits périlleux. Nous lisons aux dernières lueurs du jour le troisième chapitre de saint Matthieu, qui raconte le long jeûne et la tentation de Jésus-Christ. Ce lieu si austère respire la vie pénitente du divin Maître.

La grotte qui abritait le Sauveur a été transformée en chapelle, aujourd'hui abandonnée. On voit les ruines d'une autre chapelle sur le sommet de cette montagne, au lieu même où le Démon, montrant au Fils de Dieu tous les royaumes de la terre et leur gloire, promit de les lui donner s'il consentait à

[1] IIIe Livre des Rois, chap. 17.

tomber à ses pieds et à l'adorer. De cette hauteur, le regard embrasse des perspectives immenses, depuis ces cimes bleuâtres qui fuient à l'Orient, jusqu'à ces chaînes de montagnes qui vont se perdre dans les horizons de l'Égypte, et la vue de toutes les tribus dont on distingue les limites, de ces royaumes lointains dont on entrevoit les frontières, était bien faite pour tenter toute autre ambition que celle d'un Dieu.

Dès les premiers siècles, de nombreux solitaires étaient venus continuer dans ce lieu le long jeûne et la prière du Sauveur. Toutes ces grottes, creusées dans la roche, étaient peuplées, et retentissaient nuit et jour des accents de la prière. On aurait dit, en voyant ces innombrables cellules étagées sur les flancs de la montagne, les alvéoles d'une immense ruche où, selon la délicieuse expression de Jacques de Vitry, ces solitaires, semblables à des abeilles mystérieuses, composaient par leurs vertus un miel d'une douceur toute spirituelle, comme cette nourriture céleste que les anges servirent au Seigneur sur cette cime après son jeûne. Nous parcourons quelques-unes de ces humbles retraites : elles sont vides; les pieuses abeilles n'y sont plus, et la prière a cessé de monter vers le ciel. Elle est vraiment sainte, cette montagne qui tour à tour a servi de refuge à Élie qui semblait venir y préparer à l'avance la retraite du Fils de Dieu, aux enfants des prophètes, à des légions de solitaires, et qui se couronne à son sommet du souvenir glorieux de la victoire de Jésus-Christ sur l'Esprit tentateur.

Il est tard lorsque nous descendons du mont de la Quarantaine. Les étoiles scintillent au ciel, et nous voyons briller dans la plaine, auprès de notre campement, les feux du bivouac qui projettent leurs reflets sur nos tentes. A peine arrivés, nous nous jetons en toute hâte sur nos couchettes. Le sommeil n'est pas long. Il faut se lever avant une heure du matin, et surveiller les préparatifs du départ et le chargement des chameaux. Je me dirige avec un de mes amis vers la source d'Élisée, pour lui faire mes adieux. Je veux encore

une fois y tremper ma tête et mes pieds. Notre prière se mêle à cette ablution matinale. Je n'oublierai jamais cette heure délicieuse, au bord du ruisseau, sous ce ciel étoilé de la Palestine qui se réfléchit dans les eaux, ni le charme de ces doux entretiens en ce lieu solitaire, dans le calme de cette belle nuit.

Lundi 19 septembre. — Nous partons à trois heures. La lune éclaire notre marche. Les chameaux défilent lentement. Nous les laissons bientôt derrière nous. Nous distinguons à notre gauche des champs de dourah gardés par quelques Arabes armés qui bivouaquent autour d'un feu. Les chacals poussent des cris aigus et plaintifs. La route s'élève sur les premiers contre-forts ; elle domine des abîmes profonds creusés dans les déchirures des montagnes. Nous remarquons quelques restes d'une voie antique qui conserve encore son pavé primitif. Lorsque le Sauveur se rendit pour la dernière fois de Jéricho à Jérusalem, il montait par ce chemin. Il allait à pied ; la foule se pressait sur ses pas, et ses disciples le suivaient silencieux et craintifs, pressentant que quelque chose de solennel et de terrible allait se passer. Son pied divin s'est posé sur ce pavé brisé que je foule, et j'entends résonner dans mon cœur cette voix résignée qui annonçait en ce lieu à ses apôtres que tout ce qui avait été prédit touchant le Fils de l'homme allait bientôt s'accomplir. La route est toujours montueuse ; c'est une ascension de trois mille pieds depuis Jéricho jusqu'à la ville sainte, et nous comprenons cette parole du Sauveur : « Voilà que nous montons à Jérusalem, *ecce ascendimus Jerosolimam.* »

Les ruines d'un vaste khan s'offrent à nous sur le plateau supérieur. C'est ici que la tradition place le théâtre de l'histoire du bon Samaritain, racontée par le Sauveur sous la forme d'une parabole. Ces ravins ont été de tout temps infestés par les voleurs. « Ce lieu, dit saint Jérôme, portait le nom tragique d'Adommim, *ascensio Adommim*, lieu du Sang, parce que les voleurs y répandaient souvent celui des voyageurs. » C'est donc là, dans ce lieu mal famé, qu'un homme,

descendant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent, le laissant à demi mort. Le khan ruiné qui est à notre droite occupe l'emplacement de cette hôtellerie où le Samaritain, au cœur si compatissant, déposa cet homme, après avoir versé l'huile et le vin sur ses plaies, et les avoir bandées. Je ne sais si nous trouverions encore sur cette route un Samaritain aussi bon que celui de l'Évangile. Mais quand on est sans escorte, on peut y rencontrer des voleurs avides de pillage et de sang, et y être dépouillé et laissé à demi mort, comme ce voyageur infortuné dont parle le Sauveur. L'hôtellerie où fut accueilli le pauvre blessé n'existe plus; mais la vallée du Sang conserve toujours son nom.

Nous revoyons avec joie la charmante fontaine des Apôtres. C'est toujours une halte agréable pour le pèlerin altéré par les brûlantes chaleurs de la Palestine. Nous saluons en passant Béthanie et ses souvenirs évangéliques; Jérusalem se lève devant nous sur ses collines : on la revoit toujours avec émotion. Nous traversons bruyamment, vers midi, ses rues silencieuses, portant le double poids d'une grande fatigue et d'impressions plus grandes encore. Ces fatigues sont vite oubliées; mais les impressions apportées de la mer Morte et du Jourdain demeurent toujours.

CHAPITRE XI.

A mon cousin Adolphe Bourdel,
Professeur agrégé de la Faculté de Médecine de Montpellier.

JÉRUSALEM.

Aperçu historique sur Jérusalem. — Son état sous les anciens rois. — Elle est prise et saccagée par Titus. — Royaume chrétien de Jérusalem au temps des croisades. — Son état actuel.

Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur l'histoire de cette ville, dont nous avons étudié les monuments contemporains de toutes les époques. Nulle cité au monde n'a été le théâtre d'aussi grands événements, et n'a éprouvé des vicissitudes aussi diverses. C'est la capitale d'un peuple dont la vie n'est qu'un long tissu de prodiges. Assise au milieu des montagnes qui se dressent autour d'elle, et lui forment comme une ceinture, selon l'expression du prophète, *montes in circuitu ejus*, elle grandit sous la garde de Dieu qui veille sur elle avec amour, et l'entoure de sa protection puissante: *et Dominus in circuitu populi sui.* Elle eut ses jours de gloire bien vite écoulés, et ses longs siècles de misère sans nom. Prise et saccagée dix-sept fois, elle se relève toujours, portant sur son front, avec la trace de ses malheurs, le signe indestructible d'une grandeur mystérieuse, et quoique au centre d'un petit État isolé de tous les peuples, elle remplit l'univers entier de ses magnificences passées et de ses douleurs. C'est sur ses collines que le monde ancien se rencontre avec le monde nouveau, le ciel avec la terre. C'est le point de départ de cette étonnante révolution qui a changé la face de l'univers. Tous les siècles passés convergent vers elle, tout l'avenir en sort. Placée par l'opinion des vieux âges au centre de la terre, elle demeure le centre merveilleux du monde moral. Avec la loi, les prophètes et l'Évangile, elle

domine tous les temps, et résume l'histoire du genre humain.

Quelle que soit la patrie de l'homme des temps modernes, il y a trois villes dont il est citoyen : Jérusalem, Rome et Athènes. Jérusalem, le berceau de notre foi ; Rome, la patrie de ceux qui croient, et à qui, avec l'idée religieuse, s'attachent encore les souvenirs de l'antiquité ; Athènes, la patrie des arts et des lettres, et pour nous autres Français, la patrie d'un peuple qui a tant de ressemblance avec nous, qu'on pourrait l'appeler les Français des temps anciens. Mais Jérusalem occupe une plus large place dans nos souvenirs et nos affections. Quoiqu'elle n'ait point été enrichie, comme Athènes, des chefs-d'œuvre de l'art, quoiqu'elle n'ait point subjugué l'univers, comme Rome, son nom cependant remue plus vivement les âmes que celui de toute autre ville ; nous le redisons avec une vénération pieuse depuis notre enfance ; tous les peuples l'appellent la Sainte, *el Kods !* tous les regards comme tous les cœurs se tournent avec amour vers elle, et nous la saluons comme la grande patrie intellectuelle, morale et religieuse de l'humanité.

L'origine de Jérusalem a quelque chose de mystérieux comme sa destinée. C'est cette *ville de la paix, Salem*, où commande un pontife-roi, Melchisédech, figure prophétique de ce pontife éternel qui devait s'offrir en ce lieu à son Père. Cette colline de Moriah, où doit s'élever le temple, c'est celle sur laquelle Abraham va immoler son fils Isaac. Ainsi, la première apparition de Jérusalem dans l'histoire se fait au milieu de ce sacrifice symbolique qu'offre Melchisédech, et son berceau se montre à nous à côté de cet autel sur lequel le père des croyants place son fils unique. Ces souvenirs primitifs impriment à la cité naissante une consécration religieuse. Ce n'est encore qu'une forteresse qui s'élève sur la montagne de Sion, et qui brave longtemps les attaques du peuple de Dieu. David, parti d'Hébron, s'avance pour en faire la conquête. Il faut à ce roi victorieux une capitale assise dans une forte position. Les plaines, les bords des fleuves et des mers conviennent aux peuples livrés aux paisibles tra-

vaux de l'agriculture et du commerce. Mais à cette nation étrangère, entourée de nombreux ennemis, exposée à des agressions incessantes, qui ne peut se maintenir que par la guerre et la victoire, il faut, pour emplacement de sa métropole, une situation inexpugnable, et David la trouve dans cette forteresse qui est au pouvoir des Jébuséens. Entourée de vallées profondes et de hautes montagnes, cette place convient au siége de la monarchie qu'il veut fonder. Il vient l'investir à la tête de l'élite des guerriers de Juda et de Benjamin. L'impétueux Joab monte le premier sur les murs, et la forteresse est prise. Le vainqueur la transforme en une cité splendide qui porte son nom; il l'embellit de somptueux édifices de cèdre, et la couronne de tours dont les fondements subsistent encore.

A l'époque où David jetait les fondements de la capitale de la Judée, Babylone, la reine de l'Orient, couvrait les rives de l'Euphrate de ses superbes palais et de ses murailles célèbres. Athènes commençait à grandir, et substituait le pouvoir des archontes à celui de la royauté. L'orgueilleuse Tyr battait les mers, selon l'expression de nos livres saints, avec les ailes de ses mille vaisseaux. Troie était tombée depuis plus d'un siècle; mais la ville qui devait imposer ses lois à l'univers, et qui devait être conquise avec la croix du Calvaire par un pauvre pêcheur de Galilée parti de Jérusalem, Rome, l'héritière religieuse de Sion, n'existait pas encore. C'est au milieu de ces circonstances qu'est fondée la cité de David. L'arche sainte y est portée, au chant des saints cantiques, et cette fête inaugure ces pompes solennelles du culte si chères au peuple de Dieu. Chaque jour ajoute à l'éclat de cette cité. Mais le Seigneur n'a pas encore de temple : le monarque puissant et religieux, qui habite des palais magnifiques, voudrait bâtir à Jéhovah une demeure qui fût digne de sa grandeur. Le ciel fait connaître qu'à son fils est réservée la gloire de réaliser ce vœu, que David emporte au fond de sa tombe. Salomon entreprend avec ardeur cette œuvre glorieuse. Le roi Hyram lui envoie sur ses flottes les

cèdres du Liban et d'habiles ouvriers, et ce temple, la merveille de la Judée, s'élève, resplendissant d'or, sans qu'on entende le bruit de la scie ou les coups de marteau, et s'achève dans l'espace de sept ans. Il avait fallu plus de deux siècles au paganisme pour bâtir le célèbre temple d'Éphèse.

Jérusalem voit bientôt décliner sa puissance. Sous le règne de Roboam, Sésac, roi d'Égypte, traverse le désert avec une nombreuse armée, pénètre dans cette ville, enlève les trésors du temple, les boucliers d'or de Salomon, et reprend le chemin de ses États, chargé de ces riches dépouilles. Bientôt les invasions se succèdent : c'est Joas, roi d'Israël, qui la saccage; ce sont les Assyriens, ministres de la vengeance du ciel, qui viennent châtier cette ville coupable. « Je vais, avait dit le Seigneur, amener de tels maux sur Jérusalem et sur Juda, que les oreilles en tinteront à quiconque les ouïra. J'étendrai sur Jérusalem le cordeau de Samarie et le poids de la maison d'Achab. J'abandonnerai les restes de mon héritage, et je les livrerai entre les mains de leurs ennemis. » Et voilà que l'armée du roi d'Assur prend la ville, charge le roi Manassès de fers et l'emmène en captivité.

Un bon roi, dernière gloire de Jérusalem, vient effacer les traces impies de son prédécesseur. Josias répare et embellit le temple; il détruit les hauts lieux et tous les vestiges de l'idolâtrie qui existaient encore, et célèbre la Pâque avec une solennité inaccoutumée.

Jérusalem retombe bientôt, malgré les avertissements du ciel, dans ses infidélités premières. Dieu suscite de nombreux prophètes pour lui annoncer les grands maux qui vont fondre sur elle. Un jour, Jérémie se présente chargé de chaînes, devant le peuple, et lui prédit que c'est ainsi qu'il sera traîné en esclavage sur la terre étrangère. Une autre fois, il prend un vase d'argile et le brise en présence des anciens : « Ainsi, dit-il, sera brisé ce peuple et cette ville. » Il trace un tableau effrayant des malheurs de Jérusalem. Il montre les Assyriens qui préparent leurs armes, qui attellent leurs chars et qui s'avancent contre la cité coupable; et bientôt Nabuchodonosor

est aux portes de la ville; il la prend, dépouille le temple de ses plus précieux ornements, et emmène un grand nombre de prisonniers. Ce monarque assyrien vient jusqu'à trois fois visiter cette ville, et lui apporte de nouveaux châtiments. Il monte une quatrième fois contre elle, et dans son impitoyable vengeance il livre la ville et le temple aux flammes. Jérusalem renversée ne présente plus qu'un monceau de ruines, et ses habitants, chargés de chaînes, sont traînés en captivité. C'est en face de cette désolation que Jérémie souhaitait que ses yeux se changeassent en source de larmes, pour pleurer nuit et jour les malheurs de son peuple, et qu'il soupirait ces touchantes et tristes lamentations, où il égale la douleur aux calamités.

Les restes de Juda reviennent de la captivité. La maison du Seigneur sort la première de ses ruines. Les prêtres et les lévites s'associent aux travaux, et les hymnes de David, chantés en chœur, excitent le zèle des travailleurs. A la vue du nouveau temple, les vieillards, qui se ressouviennent de la magnificence de l'ancien, pleurent et gémissent, tandis que les jeunes gens poussent des cris de joie. La maison du Seigneur est rebâtie; mais Jérusalem n'a point de murs pour la protéger contre les attaques de ses ennemis. Néhémie encourage le peuple à les reconstruire. Les Israélites se mettent à l'œuvre; chaque famille refait son pan de mur. Le Samaritain jaloux veut s'y opposer : les travailleurs saisissent l'épée d'une main, de l'autre la truelle; la trompette sonne à tous les points menacés, les Juifs accourent pour chasser l'ennemi, reviennent à l'œuvre, et la muraille se relève.

Jérusalem est de nouveau visitée par les armées étrangères. L'impie Antiochus la livre au pillage, et extermine quatre-vingt mille de ses habitants. Judas Machabée chasse l'usurpateur, purifie le temple profané, et jette par ses victoires un dernier reflet de gloire sur cette cité. Bientôt le sceptre échappe à Juda, et le Sauveur paraît. Jérusalem est témoin de ses miracles; il enseigne dans le temple, et la ville déicide l'envoie au supplice comme un malfaiteur. Le sang

du Juste retombe comme un anathème sur la tête de ses enfants. Rome envoie ses légions contre cette ville, qui doit voir s'avancer contre elle les armées de tous les peuples. Jérusalem se prépare à une résistance énergique. Les remparts de Sion, avec leurs soixante tours, semblaient défier tous les efforts de l'ennemi. Le mur d'Acra paraissait inexpugnable. Le temple, entouré d'une triple enceinte, avait l'aspect d'une imposante forteresse. La tour Antonia, assise sur le roc, entourée de quatre autres tours, complétait ce système de défense, et formait comme la citadelle du temple. Jérusalem, ainsi couronnée de tours et ceinte de murailles, se présentait sur ses collines comme une formidable guerrière, et semblait braver les attaques de l'armée romaine. Mais son heure était arrivée. Les chrétiens comprennent que la prédiction du Sauveur sur l'ingrate cité va s'accomplir ; sous la conduite de Siméon, leur évêque, ils s'éloignent et vont chercher un asile au delà du Jourdain, dans une ville nommée Pella.

Titus établit trois camps, l'un sur le mont des Olives, un autre au couchant, sur la colline qui porte aujourd'hui le nom de Saint-George, et le troisième vers le nord, sur un plateau élevé qui domine la ville. On connaît les horreurs de ce siége, le plus affreux dont l'histoire ait gardé le souvenir. Au dedans trois factions se disputent le pouvoir, et promènent dans la cité le meurtre et le pillage. La famine vient ajouter ses ravages à ceux des discordes civiles. Les Romains pressent cette infortunée cité; ils s'emparent de la première et de la seconde enceinte. Une surprise les rend maîtres de la tour Antonia. La flamme achève l'œuvre de la dévastation romaine, et l'incendie consume le temple, dont il ne devait pas rester pierre sur pierre.

Quand la justice de Dieu est passée, les chrétiens reviennent s'établir sur les ruines de Jérusalem, auprès du tombeau du Sauveur. L'empereur Adrien relève les murs de la ville, et la colline du Calvaire se trouve enfermée dans la nouvelle enceinte. Ce prince, ennemi des chrétiens, fait combler le

Saint-Tombeau, et élève une statue à Vénus sur le Calvaire. La mère de Constantin, sainte Hélène, vient purifier ces lieux profanés par les honteuses images du paganisme, et rendre au culte des chrétiens la croix retrouvée du Sauveur. L'historien Eusèbe nous a conservé la description de la magnifique basilique qu'elle fait élever sur le Saint-Sépulcre. Julien l'Apostat essaye vainement de reconstruire le temple, pour donner un démenti à la parole du divin Maître. Le feu vengeur disperse les ouvriers effrayés, et encore une fois celui que Julien appelait le Galiléen a vaincu.

Lorsque la foi nouvelle a triomphé, les chrétiens tournent leurs regards vers Jérusalem, et de nombreux pèlerins se pressent dans ses murs pour vénérer ses religieux souvenirs. « On y accourt de toutes les parties de l'univers, dit saint Jérôme; la cité est remplie de toutes les races d'hommes. » Vers le commencement du quatrième siècle, la Gaule envoie des bords de la Dordogne un pèlerin qui compose pour ses compatriotes un *Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.* Les femmes elles-mêmes entreprennent ce saint pèlerinage : de nobles Romaines, telles que les Paule, les Eustochie, les Mélanie, les Albine, quittent les délices de Rome pour aller embrasser la pauvreté aux lieux où vécut le Sauveur, et font bénir en Judée par leurs vertus ce nom romain, qui longtemps n'y avait excité que la haine.

Au commencement du septième siècle, Jérusalem voit se renouveler une partie de ses anciens malheurs. Elle tombe au pouvoir de Chosroës II, roi des Perses. Ses prêtres et ses moines sont égorgés, ses églises livrées aux flammes, ses habitants emmenés prisonniers. Le bois de la vraie croix fait partie du butin du vainqueur. Héraclius efface par ses victoires le souvenir de ce désastre, et recouvre le précieux bois, qu'il reporte pieusement sur ses épaules au Calvaire. Quelques années après, le calife Omar, dont les historiens vantent le caractère doux et compatissant, se rend maître de la ville sainte et bâtit sur l'emplacement du temple de Salomon la célèbre mosquée qui porte son nom. C'est avec lui que commence

cette domination musulmane qui pèse encore sur Jérusalem. Un autre calife, Haroun-al-Reschid (le juste), qui sait se montrer doux et tolérant envers les chrétiens, envoie à Charlemagne les clefs du Saint-Sépulcre, et semble ainsi proclamer le droit de protection de la France chrétienne sur les lieux saints. Notre nation, dans la personne de son grand empereur, commençait à prendre possession de ce protectorat qu'elle exerce sur les chrétiens d'Orient. L'an 881, Hélie, patriarche de Jérusalem, expose la situation de son Église « à Charles le Jeune, à tous les princes de l'illustre race du grand empereur Charles, aux évêques, aux prêtres et à tous les catholiques. » On commence à entendre dans cette lettre la voix de Jérusalem opprimée, implorant le secours de ses frères d'Europe, et exprimant ces plaintes éloquentes qui trouveront bientôt un écho dans le cœur des nations chrétiennes de l'Occident.

Les pèlerins se multiplient sur le chemin de Jérusalem. Ils vont recevoir des mains de l'évêque ou du prêtre de leur église le bourdon et la pannetière, et partent accompagnée des vœux de tous les chrétiens. Ils rencontrent sur leur route une hospitalité fraternelle ; ils sont affranchis des péages, et les navires de Marseille ou de Gênes les transportent gratuitement en Terre-Sainte. Les hommes du peuple sont mêlés avec les hauts barons, qui vont chercher dans ce lointain pèlerinage l'expiation de leurs nombreux méfaits. Foulques d'Anjou, appelé tour à tour *le grand édificateur*, parce qu'il bâtit un grand nombre d'églises, et *le palmier*, parce qu'il rapporta trois fois de la Terre-Sainte la palme de pèlerin, expie ses meurtres par une pénitence publique dans les rues de Jérusalem, qu'il parcourt humblement, la corde au cou, et battu de verges par ses serviteurs.

Au commencement du onzième siècle, ce ne sont plus quelques pèlerins isolés qui s'acheminent vers la ville sainte, ce sont de nombreuses caravanes, qui préparent le grand mouvement des croisades. L'an 1064, sept mille pèlerins marchent sous le commandement de l'archevêque de Mayence.

Des chevaliers normands font partie de la pieuse phalange. Ils sont assaillis près de Ramleh par douze mille Arabes qui veulent les dépouiller; ils livrent un combat meurtrier, et entrent dans Jérusalem comme les précurseurs des grandes armées qui vont marcher à la délivrance du Saint-Tombeau.

Les pèlerins, à leur retour, racontent l'oppression de leurs frères de la Terre-Sainte, et les profanations odieuses qui souillent ces lieux si chers à la foi chrétienne. La piété publique s'émeut au récit de ces malheurs; le nom de Jérusalem se trouve sur toutes les lèvres. Un pauvre religieux du diocèse d'Amiens, Pierre l'Ermite, qui a vu les misères de la ville sainte, et qui a mêlé ses larmes à celles du patriarche Siméon, fait passer dans tous les cœurs la généreuse indignation qui l'anime. La voix du pape Urbain II donne le signal de ce puissant ébranlement qui précipite l'Europe sur l'Asie. Aux conciles de Clermont, de Nîmes, de Tours, de Rouen, la France lui répond par ce noble cri : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Et la nation entière, peuple, prêtres et chevaliers, s'enrôle sous la bannière de la croix.

On connaît la longue et périlleuse odyssée de cette première armée des croisés. Elle passe aux pieds des murs de Constantinople, et répond par la générosité aux perfidies des Grecs. Victorieuse à Nicée, elle s'avance à travers les défilés de l'Asie Mineure, ne rencontrant sur ses pas que la dévastation et de grandes souffrances. Antioche arrête longtemps les croisés au pied de ses remparts. La découverte miraculeuse du fer de la sainte lance relève leur courage abattu. Après une mémorable victoire remportée sur les musulmans, ils reprennent leur marche le long de la mer, et arborent le drapeau des croisades dans toutes les places qu'ils rencontrent. Le 7 juillet 1099, les restes de cette innombrable armée, décimée par la guerre et par la souffrance, saluent Jérusalem en pleurant, et tombent à genoux à la vue de cette ville sainte, objet de leurs longs et pieux désirs. Ils répètent encore avec enthousiasme ce cri généreux qu'ils ont fait retentir sur tous les rivages : *Dieu le veut! Dieu le*

veut! et renouvellent solennellement le serment qu'ils ont fait tant de fois de délivrer le Saint-Sépulcre. Ils s'avancent saintement transportés, tendant leurs mains vers la cité, et chantant ces paroles d'Isaïe : « Lève-toi, ô Jérusalem; secoue la poussière qui te couvre; brise tes chaînes, ô fille de Sion! voici le jour de ta délivrance. » Depuis bien des siècles, la cité captive appelait des libérateurs. Elle dut tressaillir à la vue de ces nombreuses phalanges accourues des rives lointaines pour l'arracher au joug des infidèles, et elle se dit avec le prophète que la gloire du Seigneur allait encore se lever sur elle.

Nous avons parcouru, pendant notre séjour à Jérusalem, les diverses positions occupées par l'armée des croisés. Il est facile de les reconnaître, et ce n'est pas sans émotion que nous avons visité ces lieux où nos pères avaient dressé leurs tentes. Nous avons dans nos rangs un jeune descendant de Rembauld Créton, sire d'Estournel, qui monta le premier sur les murs de Jérusalem, et plusieurs de nos pèlerins comptent quelques-uns de leurs aïeux dans cette armée de la croix. Les petits-fils n'ont pas dégénéré de leurs nobles ancêtres. La vue de Jérusalem fait battre leur cœur comme celui des croisés; fervents pèlerins du Saint-Sépulcre, ils sauraient au besoin en être les défenseurs.

Voici, vers le nord, en face de la porte de Damas, sur la hauteur qui porte le nom de Bezetha, le lieu où Godefroy de Bouillon, Robert, comte de Normandie, et Robert, comte de Flandre, plantèrent leurs pavillons. On voyait à leurs côtés les deux frères de Godefroy de Lorraine, Eustache de Boulogne et Baudouin, leur parent Baudouin du Bourg, Conon de Montaigu, les deux frères Henri et Godefroy de Hache, Renaud et Pierre de Toul, Hugues de Saint-Paul et son fils Engelran... Leur camp s'étendait depuis les tombeaux des rois jusqu'à la grotte de Jérémie. Tancrède, que le chantre de la *Jérusalem délivrée* a célébré comme le plus brave, le plus généreux, le plus intrépide et le plus beau des guerriers de la croix, avait dressé ses tentes à la droite de Godefroy.

Le vieux comte de Toulouse, Raymond, avait établi ses troupes sur les hauteurs de Saint-George, au couchant, en face de la porte de Bethléem; mais comme cette position était trop éloignée de la ville, il se rapprocha des remparts et occupa la partie de la montagne de Sion qui était en dehors de l'enceinte. C'était le poste le plus périlleux, et les croisés étaient exposés aux flèches que les ennemis lançaient du haut des tours. « Quatre mille guerriers, dit le Tasse, suivaient les pas du comte de Saint-Gilles; tous bien armés, tous formés à une discipline sévère, intrépides dans les dangers, endurcis aux travaux, braves soldats, ils ne pouvaient avoir un capitaine plus brave ni plus expérimenté. » C'était l'élite de la noblesse de la Gascogne, du Limousin, de l'Auvergne, du Languedoc et de la Provence. Qu'on pardonne à un pèlerin du Midi de rappeler ici le nom de quelques-uns de ses glorieux compatriotes qui combattirent sous la bannière du comte de Toulouse. Parmi les croisés du Languedoc, je vois Raymond II, comte de Maguelone; Guillaume V, seigneur de Montpellier; Bernard, vicomte de Beziers; Isnard de Ganges, Bérenger de Gignac, Elzéar de Castries, Pons et Bernard de Montlaur, Elzéar de Montredon, le sire de Beaufort, le seigneur Pierre Galérion de Pins, de Villeneuve, Adalbert de la Mothe, Raymond Palais, Géraud de Castillon... La Provence n'est pas moins féconde, et je retrouve parmi ses enfants d'outre-mer Guillaume, dit le Bon, chevalier d'Arles, Raymond des Baux, le vicomte de Castellane, Isnard de Pontevés, Guillaume de Sabran, Pierre de Blacas et Bertrand de Porcelets... Obscur pèlerin, venu de cette même contrée d'où étaient les valeureux guerriers du comte de Saint-Gilles, j'aime à suivre leurs traces au pied des remparts de Jérusalem; j'applaudis à leur dévouement, et je redis avec admiration leurs noms consacrés par la gloire de cette première croisade.

Comme Français, nous aimons à nous rappeler que c'est de notre patrie qu'est parti le généreux mouvement qui a ébranlé l'Europe entière, et que c'est la France qui a marché

à la tête des nations de l'Occident pour conquérir le Saint-Tombeau. La poésie l'a dit aussi bien que l'histoire : parmi tous ces peuples armés pour l'affranchissement de Jérusalem, on voit au premier rang la nation des Francs.

> Prima i Franchi mostrarsi.....

Après les Francs, ce sont les Normands, les bandes accourues des bords de la Garonne et de l'Océan ; puis la race blonde et blanche de cette contrée que baignent la Moselle et le Rhin ; ensuite les Anglais, habiles à lancer des traits, amenant avec eux une nation plus voisine du pôle, qu'envoie de ses hautes forêts la lointaine Irlande, isolée du reste du monde. L'Allemagne combat avec la France et l'Angleterre aux pieds des murs de la cité sainte. Mais parmi toutes ces nations que le dévouement de notre patrie entraîne aux champs de la Palestine, je cherche vainement ces Russes, qui disputent aujourd'hui à la France l'héritage du Saint-Sépulcre ; ils ne sont pas avec nous au jour du combat, ils ne viennent point mêler leurs armes à celles de nos pères dans cette lutte héroïque, et de ce sang généreux qui a été répandu sous les murs de Jérusalem il n'en est pas une goutte qui appartienne à la Russie. Cette nation barbare et déjà schismatique était incapable de comprendre un semblable dévouement. Reléguée dans les steppes du Nord, elle n'entendit point le cri de foi de nos pères, et le nom de Jérusalem ne trouva point d'écho dans le cœur à moitié païen de ses hordes sauvages.

Les Grecs non plus n'étaient pas dans les rangs des croisés. Ils avaient sollicité le secours de leurs armes, et à la vue de leurs belliqueuses phalanges, ils se laissent aller aux inspirations d'une politique ombrageuse. Toujours dissimulés et perfides, ils leur suscitent des obstacles, et c'est le souvenir de ces trahisons qui arrache au poëte ce cri éloquent d'indignation :

> Oh vergogna ! o misfallo ! or non avesti
> Tu, Greccia, quelle guerre a tu vicine?

« O honte! ô crime! tu demeures, ô Grèce, tranquille spectatrice d'une guerre qui se faisait sur tes frontières; ta faible politique attend les événements pour se décider. Vile esclave aujourd'hui, gémis sous le poids de tes chaînes; n'accuse point d'injustice le sort qui t'accable, il était dû à ta lâcheté. »

Et cependant, aujourd'hui, c'est cette nation, dont le Tasse flétrit la perfidie, qui possède le Saint-Sépulcre. Elle n'a point combattu avec nos pères contre les infidèles, et maintenant elle domine à Jérusalem et ravit aux catholiques les conquêtes de la croisade. Qu'il me soit permis de signaler ainsi en passant toutes les lâchetés et toutes les trahisons du schisme grec. On ne saurait trop les redire à la France.

Quel contraste avec le noble courage et la magnanimité des croisés! Ceux-ci, exempts de toute vue ambitieuse, n'aspirent qu'à un seul but, délivrer la ville sainte de l'oppression musulmane. Dans leur ardeur impatiente, ils livrent un premier assaut, qui n'échoue que parce que les machines de guerre leur manquent. Ils se hâtent d'en construire, et les historiens vantent la remarquable structure de trois tours roulantes, qui étaient dues à l'industrieuse habileté de Gaston de Béarn. Enfin, après d'autres attaques infructueuses et de grandes souffrances causées par les chaleurs, qui avaient desséché les fontaines, et par la soif, un nouvel assaut est livré le jeudi 14 juillet 1099. L'armée chrétienne s'y est préparée par trois jours de jeûne et par une procession autour de Jérusalem, au milieu du chant des cantiques et des trompettes retentissantes. Le choc des assaillants est impétueux; mais il rencontre une résistance opiniâtre, et, après douze heures d'une mêlée sanglante, la victoire est indécise. Le lendemain, l'attaque recommence avec une nouvelle ardeur. Godefroy de Bouillon, du haut de sa tour de bois qui s'avance comme une forteresse contre les remparts, donne l'exemple du courage, et chacun de ses traits porte la mort dans les rangs des assiégés. La brèche est ouverte, et Tancrède, suivi d'une troupe de braves, pénètre dans l'enceinte et enfonce à coups de

hache la porte de Saint-Étienne. Les croisés se précipitent dans la ville en poussant le cri de victoire : *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Le comte de Saint-Gilles rencontre seul une vive résistance sur le mont Sion. Mais il a entendu le cri des vainqueurs, et, excitant le courage des siens, il prend une échelle et l'applique contre le rempart. Il y monte avec une ardeur intrépide, impatient de rejoindre ses compagnons. Raymond Pilet, Guillaume de Sabran et les autres guerriers le suivent, et bientôt tous les croisés, réunis dans Jérusalem, s'embrassent en versant des larmes de joie.

C'est un vendredi, à trois heures du soir, au jour même et à l'heure où le Sauveur expira pour le salut des hommes, que les croisés entrent dans Jérusalem. Cette pensée aurait dû leur inspirer des sentiments de clémence à l'égard des vaincus; mais, irrités par les longues insultes des musulmans, ils se montrent implacables dans la victoire et remplissent la ville de sang et de carnage. Le souvenir du Saint-Tombeau met un terme à ces scènes d'horreur. Aussitôt toutes les fureurs s'apaisent ; ces hommes de fer se sentent émus ; ils se dépouillent de leurs habits sanglants, s'avancent en groupes pieux, pieds nus et la tête découverte, vers l'église du Saint-Sépulcre ; et, pendant la nuit, les rues de la cité conquise retentissent de ces paroles d'Isaïe : « Vous tous qui aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle. »

Dix jours après leur victoire, les croisés s'occupent de relever le vieux trône de David et de Salomon. Les suffrages du peuple et de l'armée y font monter le vertueux duc de Lorraine, qui se contente de prendre le titre modeste de défenseur et de baron du Saint-Sépulcre. Conduit en triomphe à l'église de la Résurrection, il refusa, avec une humilité touchante, les insignes de la royauté. « Il ne volt, disent les Assises, estre sacré et corosné roy de Jérusalem, porce qui il ne volt porter corosne d'or là où le roy des roys, Jésus-Christ, le fils de Dieu, porta corosne d'espines, le jour de sa passion. » L'antique royaume de la Judée devient un royaume

français; Jérusalem, redevenue chrétienne, appartient à notre patrie; la France ressaisit sur la montagne de Sion le sceptre brisé de Juda, et le nom de Francs, *Frangi*, qui, dans toutes les langues de l'Orient, désigne encore aujourd'hui les peuples de l'Europe, est un souvenir glorieux de notre ancienne suprématie dans cette contrée.

Sous la domination des rois latins, l'Église de Jérusalem se relève, et, suivant l'expression de Jacques de Vitry, évêque de Ptolémaïs, commence à reverdir et à fleurir. Des sanctuaires s'élèvent dans tous les lieux consacrés par les souvenirs évangéliques, et c'est pendant cette période que prend naissance, dans la Palestine, cette belle architecture ogivale dont on retrouve encore de si nombreux vestiges dans cette contrée. L'ogive est fille de l'Orient; elle a son berceau près du Saint-Sépulcre. Les monastères, les églises, dont le pèlerin rencontre à chaque pas les ruines dans la ville sainte, appartiennent à cette époque féconde.

Trois ordres militaires, nés d'une inspiration pieuse, font sentinelle autour du Saint-Tombeau : ce sont les Hospitaliers, les Templiers et les Teutons. Ils avaient commencé par les soins donnés aux pèlerins et aux pauvres. Mais, au jour du danger, ils échangent le service pacifique de la charité contre le glaive meurtrier. Dans leurs courses continuelles, nouveaux Machabées, ainsi que les appelle Jacques de Vitry, ils protégent contre l'invasion ennemie les frontières du nouveau royaume. Toutes les fois qu'on crie aux armes, dit un chroniqueur, ils demandent où sont les ennemis, jamais leur nombre, et les manteaux blancs des chevaliers de l'hôpital, du Temple ou de Sainte-Marie des Teutons, marqués de la croix blanche, de la croix rouge ou de la croix noire, inspirent la terreur aux musulmans, la sécurité aux pèlerins.

Mais, après les règnes glorieux de Godefroy et de Baudouin, le royaume de Jérusalem penche bientôt vers sa ruine. En 1187, il perd, à la sanglante journée d'Hittin, son roi et son armée. Saladin, vainqueur, s'avance vers la ville et vient dresser ses tentes à la même place où avaient campé, quatre-

vingt-huit ans auparavant, les croisés. Jérusalem succombe après treize jours de siége. Le 3 octobre 1187, la barbarie musulmane nous reprend cette ville, et, depuis, elle l'a toujours gardée.

A la nouvelle de ce désastre, trois armées se lèvent au sein de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, pour aller venger cette funeste défaite. Leurs efforts demeurent infructueux, et la puissante épée de Richard Cœur-de-Lion ne put reconquérir le Saint-Sépulcre. La présence de Frédéric II à Jérusalem est plutôt un scandale qu'un motif d'espérance pour la population chrétienne; celle-ci ne voit en lui qu'un prince excommunié, qui a fait alliance avec les infidèles. La croisade de saint Louis ne sert qu'à faire admirer la bravoure française à Damiette, et à montrer la grandeur d'un roi chrétien dans les fers. Nul prince n'était plus digne de délivrer le Saint-Tombeau que le noble fils de Blanche de Castille. Le ciel ne le permit pas, et le saint roi ne put que relever les murs de Saint-Jean-d'Acre, de Césarée et de Jaffa.

Les phalanges des croisés cessent de traverser la mer. Jérusalem gémit sous l'oppression musulmane, qui n'a su faire que des ruines et n'a laissé que des souvenirs de violence et de spoliation. La ville sainte est délaissée, et c'est à peine si quelques rares pèlerins parcourent les chemins déserts qui virent passer les armées de l'Europe. La Palestine est descendue aujourd'hui au rang de simple province: elle s'est dépeuplée sous l'administration indolente ou rapace des pachas. Le mahométisme est impuissant à redonner un peu de vie à ce pays qui se meurt. Il garde la ville sainte comme un geôlier, et comprime toute pensée généreuse de civilisation et de liberté. La domination des musulmans a été le tombeau de la prospérité de cette contrée. Qu'elle se hâte de se transformer au contact de l'Europe, ou qu'elle cède la place à cette influence rénovatrice qui vient encore du pays des croisades. On a parlé de la restauration d'un royaume juif à Jérusalem. Ce serait une ruine de plus ajoutée aux

ruines de la cité sainte. Les restes dispersés d'Israël n'ont plus de vie nationale, et ce n'est point avec les morts qu'on fonde un empire. Ce que je voudrais, ce qui est le désir le plus ardent de mon cœur de prêtre et de Français, ce serait la restauration d'un royaume chrétien à Jérusalem, sous la protection de la France. Lui seul pourrait redonner aux villes désertes leurs habitants, à ces vallées incultes leur fertilité primitive, à cette contrée, théâtre de tant de merveilles et aujourd'hui si triste et si dégénérée, la civilisation et la vie. Mais ce vœu que je forme ne semble-t-il pas opposé aux desseins de la justice divine et aux terribles oracles des livres saints? « Il n'y aura plus de princes, a dit Isaïe; on n'y rétablira jamais un royaume. » C'est pour cela, sans doute, que le royaume latin des croisades n'a pas eu plus de durée que la vie d'un homme, et que cette royauté n'a fait que passer dans la ville sainte, pour abaisser un moment sa tête couronnée au pied du Saint-Sépulcre. A cette triste pensée, l'on tourne vers Dieu un regard suppliant, et l'on s'écrie, avec le prophète Zacharie : « Seigneur, n'aurez-vous donc plus pitié de Jérusalem et des villes de Juda que poursuit votre colère [1]? » L'on redit avec confiance ces paroles de David : « Vous vous lèverez, ô mon Dieu ! dans votre miséricorde, et vous aurez pitié de Sion; car il est venu le temps d'avoir pitié d'elle; il est venu. Les pierres de ses ruines sont chères à vos serviteurs, et ils baisent avec bonheur sa sainte poussière [2]. » Oh ! si les pèlerins pouvaient, à leur retour, emporter au fond de leur cœur cette douce espérance que le Seigneur consolera encore Sion, comme l'annonçait le prophète, et qu'il choisira de nouveau Jérusalem ! *Consolabitur adhuc Dominus Sion, et eliget adhuc Jerusalem* [3].

[1] Zacharie, ch. I, v. 12.

[2] Ps. CI, v. 14-15.

[3] Zacharie, ch. I, v. 17.

CHAPITRE XII.

A mon ami M. l'abbé Autié, Curé de Redessan.

JÉRUSALEM.

Physionomie de la ville de Jérusalem. — Population. — Pèlerins. — Question des lieux saints. — Les schismatiques grecs. — Les musulmans. — Le clergé catholique. — Les sœurs de Saint-Joseph-de-l'Apparition. — Chevaliers du Saint-Sépulcre.

Il existe une double histoire de Jérusalem, l'une écrite dans les livres, l'autre reproduite d'une manière bien plus saisissante dans ces pierres et ces ruines qui appartiennent à toutes les époques, et qui restent comme les témoins muets de tous les malheurs qui ont visité cette ville. Nous avons jusqu'ici étudié l'une et l'autre, et nulle histoire, je l'avoue, n'offre un aussi étonnant mélange de grandeur inouïe et de calamités plus grandes encore. Pénétrons maintenant dans l'intérieur de la ville pour étudier, non plus ses monuments et ses souvenirs, mais les principaux caractères de la physionomie morale et religieuse qu'elle présente.

Jérusalem offre à l'intérieur le même aspect que les autres villes de la Palestine. Ce sont des rues étroites, inégales, tortueuses, souvent voûtées et obscures, et presque toujours désertes. La rue du Patriarche, auprès du Saint-Sépulcre, est la seule qui soit animée. Partout ailleurs, absence complète de mouvement et de bruit. Tout semble se taire dans cette étrange cité, pour ne laisser parler que les ruines qu'elle renferme. Les maisons, confusément entassées, sont basses, carrées et percées de quelques rares ouvertures, que des moucharabys au treillis serré protégent contre les regards indiscrets. Les toits sont terminés en terrasse aplatie ou en dôme. Nous remarquons sur quelques-uns des tas de pierres.

Ce sont des projectiles destinés à protéger la maison contre une attaque. Ce qui préoccupe avant tout dans cette contrée où le pouvoir est si faible, où l'audace est si grande, où tous les droits sont méconnus, c'est de se créer des moyens de défense pour se mettre à l'abri de toute surprise. C'est dans ce même but que les portes des maisons sont extrêmement basses; il faut courber la tête pour y entrer, et si c'est un ennemi, il est facile de l'arrêter sur le seuil.

Les rues sont toujours sales et remplies d'une étrange poussière, composée de tous les détritus végétaux et animaux que n'ont pu dévorer les chiens, ces seuls entrepreneurs du nettoiement chez les indolents Osmanlis, dit spirituellement notre confrère, M. Bonjour.

« Les chiens semblent plus nombreux à Jérusalem que les habitants. Leur race n'a rien de remarquable; ils tiennent du loup et du renard. Aucun d'eux n'a jamais connu de maître, et ne répond à aucun nom. Ils n'appartiennent à personne; c'est le pavé qui leur appartient, celui qui les a vus naître, qu'ils ne perdent point de vue, sous peine d'être affreusement houspillés par leurs pareils. Jaloux de la possession exclusive de leur territoire, ils sont aussi à peu près également répartis dans toute la ville, dormant tout le jour dans le trou du pavé où chacun a fait élection de domicile. Les hommes, les chevaux, les chameaux peuvent impunément leur piétiner les pattes et la queue, ils ne se dérangent que tout juste de ce qu'il faut pour n'être pas écrasés. Ils ne sont guère plus méchants pour les chrétiens que pour les Turcs, depuis que chacun est libre de les châtier quand ils l'ont mérité, ce que le fanatisme musulman ne permettait pas jadis. Deux de ces intéressants animaux sont inamovibles possesseurs de l'entrée du Casa Nuova, et un des domestiques du couvent me dit un jour, en me les montrant : *Questi sono cattolici.*

« Mais si le jour ils sont inoffensifs, dès que le soleil disparaît, malheur à celui qui se trouverait dans la rue sans une lanterne et sans un bâton ! S'il n'était ramassé par la patrouille,

il serait infailliblement dévoré par les chiens. » (*Notes d'un pèlerin.*)

La population de Jérusalem dépasse 15,000 habitants: il y a 7,000 juifs; près de 5,000 musulmans; 2,000 grecs schismatiques; 1,000 catholiques latins; 50 à 60 cophtes, ou chrétiens d'Égypte, qui suivent les erreurs d'Eutychès; quelques Abyssins qui fraternisent avec les cophtes, et, comme eux, engagés dans l'eutychianisme; 60 grecs melchites, ou impériaux, selon l'étymologie syriaque du nom, chrétiens d'Orient qui n'ont point embrassé les erreurs de Nestorius ou d'Eutychès, et sont demeurés fidèles à la foi catholique; enfin 470 Arméniens schismatiques. Toutes les communions chrétiennes sont ainsi représentées auprès du Saint-Sépulcre, et toutes les voix, celles du schisme et de l'hérésie aussi bien que celle de l'Église catholique, viennent offrir au tombeau du Sauveur le culte de l'adoration et de la prière.

Le nombre des pèlerins qui visitent Jérusalem est très-considérable. Il s'élève jusqu'au chiffre de 10,000. Ce sont presque tous des Grecs, des Russes et des Arméniens. Il n'est presque pas de famille en Russie qui ne compte dans ses membres quelque pèlerin de Terre-Sainte, et depuis quelques années ce pèlerinage est singulièrement encouragé par le pouvoir et par le clergé moscovite. Il nous est douloureux de voir que presque tous ces pèlerins sont schismatiques, et que les catholiques atteignent à peine le nombre de cent. Espérons que la France, dont le nom est encore si grand en Orient, sortira de son indifférence pour le Saint-Tombeau, et qu'on verra tous les ans de nombreux groupes de pèlerins reprendre le chemin, trop longtemps délaissé, de la ville sainte. Déjà deux caravanes ont frayé la voie, et montré combien ce pèlerinage est facile. Que cet exemple communique une impulsion pieuse à tous ceux à qui le nom de Jérusalem est encore cher! Que ce voyage d'outre-mer devienne populaire dans notre patrie! Que toutes les classes s'y associent, les hommes de science comme les hommes de foi, les prêtres aussi bien que les fidèles. La présence des

pèlerins français auprès du Saint-Tombeau, c'est une barrière opposée aux envahissements du schisme grec; c'est une sorte d'apostolat exercé sur cette population si sympathique à la France; c'est presque, avec l'agrandissement de l'influence française, le triomphe de la cause catholique dans la question des lieux saints. L'œuvre entreprise par nos pères au temps des croisades ne peut être mieux continuée que par les pèlerinages. Que les pieuses caravanes se succèdent sur le chemin de la Terre-Sainte! *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Nous devons dire ici quelques mots de cette question des lieux saints, qui a grandi tout à coup en devenant une question politique, et a mis les armes aux mains de l'Europe. Il ne s'agit pas seulement de savoir, comme l'ont écrit quelques voyageurs, qui priera dans les sanctuaires à telle ou telle heure, qui allumera une ou plusieurs lampes, qui placera un tapis sur cet autel, qui réparera ce pan de muraille, qui mettra une inscription latine ou grecque à telle voûte, qui suspendra ici un tableau, là une tenture. La question est plus élevée, et touche à l'avenir du catholicisme dans Jérusalem. Sans doute, il s'agit de la possession de certaines parties d'édifices religieux qui ont été usurpées; mais il s'agit surtout de savoir si le culte catholique aura droit à une place au soleil de la Palestine. C'est d'abord une question de propriété; mais c'est par-dessus tout une question de vie et de liberté pour les catholiques. Déjà ils ont été violemment chassés de sanctuaires dont la possession exclusive leur était garantie par les capitulations; dans d'autres, ils n'ont conservé qu'une participation qui va s'amoindrissant d'année en année. Si on n'arrête ces empiètements continus, il est facile de prévoir l'époque où les catholiques, dépouillés de tous leurs droits, n'auront plus un lieu pour la prière. En face de ces envahissements, la France ne pouvait rester indifférente, et laisser consommer la spoliation de ceux qui sont placés sous son protectorat. Elle s'est ressouvenue que la défense des intérêts religieux en Orient a été jadis une de ses plus belles gloires, et elle a

énergiquement revendiqué la restitution des droits de ses coréligionnaires.

Qu'on ne dise pas qu'on a fait d'une question religieuse une question politique, d'une querelle de moines la querelle du monde. La question des lieux saints, telle que l'a faite le fanatisme grec, n'est plus de nos jours que la grande lutte de l'erreur contre la vérité, du schisme contre l'unité catholique. Ce que veulent nos adversaires, c'est de chasser le catholicisme de tous les lieux qu'il occupe encore en Terre-Sainte. On enlève un jour un sanctuaire; encouragé par ce premier succès, on en enlèvera bientôt un autre, et les pauvres catholiques, victimes de ce système d'usurpations continuelles, croissantes, habilement déguisées, voient tomber un à un tous leurs priviléges les plus anciens, jusqu'au jour où on ne leur laissera pas même une pierre pour la célébration des saints mystères. Voyez ce qui s'est passé récemment à Beit-djâla. Nous avions le droit de relever l'église de ce village, de placer un prêtre à sa tête, et les grecs de ce lieu, ameutés par des agents secrets partis des couvents grecs de Jérusalem, ont chassé le prêtre, insulté le patriarche et dévasté la chapelle catholique. Le schisme grec, intolérant jusqu'à la violence, veut règner seul en Palestine et n'admet point de partage. Là où il a mis le pied, il ne souffre point de rival, et il se fait persécuteur pour imposer une domination oppressive. Il y a plus encore. Un nouvel ennemi est venu mêler son intervention occulte dans cette question; c'est la Russie. Les Grecs seraient moins audacieux, s'ils ne se sentaient soutenus par ce puissant auxiliaire. Les Russes sont à Jérusalem, et on ne s'est que trop aperçu de leur présence dans ces nouvelles vexations qu'ont eu à subir les catholiques. Ils poussent, ils excitent ces moines grecs qui se sont faits les instruments aveugles de leurs ambitieux projets. Et savez-vous quel est le but auquel ils aspirent? Ils l'avouent eux-mêmes, et leur conduite le trahit assez; c'est de faire de la ville sainte un centre schismatique, d'où la Russie étendra son influence sur tout l'Orient; c'est de jeter du haut du Calvaire

un défi à l'unité catholique, d'élever la suprématie du successeur de Photius en face de celle du successeur de saint Pierre; c'est d'opposer l'Orient à l'Occident, Jérusalem à Rome. Pour atteindre ce but, il faut que le catholicisme ne possède plus de sanctuaire en Terre-Sainte, qu'il ne soit plus lui-même qu'une ruine, et c'est là que tendent tous les efforts, toutes les manœuvres du schisme. Or le triomphe des Grecs, ce serait, avec l'oppression des catholiques, l'abaissement de l'influence française, la suprématie de la puissance russe, et peut-être une menace pour la liberté religieuse et nationale de l'Occident. Catholique et Français, je veux à ce double titre l'intervention traditionnelle de la France dans la question des lieux saints. La Palestine était comme une sœur de notre patrie au delà des mers, comme la France de l'Orient au temps des croisades. Nous lui avons donné autrefois nos institutions, nos mœurs, nos trésors, notre sang et une royauté française. Poursuivons notre œuvre, et donnons-lui encore, avec nos sympathies, un concours généreux et une protection efficace. Tout est encore français à Jérusalem, comme sous la domination des croisés. Les prêtres dévoués qui sont venus apporter au patriarche la coopération de leur zèle sont partis des rivages de notre patrie; ces dignes sœurs de Saint-Joseph qui dirigent les écoles de la Terre-Sainte, et qui pansent les plaies des infirmes, c'est la France qui les a envoyées. Je vois à la tête de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul un généreux français. Le noble patriarche est éminemment français par le cœur. Les vœux des populations chrétiennes sont constamment tournés vers nous; et l'on voudrait que l'intervention de la France fît défaut à cette œuvre catholique dont elle a fourni tous les éléments, et qui fonde sur elle toutes ses espérances! Non, la France ne peut pas renier ainsi les traditions de son noble passé; la Terre-Sainte lui revient par les droits d'un protectorat que les siècles ont consacré comme par la gloire des souvenirs, et la question des lieux saints est pour elle une question française.

Le schisme grec compte à Jérusalem six évêques, dont un porte le titre d'*évêque du feu*, parce que c'est lui qui fait, le samedi saint, la ridicule et superstitieuse cérémonie du feu sacré, qui n'est autre chose qu'une scandaleuse profanation du Saint-Sépulcre. Il y a treize couvents renfermant un grand nombre de moines. Trois de ces monastères sont habités par une cinquantaine de religieuses grecques; elles ne sont pas astreintes à la clôture, et ne se livrent point à ces œuvres de charité qui sont la gloire des religieuses françaises. Nous les rencontrons quelquefois dans les rues, revêtues d'un costume noir, promenant d'un monastère à l'autre leur existence oisive. Pourquoi ne se consacrent-elles pas à l'éducation des jeunes filles, qu'on laisse sans instruction? Il existe huit hospices pour recevoir les pèlerins de cette nation, qui payent cette hospitalité par d'abondantes aumônes. C'est la source de la richesse du clergé grec, qui n'est pas à l'abri du soupçon de cupidité.

Les couvents grecs de Jérusalem sont l'asile des préjugés, des haines religieuses, du fanatisme et de l'ignorance. On n'y connaît point les nobles travaux de l'intelligence, et on y vit étranger à toute science. Ne leur demandez point ces recherches historiques, cette étude patiente des précieux manuscrits enfouis dans leurs bibliothèques. Tout dort au fond de ces monastères, l'esprit aussi bien que le cœur. On dirait que les moines qui vivent dans ces retraites n'ont été séquestrés du monde que pour végéter dans la plus profonde ignorance. Les idées les plus étroites, l'étiolement de la pensée, la routine de la vie, deviennent l'état permanent de ces âmes qui languissent inactives. Aussi les couvents, à Jérusalem comme en Grèce, sont-ils entièrement stériles. On l'a dit, ni l'apôtre, ni le saint, ni le savant, ni l'artiste, ne sortent plus de cette clôture, qui endort l'homme dans une perpétuelle enfance. Ce ne sont plus nos corporations religieuses, vrais foyers de sainteté, de dévouement et de science, qui fournissent des hommes à l'étude, des maîtres à l'enseignement, des orateurs à la chaire chrétienne,

des cœurs généreux pour toutes les bonnes œuvres. Il n'y a d'autre foyer dans les monastères grecs de Jérusalem que celui de la jalousie, de la haine et des manœuvres les plus odieuses pour usurper les sanctuaires des catholiques. On sait qu'après la réunion de l'Église orientale à l'Église romaine, au concile de Florence, ce furent les moines qui s'élevèrent les premiers contre les évêques qui avaient signé l'union des deux Églises, qui fomentèrent les divisions, et firent retomber dans le schisme les populations égarées. Ils sont encore aujourd'hui les adversaires les plus obstinés de tout projet d'union.

Une chose m'afflige dans le clergé grec; c'est l'absence complète d'un enseignement religieux donné aux fidèles. Il n'y a point de prédication, point d'exposition de la doctrine chrétienne. Le prêtre grec est muet, ses lèvres ne sont point dépositaires de la science; elles ne s'ouvrent jamais pour enseigner la loi et pour instruire le peuple. Que voulez-vous qu'il enseigne, lorsqu'il sait lire à peine lui-même? Aussi, point d'apostolat au sein de cette Église que le schisme a frappée d'impuissance. Vous ne rencontrez nulle part un missionnaire grec allant annoncer la vérité à ceux qui l'ignorent, ou travaillant à réunir les membres dispersés de la famille chrétienne. On trouve quelquefois dans ses rangs un soldat qui, la croix d'une main, l'épée de l'autre, se bat courageusement pour l'indépendance de la patrie, jamais un apôtre.

On comprend combien doit être grande l'ignorance d'un peuple que son clergé laisse sans instruction. C'est à peine s'il possède les premiers éléments du christianisme. Aussi, sa religion se réduit-elle à un pur formalisme : ce sont des pratiques multipliées, des formes extérieures; mais l'idée manque avec la doctrine, et la superstition prédomine au détriment de la véritable croyance. Le signe de la croix est très-fréquent; je remarque qu'on le fait en portant la main de la droite à la gauche, parce qu'on prétend que la main droite du Sauveur a été clouée la première à la croix. Les

prières de sa liturgie sont beaucoup plus longues que les nôtres. C'est pour cela que dans leurs églises il n'y a qu'une messe par jour, et deux les fêtes et les dimanches. Ses offices sont célébrés avec un laisser-aller, une absence de dignité et de respect qui fait peine. Et cependant le prêtre grec, avec ses ornements simples, qui n'affectent point la lourde et disgracieuse raideur des nôtres, avec ses longs cheveux qui tombent en boucles sur ses épaules, avec sa magnifique barbe, ce bel ornement de la figure sacerdotale, qui descend sur sa poitrine, pourrait être si beau, si majestueux à l'autel! Le chant d'église est monotone, précipité, sans harmonie, assez semblable à une psalmodie rapide et sans modulation. Qu'il y a loin de cette mélopée légère rendue avec des sons nasillards et saccadés qui choquent nos oreilles européennes, au caractère si grave et si religieux du plain-chant romain! Je dois avouer cependant que cette population a une foi vive sinon éclairée, qu'elle prie avec une singulière ferveur, et qu'elle observe fidèlement les pratiques extérieures du culte. Oh! quand viendra le jour si désiré où les divisions du schisme feront place à l'unité, où l'Orient et l'Occident s'embrasseront dans le sein de l'Église romaine, devenue leur commune mère! Peut-être ce jour n'est-il pas éloigné, et les événements dont l'Orient est en ce moment le théâtre semblent le préparer.

Disons ici un mot de cette autre partie de la population de Jérusalem, les musulmans, dont la cause est tout à coup devenue si populaire chez nous. Elle se compose de Turcs et d'Arabes. Nous sommes accoutumés à nous représenter les Turcs comme des hommes farouches, aux manières brutales, à l'air insultant, qui ne savent que menacer et frapper. Nous avons été détrompés dans notre pèlerinage, et nous avons reconnu en eux des hommes pacifiques et bienveillants. Franchement, le Turc est une bonne et douce nature, un peu molle et insouciante. On le dit fidèle, hospitalier, et doué d'un grand amour pour la justice. L'Arabe, au contraire, est fier, trompeur et violent, malgré son regard humide et sin-

gulièrement doux. Il préfère l'indépendance et la liberté du désert à la prison des villes, la rapine et le pillage à la paisible culture des champs. On retrouve en lui ce fier descendant d'Ismaël « dont le bras doit se lever contre tous, qui doit voir le bras de tous se lever contre lui, et qui doit dresser sa tente à côté de la région habitée par tous ses frères. » Le mahométisme a condamné jusqu'ici ce peuple à une immobilité fatale. Mais voici le moment où l'Occident se met en contact avec l'Orient. Or, j'espère que la population musulmane se transformera au souffle de notre civilisation et de notre foi. Il y a dans la religion mahométane deux éléments opposés qui doivent amener sa dissolution prochaine. Le premier, que j'appelle l'élément honteux, c'est ce sensualisme abject et dégradant qui détruit la famille par la polygamie et la servitude de la femme, qui n'offre en perspective dans l'autre vie que des jouissances grossières. Un sensualisme semblable, qui est une honte pour les nations modernes, ne peut tenir devant l'invasion de nos idées européennes, pénétrant en Orient à la suite de nos soldats. A côté de cet élément impur de la religion musulmane, il en reste un autre plus élevé, vraiment religieux, qui découle de nos livres saints, auxquels le mahométisme a fait de nombreux emprunts ; c'est l'unité de Dieu, l'adoration, l'existence des anges, l'invocation des saints, la prière pour les morts; ce sont les œuvres satisfactoires, comme le jeûne et l'aumône. Or, de semblables croyances, quoique mêlées à des superstitions nombreuses, peuvent préparer les voies à l'Évangile. Le christianisme, prêché sans entrave à ces populations, trouvera en elles des dispositions, des habitudes religieuses que je puis appeler chrétiennes ; par un apostolat intelligent et dévoué, il recueillera, comme un héritage, prochainement, je l'espère, toutes ces nations près d'échapper à cet islamisme qui a fait son temps. J'ai toujours été frappé de la ferveur avec laquelle le musulman fait sa prière au soleil couchant; j'ai été touché de le voir se prosterner dans les cimetières et prier avec une religieuse tristesse sur

les tombes qui lui sont chères, et je me suis dit qu'un peuple si instinctivement chrétien ne pouvait pas être condamné à d'éternelles ténèbres, et que l'heure n'était pas éloignée où il ouvrirait les yeux à la lumière de l'Évangile. En jetant mes regards sur cet Orient que travaille déjà mystérieusement la main de la Providence, je répète avec nos livres saints que ces vastes champs blanchissent déjà pour la moisson, et appellent la main laborieuse des ouvriers évangéliques.

Ce qui offre le plus d'intérêt au pèlerin qui visite Jérusalem, ce sont, après les monuments religieux de la ville sainte, les œuvres catholiques fondées par le zèle du patriarche.

J'ai déjà parlé du séminaire où, sous la direction de prêtres français et italiens, seize jeunes lévites sont formés à la science et aux vertus sacerdotales. C'est une idée belle et féconde qu'a eue monseigneur Valerga de créer un clergé indigène et séculier ; c'est le moyen le plus efficace de faire refleurir l'Église si désolée de Jérusalem. Les Franciscains, qui depuis six siècles sont les gardiens du Saint-Sépulcre, ont montré un admirable dévouement pour conserver le dépôt qui leur avait été confié ; ils l'ont gardé au prix de leur sang. C'est là leur plus beau titre de gloire. Mais ils ne pouvaient suffire aux besoins religieux de la Palestine. Il fallait plus que l'action des couvents pour ranimer la foi éteinte au sein de cette population : il fallait une institution qui eût en elle ses moyens de développement et de perpétuité; il fallait un clergé indigène. Les religieux peuvent être d'utiles auxiliaires; mais, par la nature des constitutions qui les régissent, ils ne sont pas assez sous la dépendance patriarcale. Il faut à leurs côtés des prêtres qui ne relèvent que de l'autorité ecclésiastique, et qui n'obéissent qu'à sa voix. C'est à ce besoin qu'est destinée à répondre la fondation du séminaire de Jérusalem. Ces jeunes prêtres, originaires de cette contrée, ayant des racines profondes dans ce pays, dont ils connaissent parfaitement la langue, les mœurs et les usages, seront de puissants coopérateurs de l'œuvre patriarcale. Ils sont ap-

pelés à exercer une grande influence sur une population à laquelle ils appartiennent. Ils n'éveilleront point ces soupçons, ces susceptibilités ombrageuses que rencontrent souvent les prêtres étrangers, et pourront ouvrir sans obstacle de nouvelles missions. Avec ces nouveaux ouvriers qui se forment sous ses yeux et dans sa demeure, le nouveau patriarche pourra bientôt recueillir une moisson magnifique; il fera évangéliser ces populations arabes qui n'attendent que des apôtres; il ramènera à l'unité ces schismatiques dispersés jusqu'au delà de la mer Morte qui demandent des prêtres. Tout l'avenir du catholicisme en Terre-Sainte repose sur ce clergé indigène.

Il y a dans cette œuvre apostolique que prépare la sollicitude si intelligente de monseigneur Valerga une belle place pour les enfants de Saint-François. Qu'ils s'associent aux travaux des missionnaires et fécondent de leurs sueurs ce champ du père de famille, autrefois arrosé de leur sang. Ce n'est pas assez pour eux d'offrir une hospitalité bienveillante aux pèlerins et de prier auprès du Saint-Sépulcre. Ne pouraient-ils pas renouveler dans cette contrée les nobles travaux de nos corporations religieuses d'autrefois, s'emparer des jeunes générations en multipliant les écoles, et initier cette population oisive et ignorante aux arts et aux lumières de notre civilisation européenne? Je voudrais les voir, dans une contrée où le sol est si peu cultivé, s'adonner à l'agriculture, et apprendre à l'Arabe à demander sa nourriture à la terre, comme ces moines du moyen âge qui défrichaient nos forêts, comme ces couvents de Maronites du Liban qui partagent leur temps entre la prière et la culture des champs, comme ces Trappistes d'Afrique qui fertilisent de leurs sueurs la plaine inculte de Staouëli. Pourquoi encore, à l'exemple des religieux arméniens méchitaristes, et du monastère de Mhar-Antonio, dans le Liban, n'auraient-ils pas une imprimerie d'où sortiraient des livres arabes qui propageraient les idées utiles, dissiperaient les préjugés et prépareraient les voies à l'Évangile? Pourquoi, qu'on nous per-

mette l'expression de ce désir, n'y aurait-il pas dans ces couvents des hommes d'études pour continuer le beau travail de Quaresmius sur la Terre-Sainte? Que de recherches à faire encore en Palestine au point de vue de l'histoire, de l'archéologie, de la géographie sacrée! Que de ruines dont le nom est un mystère! Que de villes bibliques inconnues dont la science pourrait retrouver les vestiges! Des hommes vivant sur les lieux, explorant ces contrées, interrogeant ces ruines, recueillant les traditions, pourraient produire d'utiles travaux pour les études sacrées. Ces nobles occupations, mêlées aux fatigues de l'apostolat, seraient un immense bienfait pour la Palestine, et une gloire de plus pour les enfants de Saint-François.

Une institution dévouée, qui seconde admirablement les pensées généreuses du patriarche, c'est celle des bonnes et dignes sœurs de Saint-Joseph-de-l'Apparition. Elles sont venues prendre la place inoccupée depuis si longtemps des religieuses Bénédictines, de Sainte-Anne et de Sainte-Marie-de-Jérusalem. Elles dirigent les écoles des filles, et façonnent par un travail persévérant ces jeunes âmes à ces vertus modestes et pures si peu connues des femmes de l'Orient. Elles les accoutument dès leurs premières années aux occupations d'une existence active et industrieuse, exercent leurs mains novices encore aux arts utiles de la vie domestique, et les assouplissent peu à peu aux habitudes laborieuses de nos femmes de l'Europe. Elles recueillent les pauvres orphelins, les enfants abandonnés par des mères dénaturées, et se font de ces jeunes filles grecques, musulmanes, juives, une heureuse famille dont elles sont les mères bénies, et où elles règnent par l'amour. Nous avons visité ces charmantes écoles, dont nous avons admiré la belle tenue; nous avons entendu les chants arabes et italiens de ces jeunes enfants, examiné avec intérêt leurs divers travaux, et applaudi aux merveilleux résultats obtenus par les soins assidus et intelligents des sœurs. Il sortira de là de précieux éléments d'amélioration pour la famille et la condition de la femme. Le cou-

vent a sa place marquée dans la régénération de l'Orient.

Il y a à la tête de ce couvent une religieuse éminente dont le nom rappelle aux pèlerins, avec tous les charmes de la vertu, une élévation singulière de l'esprit et du cœur, une simplicité attachante, une bonté exquise, des attentions bienveillantes et toutes les ingénieuses et saintes industries de la charité; c'est la digne sœur Émilie. Les enfants la chérissent comme la meilleure des mères, et nous pèlerins, nous la vénérons comme le type le plus aimable et le plus achevé du dévouement. Son nom est pour moi le souvenir vivant d'une pieuse cousine, sa compagne, la sœur Joséphine Azaïs, morte dans ses bras à l'hôpital de Tunis, au service des pauvres. Il m'a été doux de recueillir, dans mon pèlerinage, des détails touchants sur les derniers moments de cette parente si regrettée, de la bouche même de celle qui a longtemps vécu avec elle et qui a reçu son dernier soupir. O bonne sœur, je vous remercie des douces émotions que vous m'avez fait éprouver en me parlant de celle dont la mémoire m'est chère, en me racontant son infatigable dévouement qui se donnait sans mesure, son activité qui la consumait comme une flamme intérieure, la sérénité de son âme en face de la mort, l'affliction de ses compagnes, la douleur des pauvres, et jusqu'aux regrets du bey lui-même, qui s'associa à ce deuil et vous envoya un témoignage de son estime pour la chère défunte. Il me semblait, ô ma mère, à ce récit attendrissant, pardonnez-moi cette illusion de mon cœur, que l'âme de la sœur Joséphine était passée dans la vôtre, et que je la retrouvais en vous à Jérusalem. Elle était de la même famille spirituelle que vous, et là aussi les sœurs se ressemblent.

Un hôpital catholique vient compléter le bienfait des écoles. Il est bien pauvre encore, bien réduit dans ses ressources, comme le commencement de tout ce que fonde la charité, et cependant il soulage déjà bien des misères. Nous y avons trouvé, dans des salles qui n'ont d'autre luxe que la propreté, douze malades : il y a parmi eux des schismatiques, des mu-

sulmans; car la charité à Jérusalem tend la main à tous les malheureux sans distinction de culte; et tous se montrent également reconnaissants des bons soins que leur prodiguent les sœurs. Les consultations abondent à l'hospice, et l'on voit tous les matins la porte assiégée par de nombreuses visites. Une sœur pharmacienne distribue des remèdes, donne des conseils et panse avec ses compagnes les plaies de tous ceux qui se présentent. Ce service gratuit de la misère et de la souffrance fait bénir à Jérusalem le nom des religieuses. Pourquoi le pacha qui gouverne la ville ne s'associe-t-il pas à cette reconnaissance populaire, en mettant à la disposition du patriarche un emplacement plus vaste et plus convenable pour un hospice? Les sœurs sont trop à l'étroit avec leurs malades dans cet humble réduit. Je les voudrais près du Saint-Sépulcre, à l'ancienne demeure des Hospitaliers; c'est là leur place. Elles continueraient avec dévouement en ce lieu l'œuvre première de cet ordre, qui s'était d'abord voué au service des pèlerins et des malades. Nous ne demandons que quelques vieux murs croulants et des ruines éparses : la charité saura les relever. L'administration turque ferait preuve d'intelligence et s'honorerait en les accordant à des religieuses françaises.

Les derniers jours que nous passons à Jérusalem sont consacrés à revoir ses monuments, à visiter de nouveau ses sanctuaires et à prier au Saint-Sépulcre, qui reçoit tous les jours les hommages des pèlerins. Grâce à l'infatigable obligeance de notre excellent confrère, M. Wigley, qui veut bien nous servir de guide, nous connaissons parfaitement la ville sainte. Il nous la fait étudier au point de vue religieux et archéologique : nul ne la comprend aussi bien que lui, et pendant le séjour de deux ans qu'il y a fait, il n'est pas une de ses pierres qu'il n'ait remuée, pas une de ses ruines dont il ne sache l'histoire. Artiste et croyant, espérons qu'il nous donnera un jour la monographie de Jérusalem : il le doit à cette cité et aux pèlerins.

Nous passons nos soirées au patriarcat, qui est toujours

ouvert aux pèlerins. Monseigneur Valerga nous accueille avec une bonté aimable, et nous charme par une causerie spirituelle et animée. Les jeunes séminaristes exécutent des chants qui sont vivement applaudis. Les souvenirs de la France se mêlent dans nos conversations à ceux de Jérusalem. En nous voyant entourés de tant de bienveillance et d'affection, en retrouvant dans ce salon la langue, les idées, les manières de notre pays, il nous semble que nous respirons l'air de la patrie et que nous revoyons son image.... Charmantes soirées, qui nous restent comme un souvenir délicieux et ineffaçable de l'hospitalité patriarcale!

Monseigneur est trop à l'étroit dans cette habitation, qu'il partage avec ses séminaristes et ses prêtres. Il n'a pour chapelle qu'un humble réduit qui ne peut contenir que quelques fidèles. Or, il y a près de la porte Saint-Étienne un espace considérable inhabité, couvert de ruines, qui pourrait fournir un emplacement convenable pour la demeure du patriarche, pour le séminaire et les divers établissements de charité. La population chrétienne, à qui l'espace manque autour du Saint-Sépulcre, pourrait envoyer une colonie dans ce nouveau quartier. La belle église ogivale de Sainte-Anne, qui est encore debout, servirait de cathédrale, et le culte catholique pourrait déployer ses pompes sous ses vastes nefs. D'autres sanctuaires voisins, aujourd'hui en ruines, seraient peu à peu rendus à leur destination première, et de nouvelles demeures, se groupant autour de l'habitation patriarcale, ramèneraient la vie et le mouvement dans ce quartier silencieux et désert. C'est le désir du patriarche. Il appartient à la France, en intervenant auprès de la Porte pour obtenir la concession de ce terrain, de changer ce désir en réalité.

Une cérémonie religieuse vient dignement couronner notre séjour à Jérusalem. Monseigneur le patriarche a voulu honorer la caravane en donnant à ses chefs la croix de chevalier du Saint-Sépulcre. D'autres la recevront plus tard, comme un souvenir bien cher, à leur retour de la Terre-Sainte. Nous assistons à la réception des chevaliers. C'est une cérémonie

qui offre un pieux intérêt. Elle a lieu dans la petite chapelle des Franciscains, à quelques pas du tombeau du Sauveur. Les récipiendaires sont agenouillés devant le patriarche revêtu de ses habits pontificaux. Un prêtre tient sur un plateau l'épée de Godefroy et ses éperons, insignes des chevaliers. Ceux-ci reçoivent des mains du pontife cette épée du héros de la première croisade, qui a arraché la ville sainte à la domination des infidèles; ils la brandissent trois fois, pour montrer que leurs bras sauraient encore s'en servir pour défendre la même cause, et la remettent dans le fourreau. Ils chaussent à leurs pieds les forts éperons du libérateur de Jérusalem, et le pontife, après avoir appelé sur eux le secours d'en haut, les embrasse en leur adressant ce doux souhait : « Que la paix soit avec vous! » Alliance mystérieuse de la paix avec les signes de la guerre, pour faire comprendre que le seul but des coups frappés par celle-ci doit être de procurer les bienfaits de la paix!

Cette décoration du Saint-Sépulcre présente encore aujourd'hui une signification noble et touchante. Souvenir des siècles passés, elle est pour celui qui la porte un signe de dévouement à la cause des saints lieux. Cette croix rouge potencée, contournée de quatre croisillons, rappelle au chealier les souvenirs de la croix du Calvaire, dont il se constitue le généreux défenseur. Il fait partie de cette courageuse milice qui veillait autrefois à la garde du Saint-Tombeau; il le défendra, lui aussi, sinon par l'épée, du moins par l'aumône, par la prière et par la parole, pour éveiller dans tous les cœurs d'ardentes sympathies en faveur de la Terre-Sainte. C'est une pacifique croisade pour la gloire du Saint-Sépulcre.

CHAPITRE XIII.

A M. Jules Canonge.

JÉRUSALEM.

Adieux à Jérusalem. — Route de la Galilée. — Naly-Samuel. — Emmaüs. — Gabaa. — Halte à El-Bir. — Béthel. — Ayn-el-Haramied. — Silo. — Campement à Loubban. — Plaine de Sichem. — Puits de Jacob. — Les monts Ebal et Garizim. — Naplouse.

Il nous faut enfin la quitter cette ville qui nous est devenue si chère, et où nous avons éprouvé de si vives émotions. C'est comme une seconde patrie à laquelle nous allons dire adieu. Tous ces monuments que nous avons visités, tous ces sanctuaires où nous avons prié, ces souvenirs que nous avons recueillis, ces impressions qui ont remué notre âme, ce sont comme autant de liens qui nous unissent à elle. Aussi, empruntant les paroles du prophète, lui disons-nous avec amour : « Que ma main droite se dessèche, si jamais je t'oublie, ô Jérusalem! que ma langue s'attache à mon palais, si tu n'es pas la première dans mes souvenirs! » (Ps. 136.) Non, nous ne l'oublierons pas, et au pied du Saint-Sépulcre nous prenons l'engagement de parler à nos frères de France de la tristesse et du délaissement de la cité sainte, de raviver dans les âmes ces sympathies religieuses que lui doit tout cœur catholique, et de susciter de nouveaux pèlerins qui viennent visiter ses sanctuaires et apporter par leur foi une consolation à sa trop longue douleur.

C'est le vendredi matin 23 septembre que nous quittons Jérusalem. Nous y laissons quelques-uns de nos compagnons de pèlerinage, qui veulent y prolonger leur séjour, et se proposent de nous rejoindre plus tard au Mont-Carmel. Ils s'y sentent si heureux qu'ils ne peuvent se résoudre à partir avec nous, et que c'est un besoin pour leur cœur d'y rester

plus longtemps. Le président de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, M. Lequeux, veut bien, avec le neveu du consul de France, nous donner un dernier témoignage de sa bonne amitié, en nous accompagnant jusqu'au sommet de la colline éloignée d'où l'on voit Jérusalem pour la dernière fois.

Nous sortons par la porte de Jaffa, qui a vu notre entrée, et nous nous éloignons lentement et à regret de cette ville à laquelle demeure attaché notre cœur. Nous suivons la route de la Galilée. Elle passe à côté du tombeau des Rois, à travers des champs d'oliviers dont le pâle feuillage va très-bien à cette nature désolée. Après une demi-heure de marche, nous atteignons par une pente abrupte et pierreuse la hauteur de Sapha; elle porte dans l'historien Josèphe le nom de Σκοπή, lieu d'où l'on observe, parce que c'est de cette colline que l'on découvre Jérusalem. Ce nom qui, dans l'hébreu et l'arabe présente la même signification que dans la langue grecque, convient admirablement à cette éminence, et de là le regard embrasse un panorama d'une grandeur à la fois triste et solennelle.

Ce lieu est célèbre par la rencontre du grand-prêtre Jaddus et d'Alexandre le Grand. Le héros macédonien, maître de Tyr, qui venait de succomber après une courageuse résistance, marchait contre Jérusalem pour la punir de sa fidélité à la cause de Darius. A cette nouvelle, le grand-prêtre fut saisi de frayeur. Il ordonna des prières publiques pour implorer l'assistance du ciel. Une vision mystérieuse le rassura la nuit suivante. Il commanda, et les rues furent jonchées de fleurs; les portes de la ville s'ouvrirent, et le peuple, vêtu de robes blanches, comme aux jours de fête, s'avança dans une pompe religieuse, suivi des lévites et du grand-prêtre dans son majestueux costume, la tiare sur la tête, avec une lame d'or où était gravé le nom de l'Éternel. A la vue de cette pompe sainte, Alexandre fut d'abord étonné; mais quand il aperçut le grand-prêtre avec le nom de Dieu sur le front, il fit arrêter son armée, s'avança seul au-devant du cortége,

adora le nom du Très-Haut, et s'inclina le premier devant le pontife. A cette vue, les Juifs poussèrent des acclamations de joie. Parménion seul osa interroger son maître, et lui demanda comment lui, qu'adoraient les autres, il avait pu adorer le grand-prêtre des Juifs. « Je n'ai point adoré le grand-prêtre, répondit Alexandre, mais bien le Dieu dont il est le pontife. Lorsque j'étais encore en Macédoine, il m'apparut en songe, me dit de passer l'Hellespont, et me promit la conquête de l'empire des Perses, et maintenant je ne puis plus douter du succès de nos armes. » Donnant aussitôt la main au pontife, il entra dans la cité au milieu des flots du peuple venu à sa rencontre, pénétra dans le temple et offrit un sacrifice au Dieu véritable. On lui montra les prophéties de Daniel, qui annonçaient ses victoires, et il accorda aux Juifs de nombreux priviléges.

Le lieu qui vit Alexandre passer tout à coup de la colère aux sentiments d'une vénération religieuse et se prosterner devant le grand-prêtre des Juifs, c'est celui-là même où nous sommes. Nous faisons une halte à la même place où s'arrêta, à la tête de son armée, le jeune vainqueur des Perses. C'est de cette hauteur que nous faisons nos adieux au Saint-Sépulcre. Le lieu est bien choisi : Jérusalem se déroule devant nous avec ses murs dont les créneaux se découpent sur l'azur du ciel, ses larges tours, ses maisons terminées en dôme, ses minarets et ses coupoles qui étincellent aux rayons du soleil levant. Elle est toujours belle et majestueuse; vue de ce point, elle présente un caractère de grandeur et de solennité qui saisit : on dirait que la gloire du Seigneur s'est de nouveau levée sur son front découronné. Nous l'avions saluée à notre arrivée par une prière, en baisant avec respect sa terre sainte; notre dernier adieu sera aussi une prière. Nous tombons tous à genoux au sommet de cette colline. Nous restons longtemps immobiles, dans une muette contemplation. Nous aimons à retrouver chaque site, chaque monument que nous avons visité, depuis le Calvaire et la colline de Sion jusqu'au jardin de Gethsémani et au mont des Oli-

viers. Nous revoyons par la pensée chacun des sanctuaires où nous avons prié; notre cœur y dépose, comme un dernier hommage, un vœu, un souvenir et une affection. Encore un long regard pour bien imprimer son image au fond de mon âme! Jérusalem, adieu! après tant de siècles de désolation, puisses-tu secouer la poussière de tes ruines et retrouver les jours heureux de ton antique splendeur!

Nous donnons une affectueuse poignée de main à ces deux compatriotes qui nous ont accompagnés jusqu'ici, et nous remontons à cheval. Bien des fois nous tournons nos regards vers la ville sainte; elle a déjà disparu que nos yeux la cherchent encore.

La route que nous allons suivre abonde en souvenirs bibliques; on peut l'appeler à juste titre la Voie sacrée. C'est celle des patriarches, et Jacob la parcourut plusieurs fois avec ses enfants. Chaque plaine que l'on traverse, chaque colline que l'on gravit, chaque torrent qu'on franchit, rappellent le passage de quelque grand personnage de nos livres saints. Le pèlerin campe dans ses courses au même lieu où les patriarches ont dressé leur tente; il boit à la même source où ils se sont désaltérés; il se repose sous les mêmes ombrages, et il n'a qu'à recueillir ses souvenirs, à mesure qu'il avance, pour retrouver sur chaque hauteur, au fond de chaque vallée, quelques-unes des pages les plus attachantes de nos saintes Écritures.

Cette route que je vais parcourir a été, j'aime à le penser, suivie bien des fois par la sainte famille de Nazareth. La Sainte-Vierge la prit quand elle alla visiter, à travers les montagnes de la Judée, sa cousine Élisabeth. Elle y passa quelques mois plus tard avec saint Joseph pour obéir à l'édit de l'empereur Auguste, et aller se faire inscrire à la ville de Bethléem. C'est par cette même voie que l'enfant Jésus, à douze ans, se rendit avec ses parents à Jérusalem pour la fête de la Pâque; et plusieurs fois, pendant sa vie publique, le Sauveur la suivit avec ses apôtres, et y opéra plusieurs mi-

racles. Cette route, ainsi jalonnée de souvenirs évangéliques, est la nôtre : nous pensons avec émotion que Jésus est passé là ; nous posons avec respect nos pieds sur les restes de cette voie antique où il a posé son pied divin ; il nous semble que nous découvrons encore sur cette terre l'empreinte sacrée de ses pas, et qu'il chemine à nos côtés, comme le protecteur invisible de notre pèlerinage.

Nous avons rencontré à Jérusalem de charmants compagnons de voyage qui nous suivent jusqu'à Nazareth et au mont Carmel. C'est dom Léonard, frère de monseigneur Valerga, religieux Carme, qui est venu lui apporter le concours fraternel de son dévouement. Il est à la tête du séminaire de Jérusalem. Sa rare instruction et ses hautes vertus le placent dignement à côté du patriarche. L'apostolat est une vertu de famille dans les deux frères. Avec nous est un autre prêtre de Jérusalem, attaché lui aussi à la direction du séminaire. Il conduit deux jeunes séminaristes de Nazareth, qui vont passer quelques jours de vacances au sein de leur famille.

Nous n'avons pour toute escorte que deux cavaliers irréguliers, bacchi-bouzougs, qui ouvrent la marche. Ils portent une lance légère, formée d'un long roseau, ornée à son extrémité d'une houppe de soie, qu'ils manient avec une admirable dextérité. On reconnaît là ces Arabes que le Tasse nous représente, dans la *Jérusalem délivrée,* avec de longs roseaux indiens, armés d'un fer pointu, volant sur des coursiers plus rapides que l'éclair.

> Lunghe canne indiane arman di corte
> Punte di ferro ; e'n su destrier correnti,
> Diresti ben che un turbine lor porte.
>
> (*Jérusalem délivrée*, ch. XVII.)

Lorsque ces cavaliers rencontrent un terrain uni, il faut qu'ils nous donnent le spectacle, qui n'est plus nouveau pour nous, d'une fantasia haletante. Ils plantent leur lance en terre, et s'appuyant sur l'extrémité de ce fragile roseau, ils

décrivent autour des voltes au galop. Les évolutions se succèdent avec une rapidité étonnante ; les applaudissements de la caravane leur communiquent une nouvelle ardeur, et les chevaux eux-mêmes semblent respirer la même fierté que les cavaliers.

La campagne présente toujours le même caractère de tristesse et de grandeur. De larges plateaux s'étendent devant nous, coupés par des ondulations uniformes. Quelques petits champs cultivés apparaissent çà et là, entre les rochers. Des collines parsemées de rares arbustes, des ravins profonds, les montagnes d'Éphraïm, aux flancs dépouillés, qui dominent la contrée, et des ruines à chaque pas ; voilà l'aspect du paysage.

Sur cette hauteur qui s'élève à notre gauche, vers le nord, nous voyons pittoresquement assis le village de Naby-Samuel, patrie de ce grand prophète, le dernier des juges d'Israël. C'est l'ancienne Rama, ou Ramathaïm Sophim de la Bible. Samuel y avait érigé un autel au vrai Dieu, et y jugeait le peuple. C'est là que vinrent le trouver les anciens pour lui demander un roi. Saül, cherchant les ânesses de son père, y monta avec son serviteur pour consulter le *voyant*, et reçut de ses mains l'onction royale. David, fuyant devant Saül, y trouva un asile. Ce fut le lieu de la mort de Samuel. Les enfants d'Israël s'assemblèrent pour ses funérailles, le pleurèrent et l'ensevelirent dans sa demeure [1]. Les larmes des peuples sont une éloquente oraison funèbre pour les chefs dont ils regrettent la perte. Le tombeau de Samuel est en grande vénération parmi les musulmans, qui y ont bâti une mosquée. De cette hauteur son souvenir semble planer majestueusement sur cette contrée qui obéissait à sa parole, et l'on voit se dresser sur l'oualy musulman la grande figure de ce prophète qui faisait et défaisait les rois.

C'est encore de ce côté que devait se trouver le bourg d'Emmaüs, éloigné de 60 stades, ou 10 kilomètres, de

[1] Ier Livre des Rois, chap. 25.

Jérusalem. Je me représente ces deux hommes, dont l'un s'appelle Cléophas, qui s'avancent sur cette route, le cœur plein de tristesse, s'entretenant du supplice de ce juste, que Jérusalem a envoyé à la mort, et de l'espérance, déjà bien affaiblie, qu'ils ont de sa résurrection. Et voilà que le Sauveur, sous la forme d'un voyageur, se joint à eux, s'informe du sujet de leur entretien, leur explique les Écritures, s'arrête avec eux dans ce bourg, et se fait connaître à la fraction du pain[1]... O mon Sauveur, ne cheminez-vous pas aussi au milieu de nous sur cette route? Ne conversez-vous pas mystérieusement avec nous, et votre parole intime et secrète ne réchauffe-t-elle pas les cœurs qui savent vous écouter comme ceux de vos deux disciples?

Devant nous, vers l'orient, sur cette aride colline est Anata, l'ancienne Anathoth. C'est bien plus encore aujourd'hui qu'au temps d'Isaïe cette toute pauvre Anathoth, *paupercula Anathoth*, misérablement assise au milieu des rochers, comme pour cacher sa honte et sa nudité.

Je vois des ruines sur la gauche, à quelques pas du chemin. Ce sont des voûtes considérables faisant partie d'une ancienne construction, et tout autour des arasements de murs antiques. Nos cartes donnent à ce lieu le nom d'Er-Ram. Ne serait-ce pas les ruines de Rama, autre que la patrie de Samuel, dont il est parlé dans le livre des *Juges*, et n'est-ce pas sur cette hauteur qu'aurait été entendue la voix plaintive de Rachel, « pleurant ses enfants et ne voulant pas se consoler, parce qu'ils ne sont plus? » Ce lieu semble conserver, dans son aspect désolé, quelque chose de la douleur de cette mère inconsolable.

J'aime à semer ces souvenirs bibliques sur toutes les ruines que nous rencontrons à chaque pas. L'histoire, et surtout l'histoire sainte, n'est-elle pas la vie des ruines, comme celles-ci la vie du paysage?

Le village arabe de Djebâ rappelle l'emplacement et le

[1] Saint Luc, chap. 24.

nom de Gabaa, patrie de Saül, ville honteusement dépravée, contre laquelle un lévite d'Éphraïm, pour venger sa femme outragée, provoqua un châtiment éclatant.

C'est de cette ville que devaient être partis ces rusés Gabaonites qui, prévoyant par la destruction de Jéricho et d'Aï le sort qui leur était réservé, allèrent trouver Josué, lui affirmèrent qu'ils n'étaient point du pays de Chanaan, mais qu'ils venaient de loin, et lui montrèrent, en preuve de leur assertion, leurs chaussures et leurs vêtements usés, leur pain sec et moisi. Josué, trompé par cette ruse, fit alliance avec eux, et les défendit contre une attaque des rois voisins, coalisés contre eux[1].

C'est sur cette montagne de Gabaon qu'était tristement assise cette pauvre mère nommée Respha, auprès des corps de ses deux enfants attachés à la croix par les Gabaonites. Touchant modèle de l'affection maternelle! Elle resta pendant tout l'été à côté du gibet de ses fils, veilla sur leurs dépouilles et les protégea jour et nuit contre les oiseaux de proie[2].

Voici un étroit vallon, entouré de rochers, où nous rencontrons une petite source qui donne à peine assez d'eau pour les oiseaux du ciel, et quelques champs cultivés. Ce lieu se nomme l'Ouad-Astarâ. Ce nom et quelques faibles vestiges de ruines indiquent l'Ataroth de la Bible, ville frontière de la tribu d'Éphraïm.

Ces lieux rappellent un beau fait d'armes de Jonathas. Les Philistins étaient sur ces hauteurs lorsque le courageux fils de Saül, suivi d'un seul écuyer, pénètre dans leur camp, tue plusieurs soldats de sa main, et répand la terreur dans leurs rangs. Il ne reste plus un arbre de cette forêt où Jonathas, épuisé de fatigue, trempa le bout de sa verge dans un rayon de miel et l'approcha de ses lèvres, pour soutenir ses forces abattues[3].

[1] Josué, chap. 9.

[2] IIe Livre des Rois, chap. 21.

[3] Ier Livre des Rois, chap. 14.

Nous faisons halte, sur les onze heures, auprès de la fontaine d'El-Bir. Assis à l'ombre d'un figuier, nous prenons notre déjeuner; des femmes arabes nous apportent de l'eau dans leurs urnes; des groupes d'enfants s'arrêtent devant les *Frangi* et les contemplent avec surprise. Quelques maigres troupeaux de chèvres, de vaches, petites comme nos jeunes veaux, passent à nos côtés, au retour de la fontaine. Les femmes se pressent aux abords de la source pour remplir leurs amphores; c'est un tableau qui ne manque pas de poésie. J'aime mieux encore les souvenirs évangéliques que rappelle ce lieu.

C'est ici que la Sainte-Vierge et saint Joseph, au retour d'une des fêtes de la Pâque, après avoir parcouru sept milles sur la route de Jérusalem, s'aperçurent que l'enfant Jésus n'était point avec eux. Après l'avoir vainement demandé à tous les groupes de voyageurs, ils revinrent sur leurs pas, inquiets et tristes, et ils le trouvèrent dans le temple au milieu des docteurs[1]. Une église avait été bâtie dans ce lieu, pour conserver le souvenir de l'inquiétude maternelle de Marie. Nous nous empressons de la visiter. Il ne reste debout que le mur du nord et les trois absides. C'est assez pour reconnaître la belle et simple architecture des croisades. Les baies sont à plein cintre; mais l'ogive commence à poindre dans les voûtes. De gros blocs sont mêlés à l'appareil de moyenne grandeur des assises romanes; ce sont des restes de l'église primitive, bâtie par sainte Hélène. Nous nous agenouillons au milieu de ces ruines pour réciter l'*Angelus*. Ce n'est pas sans émotion que nous adressons à la Sainte-Vierge cette prière, dans un lieu où elle ne reçoit plus d'hommages depuis des siècles. Jésus ne se trouve plus aujourd'hui à El-Bir, comme à l'époque où Marie le chercha vainement autour d'elle. Quand viendra le jour où cette population mahométane commencera à le chercher?

Quelques Arabes nous suivent dans l'enceinte de l'église

[1] Saint Luc, chap. 2.

et se penchent avec curiosité sur l'album de nos dessinateurs. L'occupation à laquelle ils se livrent, tout en nous regardant, excite de notre part une curiosité semblable. Ils tiennent dans leurs mains une quenouille et le fuseau, et filent comme des femmes. C'est un travail peu digne de ces mains vigoureuses. Cependant mieux vaut encore rouler un fuseau dans ses doigts que de vivre dans l'inaction, comme la plupart des musulmans. Nous nous approchons d'un groupe, et le prêtre du patriarcat, qui connaît la langue arabe, échange avec eux quelques paroles; il apprend qu'ils ont au milieu d'eux un missionnaire méthodiste, qui a ouvert une école et qui travaille à attirer quelques prosélytes à la réforme. Mais l'école est déserte, la prédication et la lecture de la Bible infructueuses, et les Arabes nous avouent qu'ils n'ont aucune sympathie pour cet étranger. Il y a cependant parmi eux un certain désir de connaître l'Évangile, et quand notre compagnon leur a dit qu'il était prêtre chrétien, ils lui témoignent beaucoup de respect. Nous les engageons à aller trouver le patriarche catholique de Jérusalem et à lui demander un père de la prière, un vrai roumi pour instruire et élever leurs enfants dans la véritable religion des *Frangi*. Puisse bientôt un missionnaire catholique évangéliser cette population simple et droite!

En examinant les constructions anciennes de l'église, nous découvrons une pierre tombale, sculptée et engagée dans le mur. C'est évidemment un tombeau chrétien du temps des croisades. L'ornementation en est ogivale. C'est une suite d'arcatures, supportées sur des colonnettes, qui par leur croisements forment des arceaux ogivés. Ce tombeau devait être primitivement placé dans l'église.

El-Bir n'est autre que Beeroth, ville des Gabaonites, devenue plus tard une des cités de la tribu de Benjamin. Elle est située sur une hauteur, à quelque distance de la fontaine El-Bir, qui coule aux pieds de la colline, et qui lui a évidemment donné son nom. Je remarque, à quelques pas du chemin, de vastes constructions voûtées, qui doivent avoir

servi de citerne. Je les signale aux futurs pèlerins comme une halte commode pour l'été. Ils trouveront sous ces voûtes spacieuses l'ombre et la fraîcheur.

Nous avons à notre droite Machmas, aujourd'hui Mukmas, où les Philistins campèrent avec trente mille chariots et six mille chevaux, pour combattre Saül[1].

Nous reprenons notre marche, toujours sur un sol pierreux et ondulé. Voici à l'orient, sur cette colline dépouillée, Beitin, l'ancienne Béthel. Il n'y a que quelques pauvres masures et les ruines d'une tour. C'est là que Jacob, fuyant la colère de son frère Ésaü, s'arrêta surpris par la nuit, et s'endormit la tête appuyée contre une pierre. Mais si la couche du voyageur était pauvre et dure, quelle vision! Les anges descendent et montent le long de l'échelle mystérieuse qui appuyait ses pieds sur cette hauteur et touchait jusqu'au cieux. L'Éternel promet de lui donner cette terre sur laquelle il repose comme un pauvre fugitif, et de multiplier sa postérité comme le sable de la mer. Jacob à son réveil s'écrie, saisi d'effroi : « Que ce lieu est terrible! c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel. » Il consacre cette pierre qui lui a servi de chevet, comme un monument au Seigneur[2]. Abraham y avait déjà élevé lui-même un autel au Dieu véritable. Hélas! d'autres autels y furent dressés. Jéroboam y érigea un veau d'or et l'offrit aux adorations de la foule, en disant : « Voici tes dieux, ô Israël, qui t'ont tiré de l'Égypte; » et la multitude aveugle se prosterne. Mais la voix de l'Éternel se fait entendre : « Autel! autel! crie un prophète; un fils naîtra de la maison de David, qui aura nom Josias; il immolera sur toi les sacrificateurs des hauts lieux qui font des encensements sur toi[3]. » Trois siècles après, la prophétie recevait son accomplissement.

Élisée gravissait ce coteau qui est devant nous et allait à

[1] Ier Livre des Rois, chap. 13.

[2] Genèse, chap. 27.

[3] IIIe Livre des Rois, chap. 13.

Béthel, suivi des enfants de cette ville qui crient : « Monte, chauve, monte, chauve! » Il les maudit, pour apprendre à l'enfance le respect de la vieillesse; deux ours sortent des bois qui couvraient alors ces cimes rocailleuses, et en déchirent quarante[1].

La colline de Béthel, tour à tour le théâtre des visions du ciel et des profanations de l'idolâtrie, contre laquelle les prophètes ont fait entendre les plus terribles menaces, ne présente plus aujourd'hui, sur ses pentes sans verdure, que quelques chétives maisons dont la teinte grise se confond avec celle des rochers gris qui les entourent. Ce n'est plus *la maison de Dieu* et *la porte du ciel*, mais le lieu des malédictions divines. On n'y voit plus ce chêne au pied duquel fut ensevelie la nourrice de Rébecca, et qui fut appelé le *chêne des pleurs*, et il est tombé depuis longtemps ce palmier qui s'élevait entre Béthel et Rama, à l'ombre duquel la prophétesse Débora jugeait Israël[2].

Bientôt après la contrée change d'aspect. Les montagnes sont cultivées jusqu'à leur sommet; de belles forêts d'oliviers s'étendent devant nous. Un très-beau village sur la hauteur détache ses maisons blanches du milieu des jardins verdoyants qui l'entourent. Nous voici au milieu d'un véritable bois de figuiers. Ils projettent de toutes parts leurs branches vigoureuses et leur large feuillage. Les pampres courent le long des murs ou s'enlacent aux arbres. Un travail opiniâtre, chose merveilleuse en Palestine, a disputé ce sol aux rochers, et sur cette terre conquise par la culture s'étend une végétation exubérante.

Nous faisons une halte de quelques instants au fond d'une gorge étroite et profonde qui s'allonge entre deux rochers verticaux. Elle porte un nom peu rassurant pour les voyageurs, celui d'Ouad-el-Haramieh, ou vallée des voleurs. Une petite source, Ayn-el-Haramied, c'est-à-dire fontaine des

[1] IVe Livre des Rois, chap. 2.

[2] Livre des Juges, chap. 4.

voleurs, suinte goutte à goutte du rocher. Nous n'y trouvons pas assez d'eau pour nous désaltérer. Il y a deux citernes antiques destinées à recueillir les eaux de la fontaine pour les voyageurs; elles sont à sec. Nous remarquons sur les flancs des rochers des excavations funéraires semblables à celles que nous avons vues autour de Jérusalem.

Le jour commence à baisser lorsque nous débouchons dans la vallée de Silo. Elle est arrondie en forme de coupe, et ceinturée de toutes parts de montagnes, comme pour recueillir les pluies du ciel. Tous ces champs sont cultivés; les coteaux sont couverts d'oliviers; il y a partout des traces de la main laborieuse de l'homme. Là-bas, sur cette petite colline qui se détache du fond de la vallée, était assise Silo, célèbre par le séjour de l'arche-sainte. C'est là que vivait le grand-prêtre Héli, et que s'écoulèrent, à l'ombre du tabernacle, les premières années du jeune Samuel. Anne, sa mère, qui l'avait consacré au Seigneur, venait le visiter aux jours des grandes fêtes; elle lui apportait une tunique qu'elle avait tissée de ses mains, et le jeune enfant la revêtait quand il suivait le grand-prêtre à l'autel[1]. Touchants souvenirs que je retrouve avec émotion dans ces lieux! Les Hébreux venaient adorer ici le Seigneur, et y célébraient leurs solennités religieuses. « Voici la fête solennelle de Jéhovah, qui se célèbre tous les ans à Silo, dit le peuple d'Israël aux six cents Benjamites qui avaient échappé au massacre de la tribu. Allez, cachez-vous dans les vignes, et lorsque vous verrez sortir les filles de Silo, avancez, et que chacun en prenne une pour son épouse. » Les enfants de Benjamin suivirent ce conseil; ils se cachèrent dans les vignes qui devaient couvrir alors ces coteaux, et relevèrent ainsi leur tribu[2]. Un semblable moyen devait plus tard donner des épouses aux fondateurs de Rome. C'est à Silo que la femme de Jéroboam alla consulter le prophète

[1] Ier Livre des Rois, chap. 2.
[2] Livre des Juges, chap. 21.

Ahias, qui lui prédit les maux que Dieu devait faire tomber sur sa maison. Silo n'offre plus aujourd'hui que des ruines; mais le souvenir du jeune Samuel imprime je ne sais quel charme attachant à cette paisible vallée, si belle à voir aux derniers rayons du soleil couchant.

Il nous faut encore gravir cette hauteur et traverser un plateau assez étendu avant d'arriver au lieu du campement. Nous l'apercevons enfin du haut de la montagne, au fond de la vallée de Loubban. Nos tentes sont dressées en plein champ, à côté d'un kan en ruines. Nous descendons par une pente rapide dans le vallon, et nous avons bientôt atteint la source auprès de laquelle nous campons.

Après le souper, nous nous hâtons d'aller nous reposer sous nos tentes. Nos minces couchettes sont étendues sur un lit de cailloux qui nous rappellent parfaitement cette pierre sur laquelle, non loin de là, Jacob avait appuyé sa tête. Mais on dort bien, même sur un sol pierreux, après une marche fatigante. Le lever se fait, comme de coutume, de très-grand matin. Deux de nos prêtres préparent en toute hâte l'autel portatif, qui nous suit dans toutes nos courses, et ont le temps de dire leur messe. C'est une joie qui leur est enviée sur cette terre de patriarches. J'ai du moins la consolation de m'agenouiller devant un autel catholique, et d'adorer mon Dieu sous les symboles eucharistiques, au même lieu où il avait peut-être campé lui-même avec ses apôtres.

Samedi 24 septembre. — Aux premières lueurs du jour, après que le café est servi, le signal du boute-selle est donné et la caravane se met en marche. Nous traversons la vallée dans sa longueur. La ville biblique de Lebona devait être assise sur ce versant où l'ont voit aujourd'hui le village de Loubban. Nous franchissons une hauteur, et nous débouchons dans la vaste et fertile plaine de Sichem. Ici les horizons sont larges et les collines s'abaissent en molles ondulations. Quelques troupeaux paissent dans les champs : ils rappellent ceux que faisaient paître autrefois en ces lieux les frères de Joseph.

Les souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament abondent dans cette plaine. Faisons une halte pieuse auprès de ce puits antique, qui porte encore le nom de Puits de Jacob. C'est là que Jésus fatigué vint se reposer, vers la sixième heure du jour ; il eut, près de cette source, un entretien admirable avec une femme de Samarie qui venait puiser de l'eau, et il lui promit l'eau mystérieuse qui devait jaillir jusqu'à la vie éternelle. Ce lieu présente le même aspect qu'au temps du Sauveur. Le puits est toujours profond, *puteus altus est*. La chaleur est ardente. Nous nous asseyons sur ses bords, peut-être à la même place où s'était assis le Sauveur. Nous lisons le quatrième chapitre de saint Jean, qui raconte cette scène touchante ; elle est aussi écrite sur ce sol qui en fut témoin, et ce paysage calme et doux a quelque chose d'évangélique comme la page sacrée que nous avons sous les yeux. Elle pénètre doucement jusqu'au fond du cœur, cette parole du Sauveur : « Si vous connaissiez le don de Dieu ! et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire ? peut-être lui en auriez-vous demandé vous-même, et il vous eût donné de l'eau vive [1] ! »

Il existait autrefois en cet endroit un monastère de religieuses. C'était une belle et sainte pensée d'avoir confié à des vierges chrétiennes la garde de ce puits et le culte des souvenirs évangéliques qu'il rappelle. Elles continuaient dans ce lieu, par leurs prières, cet entretien du Sauveur et de la Samaritaine, et puisaient à cette source, par leurs vertus, cette eau qui étanche la soif de l'âme. Il ne reste plus de ce monument religieux que quatre colonnes de granit, couchées au milieu des ruines.

L'orifice du puits, au niveau du sol, était fermé par une énorme pierre. Nous parvenons à l'enlever en réunissant nos efforts. Nous descendons, par cette étroite ouverture, dans une petite cavité souterraine qui formait la crypte de l'ancienne église. L'entrée du puits est là, au milieu, à fleur de terre,

[1] Saint Jean, chap. 4.

Il n'y a plus de margelle. Nous voyons, à la lueur des flambeaux, le bel appareil d'assises régulières qui forment son revêtement intérieur. Il nous paraît très-profond, autant que nous pouvons en juger en y jetant des morceaux de papier allumés. Nous les voyons descendre en spirale à une très-grande profondeur. Nous y laissons tomber quelques pierres pour constater s'il y a de l'eau. Il n'arrive à nos oreilles qu'un bruit sourd et lointain qui annonce que le puits est à sec. Il a dû être tari par les chaleurs de l'été. Nous voyons dans l'itinéraire de Bordeaux que cet endroit était ombragé par de magnifiques platanes, qui, d'après la tradition, auraient été plantés par Jacob. Il n'y a pas même aujourd'hui un arbuste.

Ces lieux nous rappellent encore cette histoire si touchante de Joseph, qui a fait le charme de nos jeunes années. Le champ où nous sommes est celui que Jacob donna en héritage à son fils. C'est dans cette plaine, qui s'étend devant nous, que Joseph vint chercher ses frères. « Il vint à Sichem, dit la Genèse ; et un homme le trouva errant dans les champs, et lui demanda ce qu'il cherchait. Joseph répondit : Je cherche mes frères ; dites-moi où ils font paître leurs troupeaux. » C'est dans ce lieu, berceau de ses premières années, qu'après la sortie d'Égypte, les Israélites déposèrent ses ossements, et l'on nous montre, au pied du mont Garizim, au milieu d'une forêt d'oliviers, son antique tombeau, objet d'une égale vénération pour les juifs, les chrétiens et les mahométans eux-mêmes, qui l'ont recouvert d'une petite coupole blanche.

A deux kilomètres du puits de la Samaritaine, au milieu de bosquets odorants d'orangers et de citronniers, s'élève la moderne Naplouse, sur l'emplacement de l'ancienne Sichem. Nous y arrivons à travers un bois de vieux oliviers, qui ont peut-être vu passer le Sauveur. La ville est là, devant nous, coquettement assise au milieu des jardins verdoyants, qui lui forment une gracieuse ceinture. Cette première vue est ravissante. Les dômes blancs des maisons se détachent sur

ce fond de verdure; les palmiers montent et font retomber leur vert panache à côté des minarets élancés; un soleil splendide répand une magnifique lumière sur ce tableau, et Naplouse nous paraît aussi gaie, aussi riante, aussi riche des dons de la nature, que Jérusalem est triste et déshéritée.

Après avoir plongé un instant nos regards dans ce délicieux intérieur de maisons et de verdure, nous contournons la ville et allons établir notre camp auprès d'une source qui coule au-dessous des jardins. Nous rencontrons sur nos pas quelques pauvres lépreux qui nous émeuvent de compassion. Quel triste spectacle que celui de ces infortunés qui étalent leurs plaies hideuses à côté de toutes les beautés d'une nature si riche et si féconde!

Deux montagnes aux pentes escarpées, dont la nudité contraste avec la végétation et la fraîcheur de la vallée, se dressent en face l'une de l'autre et servent d'encadrement à Naplouse; ce sont l'Ébal et le Garizim. Le mont Ébal est au nord et le Garizim au couchant. Ils sont célèbres dans nos livres saints. Moïse, avant de mourir, avait ordonné aux enfants d'Israël, quand ils seraient en possession de la Terre promise, d'élever un autel sur le mont Ébal, et d'y renouveler l'alliance avec le Seigneur. Josué, fidèle aux prescriptions de Moïse, conduit le peuple dans cette contrée, l'autel est dressé, six tribus sont placées sur le mont Garizim, et les six autres sur le mont Ébal; l'arche sainte est portée par les prêtres et les lévites entre les deux montagnes. Josué, élevant la voix, prononce les bénédictions réservées à ceux qui seront fidèles à l'alliance du Seigneur. « Si tu écoutes, dit-il, ô Israël, la voix de Jéhovah, ton Dieu, toutes les bénédictions viendront sur toi. Tu seras béni dans la ville, tu seras béni dans les champs... Jéhovah enverra sa bénédiction sur tes greniers et sur toutes tes entreprises. » Et le peuple répondait à ces bénédictions par cette acclamation solennelle : *Amen!* Et Josué reprenait : « Mais si tu n'obéis pas à la loi de Jéhovah, toutes ses malédictions fondront sur toi. Tu seras maudit

dans la ville, tu seras maudit dans les champs. Jéhovah enverra le trouble et la ruine dans toutes tes entreprises. Le ciel, qui est au-dessus de ta tête, sera d'airain ; la terre sera de fer.... Un peuple que tu ne connais pas fondra sur toi comme l'aigle, et dévorera les fruits de ta terre et de tous tes travaux ; tu seras opprimé et brisé tous les jours de ta vie, et l'Éternel te dispersera parmi tous les peuples d'une extrémité de la terre à l'autre[1]. » Et la grande voix du peuple répondit encore : *Amen!* Et, d'une montagne à l'autre, les acclamations des tribus se répondaient et acceptaient tour à tour de la bouche de Josué les promesses et les menaces de Jéhovah. Or ces prédictions ne se sont que trop fidèlement accomplies. L'histoire est là qui l'atteste, et tout ce que nous avons vu dans notre pèlerinage le confirme pleinement. Tant qu'Israël a été fidèle à son Dieu, il a été béni dans ses villes et dans ses champs, et il a eu *la rosée du ciel et la graisse de la terre*. Mais quand il a prévariqué, le châtiment a été éclatant; l'état actuel de ce peuple, dispersé par le souffle de la colère divine, et cette contrée aride et désolée que nous avons parcourue apportent une frappante confirmation aux prophétiques menaces de Josué. En contemplant ces deux montagnes qui dressent sur nos têtes leurs sommets dépouillés, il nous semble voir la source inépuisable de ces malédictions qui, depuis tant de siècles, pèsent sur cette terre infortunée ; toutes ces vallées stériles et ces montagnes incultes que nous avons traversées dans nos courses nous répondent que les anathèmes tombés de ces hauteurs n'ont reçu que trop leur fatal accomplissement.

Les monts Ébal et Garizim, placés comme deux sentinelles à l'entrée de la vallée de Naplouse, font partie de cette chaîne d'Éphraïm, qui n'est elle-même qu'un prolongement abaissé de l'Anti-Liban. Elle court du nord au midi, et donne naissance aux montagnes de Juda. Nous l'avons eue à notre

[1] Deutéronome, chap. 28.

gauche jusqu'à Sichem. Cette chaîne est souvent mentionnée dans nos livres saints, qui parlent en plusieurs endroits des gardes placés sur ses sommets : *Speculator Ephraïm.* « Un jour viendra, dit Jérémie, où les gardes crieront sur la montagne d'Ephraïm : Levez-vous et montons à Sion vers l'Éternel notre Dieu. » Quand la voix des gardes retentira-t-elle sur ces hauteurs pour convoquer les peuples à la véritable Sion? Ces montagnes, éclairées par cette riche lumière de l'Orient, détachent à l'horizon leurs lignes belles et pures. Mais elles sont dépouillées de cette végétation abondante qui faisait autrefois leur gloire. Les forêts d'Éphraïm n'existent plus. « Éphraïm a été frappé, dit Osée ; ses racines ont été desséchées : il ne portera plus de fruit. » Cette parole du prophète s'est également accomplie et sur ces montagnes devenues stériles, et sur la tribu qui les possédait.

C'est un séjour enchanteur que cette fraîche vallée de Naplouse, avec sa riche végétation et ses eaux murmurantes, et je comprends que les patriarches y aient planté leurs tentes. Abraham s'y arrêta et y éleva un autel au Seigneur, qui lui avait promis, dans une vision, de donner cette terre à sa postérité. Jacob y campa à son retour de la Mésopotamie, et y acheta, des enfants d'Hémor, une portion du champ où étaient ses tentes. Dina, sa fille, fut enlevée par Sichem, fils d'Hémor, chef du pays, et les deux frères, Siméon et Lévi, vengèrent l'outrage fait à leur sœur, par le massacre des habitants et le pillage de la ville [1]. Plus tard, les habitants de Sichem établirent Abimélech, fils de Gédéon, pour roi, sous un chêne qui s'élevait à côté de la ville, le même peut-être au pied duquel Jacob, avant de partir, avait enfoui les idoles de sa maison. A cette nouvelle, Joathan, seul échappé de l'épée d'Abimélech, monta sur le Garizim, et, élevant la voix, il adressa aux habitants de Sichem le célèbre apologue des *Arbres qui choisissent pour leur roi le buisson épineux.*

[1] Genèse, chap. 34.

C'est à Sichem que Roboam assembla le peuple pour se faire proclamer roi, et que les dix tribus se détachèrent de lui et choisirent Jéroboam. Le nouveau roi fit de Sichem la capitale du royaume d'Israël. Plus tard, lorsque les dix tribus furent emmenées en captivité par Salmanazar, les Cuthéens, envoyés par les rois d'Assyrie pour repeupler cette contrée, s'établirent autour de Sichem, qui devint le centre de leur culte. Un temple, semblable à celui de Jérusalem, fut bâti sur le mont Garizim, et, à cette occasion, il s'éleva entre les Samaritains et les Juifs une rivalité jalouse et haineuse qui existait encore au temps de Jésus-Christ, comme l'indiquent les paroles de la Samaritaine, lorsqu'elle s'étonne que le Sauveur lui parle et lui demande à boire, « car, ajouta-t-elle, les Juifs n'ont aucune relation avec les Samaritains. »

Il se forma une Église dans cette ville, et ses premiers disciples durent être ceux qui, avec la Samaritaine, crurent au Sauveur. Une des gloires de la Sichem chrétienne est le philosophe saint Justin, un des plus illustres apologistes du christianisme, qui le défendit à la fois et par ses écrits, et par le témoignage du sang. Il y eut, en 1120, au temps des croisades, un concile qui avait surtout pour objet d'arrêter cette corruption effrénée qu'amenait le mélange des chrétiens avec les infidèles. Les canons condamnent à des peines très-sévères tous ceux qui seraient convaincus de graves désordres dans leurs mœurs. Il fallait une pénalité inexorable pour dompter ces natures violentes qui pouvaient se laisser aller au sensualisme grossier de l'Asie.

Naplouse est aujourd'hui une ville florissante, renfermant une population active et industrieuse. Le commerce et la culture du sol deviennent pour elle une double source de richesses. Les caravanes lui apportent les denrées et les brillantes étoffes de l'Orient, et sa fertile vallée nourrit sa population. Elle renferme 10,000 habitants, presque tous musulmans. Il y a 500 grecs schismatiques, 200 juifs et quelques faibles restes de l'ancienne secte des samaritains.

La population de Naplouse, fière et dédaigneuse, a l'insolence de la richesse. Elle accueille avec mépris l'étranger, et conserve un fanatisme très-exalté. D'une humeur inquiète et turbulente, elle s'insurge souvent contre le pouvoir et se bat très-bravement pour s'affranchir du joug d'une autorité onéreuse. Malgré les craintes qu'on nous avait inspirées sur les dispositions hostiles des habitants, nous nous décidons à visiter l'intérieur de la ville. Ces craintes étaient évidemment exagérées. Nous ne voyons aucune de ces manifestations malveillantes dont on nous avait menacés. Nous traversons le bazar, où se concentrent le commerce et l'industrie de la cité; il est plein de mouvement et d'animation. On retrouve là une population qui se meut, qui agit, qui travaille. C'est l'activité de nos marchés d'Europe.

Les rues de Naplouse sont tortueuses et étroites, comme celles de toutes les autres villes de la Palestine; mais ici du moins il y a de la fraîcheur et de la verdure. Vous entendez partout le murmure de l'eau. Elle jaillit avec abondance de cette magnifique source à laquelle on descend par un escalier monumental; elle court dans les rues; elle tombe avec un doux bruit dans ces bassins, et va se répandre aux pieds des orangers et des grenadiers des jardins. Nous rencontrons sur nos pas une école musulmane, et nous y entrons avec l'air d'autorité d'un inspecteur primaire. Les petits enfants y apprennent pour toute instruction à lire le Coran; le maître nous accueille avec politesse, et les jeunes élèves, à l'air assez ingénu, nous montrent avec complaisance le petit livre sur lequel ils apprennent à lire. L'école grecque n'est pas loin: elle est mieux tenue; l'instruction y est donnée avec plus d'étendue, et nous remarquons avec plaisir des cartes de géographie appendues aux murs. Évidemment, en fait d'enseignement, la supériorité appartient aux grecs.

On nous conduit à une mosquée située dans la partie la plus élevée de la ville. Elle a été bâtie, nous dit-on, au lieu même où les frères de Joseph firent présenter sa tunique à Jacob, et où le vieillard, en la reconnaissant, poussa ce cri

de douleur : « C'est la robe de mon fils, une bête féroce a dévoré Joseph. » Les gardiens, que la promesse d'un bakchis rend très-complaisants, nous laissent entrer sans nous obliger à quitter nos chaussures. Cette mosquée devait être une église chrétienne au temps des croisés, et son architecture présente le cachet de cette époque. Elle est entourée de superbes citronniers couverts de fruits, et les musulmans ont l'aimable attention d'en cueillir quelques-uns pour nous les offrir. Il reste encore de belles ruines d'une autre église du douzième siècle. Le portail, à voussures ogivales, flanqué de chaque côté de ses ailes de trois colonnes correspondantes, offre un spécimen du plus haut intérêt du style des croisades. La coquille, emblème des pèlerins et attribut traditionnel de saint Jacques à qui l'église était dédiée, est fréquemment employée dans l'ornementation du monument.

Ces ruines sont les seuls vestiges du catholicisme à Naplouse. L'Église ne compte plus aujourd'hui un seul fidèle dans cette ville qui a eu des martyrs, des évêques et des conciles. La société biblique y a devancé la propagation de la foi et a cherché à attirer à elle la secte des samaritains. Ses efforts ont été vains. Le samaritain est aussi opiniâtre dans sa croyance que le juif. Le patriarche de Jérusalem n'oubliera point, dans ses plans d'évangélisation, une cité aussi importante, située entre Jérusalem et Nazareth, et peut-être un de ces deux séminaristes qui sont avec nous est-il destiné par la Providence à devenir l'apôtre de l'ancienne Sichem. Les prières du bréviaire, que les prêtres de la caravane récitent, à l'ombre des grenadiers, ne seront-elles pas comme un germe de foi, tombé sur cette terre infidèle, que le ciel fera éclore en son temps?

La synagogue des samaritains avait droit à notre visite. On s'empresse de nous y conduire. C'est un monument fort simple, précédé d'une cour, et recouvert de nattes. Nous y rencontrons le chef de la secte qui porte le titre de *prêtre-lévite*. Une heureuse circonstance nous attire de sa part un accueil tout à fait bienveillant. Nous avons avec nous un

hébraïsant distingué, M. l'abbé Bargès, professeur d'hébreu à la Sorbonne. Or le prêtre-lévite avait écrit, il y a quelques années, au gouvernement français pour se placer sous sa protection avec ses coreligionnaires, et c'est M. l'abbé Bargès qui avait été chargé de traduire cette lettre venue de Naplouse. Cette circonstance est rappelée à propos, et le chef tient à témoigner sa reconnaissance au savant abbé qui lui a servi d'interprète. Il prend d'un air solennel un étui d'ivoire, et en tire un rouleau mystérieux qu'il étale sous nos yeux d'une main complaisante. C'est le célèbre manuscrit du *Pentateuque* samaritain, écrit en anciens caractères hébreux, en usage chez les juifs avant la captivité de Babylone. Le volume précieux est déroulé devant nous; nous en contemplons les caractères antiques, et M. l'abbé Bargès les étudie avec la joie d'un savant. Le prêtre-lévite affirme que le manuscrit sacré n'a pas moins de trois mille deux cents ans d'antiquité; mais les orientalistes qui l'ont examiné lui assignent une origine postérieure. Ce *Pentateuque*, qui ne diffère de celui des juifs que par des variantes de peu d'importance, est un témoignage de plus de la vérité des livres de Moïse. Cette petite secte de samaritains, qui conserve ce volume avec un respect religieux, se perpétue depuis trente siècles, en hostilité permanente avec les juifs qui la repoussent comme schismatique, et l'on dirait que la Providence ne la conserve que pour attester la véracité de nos saintes Écritures.

En sortant de la synagogue, quelques-uns d'entre nous font une visite à l'aga qui commande à Naplouse. Ils y reçoivent toutes les marques de l'hospitalité orientale, le café et le chibouck au long tuyau, terminé par un bout d'ambre. L'aga, beau jeune homme aux formes distinguées, les accueille avec une aimable courtoisie et leur dit que, prévenu de notre passage, il a fait annoncer dans les contrées que nous allons traverser, que des Français devaient passer et qu'il fallait les recevoir comme les plus fidèles alliés du sultan. Il nous promet une complète sécurité pour toute la route.

Les habitants de Naplouse semblent vouloir nous rendre notre visite et viennent voir notre camp. Ils considèrent avec curiosité nos armes, notre costume, s'approchent de nos groupes et nous montrent des visages presque bienveillants et amis. Un jeune enfant s'attache à nous avec affection ; à notre costume et à la petite croix qui brille sur nos poitrines, il a reconnu des pèlerins chrétiens, et il vient à nous avec joie, répétant qu'il est lui-même chrétien, *roumi*. Quoique grec schismatique, il ne partage pas contre les Francs les antipathies de ses coreligionnaires de Palestine.

Bonne et douce figure ! Elle contraste agréablement avec ces visages espiègles et mutins des petits enfants de Naplouse qui naguère, en sortant des écoles, nous ont poursuivis de ce cri peu flatteur : *Mous-tayeb ! Mous-tayeb !* méchant ! méchant ! Partout, même en Orient, cet âge est sans pitié.

Nous devions partir dans l'après-dîner pour aller passer la nuit à Djebba, mais on nous annonce que la source de ce campement est tarie et que nous n'y trouverons point d'eau pour abreuver nos chevaux.

Nous modifions notre itinéraire. Il est décidé que nous resterons à Naplouse jusque vers le milieu de la nuit, et que nous partirons au lever de la lune pour arriver le même jour, par une marche forcée, à Nazareth.

Il nous faut donc renoncer à visiter Samarie, cette ancienne rivale de Jérusalem, qui fut pendant longtemps la résidence des rois d'Israël, et qui donna son nom à toute la contrée. Je dois avouer que pour quelques-uns c'est un sacrifice qui coûte beaucoup, et, pour moi, je sens encore se réveiller tous mes regrets à ce souvenir. Cette ville, la grande sœur de Jérusalem, comme l'appelle le prophète Ézéchiel, *soror tua major Samaria,* occupe une si large place dans nos livres saints ! Amri la bâtit sur la montagne de Someron comme une royale citadelle. Bénadab, roi de Syrie, l'assiége avec trente-deux rois, ses tributaires, et est défait par une poignée de braves. Il revient l'année suivante avec une nouvelle armée. Ses serviteurs lui ont dit : « Les Dieux

d'Israël sont les dieux des montagnes, c'est pour cela qu'ils nous ont vaincus. Livrons bataille dans la plaine et nous serons vainqueurs. » Les Israélites marchent contre eux ; ils sont peu nombreux, on dirait deux petits troupeaux de chèvres en face de cette multitude innombrable, *quasi duo parvi greges caprarum*. Mais le Seigneur est avec eux, et ils remportent encore une mémorable victoire[1]. L'impie Achab est mortellement atteint d'une flèche dans un nouveau combat contre les Syriens. On ne ramène à Samarie que son cadavre, et les chiens lèchent son sang, selon l'oracle de l'Éternel.

Encore un autre siége de Samarie pendant lequel la main du Seigneur la protége. L'armée du roi de Syrie la cerne de toutes parts. La famine est si grande qu'une mère égorge son enfant pour le manger. Mais l'Éternel dit par son prophète : « Demain, à cette heure, on donnera une mesure de farine pour un sicle, et deux mesures d'orge pour un sicle, à la porte de Samarie. » Et le Seigneur fait entendre dans le camp ennemi un bruit de chevaux, de chariots, de grande armée. Les Syriens fuient épouvantés. Quatre lépreux pénètrent dans leur camp ; ils le trouvent désert. Ils l'annoncent aux assiégés. Le peuple accourt en foule et pille le camp ; on donne la mesure de farine pour un sicle, et les deux mesures d'orge pour un sicle[2].

Malgré ces délivrances miraculeuses, la ville est toujours infidèle, et les prophètes lui annoncent, comme à Jérusalem, les châtiments du ciel. « Je ferai de Samarie un monceau de pierres, » avait prédit Michée, et la cité qu'Hérode avait embellie, à laquelle il avait donné le nom de Sébaste, en l'honneur de l'empereur Auguste, n'est plus aujourd'hui qu'un vaste amas de ruines. Je voudrais bien fouler son sol si plein de souvenirs, et contempler les restes imposants de cette belle église ogivale, bâtie par les chevaliers de Saint-Jean, et ces longues files de colonnes qui forment autour de sa cime comme un bandeau royal.

[1] IIIe Livre des Rois, chap. 20.
[2] IVe Livre des Rois, chap. 7.

Vers onze heures du soir nous préparons nos chevaux, et la première clarté de la lune à l'horizon donne le signal du départ. L'air est étouffé, la marche lente et pénible. A nous voir défiler silencieusement avec nos burnous blancs, on nous prendrait pour des fantômes. Nous avons à lutter, pendant les premières heures, contre le sommeil qui appesantit nos têtes, et plusieurs d'entre nous ne peuvent s'y soustraire qu'en mettant pied à terre. Je n'aime point ces marches de nuit qui ne permettent de rien voir. La route est accidentée. Elle s'engage dans des défilés et monte sur les hauteurs. Les collines que nous franchissons sont toujours incultes et arides. Les oliviers ne reparaissent qu'à Djebba. Le jour nous arrive avec une délicieuse brise du matin. Avec quel plaisir nous respirons cet air pur et vivifiant qui rafraîchit nos poitrines!

Nous voici dans la vallée de Sanour, admirablement encadrée par un cercle de collines boisées. Elle est belle, au soleil levant, avec ses bouquets d'oliviers et ses champs étendus où paissent quelques troupeaux. Le sol paraît d'une fertilité merveilleuse. Le village de Sanour est pittoresquement assis sur un mamelon qui s'avance, dans le vallon, comme un promontoire. Il a l'aspect d'une forteresse, et l'on nous dit qu'il a soutenu plusieurs siéges contre l'armée des pachas. Aurait-il eu la gloire d'avoir été assiégé, aux temps bibliques, par Holopherne, et occuperait-il l'emplacement de l'ancienne Béthulie? C'est l'opinion de plusieurs auteurs, et nous, pèlerins, nous l'adoptons sans difficulté.

Il reste bien une autre ville, Saphet, sur les hauteurs du lac de Tibériade, qui lui dispute cet honneur. Mais le récit de la Bible s'applique avec plus de vraisemblance au pays de Sanour. Nous voyons qu'à la nouvelle de l'approche de l'ennemi, les enfants d'Israël envoyèrent des troupes dans la Samarie pour s'emparer des hauteurs et garder les passages et les défilés qui pouvaient conduire à Jérusalem. L'armée d'Holopherne s'étendait depuis Dothaïn jusqu'à la plaine d'Esdrelon. Or de ce point à Jérusalem le chemin le plus direct

passe par Sanour, et cette ville, par sa position, devenait comme la clef de la Judée.

Nous lisons le livre de *Judith* en face de ces lieux où s'est passé le drame héroïque de la libératrice d'Israël. C'est sur ces hauteurs, qui dominent la plaine, que devait être campée l'armée d'Holopherne. Judith, suivie de sa servante, descendit au lever du soleil, à peu près à cette heure, dans le vallon, et fut rencontrée par quelques éclaireurs assyriens. Elle s'était revêtue de ses plus riches parures, et lorsqu'elle passa, Ozias, qui commandait dans Béthulie et les anciens admirèrent cette beauté incomparable que le Seigneur avait ajoutée à sa beauté naturelle, et l'accompagnèrent de leurs bénédictions jusqu'aux portes de la ville. C'est au midi, du côté même par où nous arrivons, que coulait cette fontaine dont les eaux étaient amenées par un conduit dans la ville. Holopherne fit briser l'aqueduc et garder les autres sources où les habitants allaient puiser de l'eau. Ces diverses fontaines n'existent plus aujourd'hui, et ce peut être une forte objection contre l'opinion qui veut retrouver l'ancienne Béthulie dans Sanour.

A mesure que nous avançons dans la plaine, nous continuons la lecture du livre sacré, et il nous semble que les échos de la vallée nous renvoient les joyeuses acclamations des habitants de Béthulie, qui saluent l'auguste héroïne comme la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur du peuple de Dieu. Le souvenir de Judith jette sur ces lieux une poésie ravissante, et ce paysage, dans sa beauté simple et attachante, paraît refléter la belle et noble figure de cette femme héroïque.

Les extrémités de la plaine de Sanour sont en quelque sorte découpées en festons par le prolongement des collines qui l'étreignent de toutes parts, et au fond de ces plis du terrain, dans ces sinuosités formées par les contours capricieux de la vallée, derrière ces rideaux d'oliviers, on distingue quelques villages mollement couchés au pied des hauteurs. Nos yeux ont peine à se détacher de ces sites

charmants. Dans ces champs que nous traversons, l'époux de Judith, Manassès, fut frappé d'un coup de soleil, au temps de la moisson, pendant qu'il surveillait ceux qui liaient les gerbes. Le soleil qui monte à l'horizon commence à nous faire sentir ses ardeurs.

En sortant de cette plaine, nous retrouvons encore les défilés des montagnes. Nous quittons la Samarie pour entrer dans la Galilée. C'est peut-être ici que le Sauveur rencontra ce Samaritain reconnaissant qu'il avait guéri de la lèpre, et qui vint lui rendre grâces[1]. A peine avons-nous atteint le point culminant de cette chaîne, qu'un immense panorama se déroule devant nous avec une incroyable magnificence. Nous nous arrêtons un moment, saisis d'admiration, en face de cette apparition pleine de grandeur et de majesté. Voici cette vaste et célèbre plaine d'Esdrelon, que nous allons bientôt traverser. A notre droite s'élèvent les monts de Gelboé qui virent la défaite et la mort de Saül; plus loin le petit Hermon détache sa tête resplendissante. Devant nous le Thabor nous montre sa cime arrondie comme un dôme, et domine majestueusement le paysage. Les montagnes de Nazareth, au sein desquelles est cachée cette ville mystérieuse, se dressent à l'extrémité de la plaine. A notre gauche, vers le couchant, s'étend la longue chaîne du Carmel qui fuit vers la mer. C'est dans cet encadrement grandiose que s'ouvre cette plaine longue, uniforme et déserte d'Esdrelon ou de Jesraël, qui rappelle tant de souvenirs de la Bible.

Nous descendons le versant opposé des montagnes que nous avons franchies. Quelques groupes d'Arabes que nous rencontrons échangent avec nous le salut d'usage, *selam-ellik*. Un gros village, aux maisons en terrasse, est couché au bas de la montagne, c'est Kubalyeh : les habitants assistent avec une curiosité muette au défilé de la caravane. Il est près de dix heures lorsque nous arrivons à Djennin. Il est temps de faire halte. Nous entrons, malgré les cris d'une femme éperdue

[1] Saint Luc, chap. 17.

qui nous prend pour des ennemis, dans un jardin ombragé, et nous nous établissons, au dehors du village, autour d'un sycomore.

25 septembre. — C'est le dimanche, et les pèlerins ne veulent point le passer sans entendre la messe. C'est toujours une scène belle et touchante que la célébration des saints mystères, le long de la route, à l'ombre de quelque arbre touffu, au milieu de cette nature aux aspects extraordinaires, qui a été témoin de tant de merveilles. Nul sanctuaire, bâti de la main de l'homme, n'égale la solennelle grandeur d'un temple semblable. L'autel portatif est dressé devant le vieux tronc d'un figuier dont les larges feuilles nous protégent contre les rayons du soleil. La caravane s'est détachée en groupes recueillis au pied de chaque arbre, comme les fidèles dans nos églises se groupent autour des colonnes des nefs. Des oiseaux, — ce trait du tableau ne m'a point échappé, — chantent sous la feuillée, et dans une contrée où tout a un caractère religieux, leurs chants nous semblent une prière qui s'unit à la nôtre. Quelques habitants de Djennin, accourus à notre arrivée, se tiennent à l'écart et suivent silencieusement des yeux cette cérémonie, si étrange pour eux : cette femme qui nous avait accueillis en poussant des cris de frayeur s'approche, captivée par un charme inconnu, et sa première épouvante a fait place à une sorte de respect religieux. Nous, pèlerins, nous nous sentons émus en pensant que, sur cette terre où le Sauveur était souvent passé avec ses disciples, où il avait guéri les dix lépreux de l'Évangile, nous célébrons le saint sacrifice, interrompu depuis bien des siècles, et nous rendons à Jésus-Christ, à la face du ciel, un solennel hommage, au sein d'une contrée où son nom n'est plus invoqué. Le prêtre, en voyant ces infidèles qui s'arrêtent étonnés devant cet autel dont ils ne comprennent point le mystère, répète du fond de son âme, comme un souhait pour eux, cette parole du divin Maître : « *Si scires donum Dei!* » Puissent-ils bientôt le connaître, ce don de Dieu qui apporte la vie!

La vue de Djennin est admirable. Ce grand village, assis sur les dernières pentes des montagnes, descend mollement dans la plaine, et fait resplendir au soleil ses maisons à toits plats. Ses minarets et sa grande mosquée d'une blancheur éclatante, de beaux jardins entourés de haies d'énormes nopals, s'étendent à ses pieds comme un tapis de verdure. Sur ce fond se détachent quelques bouquets de superbes palmiers; une lumière ardente dore de ses chaudes teintes ce ravissant tableau; c'est vraiment l'aspect d'une ville de l'Orient.

Après deux heures de repos que nous aurions volontiers prolongées, il faut nous remettre en route au moment de la plus grande chaleur. Ici commence cette vaste et fertile plaine qui tour à tour porte dans nos livres saints les noms d'Esdrelon, de Jesraël et de Mageddo. A notre droite, vers le Jourdain, nous laissons Bisan, la Scythopolis des Grecs, la Bethsan de la Bible. C'est aux murs de cette ville que furent suspendus par les Philistins, après la défaite de Gelboé, les corps de Saül et de ses fils. Je regrette que nous ne puissions pas visiter les ruines de son amphithéâtre et sa nécropole.

Laissez-moi redire, aux pieds de la chaîne de Gelboé, ce chant de douleur de David sur Saül et sur Jonathas : « Vois, ô Israël, ceux que la mort a frappés sur tes hauteurs. L'élite de tes guerriers a succombé sur tes montagnes; comment sont-ils tombés, les braves? Ne le dites pas dans Geth, ne le dites pas dans les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les filles des incirconcis n'en tressaillent de joie. Montagnes de Gelboé, qu'il ne tombe plus sur vous ni pluie ni rosée; que vos champs ne soient plus des champs de prémices, parce que là a été jeté le bouclier des héros, le bouclier de Saül, comme si l'huile sainte n'eût point touché son front. La flèche de Jonathas s'est enivrée du sang des morts, de la graisse des vaillants; elle n'est jamais retournée en arrière; l'épée de Saül n'a jamais été tirée en vain. Saül et Jonathas, aimables

et beaux pendant la vie, n'ont pas été séparés à la mort; eux, plus rapides que les aigles, plus forts que les lions... Je pleure sur toi, ô mon frère Jonathas... Je t'aimais comme une mère chérit son fils unique. Comment sont tombés les héros ? Comment ont été brisées ces armes guerrières? » Les montagnes de Gelboé, teintes du sang de Saül et de Jonathas, portent sur leurs sommets arides l'empreinte des malédictions de David. La pluie et la rosée du ciel ne revêtent point de verdure leurs flancs dépouillés : elles semblent frappées de stérilité. Le souvenir des braves d'Israël, dont elles ont vu le trépas, et l'éloquente élégie du prophète font planer sur elles le deuil et la tristesse[1].

Sur cette ondulation du terrain, toujours à notre droite, se groupe le village de Zérin, l'ancienne Jesraël de Jézabel et d'Achab. « Cède-moi ta vigne, afin que j'en fasse un jardin de verdure, dit le roi à Naboth ; car elle est proche de mon palais, et je t'en donnerai une meilleure à la place, ou, si cela t'accommode mieux, je t'en donnerai la valeur en argent. — A Dieu ne plaise, répond le vertueux Israélite, que je cède l'héritage de mes pères! » Mais il est plus facile à un mauvais roi d'agrandir son jardin avec le champ de son voisin, que d'ajouter de nouvelles provinces à son royaume. L'impie Jézabel fait lapider Naboth innocent, et, par ce meurtre odieux, Achab s'empare de la vigne qu'il convoitait. Comme il en prend possession, le prophète Élie vient lui annoncer les châtiments du ciel : « Dans le champ de Jésraël, les chiens dévoreront Jézabel[2]. » Et voilà que bientôt Jéhu prend son arc, il frappe Joram, fils d'Achab, et fait jeter son cadavre sanglant dans le champ de Naboth. Il vient à Jesraël. Voyez, à la fenêtre du palais, Jézabel la meurtrière, les joues peintes, la tête parée. Comme Jéhu en franchissait le seuil : « Est-ce la paix que tu apportes, lui crie-t-elle, émule de Zambri, le meurtrier de son maître ? » Jéhu lève la tête et crie : « Quelle

[1] IIe Livre des Rois, chap. 1.

[2] IIIe Livre des Rois, chap. 21.

est cette femme? » Deux ou trois eunuques se montrent : « Jetez-la en bas, leur dit-il. » Ils la jettent; son sang rejaillit sur la muraille, et elle est foulée sous les pieds des chevaux. Après qu'il est entré dans le palais, il dit à ses serviteurs : « Allez voir cette maudite, et ensevelissez-la, car elle est fille de roi. » Les serviteurs ne trouvent que le crâne, les pieds et les paumes des mains. Les chiens avaient déchiré et dévoré son corps. Ainsi s'accomplit la prophétie d'Élie. Les lambeaux de la chair de Jézabel étaient épars dans les champs de Jesraël, et les passants disaient : « Est-ce là cette Jézabel[1]? » Il n'y a plus de vignes aujourd'hui à Jesraël, et le souvenir des crimes de Jézabel la maudite fait peser une sorte d'anathème sur ces champs incultes et sur ces ruines.

A notre gauche, le long du Carmel, était Mageddo, où fut tué le pieux Josias par Néchao, roi d'Égypte, à qui il voulut imprudemment disputer le passage de cette plaine. C'est encore de ce côté que se trouvait Aphec, où les restes de l'armée assyrienne, battue par Achab, furent écrasés par les murs qui s'écroulèrent sur eux.

La plaine d'Esdrelon étend toujours devant nous sa vaste solitude. Pas un arbre qui rompe la monotonie de ses longues lignes; elle n'a d'autre ombre que celle des montagnes, au soleil levant. Quelques misérables cabanes de terre sont groupées sur un mamelon isolé; quelques rares troupeaux sont perdus dans l'immense étendue; de hautes herbes desséchées, des chardons épineux couvrent ces champs déserts. Mais au printemps, Esdrelon apparaît dans toute la gloire de sa merveilleuse fécondité : c'est, d'une montagne à l'autre, comme une mer de moissons qui ondulent au souffle du vent.

Nous cheminons péniblement sous un soleil brûlant. Quelquefois une brise bienfaisante nous apporte un peu de fraîcheur. Le sol durci retentit sous les pieds des chevaux; il est fréquemment crevassé par de larges et profondes fissures que la chaleur a causées. L'apparition de quelques gazelles,

[1] IVe Livre des Rois, chap. 9.

qui fuient à notre approche, redonne un peu d'ardeur aux chasseurs de la caravane : le fusil à la main, ils s'élancent de toute la vitesse de leurs chevaux à la poursuite de ces gracieuses antilopes, qui s'arrêtent un moment pour les regarder et disparaissent ensuite dans une course rapide. Quelques alouettes se lèvent à nos côtés ; elles aiment partout les guérets. Il y a de la grandeur et de la beauté dans cette solitude uniforme : le regard erre sans fin dans ces perspectives lointaines, et l'on sent qu'il faut toute la majesté des souvenirs bibliques pour remplir cette immensité. Ici, tout nous dit que nous sommes près de Dieu. Dans les autres contrées, on marche à côté des grands hommes ; on aime à retrouver leur souvenir. En Terre-Sainte, au contraire, l'homme disparaît, et il ne reste que la grande pensée de Dieu : l'on chemine en quelque sorte à côté de l'Éternel, et chaque colline, chaque vallée racontent ses merveilles.

Au pied du mont Hermon s'élève le village de Sulim, l'ancienne Sunam, de la tribu d'Issachar, demeure de la Sunamite. C'est là, en face de cette plaine aux larges horizons, que cette femme hospitalière avait préparé pour Élisée une petite chambre où elle plaça un lit, une table, une chaise et un chandelier. Voilà bien l'hospitalité simple et cordiale de l'Orient. Le ciel donna à cette femme un fils pour la récompenser de sa générosité. L'enfant grandit sous les yeux de son heureuse mère. On le rapporte un jour, de ces champs qui sont là devant nous, malade et souffrant : « Ma tête ! ma tête ! » s'écriait-il. Sa mère le tient sur ses genoux jusqu'à midi ; puis il mourut, et, montant, elle le coucha sur le lit de l'homme de Dieu. La voilà traversant cette plaine et se dirigeant vers le Carmel. Elle revient bientôt, ramenant le prophète, qui se couche sur le corps inanimé du jeune enfant et le rend plein de vie à sa mère [1].

De l'autre côté du mont Hermon, sur le revers oriental, un autre fils est rendu à une autre mère : c'est à Naïn, l'ancienne

[1] IVe Livre des Rois, chap. 4.

Naïm. Comme Jésus approchait de cette ville, on portait un jeune homme en terre, encore un fils unique comme celui de la Sunamite. Le Sauveur fait arrêter le convoi funèbre ; il ressuscite le mort, et sèche ainsi les pleurs de cette veuve désolée. Ces deux miracles, accomplis au pied de la même montagne, et qui ont rendu la joie au cœur de deux mères, se répondent et attachent à ces lieux un même souvenir de bénédiction. C'était pour honorer la mémoire de ces prodiges qu'au temps de saint Jérôme un monastère de religieuses s'élevait sur le sommet de l'Hermon. Colombes mystiques, elles s'étaient enfuies sur la sainte montagne, et elles y recueillaient, dans la prière, cette rosée mystérieuse que le ciel, dit le prophète, se plaît à verser sur l'Hermon : *Sicut ros Hermon, qui descendit in montem Sion.*

Plus loin, sur les pentes de l'Hermon qui regardent l'orient, est Endor. Les Philistins étaient campés à Sunam, et le cœur de Saül avait été saisi de frayeur. Il avait consulté le Seigneur, qui ne lui avait répondu ni par des songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes. Il commande qu'on lui cherche une femme qui ait l'esprit de Python. On lui en indique une à Endor. Il se déguise, et arrive de nuit avec deux serviteurs chez la pythonisse. L'ombre de Samuel lui apparaît, et lui prédit sa mort et celle de ses enfants. Terrible apparition, qui porte l'épouvante et l'abattement au cœur de ce roi infortuné[1].

De grands combats se sont livrés dans la plaine d'Esdrelon comme sur les montagnes. Les Madianites et les Amalécites avaient franchi le Jourdain et couvraient la plaine de Jesraël, disent les livres saints, comme une nuée de sauterelles. Dieu suscite Gédéon pour délivrer son peuple. Les tribus opprimées se réunissent près de la fontaine d'Harad, au pied du Gelboé. Gédéon ne garde avec lui que trois cents hommes qui n'avaient pas ployé leurs genoux pour boire. Il leur donne des trompettes et des vases de terre avec des lampes au milieu. Tout à coup les trompettes sonnent, les vases sont brisés et lais-

[1] Ier Livre des Rois, chap. 28.

sent échapper la clarté des lampes, et de toutes parts retentit ce cri puissant : « L'épée de Jéhovah et de Gédéon ! » L'épouvante pénètre dans le camp ennemi, et dans leur trouble ils se tuent les uns les autres[1].

Plus loin, sur les bords du torrent de Cison qui traverse la plaine, une femme, Débora, marche à la tête des enfants d'Israël pour les affranchir du joug de Jabin, roi de Chanaan. L'ennemi est vaincu et tombe sous le glaive des Israélites. Sisara, le chef chananéen, s'élance de son char et prend la fuite. Il demande un asile à Jahel, épouse d'Haber le Cinéen; tandis qu'il dormait dans sa tente, celle-ci lui enfonce un clou dans la tête, et Sisara passe du sommeil à la mort. Une femme avait commencé la victoire; une femme l'achève, une femme la chantera, et elle ne sera pas moins grande dans son inspiration lyrique qu'à la tête de son armée[2].

C'est ici, sur le théâtre de cette victoire, qu'il faut relire cet admirable cantique de Débora, où elle célèbre sa victoire. C'est le plus beau chant de triomphe, et l'on y sent palpiter l'ardent patriotisme de cette femme inspirée. Cinq siècles avant Homère, huit siècles avant Pindare, elle chante sur un ton bien plus élevé que ces poëtes des temps anciens.

« Rois, écoutez; princes, prêtez l'oreille. C'est moi qui chanterai un cantique au Seigneur, qui célébrerai Jéhovah, le Dieu d'Israël.

« Seigneur, lorsque tu es sorti de Sion, lorsque tu t'avançais à travers les champs d'Édom, la terre trembla ; les cieux et les nuées se sont distillés en eau.

« Les montagnes s'écroulèrent devant la face de Jéhovah, le Sinaï devant la face de Jéhovah, le Dieu d'Israël.

« Aux jours de Samgar, fils d'Anath ; aux jours de Jahel, les sentiers étaient mornes, et le voyageur se glissait par des voies détournées.

« Les forts avaient défailli en Israël ; ils avaient défailli jus-

[1] Livre des Juges, chap. 7.
[2] Ibid., chap. 4.

qu'à ce que je me fusse levée, moi, Débora, jusqu'à ce que je me fusse levée, moi, mère en Israël.

. . . .

« Lève-toi! lève-toi, Débora! chante un cantique : lève-toi, Barach! emmène tes captifs....

. . . .

« Les chefs d'Issachar étaient avec Débora; ils ont suivi les pas de Barach; avec lui ils se sont précipités dans la plaine...

« Les rois sont venus, et ils ont combattu : les rois de Chanaan ont combattu à Thanach, près des eaux de Mageddo; et cependant ils n'ont point emporté les dépouilles qu'ils convoitaient.

« Le ciel a combattu contre eux : les étoiles ont combattu, dans leur rang, contre Sisara.

« Le torrent de Cison a roulé leurs cadavres, le torrent de Cadumim, le torrent de Cison. Foule les forts, ô mon âme!

« Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, Jéhovah; et que ceux qui t'aiment brillent comme le soleil, dans la splendeur de son lever[1]. »

Cette magnifique poésie est digne de ce beau champ de bataille. Les échos de la plaine semblent redire ces nobles accents, et les montagnes répondre à ce cri de victoire. Le Cison, qui avait roulé les cadavres des ennemis, est aujourd'hui desséché. Il est tari comme la gloire d'Israël. D'autres étrangers ont envahi cette plaine. Quelques tribus nomades y dressent leurs tentes. Les sentiers sont encore tristes comme au temps de Débora. Les forts ont défailli en Israël; il faudrait qu'il se levât encore une femme forte et courageuse pour chasser ces nouveaux Chananéens.

Nous traversons le célèbre Cison, petit ravin sans eau qui glisse furtivement dans la plaine comme un serpent sous les herbes. Nous saluons en passant, à notre droite, le glorieux Thabor, dont nous ferons plus tard l'ascension, et, gravissant des escarpements rapides, nous entrons dans les gorges des

[1] Livre des Juges, chap. 5.

montagnes qui conduisent à Nazareth. Un aigle s'élève au-dessus de nos têtes, un de nos chasseurs l'abat et l'apporte en triomphe. Nous faisons une halte de quelques instants auprès d'une fontaine qui coule à l'entrée du vallon. C'est un tableau de la Bible que nous avons sous les yeux. Des troupeaux altérés se pressent autour des bassins remplis d'eau. Les Arabes conduisent leurs chevaux impatients; les chameaux s'avancent lentement et allongent le cou pour brouter une plante en passant. Les chèvres aux oreilles pendantes et les moutons à large queue sont paresseusement couchés sous les oliviers. Quelques femmes emplissent leurs urnes et les penchent vers nous pour nous donner à boire. Tout cela a un cachet de beauté simple et antique, et respire une poésie admirable. Nous ne rencontrons de toutes parts que des visages bienveillants. Bientôt des groupes nombreux s'avancent à notre rencontre ; ce sont les catholiques de Nazareth qui viennent saluer les pèlerins. A leur tête sont les parents des deux jeunes séminaristes que nous conduisons avec nous. Leurs mères les contemplent avec des larmes de bonheur sous leur nouveau costume, et leur donnent, selon l'usage de l'Orient, leur main droite à baiser. Les adolescents de leur âge, leurs anciens condisciples, se les montrent du doigt et les regardent avec une curiosité mêlée de respect. Les femmes les font voir à leurs jeunes enfants, et semblent leur dire de suivre un jour leur exemple ; ainsi, j'aime à le croire, se pressait la foule autour de Jésus quand il rentrait dans sa ville adoptive. La caravane a sa part dans cette ovation populaire, et nous faisons notre entrée à Nazareth au milieu d'un cortége nombreux qui donne à notre marche un air de triomphe. Nous voici enfin arrivés; il était bien temps; il est près de six heures du soir, et nous marchons depuis minuit. Il n'y a que Nazareth qui puisse faire oublier les fatigues d'une course aussi longue.

CHAPITRE XIV.

A M. Jean Reboul de Nîmes.

NAZARETH.

Aspect de la ville. — Sanctuaire de l'Annonciation. — Atelier de saint Joseph. — Table du Christ. — Église des Maronites. — L'ancienne synagogue. — Fontaine de Marie. — Enfance de Jésus. — Physionomie de Nazareth. — Population. — Costumes. — Montagne du précipice. — Souvenir de la victoire du mont Thabor. — L'Angelus.

26 septembre, lundi. — Jérusalem, Bethléem et Nazareth, ce sont là trois noms mystérieux qui se répondent et qui rappellent toute la vie du divin Sauveur. Jérusalem est au centre, et la croix du Calvaire appuie un de ses bras sur la crèche de Bethléem, et touche de l'autre à la sainte demeure de Nazareth; en redisant les noms de ces trois cités évangéliques, on voit passer devant soi tous les souvenirs de la naissance, de la vie et de la mort du Sauveur. Jérusalem, je l'ai déjà dit, est triste et désolée comme la passion douloureuse de l'Homme-Dieu. Bethléem, sur sa paisible colline, a quelque chose de doux et d'attachant comme l'ineffable mystère d'amour qui s'y est accompli. Nazareth présente une physionomie plus gracieuse et plus suave encore. En voyant cette ville assise au fond d'une vallée tranquille, abritée par des collines qui l'entourent de toutes parts, on comprend qu'elle était merveilleusement disposée pour servir de retraite au Sauveur. Il y a là, dans cette cité de si petite apparence, quelque chose de calme, de voilé et de mystérieux comme la vie cachée de Jésus-Christ. Je découvre dans la plupart des lieux de la Terre-Sainte ce rapport frappant avec les souvenirs qu'ils rappellent.

Le nom de Nazareth, en hébreu, renferme une signification aussi poétique que le site qu'elle occupe; il veut dire *la ville des fleurs et des roses*. Cette vallée de Nazareth ne ressemble-t-

elle pas en effet au calice ouvert d'une fleur, et ses collines circulaires ne s'évasent-elles pas autour d'elle comme les pétales d'une rose? On dit qu'au printemps, cette vallée, ces coteaux aujourd'hui sans verdure, ces jardins qui descendent jusque dans la ville, s'étoilent des plus charmantes fleurs, gracieux symbole de ce lis virginal qui s'est épanoui mystérieusement dans cette retraite, sous le regard bien-aimé du Seigneur.

L'an 1251, un illustre pèlerin, saint Louis, roi de France, après avoir visité plusieurs sanctuaires de la Palestine, dirigea ses pas vers cette sainte bourgade. Dès qu'il l'aperçut, il se prosterna à terre, et se recueillit dans une ardente prière pour honorer de loin le lieu où s'était accompli l'auguste mystère de l'incarnation. Il y fit pieusement son entrée à pied, quoique fatigué par une longue marche. Le lendemain, jour de l'Annonciation, il suivit avec une piété touchante les offices célébrés dans le sanctuaire. Il s'unit par une sainte communion à son Dieu dans ce même lieu où le Verbe divin avait daigné s'unir à notre nature, et sa dévotion, raconte un historien, fut si vive, qu'on peut bien dire que depuis que le mystère de l'incarnation s'était accompli à Nazareth, le Seigneur n'y avait point reçu d'aussi ferventes adorations.

C'est avec ces souvenirs du plus pieux de nos rois que nous, pèlerins français, enfants de l'ancien royaume de saint Louis, nous faisons notre entrée à Nazareth. Les cellules du couvent s'ouvrent pour recevoir les prêtres de la caravane; les autres pèlerins sont installés dans l'hôtellerie que les religieux ont fait bâtir pour loger les étrangers. L'accueil y est cordial et empressé, comme dans les autres couvents de la Palestine. On dirait même qu'à Nazareth les enfants de Saint-François ajoutent une grâce nouvelle aux charmes de l'hospitalité.

Hâtons-nous d'aller déposer nos hommages dans ce sanctuaire vénéré où le Fils de Dieu voulut s'incarner dans le sein de la plus pure des vierges. L'église est bâtie sur l'emplace-

ment même de la demeure de la sainte famille. Au centre du monument est le lieu où s'accomplit le mystère : c'est une crypte à laquelle on descend par un large et bel escalier de dix-sept marches. Recueillons-nous ici devant les touchants souvenirs que rappelle ce lieu. C'est là, dans cette enceinte bénie, que l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à une vierge qui avait épousé un homme nommé Joseph, de la maison de David ; et le nom de cette vierge était Marie. Prêtez l'oreille, vous croyez entendre encore ces paroles de l'envoyé céleste : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Il vous semble voir Marie troublée et confuse à cette salutation de l'ange. Vous la conjurez avec le ciel de donner à cette parole d'en haut ce consentement si désiré, duquel dépend le salut du monde, et vous recueillez au fond du cœur cette réponse si humble et si grande : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. » Une colonne de marbre indique le lieu où se tenait l'ange qui vint annoncer à Marie cette glorieuse nouvelle, et une autre s'élève à la même place où était l'auguste vierge quand elle reçut ce messager des cieux. Aux pieds de l'autel, sur le marbre blanc du pavé, nous lisons cette inscription : *Verbum caro hic factum est*, et nous tombons à genoux pour toucher de nos mains, pour baiser cette pierre sainte et pour y prier. Tout l'Évangile est renfermé là dans cet étroit espace, et cet humble pavé est comme le berceau du christianisme.

C'est dans ce lieu si saint que j'ai célébré le plus saint des mystères. Par un privilége attaché à ce sanctuaire, j'ai pu dire dans la grotte de l'Annonciation, la messe propre de cette fête. Quel charme pour le prêtre de redire les saintes paroles à la place même où elles étaient tombées des lèvres de l'ange et de Marie ! Le pèlerin qui me sert la messe était encore à mes côtés, il y a dix ans, quand j'eus le bonheur d'offrir le saint sacrifice dans le célèbre sanctuaire de Notre-Dame-de-Lorette. Ce commun souvenir est pour nous plein d'émotion. Ineffable grandeur de nos mystères

chrétiens! Je participe, moi pauvre créature, à la gloire de la maternité divine, là même où la plus humble des vierges fut élevée à cette dignité éminente. Je fais descendre sur l'autel, je tiens dans mes mains ce Verbe divin au même endroit où Marie, heureuse mère, l'avait porté dans ses bras, l'avait vu croître et grandir sous ses yeux. Le sanctuaire est calme, silencieux et recueilli comme au jour de l'annonciation, et l'on dirait qu'il conserve encore toutes vivantes les impressions du grand mystère. Il y a même ici, comme à Béthléem, quelque chose de plus doux que sur le tombeau du Sauveur à Jérusalem. Cette pensée que l'on renouvelle l'incarnation divine, là même où elle s'accomplit dans le sein de Marie, saisit le cœur par ses fibres les plus secrètes et vous fait tressaillir au plus intime de l'âme.

Décrivons maintenant ce monument religieux : il est divisé en trois parties. La première, qui est de restauration moderne, forme le vestibule de la chapelle de l'Annonciation, dont elle n'est séparée que par deux marches. C'est un parallélogramme de huit mètres de longueur sur deux mètres et demi de largeur. On l'appelle la chapelle de l'Ange. C'est dans ce lieu que fut nourri et élevé le Sauveur et que s'écoulèrent les trente années de sa vie cachée. C'est cette partie qui a été miraculeusement transportée à Lorette, vers la fin du treizième siècle, et non la grotte où s'accomplit le mystère de l'incarnation. Là s'élevait la maison de la Sainte-Vierge, et ses dimensions correspondent parfaitement à celles de la *santa casa de Lorette*.

On connaît la merveilleuse translation de la sainte demeure. C'était en 1291; les lieux saints étaient envahis; la belle église de sainte Hélène était tombée sous le coups des infidèles. La précieuse chapelle bâtie sur la demeure de la Sainte-Vierge allait subir le même sort, lorsque le Seigneur, par un miracle inouï, voulut la soustraire à cette profanation sacrilége. Il ordonna à ses anges de la transporter sur une terre catholique, et la mystérieuse demeure vint successivement se placer, comme une étrange voyageuse, en Dalmatie

sur les bords de la mer, entre Tersatz et Fiume; puis sur la rive opposée près de Récanati, et enfin sur la colline de Lorette, où elle reçoit aujourd'hui les hommages des pèlerins. Grande fut la surprise des habitants en voyant une maison construite en pierres inconnues au pays, de forme orientale, reposant sans fondements sur le sol. Elle n'avait qu'une porte et qu'une fenêtre; le plafond était de bois, et sur le fond d'azur étaient semées des étoiles dorées. Des peintures représentaient sur les murs les principaux mystères de Nazareth. A l'extrémité s'élevait un autel en pierre surmonté d'une croix grecque. A côté, une petite armoire renfermait quelques vases semblables à ceux dont se servent les mères pour donner la nourriture à leurs enfants. Une statue en bois de cèdre, d'un caractère simple et grave, représentait la Sainte-Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras.

Une révélation fit connaître à un saint évêque la translation miraculeuse. Une députation fut envoyée à Nazareth pour constater la vérité du prodige. Elle reconnut que la maison de la Sainte-Vierge avait disparu; l'emplacement était vide, les murs n'existaient plus; il ne restait que les fondements, dont les dimensions correspondaient parfaitement à celles de la sainte demeure. C'étaient les mêmes pierres, le même appareil, le même mode de construction. L'identité était frappante, et les habitants de Nazareth montraient avec tristesse le lieu où s'élevait l'édifice et les fondements sur lesquels il était autrefois assis. Le ciel, sans doute, n'avait point voulu que ce monument où s'étaient écoulées les trente années de la vie cachée du Sauveur, qu'avaient consacré les douces vertus de Jésus et de Marie, fût détruit comme un monument vulgaire. Il n'avait point voulu que ses pierres roulassent dans la poussière, confondues avec celles des autres demeures, et il le sauva par un miracle. Est-ce trop quand il s'agit d'un sanctuaire aussi auguste? Si nous, avec nos affections humaines, nous tenons par tous les liens du cœur au toit paternel où nous avons reçu le jour, où se sont écoulées, sous les yeux de nos mères, nos premières années, si nous

cherchons à le préserver de la destruction, à l'empêcher de tomber entre des mains étrangères, Dieu n'aura-t-il pas pu déployer sa puissance pour sauver d'une ruine imminente la sainte maison où vécut son divin Fils, et la conserver à la piété des chrétiens?

De la chapelle de l'Ange on descend par deux marches dans la chapelle de l'Annonciation. C'est ici qu'est la crypte creusée dans le rocher; elle formait une dépendance de la maison de la Sainte-Vierge, comme on le voit encore dans plusieurs maisons de Nazareth, adossées à la roche de la montagne. On retrouve ici, dans les deux colonnes qui sont à gauche et dans le petit appareil de la voûte, des vestiges d'une construction antique, qui remonte à l'impératrice sainte Hélène. Une de ces colonnes est brisée à un demi-mètre du sol, et la partie supérieure reste suspendue, comme une énorme stalactite, à la voûte dans laquelle elle est encastrée.

Derrière cette chapelle, il en existe une autre, obscure et mystérieuse, dédiée à saint Joseph. Ce saint devait avoir une place dans cette église de Nazareth, comme dépositaire de la divine enfance de Jésus. Je remarque au-dessus de l'autel un tableau moderne représentant la sainte famille. C'est une peinture religieuse et mystique, d'une teinte chaude et vaporeuse, appartenant évidemment à cette école catholique d'Allemagne qui reconnaît pour chef le suave et pieux Overbeeck.

L'église n'a qu'une haute et large nef, dans laquelle on voit quelques fragments de celle qui fut construite par les croisés et détruite, en 1263, par le féroce Bibars. Un bel escalier, à double rampe, conduit à un étage supérieur, où se trouve le maître-autel et le chœur des religieux. Cette église à trois nefs, avec sa crypte de l'Annonciation, qui s'ouvre large et profonde sous le chœur, présente un caractère monumental. Elle sert de paroisse à la population catholique, et j'ai admiré la ferveur avec laquelle prient les fidèles. Elle possède un orgue dont les sons harmonieux

charment les oreilles arabes. Sous les doigts d'un de nos pèlerins, l'instrument sonore accompagne nos chants et remplit la nef de sa grande voix.

Nazareth renferme plusieurs autres monuments qui rappellent le souvenir du Sauveur. Voici, à quelques pas du couvent, l'atelier de saint Joseph, transformé par la piété des chrétiens en humble chapelle. C'est là que ce saint et laborieux ouvrier exerçait sa profession de charpentier. Le fils de Dieu lui-même a dû s'associer à ses labeurs; ses mains divines, qui soutiennent le monde, ont manié dans ce lieu les instruments du travail, et il a voulu sanctifier ainsi les sueurs de l'ouvrier qui gagne le pain de chaque jour. Et certes cet atelier si pauvre, qui vit autrefois le Sauveur façonner de ses mains le bois de charpentier, me paraît un sanctuaire auguste où le travail de l'homme a reçu une consécration divine, et le souvenir de ces laborieuses occupations de Jésus me touche bien plus que celui de ses miracles.

Je me rappelle un charmant tableau de l'école allemande représentant un intérieur de l'atelier de saint Joseph. Tout y respire la pureté du travail chrétien : l'enfant Jésus associe ses efforts à ceux de son père nourricier, pour manier péniblement une longue scie qui court sur le bois en grinçant. La Sainte-Vierge travaille elle-même, et fait rouler un fuseau dans ses mains, comme la femme forte des livres saints, tandis que ses regards se tournent vers son divin fils, avec un mélange de respect et d'amour. C'est doux, pieux, et recueilli comme dans un sanctuaire : on sent que le travail s'ennoblit et se divinise en passant par de telles mains.

Le suave pinceau d'Overbeeck a reproduit, avec une grâce pleine d'une poésie mystique, les premiers essais du travail de Jésus. L'enfant divin façonne une petite croix qui fait déjà pressentir l'immolation du Calvaire. Saint Joseph a suspendu son travail et contemple cette ébauche avec une pieuse surprise. Le cœur de la mère tressaille à la vue de cet instrument de douleur dont elle comprend le mystère.

Le divin enfant, penché sur son travail, montre sur sa figure quelque chose de doux et de résigné comme la victime qui se prépare au sacrifice. Il plane sur cette scène une tristesse calme et mystérieuse qui va jusqu'au fond de l'âme. On le voit, dans ces deux sujets, le peintre chrétien a saisi le mystère de l'humble atelier de Nazareth, et la pensée secrète de ce sacrifice auquel se préparait de loin l'enfance de Jésus.

Une autre chapelle, à l'extrémité de la ville, vers le couchant, renferme un bloc de pierre qui porte le nom de Table du Christ, *Mensa Christi.* D'après une pieuse tradition, le Sauveur a pris souvent ses repas avec ses disciples sur cette large pierre. Nous nous agenouillons, comme autant de convives, autour de cette table vénérée; nous la baisons avec respect, peut-être à la même place où s'étaient posées les mains du Sauveur; c'est pour nous le banquet de la prière, et récitant d'une commune voix l'Oraison dominicale, nous demandons à celui qui avait nourri en ce lieu ses disciples de nous donner le pain de chaque jour.

Nous entrons dans l'église des Maronites, qui est à côté. Elle est bien pauvre et bien nue. Nous n'y rencontrons point ces dorures semées à profusion dans les églises grecques; il n'y a pas même sur l'autel un humble tableau qui reproduise les traits bien-aimés du Sauveur : il est vrai que son image vit toujours au cœur de cette bonne population, dont la ferveur et la piété forment le plus riche ornement de cette église. Ces fidèles catholiques ne possèdent dans leur dénûment d'autre trésor que celui de leur foi.

Visitons encore l'ancienne synagogue où le Sauveur avait coutume d'aller le jour du sabbat. Elle est devenue l'église des Arméniens. Nous lisons dans saint Luc le récit de cette visite de Jésus à la synagogue et de la haine violente que soulevèrent contre lui ses paroles. Après son baptême au Jourdain et son jeûne dans le désert, il était retourné en Galilée. « Et il vint, dit saint Luc, à Nazareth où il avait été nourri, et étant entré dans la synagogue au jour du sabbat,

il se leva pour lire; et le livre du prophète Isaïe lui fut donné; et ayant ouvert le livre, il trouva le passage où il est écrit : L'Esprit du Seigneur est sur moi; c'est pourquoi il m'a oint pour évangéliser les pauvres, il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs leur délivrance, aux aveugles qu'ils verront, soulager les opprimés, publier l'année de grâce du Seigneur et le jour de la justice. Et ayant replié le livre, il le rendit à celui qui présidait, et il s'assit. Et tous, dans la synagogue, avaient les yeux attachés sur lui. Or il commença à leur dire : Aujourd'hui ce que vous venez d'entendre a été accompli. Et tous lui rendirent témoignage, et admirant les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, ils disaient : N'est-ce pas là le fils de Joseph ? » Le Sauveur, reprenant la parole, leur reprocha leur incrédulité, et leur dit que nul prophète n'est accueilli dans sa patrie. Ces hommes passèrent subitement, en entendant ces paroles, de l'admiration à la haine, et, se levant, ils le jetèrent hors de la ville, et le conduisirent au sommet d'une montagne voisine pour le précipiter. Mais lui, passant au milieu d'eux, il s'en alla [1]. Nous devons visiter plus tard cette montagne du précipice qui rappelle le souvenir de cet odieux attentat des Juifs contre le divin Maître. Nazareth, on le voit, n'a pas été plus docile que Jérusalem aux enseignements du Sauveur. Ces deux villes semblent rivaliser d'ingratitude, et l'on dirait que la montagne du Précipice répond à la croix du Calvaire. Et cependant elle a été appelée sa ville, *in civitatem suam Nazareth;* elle a vu son nom ajouté à celui de fils de Dieu, *Jésus de Nazareth;* et elle a dû bien des fois entendre ces paroles pleines de grâce qui ravissaient tous les cœurs. Il ne devait donc rencontrer que la haine, même au sein de sa patrie, celui qui avait tant aimé les hommes !

Voici au nord de la ville une charmante source qui porte le nom de *Fontaine de Marie*. Elle est au pied de la colline,

[1] Saint Luc, chap. 4.

et s'épanche du bassin où elle est recueillie pour courir sous des touffes de grenadiers. C'est là que l'auguste Vierge venait, comme s'y rendent encore les femmes de Nazareth; je les vois revenir portant sur leur tête l'urne à la forme antique, et je pense à Marie. Une église grecque, dédiée à l'archange Gabriel, a été bâtie à côté; la piété chrétienne semble l'avoir placée là comme pour veiller à la garde de cette source bénie; charmante association du nom de l'ange et du nom de Marie à la naissance de cette fontaine! Le mystère de l'annonciation reflète ainsi sa grâce jusque sur ces eaux fraîches et pures. La dévotion populaire leur attribue une vertu merveilleuse, et les pèlerins viennent y tremper pieusement leur front et leurs lèvres comme dans une onde sacrée.

Le poëte chrétien de Nîmes, M. Reboul, a chanté dans une inspiration délicieuse cette source aux mystérieux effets. Je dois à son aimable obligeance de pouvoir reproduire ici sa gracieuse poésie : c'est une fleur de plus sur les bords du ruisseau. Les vers du poëte ont la fraîcheur de la fontaine de Marie. Écoutez : vous croyez entendre le doux murmure de ces eaux qui fuient limpides et harmonieuses sous la verdure des arbres.

LES LANGES DE JÉSUS.

Auprès de Nazareth, aux bords de la piscine,
La Vierge vint laver les langes de Jésus;
Or, une pauvre femme était là, sa voisine,
Qui lui dit, reprenant ses travaux suspendus:

« De ce ruisseau, ma sœur, connaissez-vous l'histoire?
« Ce n'était qu'un ravin, au temps de la moisson :
« Le plus petit oiseau n'y trouvait pas à boire.
« Les troupeaux maintenant y plongent leur toison.

« Ses flots semblent créer des Édens dans leur course,
« Et, sous les feux du jour, redoubler de fraîcheur;
« On dirait que quelque ange a remué leur source... »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur! »

« Sa vertu bienfaisante en tout se manifeste.
« Les arbres qu'il arrose en ont plus de vigueur.
« Leurs fruits semblent mûrir dans le jardin céleste... »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur. »

« Et, pour mettre le comble à ces choses étranges,
« Mon enfant pâlissait ; il reprend sa couleur
« Depuis que, dans ses eaux, je viens laver ses langes. .. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur ! »

« Toute la Galilée en ressent l'allégresse ;
« Savez-vous d'où nous vient une telle faveur ?
« Les docteurs de la loi y perdent leur sagesse. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur ! »

Elle aurait pu tout dire à la pieuse femme ;
Marie, à ce prodige, avait longtemps rêvé.
Mais le bruit du dehors n'allait pas à son âme,
Et le temps de son fils n'était pas arrivé.

Oui, selon la belle expression du poëte, on dirait que l'ange Gabriel a remué cette source : Marie l'a bénie en y trempant les langes de Jésus, et la fontaine bienfaisante, disent les mères de Nazareth, rend la vigueur à l'enfant étiolé, et donne des fruits savoureux aux arbres qui l'ombragent.

La douce image de l'enfance de Jésus se présente à moi de toutes parts à Nazareth. Il était donc là enfant ; là il croissait, comme dit admirablement l'Évangile, en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes : là il était soumis à Joseph et à Marie. Les écrivains sacrés ne donnent aucun détail sur les trente années de Jésus à Nazareth. Mais ce silence ne parle-t-il pas? Ne ramène-t-il pas nos âmes trop répandues au dehors à l'amour de la vie humble, obscure et cachée? Mais si l'Évangile se tait, la légende se plaît à semer à pleines mains les miracles sous les pas du divin enfant. Il y a dans ses récits merveilleux une grâce naïve et charmante qui poétise admirablement les jeunes années du Sauveur.

Un jour, à l'âge de sept ans, il jouait avec les enfants de

son âge, et faisait, ainsi qu'eux, de petits oiseaux avec de l'argile; chacun faisait valoir son ouvrage. Moi, dit Jésus, je vais commander aux oiseaux que j'ai faits de voler. Es-tu donc le fils de Dieu? lui répondent ses jeunes compagnons. Et voilà qu'aussitôt ces oiseaux agitent leurs ailes et prennent leur essor. Un autre jour il rencontra le convoi d'un jeune enfant qui avait succombé à la blessure mortelle d'un serpent venimeux; il lui tend la main, et le mort revient à la vie : c'était, dit la légende, Simon le Chananéen, qui devait être au nombre de ses disciples. Au mois d'*adar*, les compagnons de son âge, cédant au sentiment d'admiration qu'excite en eux la vue de ces merveilles, le portent en triomphe et le saluent leur roi. Ils lui font, dans leur naïf enthousiasme, de leurs vêtements amoncelés un trône, et placent sur son front une couronne de fleurs. Quand il paraît dans les écoles, il montre une science qui étonne les maîtres et confond les docteurs.

Les légendes font aussi jouer son enfance avec les prodiges. Mais cette vie de merveilles ne se trouve que dans les Évangiles apocryphes, et elle s'évanouit devant ce seul mot de l'Évangile : *Et erat subditus illis*. J'aime mieux le silence éloquent des évangélistes que les pieuses et naïves inventions des auteurs apocryphes. L'obéissance de Jésus à Joseph et à Marie n'est-elle pas plus admirable que tous les miracles racontés par la légende?

Cependant, malgré ce silence des écrivains sacrés, j'aime à me représenter Jésus enfant, au milieu de ses compagnons d'âge, les attachant à lui par cette grâce divine qui rayonne à travers le voile de l'humanité, parcourant avec eux cette vallée, ces collines, leur faisant admirer ces cieux resplendissants qui racontent la gloire du Créateur, et ces belles fleurs qu'il cueille pour les offrir à Marie. Les mères, en le voyant, devaient envier le bonheur de celle qui lui avait donné le jour; les vieillards devaient admirer la sagesse de ses réponses, et plusieurs sans doute se disaient entre eux: « Que pensez-vous que sera cet enfant mystérieux? » Il a

foulé très-souvent ces coteaux que je vois; il s'est assis auprès de cette source; il a suivi bien des fois ce sentier ; son pied s'est posé là même où je pose le mien, et tout, dans ce paisible vallon, semble me présenter son image.

Je retrouve ces impressions vivement senties dans une de ces rares pages du voyage en Orient où Lamartine, faisant taire le doute, s'inspire avec bonheur de la foi de ses jeunes années. «C'était là, dit-il, sous ce morceau de ciel bleu, à l'ombre de cette petite colline, dont les vieilles roches semblent encore toutes fendues des tressaillements de joie qu'elles éprouvèrent en portant un Dieu enfant; c'était là le point sacré du globe que Dieu avait choisi de toute éternité pour faire descendre sur la terre sa vérité, sa justice et son amour incarné dans un Enfant-Dieu; c'était là que le souffle divin était descendu à son heure sur une pauvre chaumière, séjour de l'humble travail, de la simplicité d'esprit et de l'infortune; c'était là qu'il avait animé, dans le sein d'une vierge innocente et pure, quelque chose de tendre, de doux et de miséricordieux comme elle ; de souffrant, de patient, de gémissant comme l'homme; de puissant, de surnaturel, de sage et de fort comme Dieu; c'était là que le Dieu-Homme avait passé par notre ignorance, notre faiblesse, notre travail et nos misères, pendant les années obscures de sa vie cachée, et qu'il avait en quelque sorte exercé la vie et pratiqué la terre avant de l'enseigner par sa parole, de la guérir par ses prodiges et de la régénérer par sa mort. »

C'est un charmant aspect que présente Nazareth, bâtie en amphithéâtre sur la pente de la colline. Des haies de hauts nopals, des bouquets de grenadiers et de figuiers aux larges feuilles forment autour de la ville une ceinture verdoyante. Ses maisons blanches, superposées en étages et irrégulièrement groupées, descendent vers le midi et viennent s'appuyer contre l'église de l'Annonciation. Les rues montent et descendent sur les escarpements de la montagne rocheuse, percée d'un grand nombre de grottes qui servent de complément aux habitations. La ville, à la physionomie douce et

paisible, ne s'abrite point derrière des murailles; elle est ouverte de toutes parts et appelle avec confiance les pèlerins dans son sein. Le couvent, vaste agglomération de constructions en terrasse, présente une masse imposante. On sent bien que c'est là que réside l'influence qui domine aujourd'hui à Nazareth. Un minaret délabré annonce seul la présence du mahométisme dans la ville de la sainte famille. Mais il a dépouillé ici son vieux fanatisme, et il sait se montrer tolérant. Tout est calme et riant dans cette heureuse cité : tous les visages sont amis, tous les toits hospitaliers. Le Turc lui-même est bienveillant; on dirait presque une ville française. Nous entendons agréablement résonner à nos oreilles un gracieux salut en italien, quelquefois même dans notre langue. Aussi éprouvons-nous un plaisir singulier à nous égarer dans ces rues qui s'animent joyeusement sur notre passage et ne nous montrent que des figures douces et souriantes.

Lorsque, en 1668, le père Borelli, mon compatriote, visita Nazareth, il n'y rencontra qu'un pauvre et chétif village, composé de quarante maisons. Il n'y avait qu'une seule famille catholique, perdue au milieu de quelques grecs schismatiques et des mahométans. Aujourd'hui la population s'élève à 3,500 habitants. Il y a 1,100 catholiques appartenant aux rites latin et maronite; 1,200 grecs schismatiques et autant de musulmans. Les schismatiques se montrent ici plus tolérants que sur les autres points de la Terre-Sainte; c'est qu'ils ont à leur tête des prêtres séculiers d'un caractère conciliant et pacifique, tandis qu'ailleurs ils sont dirigés par des moines exaltés et remuants qui soufflent dans les âmes toutes les haines du fanatisme et de l'intolérance. Il y a dix-sept religieux Franciscains dans le couvent, occupés à chanter les louanges du Sauveur et les gloires de Marie, au même lieu où le divin Enfant et sa mère vécurent pauvres et ignorés : l'un d'entre eux porte le titre de curé de Nazareth et dirige le troupeau catholique. Il jouit d'une grande autorité morale au sein de la population entière, et les mahométans eux-mêmes s'associent aux témoignages de respect des fidèles.

J'ai été frappé du caractère de beauté remarquable que présentent les habitants. Les figures graves des hommes sont encadrées d'une longue barbe. Il y a dans leurs traits un mélange de douceur et de noblesse. Je me rappelle ces belles têtes de saint Joseph que j'ai vues dans quelques tableaux des grands maîtres. Sur ce sol où tout est demeuré immobile, ils portent le costume des temps anciens. C'est une longue tunique, qui tombe sur les pieds, légèrement fendue sur le devant et retenue au milieu du corps par une ceinture. Ainsi était vêtu le Sauveur. J'aime mieux ce vêtement simple et grave que ce manteau que les peintres vont emprunter aux philosophes de la Grèce et de Rome pour le jeter sur les épaules de Jésus-Christ et des Apôtres.

Je rencontre dans les rues, sur la large place qui s'étend devant le couvent, de charmants groupes d'enfants. Ils ont des visages ronds, bruns, avec des yeux noirs et brillants et des cheveux qui ruissellent en boucles dorées sur leurs épaules. J'y reconnais ces délicieux enfants Jésus des saintes familles de Raphaël. Ainsi devait être, mais avec une grâce plus ravissante encore, l'Enfant divin.

Ce n'est pas au prêtre qu'il appartient de décrire la beauté des femmes de Nazareth. Une plume amie, plus compétente que la mienne, veut bien donner aux gracieuses Nazaréennes cette marque de courtoisie française. Je reproduis fidèlement sa description.

« Les femmes, à Nazareth, sont plus belles qu'en aucun autre endroit de la Palestine. Ce n'est point le type des vierges de Raphaël; mais elles offrent un caractère frappant de noblesse et de grâce. C'est pour elles un charmant héritage que leur a laissé Marie, et elles disent naïvement qu'elles doivent leur beauté à la Vierge. Leur visage n'est point masqué par le hideux voile noir des musulmanes, ni leur taille enveloppée dans le vaste *féredjé* des chrétiennes de Jérusalem. Leur robe courte et ouverte, aux couleurs vives et tendres, laisse voir de larges pantalons serrés à la cheville, et de légères chaussures en maroquin rouge. Leurs bras nus,

chargés jusqu'à l'épaule de bracelets en verre ou en argent, laissent flotter de longues manches serrées du haut, larges et pendantes du bas. Leur coiffure se compose d'un bourrelet d'où pendent de longues files de colonnades d'argent qui brillent au soleil, et d'une bande d'étoffe qui vient, en se déroulant, se rattacher à la ceinture. Leurs cheveux descendent en longues tresses et encadrent merveilleusement leurs visages d'un ovale pur. Ajoutez à ces tresses des pièces d'argent et des rubans, donnez à leurs ongles le vif incarnat du henné, à leurs lèvres et aux coins de leur bouche de légers tatouages d'un bleu foncé, voilà les Nazaréennes. Elles sont sveltes et ont de grands yeux noirs qui reluisent doucement sous des sourcils d'un arc irréprochable. Il y a dans leur profil, dans leur nez droit, dans cette physionomie épanouie, quelque chose de sévère à la fois et d'ingénu, qui allie admirablement la grâce à la dignité. »

La position sociale de la femme est la mesure du degré de civilisation d'un pays. A Nazareth, où l'influence chrétienne domine, la femme reprend sa place dans la famille autant que le permettent les usages de l'Orient : elle n'est pas, comme ailleurs, confinée dans l'inaction avilissante du harem. A Nazareth, les musulmanes comme les chrétiennes se répandent dans les rues, portant de charmants nourrissons dans leurs bras. Tantôt elles sont assises en rond sur le seuil de leurs demeures, écossant les baies du cotonnier, ou faisant, comme la Vierge, tourner le fuseau dans leurs doigts ; tantôt elles vaquent aux soins du ménage et font cuire sous la cendre cette galette mince et molle qui tient lieu de pain en Orient. Leur présence donne l'animation et la joie aux rues de la cité.

Il y a peu à faire pour que les femmes de Nazareth soient au niveau des femmes chrétiennes d'Europe ; il ne faut pour cela que quelques religieuses. Il y a bien une école pour les filles catholiques de la cité, mais elle n'est pas à la hauteur de sa tâche. Il manque ici un couvent de sœurs, et cependant leur place est marquée à l'ombre du sanctuaire de

l'Annonciation, à côté de la demeure de la plus auguste des vierges. Les vœux du patriarche et de la population chrétienne les appellent depuis longtemps. Que les bonnes sœurs de Saint-Joseph se hâtent d'envoyer une pieuse colonie à Nazareth : elles recueilleront dans leur école les petites filles latines, melchites, maronites et grecques schismatiques, qui se montreront si heureuses de leurs nouvelles mères, et l'éducation chrétienne, donnée par ces religieuses dévouées, fera refleurir à Nazareth les douces et pures vertus de Marie. Les jeunes Nazaréennes posséderont ainsi, avec la beauté de la figure de la Vierge, la beauté plus gracieuse encore de son âme innocente.

Le souvenir de la Sainte-Vierge à Nazareth me fait penser à ces tableaux de quelques-unes de nos églises, qui représentent la mère de Dieu avec des traits vulgaires et sous le costume profane du siècle. Je ne reconnais point là cette humble et pure Vierge, avec sa grâce pudique, sa candeur, ce reflet de la beauté de l'âme sur son front modeste, et sa robe bleue, simple et sans art, comme la portent encore les Nazaréennes. Ce n'est point là non plus ce ciel limpide de l'Orient, avec ses teintes admirables de lumière, ni cette nature sévère avec ses grandes lignes. Que les peintres chrétiens aillent visiter la Terre-Sainte, la Bible à la main; qu'ils étudient ces aspects, ces sites, ces horizons qui ne sont pas les nôtres, ces mœurs qui sont toujours antiques, ces costumes qui sont les mêmes qu'aux anciens jours, et il y aura plus de vérité dans les sujets évangéliques qu'abordera leur pinceau. L'Orient, c'est le lieu des grandes nspirations pour la peinture religieuse.

Après les premières heures données aux monuments religieux de Nazareth, nous faisons une visite aux personnages les plus importants de cette cité. Le cadi, qui remplit les mêmes fonctions que chez nous le juge de paix, nous reçoit dans son divan avec une politesse franche et aimable; il a une physionomie grave, ouverte et intelligente. La conversation ne peut se faire qu'à l'aide de nos drogmans; nous

recommandons à son impartiale justice les intérêts de nos coreligionnaires de Nazareth. Il nous assure que les chrétiens ont toute son estime, que devant son tribunal leurs droits sont aussi sacrés que ceux des musulmans, et qu'il n'oublie point qu'ils sont protégés par une nation qui est dans ce moment la plus fidèle alliée du sultan.

Cependant le café nous est servi, et le chibouck de l'hospitalité, rempli d'un tabac parfumé, circule fraternellement dans les rangs de la caravane. Le cadi multiplie ses questions sur la France ; son esprit s'enflamme au tableau que nous lui traçons des merveilles de notre industrie, des monuments de nos grandes villes, de notre brillante civilisation : dans son enthousiasme, il nous exprime le vif désir de faire un voyage dans notre belle patrie. Ce qui tente le plus sa curiosité, c'est Paris, dont il a entendu parler comme d'une cité merveilleuse, et nos chemins de fer, dont la marche rapide comme les vents est pour lui un étrange mystère... Je voudrais bien que ce musulman, qui a l'esprit large et intelligent, devînt un jour l'hôte de la France, afin qu'à son retour il pût dire à la population mahométane de ces contrées, combien est grande et puissante cette nation qui protége les chrétiens de Nazareth.

Des Français devaient une visite à l'agent consulaire de notre patrie. Ibrahim Koubroussi doit ce titre au dévouement de quelques membres de sa famille pour la France. Son oncle, Michel Koubroussi, s'était enrôlé dans les troupes que Napoléon conduisit au siége de Saint-Jean-d'Acre et à la bataille du mont Thabor. Fidèle à notre drapeau, il quitta son pays pour consacrer son épée au service de la France. Il conquit sur les champs de bataille de l'empire le grade de capitaine et la décoration de la Légion d'honneur, et mourut des suites d'une glorieuse blessure qu'il reçut à Eylau. Le frère aîné d'Ibrahim était, lui aussi, un de ces émigrés de la Palestine qui avait ambitionné, à l'exemple de son oncle, la gloire du service dans les rangs de l'armée française, et, comme lui, il avait donné son sang

pour sa patrie d'adoption. On fait passer sous nos yeux les papiers, précieuses archives de famille, qui constatent les honorables services de ces deux soldats de la France; on nous montre la décoration du capitaine, conservée avec une sorte de culte: ce signe de la valeur garde tout son prestige au sein de cette contrée étrangère; il est bien placé entre les mains d'une famille toute française par le cœur et les sympathies.

On nous présente à la mère du brave officier qui suivit le drapeau de la France; elle répète avec tristesse le nom de son fils mort si loin d'elle. Déjà centenaire, âge très-rare surtout pour la femme qui vieillit si vite dans ce climat, elle compte plusieurs générations qui ont grandi à ses côtés, et en la voyant ainsi entourée des petits-fils de ses fils, je la compare volontiers, avec le prophète, à ces oliviers plusieurs fois séculaires de la colline voisine, dont les troncs desséchés repoussent en touffes épaisses de jeunes et vigoureux rejetons, *filii tui sicut novellæ olivarum.*

Nous faisons dans l'après-dîner une course à pied à la montagne du Précipice. Elle est à la distance de quatre kilomètres; c'est la même hauteur sur laquelle la ville est bâtie; elle a peu d'élévation à Nazareth, mais elle se prolonge jusqu'à l'entrée de la plaine d'Esdrelon; là elle est coupée à pic et domine un abîme profond ouvert à ses pieds. C'est de ce sommet élevé que les habitants de Nazareth voulaient précipiter le Sauveur. Nous nous arrêtons auprès de deux citernes, sur un ressaut du rocher. La légende est venue encore ici ajouter aux paroles simples de l'Évangile. Elle raconte que, lorsque les Juifs voulurent consommer leur odieux attentat, une énorme pierre, qu'on voit sur le sommet de la montagne, se dressa tout à coup comme pour servir de barrière au Sauveur, et qu'aussitôt Jésus-Christ, s'échappant des mains de ses ennemis, se réfugia, porté par les mains des anges, dans une grotte inaccessible creusée aux flancs abruptes du rocher. Nous voyons au-dessus de nos têtes cette petite excavation naturelle qui aurait servi de

retraite au Sauveur. Un monastère avait été bâti, du temps de sainte Hélène, au lieu où nous sommes, et les prières que faisaient monter vers le ciel les hôtes religieux de cette demeure étaient comme une protestation touchante contre l'homicide projet des Juifs. Les deux citernes que nous voyons doivent remonter à la construction du couvent, et ont survécu à sa ruine.

De cette hauteur, nous dominons la plaine d'Esdrelon que nous avons traversée, et nous la voyons se dérouler devant nous dans toute son étendue. Une tribu de Bédouins a dressé ses tentes noires au pied des montagnes de Nazareth. Elle trouve là d'abondants pâturages pour ses troupeaux. Je n'aperçois aucun vestige de culture autour de leur camp. Cette plaine fertile appartient au gouvernement, qui la concède aux populations voisines, en se réservant le cinquième du revenu. Mais la propriété est si peu respectée dans ces contrées, que souvent, au moment de la moisson, les tribus nomades fondent comme une nuée de sauterelles sur les récoltes, et enlèvent aux habitants désolés le fruit de leurs travaux. L'inertie des pachas laisse ces méfaits impunis; le découragement s'empare des populations, et les terres demeurent sans culture; et cependant cette plaine superbe, la plus belle de la Palestine, pourrait nourrir de nombreuses colonies agricoles. Des villes considérables pourraient s'élever comme autrefois sur le versant des montagnes, sur les ondulations de la plaine; il serait facile aux habitants de transformer ces champs incultes en un jardin magnifique. Pourquoi le flot de l'émigration européenne n'y dirige-t-il pas quelques colonies actives et laborieuses? cette terre n'attend que des bras pour devenir une des plus riches de l'Orient.

Du point où nous sommes, nous avons sous nos yeux le célèbre champ de bataille où, à la fin du dernier siècle, nos troupes françaises remportèrent la victoire du mont Thabor. Le guide qui nous conduit est un chrétien de Nazareth dont le père a été témoin de cet héroïque combat; c'est de sa

bouche qu'il a recueilli le récit qu'il nous fait. Ces souvenirs sont pleins d'intérêt pour nous, en face du théâtre de cette lutte.

L'armée turque, commandée par le pacha de Damas, avait passé le Jourdain au pont d'Iacoub, et s'avançait pour secourir Saint-Jean-d'Acre, assiégé par Bonaparte. Sur la route de Nazareth, Junot, à la tête de cinq cents hommes d'avant-garde, avait eu un premier engagement avec elle et lui avait enlevé cinq drapeaux; mais, forcé de céder au nombre, il s'était replié sur la division Kléber. L'armée turque descendit dans la plaine d'Esdrelon et vint camper au pied du mont Thabor. Quinze mille fantassins occupaient le village de Fouli, et plus de douze mille cavaliers se déployaient dans la plaine; quelques recrues des montagnes de Naplouse étaient venues se joindre à elle. Kléber n'avait que trois mille hommes à opposer à cette masse ennemie; il n'hésite pas à l'attaquer; c'était le 16 avril 1799. La population catholique de Nazareth avait embrassé avec ardeur la cause de la France, et faisait des vœux pour le succès de nos armes, car notre triomphe était pour elle la défaite de ses oppresseurs; plusieurs des siens combattaient dans nos rangs; les autres étaient venus se placer au sommet de la montagne où nous sommes, et, de là, ils suivaient avec émotion toutes les circonstances de ce combat. Ils ne purent contenir leurs larmes, dit notre guide, lorsqu'ils virent le petit nombre de nos soldats en face d'une armée huit fois plus nombreuse. Mais quand ils furent témoins des charges vigoureuses de cette poignée de braves, qui résistaient comme un mur de fer aux attaques des musulmans, ils passèrent subitement de la crainte à l'espérance, et poussèrent de grands cris de joie.

Cependant la lutte se prolongeait depuis six heures. Nos soldats, formés en carré, recevaient la cavalerie arabe à bout portant par un feu terrible, sans être entamés; ils avaient ainsi formé autour d'eux un rempart d'hommes et de chevaux derrière lequel ils résistaient à toute la furie de leurs adversaires. Tout à coup un coup de canon retentit

au pied du mont Thabor : c'était Bonaparte qui venait, à la tête d'une division, au secours de ses frères. La victoire ne fut pas douteuse. Le général en chef disposa ses troupes de manière à enfermer l'ennemi dans un triangle de feu. Cette attaque imprévue porta le désordre dans les rangs musulmans; et cette armée, que les habitants disaient innombrable *comme les étoiles du ciel et les sables de la mer*, se dispersa et s'enfuit dans toutes les directions.

A cette vue, les habitants de Nazareth, saisis de joie, se précipitèrent dans la plaine, comme pour ajouter par leurs cris à la terreur des ennemis. Ils accoururent sur le champ de bataille, se mêlèrent à nos soldats pour ramasser les blessés, et les transportèrent dans leurs propres demeures, où ils les entourèrent des soins les plus dévoués. On comprend maintenant pourquoi le nom de la France rencontre de si grandes sympathies au sein de ces populations catholiques.

Bonaparte, après cette victoire, s'arrêta à Nazareth et reçut l'hospitalité au couvent. On raconte qu'il reconnut parmi les religieux un ancien condisciple, et que, se jetant à son cou, il lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui. Le religieux le remercia en disant : « La Terre-Sainte me suffit. » Admirable réponse, que l'on comprend surtout quand on est à Nazareth.

J'aime à retrouver dans cette cité, avec le nom du plus saint de nos rois, celui du plus grand de nos capitaines. Saint Louis y laisse le parfum de ses royales vertus, et Napoléon l'éclat de la victoire. Ces souvenirs de gloire et de sainteté sont comme un hommage de la France moderne aussi bien que de la France des croisades à l'humble Vierge de Nazareth; et si les pieuses émotions du *bon roi* furent si vives dans le sanctuaire de l'Annonciation, l'âme du jeune vainqueur du mont Thabor dut aussi sentir remuer en elle quelque impression mystérieuse en face de ces lieux où vécut le Dieu Sauveur qui devait bénir les jours de son exil et son dernier soupir.

Cette petite ville de Nazareth, que saint Jérôme appelait *la fleur de la Galilée*, a eu la destinée fragile des fleurs. Elle a eu, comme elles, ses jours d'orage où elle a été renversée, et ses temps de paix où elle s'est relevée. Elle appartenait à la tribu de Zabulon, et ce n'est qu'avec le Sauveur que son nom apparaît dans nos livres saints. « Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth? » répondait Nathanaël à Philippe qui lui avait annoncé que le Messie promis par la loi et les prophètes était de cette ville. Sainte Hélène avait bâti une église somptueuse au lieu même de l'annonciation, pour honorer le souvenir du mystère. Au dixième siècle, Zimiscès épargna la ville, parce que, disait-il, la vierge Marie y avait reçu l'annonce de la part de l'ange. Ravagée par les Sarrasins, elle se relève et commence à prospérer sous la sage et paternelle administration de Tancrède, qui réédifie les églises renversées. En 1263, le féroce Bibars, qui, du rang d'esclave, s'était élevé par ses talents et ses crimes à la dignité de sultan des Mameluks, et que ses succès ont fait surnommer le *père de la victoire*, chassa les chrétiens de Nazareth et renversa l'église de sainte Hélène. La pauvre cité désolée n'offrit bientôt plus qu'un monceau de décombres, et un pèlerin qui la visitait au milieu du quinzième siècle n'y rencontra qu'un prêtre et deux chrétiens. Ce faible germe a grandi au milieu des ruines ; les chrétiens se sont multipliés comme une semence bénie autour du sanctuaire de la Sainte-Vierge, et en voyant aujourd'hui ces groupes de maisons blanches, étagées sur les pentes de la montagne, on dirait que la fleur de Galilée se relève et fleurit de nouveau.

Voici le soir. Ecoutez la voix religieuse des cloches, qui vient rendre hommage à Marie. Condamnées au silence par le fanatisme musulman sur les autres points de la Terre-Sainte, elles font entendre à Nazareth leurs joyeuses volées. Elles invitent les fidèles à saluer avec l'ange *Marie pleine de grâce*, et perpétuent dans ce lieu le souvenir de l'Annonciation. Comme le son de l'Angelus réjouit ici l'oreille et le cœur !

Tout semble dans cette cité redire cette prière avec vous ; ces collines, ce vallon, cette fontaine de Marie, cette petite église de l'archange Gabriel, paraissent tressaillir au tintement des cloches et répètent avec vous : *Ave Maria!* Elle a commencé là, dans une humble grotte, cette prière de l'Angelus, et, faisant le tour du monde, elle s'est placée sur toutes les lèvres chrétiennes, et elle réunit trois fois le jour les fidèles dans une même louange en l'honneur de la Vierge de Nazareth.

Après l'Angelus, je prends mon chapelet et je le dis en me promenant, au déclin du jour, sur la terrasse du couvent. L'Angelus et le chapelet, ce sont là les deux belles prières de Nazareth, et j'éprouve un plaisir bien doux à les réciter en face de ces lieux qui sont pleins du souvenir de Marie. Le chapelet surtout est la prière par excellence des pèlerins dans cette cité; c'est celle qui va le mieux à son cœur, et qui sert à lui mieux rappeler le mystère de grâce qui s'y est accompli.

CHAPITRE XV.

A M. Félix Ducoin, Substitut du Procureur impérial de Nîmes.

LE MONT THABOR. — LE LAC DE TIBÉRIADE.

La Galilée. — Ascension du Thabor. — La plaine d'Hittin. — Tibériade. — Lac de Génézareth. — Excursion aux ruines de Capharnaüm. — Bethsaïda. — Magdala. — Bains d'Émath. — Champ de la multiplication des pains. — Montagne des Béatitudes. — Halte à Cana. — Séphoris. — Attaque des pèlerins. — Jugement du cadi.

Nous avons traversé, pour arriver de Jérusalem à Nazareth, l'ancien territoire des tribus de Benjamin, d'Éphraïm, de la demi-tribu occidentale de Manassès, et des deux tribus d'Issachar et de Zabulon ; nous avons ainsi parcouru une partie de la province de la Judée, la Samarie dans toute sa longueur, et nous sommes au centre de la Galilée : c'est cette contrée que nous allons maintenant visiter. Elle a été consacrée par les courses, les prédications et les miracles du Sauveur, et nous allons retrouver sur ses montagnes, dans ses vallées et sur les bords de son lac célèbre, les plus belles pages de l'Évangile.

C'est en marchant dans ces campagnes que le divin Maître se plaisait à enseigner ses disciples ; pour inculquer ses préceptes, il choisissait la parabole, qui se grave plus aisément dans l'esprit du peuple. Tout pour lui dans ses courses servait de matière à ses enseignements, et il savait tirer une leçon de tous les objets qui s'offraient à ses yeux. Tantôt en voyant les fleurs des champs, il exhortait ses apôtres à espérer en son Père céleste, qui fait croître ces plantes et leur donne leurs brillantes couleurs ; tantôt, apercevant des bergers qui gardaient leurs troupeaux, il développait la parabole du *bon pasteur*. Ses regards se reposaient sur un champ où la semence

commençait à germer et il y puisait le sujet de cette belle parabole de la semence divine. On lui apportait un enfant et il recommandait l'innocence. Il comparait ceux qui observent ses préceptes et ceux qui les méprisent à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur le roc, l'autre sur le sable mouvant, et en parlant ainsi, il devait montrer à l'horizon une demeure solidement assise sur le rocher, et les ruines d'une maison renversée par les eaux des torrents. Ainsi tout s'animait sous les pas de l'Homme-Dieu, et la nature entière répondait à sa voix pour instruire ses apôtres. Admirable prédication, éminemment populaire, à laquelle s'associait la création entière, et que devait parfaitement comprendre cette multitude attachée à sa suite! C'est le théâtre de ces courses et de ces prédications du Sauveur, appelé par les Arabes *Belâd el Bouschra* (pays de l'Évangile), que nous allons parcourir.

27 septembre, mardi. — Nous quittons de grand matin la paisible cité de Nazareth, où tout repose encore, et nous franchissons les collines qui s'élèvent à l'orient. Le sol est couvert de chênes larges et touffus, et nous comprenons, en voyant leurs branches épaisses et basses, qu'Absalon dans sa fuite soit demeuré suspendu par les cheveux à un chêne de la forêt d'Éphraïm. Sur le versant opposé des collines, un troupeau de gazelles sort du fond d'un ravin et fuit devant nous en bondissant; les balles de nos chasseurs ne peuvent les atteindre.

Nous voici au pied du mont Thabor. Un village s'offre à nous, entouré de ces haies épineuses de cactus qui servent toujours de clôture aux jardins et aux habitations des Arabes; il s'appelle Deburieh, ou village de Débora. C'est un souvenir de la victoire remportée dans ce lieu par cette illustre prophétesse d'Israël. Le Sauveur, descendant du Thabor, rejoignit en ce lieu ses disciples, et guérit, à la prière du père, un jeune homme possédé du démon. Les Apôtres n'avaient pu chasser l'esprit malin qui le jetait par terre, l'agitait par de violentes convulsions et lui faisait pousser de

grands cris; Jésus-Christ leur reproche leur incrédulité, et leur dit que s'ils avaient un peu de foi, comme un grain de sénevé ils pourraient transporter les montagnes [1].

Le Thabor descend vers la plaine d'Esdrelon en pentes adoucies, et ses flancs, ombragés d'une végétation abondante, contrastent avec la nudité austère des autres montagnes de la Judée. Il est presque entièrement isolé, et c'est à peine si vers le nord un léger mouvement du sol le rattache par une soudure presque insensible aux hauteurs de Nazareth. Nous gravissons la première partie à cheval, à travers une forêt de chênes éclairée par les premiers rayons du soleil. A mesure que nous montons, la montagne devient plus escarpée; nous abandonnons nos chevaux à nos guides et nous faisons à pied, avec une fatigue extrême, la dernière partie de cette ascension. Le sommet, élevé de près de deux mille pieds, présente une surface unie d'une demi-lieue de circonférence, couverte d'épais fourrés d'yeuses qui croissent au milieu des ruines. C'est là que le Sauveur conduit un jour avec lui trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean son frère; et voilà que tout à coup il resplendit à leurs yeux de cette gloire merveilleuse qui s'échappe de son corps transfiguré. Son divin visage brille comme le soleil, et ses vêtements ont la blancheur éblouissante de la neige. C'est la seule fois que l'humble fils de l'homme se montre avec la magnificence du fils de Dieu, et soulève le voile qui couvre ses splendeurs. Moïse et Élie, ces deux grandes figures prophétiques de l'Ancien Testament, apparaissent à ses côtés et viennent lui apporter les hommages de la loi ancienne; ils conversent avec lui et le saluent comme ce divin Envoyé dont ils ont annoncé la venue, et en qui sont accomplis la loi et les prophètes. J'entends ce cri de Pierre : « Seigneur, il fait bon ici!... » Il ne savait pas que les abaissements doivent précéder la gloire, et que pour jouir avec Jésus sur le Thabor, il faut auparavant souffrir avec lui aux jours de la

[1] Saint Mathieu, chap. 17.

douleur. Un autre témoignage descend des cieux pour confirmer celui de Moïse et d'Élie : c'est la voix du Père céleste qui dit : « C'est ici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le. » Ainsi, dans ce rapide moment de gloire, Dieu le Père semble verser sur son Fils toutes les splendeurs du ciel, et il nous le montre dans toute sa majesté, comme ce docteur immortel que l'humanité entière doit écouter.

Le Thabor, arrondi comme un immense dôme de verdure, paré d'une riche couronne de végétation, avec sa configuration ravissante et ses ondulations légères qui s'abaissent mollement vers la plaine, était bien fait pour servir de théâtre à ce mystère de gloire. On dirait, en considérant ses formes admirables, qu'il a été disposé par une main divine pour servir de piédestal au Fils de Dieu apparaissant à son sommet dans toute sa grandeur, et resplendissant comme le soleil qui monte à l'horizon. Je comprends maintenant cette parole de nos livres saints : *Thabor et Hermon in nomine tuo exultabunt*. Oui, le Thabor et l'Hermon, qui s'élève en face, ont dû tressaillir comme un autre Sinaï, en contemplant ce mystère de gloire, et ils ont salué par leurs tressaillements cette apparition majestueuse du Fils de l'Éternel.

La piété des premiers chrétiens avait érigé sur ce sommet sacré trois chapelles, pour répondre à cet ardent désir que laissait échapper le cœur de Pierre : « Faisons ici trois tentes; une pour vous, une pour Moïse et l'autre pour Élie. » De ces chapelles il reste encore quelques vestiges, et tous les ans, au jour où l'Église célèbre le mystère de la transfiguration, les catholiques de Nazareth visitent dans un pieux pèlerinage la sainte montagne, où un prêtre célèbre au milieu d'eux le saint sacrifice. C'est par un tel acte de religion que nous, pèlerins, nous voulons consacrer notre ascension au Thabor. Un simple autel de pierre s'élève, au fond d'une crypte, à la même place où fut transfiguré le Sauveur. J'ai le bonheur d'y célébrer la sainte messe, et

quand, élevant l'hostie consacrée, je pensais que je tenais dans mes mains ce même Dieu qui, là même où j'étais, avait apparu dans toute sa gloire, je sentais mon cœur tressaillir à la fois de crainte et d'amour, et je croyais entendre descendant des cieux cette parole de l'Éternel : *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui...* Avec quelle émotion nous retrouvons en ce lieu, dans les splendeurs de la gloire, ce divin Sauveur que nous avions déjà adoré dans les abaissements de la crèche et dans les humiliations du Calvaire, et comme nous redisons avec Pierre : *Domine, bonum est nos hic esse!* oui, il fait bon s'arrêter dans une halte pieuse sur le Thabor, il fait bon s'y recueillir et prier, et l'on voudrait, comme l'apôtre, y dresser sa tente.

Un monastère s'élevait autrefois sur ce sommet, et ses cellules étaient comme autant de tentes qui abritaient les hôtes pieux attirés par la sainteté de ce lieu. Les religieux continuaient, par leurs ferventes prières, à converser comme Moïse et Élie avec Dieu, et ils contemplaient à travers le voile de la foi celui que les apôtres avaient entrevu dans tout l'éclat de sa gloire; saint Louis, visitant la montagne sainte, avait prié avec eux. Aujourd'hui, le monastère n'est plus; le Thabor a perdu ses pieux cénobites chassés par l'invasion musulmane; il ne retentit plus des louanges du Seigneur : le silence et la solitude règnent seuls au milieu des ruines.

Cette montagne cependant semble conserver encore comme une empreinte du mystère glorieux dont elle a été le théâtre. Sa cime resplendissante attire de loin les regards; on dirait, à l'extrémité de la vaste plaine d'Esdrelon, comme un autel sublime préparé pour la manifestation de la gloire du Fils de Dieu. La langue poétique des Arabes lui a donné le nom de mont de Lumière, *Djebel Nour*, comme souvenir, sans doute, de la transfiguration. Le regard émerveillé croit retrouver la trace lumineuse de ce miracle dans le magnifique panorama qui se déroule devant lui. Contemplons un instant la merveilleuse beauté de ces horizons immenses. Au midi, la vue embrasse le petit Hermon et les montagnes de Gelboé,

jusqu'aux chaînes lointaines d'Éphraïm, dont les teintes bleuâtres se confondent avec l'azur des cieux; au couchant, le mont Carmel dresse sa tête couronnée d'une sombre verdure, et rappelle le souvenir des prophètes; au nord, l'œil se plaît à errer sur cette terre évangélique de la Galilée, cherchant l'empreinte des pas et des miracles de l'Homme-Dieu. Le grand Hermon, sentinelle avancée du Liban, montre au loin son front chargé de nuages. Derrière ce dernier pli de terrain, le lac de Génézareth, si souvent traversé par le Sauveur, resplendit aux feux du soleil levant. Vous suivez à l'orient cette large et profonde vallée du Jourdain que parcourt ce fleuve sacré, sur lequel les cieux se sont ouverts comme sur le Thabor, et qui a aussi entendu la voix de l'Éternel proclamant son Fils bien-aimé, l'objet de ses divines complaisances. La vaste plaine d'Esdrelon, ce champ de bataille de tous les peuples, où les guerriers de toutes les nations ont dressé leurs tentes, semble déployer sous nos yeux, comme une page immense, le souvenir des grands combats dont elle a été le théâtre. C'est Gédéon qui, avec une poignée de soldats, met en fuite une multitude innombrable de Madianites; c'est Débora, la grande prophétesse, qui délivre Israël de l'oppression étrangère; c'est l'armée des croisés qui, en 1217, s'avance à travers cette plaine, sous la bannière de la croix, chantant des cantiques et marquant tous ses pas par des victoires; c'est, en 1799, le jeune vainqueur des Pyramides, *le sultan de feu*, comme l'appellent les Arabes, qui renouvelle l'héroïque valeur des Godefroy de Bouillon et des Raymond de Toulouse, et, par la brillante victoire du mont Thabor, jette dans tout l'Orient, sur le nom de la France, un prestige qui dure encore. Tous ces triomphes, tous ces chants de victoire qui ont retenti dans cette plaine, depuis Débora, la femme héroïque d'Israël, jusqu'à nos soldats français vainqueurs de l'armée musulmane, font monter au sommet du Thabor comme une splendeur nouvelle. On dirait que la gloire de la terre vient s'unir à celle du ciel pour rendre hommage au Christ transfiguré, et que ces phalanges victo-

rieuses qui traversent la plaine inclinent leurs fronts et saluent en passant la figure radieuse du Fils de Dieu.

Les Évangélistes n'ont point nommé la montagne sur laquelle s'accomplit le miracle de la transfiguration; mais une tradition constante, qui a pour garants saint Cyrille, évêque de Jérusalem au quatrième siècle, l'historien Eusèbe et saint Jérôme, en a placé le théâtre sur le Thabor. On ne saurait récuser le témoignage de ces écrivains, qui ont interrogé ces lieux et recueilli les souvenirs encore vivants de la population chrétienne. On oppose à cette tradition l'existence d'une ville, à cette époque, au sommet du Thabor. Ce ne serait plus alors ce lieu solitaire et écarté dont parle l'Évangile, qu'avait choisi le Sauveur pour manifester sa gloire : *Duxit illos in montem excelsum seorsum.* Mais l'existence de cette ville ne repose sur aucun témoignage, et le passage de l'historien Josèphe, qu'on allègue, prouve uniquement que, trente-cinq ans après la transfiguration, à l'époque du soulèvement des Juifs contre les Romains, cette montagne fut fortifiée par les insurgés, comme les cavernes qui sont près du lac de Génézareth, pour leur servir de refuge.

Sainte Hélène, la grande et pieuse restauratrice des saints lieux, visite le Thabor et élève une église au lieu même de la transfiguration. Jusqu'à saint Louis, des moines grecs et latins deviennent les hôtes privilégiés de la sainte montagne. Les Sarrasins renversent les pacifiques demeures des religieux et y construisent une forteresse, d'où ils portent la dévastation dans toute la contrée. Aujourd'hui, le sommet du Thabor n'offre plus que des ruines. Ce sont des voûtes croulantes, des pans de murs, d'immenses décombres confusément entassés, du milieu desquels s'élèvent des bouquets de vigoureux arbustes. Des chênes touffus ombragent les vastes citernes qui subsistent encore, et des lianes courent sur ces débris; des lierres grimpants étreignent ces larges blocs de pierre, et la nature féconde déploie de toutes parts une végétation abondante, pour répandre la grâce et la vie sur les nombreuses ruines dont ce plateau est couvert. Pieux so-

litaires du Thabor, chassés par la persécution, ne reviendrez-vous pas y planter de nouveau vos tentes? Il fait toujours si bon sur cette sainte montagne!

Le mont Thabor s'élève vers le ciel comme un magnifique bouquet de verdure. Sa flore, au printemps, est d'une grande richesse; la belle forêt qui couvre ses flancs et couronne sa tête présente diverses espèces d'arbres. Il en est un qui produit une graine connue sous le nom de *fruit du mont Thabor;* c'est le margousier ou l'arbre à chapelets, parce que ses baies, recueillies par les pèlerins, servent, avec les noyaux d'olives, à faire des chapelets. Les fourrés épais du bois sont le refuge des panthères, des sangliers et des gazelles. Nos chasseurs, désireux de signaler leur course au Thabor par quelque beau coup de fusil, parcourent haletants la montagne et battent vainement tous les taillis : les chacals fuient, les panthères demeurent blotties, et nos compagnons, fatigués, ne rapportent de leur chasse que deux aigles et quelques oiseaux remarquables par leur plumage.

Nous prenons, en descendant du Thabor, la route de Tibériade, et passons à côté d'un vaste kan délabré où se réunissent toutes les semaines les populations voisines pour tenir une espèce de marché. Nous devions faire halte, pour notre déjeuner, auprès d'une source qu'on nous avait indiquée à une lieue du mont Thabor. Nous n'y trouvons qu'une eau saumâtre et fangeuse, dont nos chevaux eux-mêmes ne veulent pas. Des troupeaux de chèvres et de chameaux, conduits par quelques pâtres sauvages armés de longs fusils, sont couchés autour de cette mare d'eau et de boue. Nous demandons aux bergers où nous pouvons trouver un peu d'eau potable; ils sont tout étonnés que nous ne nous contentions pas de cette vase liquide à laquelle viennent de se désaltérer leurs troupeaux. Il est près de deux heures; le soleil est brûlant; nous sommes dévorés par la soif, et nous poursuivons tristement notre route, demandant à cette plaine aride quelques gouttes d'eau pour rafraîchir notre palais desséché. D'immenses vols d'aigles et de vautours tournoient

au-dessus de nos têtes, et nos chasseurs d'armer aussitôt leurs fusils et d'envoyer une grêle de balles à ces rois des airs. C'est une heureuse diversion à notre fatigue.

On est sûr de trouver dans toutes les plaines de la Palestine une tribu nomade de Bédouins. En voici une campée sous ces fragiles habitations de toile qui la protégent mal contre les chaleurs de l'été et les pluies de l'hiver. C'est toujours la même physionomie : au-devant des tentes, des hommes nonchalamment assis qui savourent le double charme du kief et du chibouck ; des femmes déguenillées qui nous regardent avec une curiosité étrange, et des enfants au teint bruni qui demandent aux pèlerins un bakchis comme un droit de passage dans leur désert. Des chevaux, des chameaux efflanqués broutent quelques plantes sèches dans les champs voisins.

Nous rencontrons enfin un village arabe, misérable amas de quelques sales huttes de boue. C'est Kafr-Sabt, bâti sur l'emplacement de quelque ancienne ville de la Galilée, comme l'indiquent les débris de colonnes et les grands blocs de trachyte que nous voyons autour du village. Nous sommes épuisés de fatigue, et nous demandons aux habitants un peu d'eau pour étancher la soif qui nous dévore. On nous annonce que nous trouverons bientôt une source sur notre route. Nous nous y dirigeons en toute hâte. La voici au fond d'un ravin, au milieu d'un vaste amas de roches volcaniques. Il est bien temps de faire halte. Il est plus de trois heures, et nous n'avons pas encore déjeuné. La source ne laisse échapper qu'une eau rare et sans fraîcheur ; nous nous y désaltérons avec avidité et nous cherchons à restaurer par un léger repas nos forces épuisées.

Le village qui est à notre gauche, sur le versant de la colline, est Loubieh. Il est situé à l'entrée de cette plaine d'Hittin, si tristement célèbre par la défaite des croisés et la chute du royaume chrétien de Jérusalem. C'était le 4 juillet 1187. Saladin s'avançait à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Cinquante mille croisés s'étaient réunis dans la

plaine de Séphoris pour repousser l'invasion ennemie. Le comte de Tripoli avait sagement demandé qu'on attendît en ce lieu l'attaque des Sarrasins. Ce conseil pouvait sauver les croisés ; mais l'aveugle imprudence du grand-maître du Temple le fit échouer, et le faible roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, donna l'ordre fatal d'aller à la rencontre des ennemis. Le comte de Tripoli, Raymond, marchait en tête avec ses troupes; au centre s'avançait la vraie croix, confiée à la garde d'une troupe d'élite ; les frères du Temple et de l'Hôpital formaient l'arrière garde. « Les Francs, dit un historien arabe, s'étaient dirigés vers Tibériade, semblables à des montagnes en mouvement et aux flots d'une mer agitée. » Une attaque imprévue des musulmans porta le désordre dans leurs rangs. Le roi, effrayé, n'osant plus avancer, donna l'ordre de planter les tentes, et laissa échapper ce cri de désespoir : « Hélas ! hélas ! tout est fini pour nous; nous « sommes tous morts, et le royaume est perdu. » La nuit fut pleine d'angoisses pour les croisés; ils furent à la fois tourmentés par le feu que l'ennemi avait mis aux herbes sèches et aux bruyères de la plaine, par la soif et par les flèches des Sarrasins. Cependant ils ne se laissaient pas entièrement abattre, et ils se disaient entre eux : « Demain nous aurons de l'eau avec nos épées. » Elles ne devaient pas leur en donner. Le lendemain, les bataillons de la croix s'apprêtaient à franchir les défilés et les hauteurs qui les séparaient du lac de Tibériade; mais à l'approche des Sarrasins, l'infanterie se replia sur une colline et abandonna le reste de l'armée : les frères du Temple et de l'Hôpital furent accablés par des ennemis dont le nombre s'accroissait d'heure en heure; le roi fit de nouveau déployer les tentes pour arrêter les charges impétueuses des musulmans; le brave Raymond, voyant les chrétiens en désordre, s'ouvrit un passage à travers les rangs ennemis. Les bataillons qui restaient se serrèrent autour de la croix, sur les hauteurs d'Hittin. Puisant dans le désespoir un nouveau courage, ils repoussèrent plusieurs fois les Sarrasins dans un effort suprême. L'évêque de Saint-

Jean-d'Acre, qui portait la vraie croix, se sentant mortellement blessé, remit le bois sacré à l'évêque de Lydda. Tant que le saint étendard fut debout, les Francs se firent tuer pour le défendre. Mais quand il fut tombé au pouvoir des musulmans, ils sentirent s'évanouir leur courage. Le roi, première cause de cette défaite, son frère, les principaux chefs, tous les Templiers et Hospitaliers que la mort avait épargnés furent faits prisonniers. « Ainsi Dieu, dit un pèlerin qui fut témoin de cette fatale journée, humilia son peuple et versa sur lui jusqu'à la lie le calice de sa colère. » Mystérieuse coïncidence! ce désastre fut consommé sur cette montagne d'Hittin où le Sauveur avait dit à la foule : « Bienheureux ceux qui pleurent! bienheureux ceux qui souffrent! » Les chrétiens vaincus durent se rappeler ces paroles du divin Maître, et y puiser la force et la résignation pour supporter leur malheur. Et cependant si l'armée de la croix avait eu un chef ferme et énergique qui eût su commander, si, au lieu de ce faible Guy de Lusignan à la volonté indécise et flottante, elle avait vu à sa tête le sage et intrépide comte de Tripoli, elle aurait pu changer sa défaite en victoire et arrêter la marche de l'invasion musulmane.

Nous traversons avec tristesse ce champ de bataille qui fut arrosé du sang de nos pères, repassant douloureusement dans notre âme les circonstances de cette lamentable journée. La plaine est déserte et aride, la chaleur accablante comme au jour du combat; nous comprenons les souffrances que durent éprouver les croisés.

Les ossements de nos aïeux, qui blanchissaient au loin cette plaine, appelaient des vengeurs.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Les voici : la France les envoie. Six siècles après cette funeste bataille, nos braves soldats, sous la conduite de Bonaparte, ont rencontré, non loin de là, les descendants de ces musulmans que commandait Saladin, et la victoire éclatante du mont Thabor a noblement vengé le désastre d'Hittin.

La plaine se relève devant nous par un léger rebord. De ce point culminant un magnifique coup d'œil s'offre à nous, et nous arrache un cri de joie et d'admiration. Au bas d'une pente abrupte, la ville de Tibériade montre ses tours massives et ses remparts ébréchés. La mer de Génézareth dort brillante et azurée dans son gracieux bassin presque arrondi comme une coupe; elle promet un bain délicieux aux pèlerins. Le dernier plan du tableau est formé par une chaîne de montagnes qui s'abaissent en molles ondulations, et sur lesquelles le soleil du soir répand comme une gamme harmonieuse de couleurs riches et variées. Ce paysage resplendissant de la rive opposée contraste avec le sol noirâtre et tourmenté que nous foulons, pierres aiguës et roulantes, scories volcaniques, qui nous rappellent les pentes du Vésuve, près de Portici et de Resina. Nous sommes en effet, comme dans le voisinage de Naples, sur un sol qui a dû être autrefois bouleversé par les volcans, et qui est encore fréquemment agité par les tremblements de terre.

Nous descendons vers Tibériade, en repassant dans notre esprit les souvenirs évangéliques qui nous viennent de ces montagnes, de ces vallées et des rives du lac si souvent foulées par le Sauveur. Nous pénétrons dans la ville par une porte délabrée, et nous allons camper sur le vaste espace vide qui s'étend devant l'ancien château, et qui domine la cité et le lac. La position est belle : derrière nous une mosquée à moitié écroulée, et la vieille forteresse en ruines; à notre droite, les toits plats et uniformes des maisons, au-dessus desquelles de rares palmiers étalent leur gracieux éventail de verdure; tout autour une ceinture de murailles lézardées flanquées de tours quadrangulaires qui s'affaissent sur elles-mêmes, et çà et là, dans cette enceinte trop grande pour la population actuelle, des jardins et des aires vides comme à Aigues-Mortes. Le lac est là devant nous pur, calme et limpide; il est uni et brillant comme une glace; de charmants oiseaux bleus, qui font miroiter au soleil leur plumage changeant, l'effleurent de leurs ailes; nous

voyons, à travers les eaux transparentes, des myriades de poissons qui se jouent dans son sein. Ce n'est plus l'aspect triste et funèbre de la mer Morte; c'est la vie, la beauté, et je ne sais quel attrait mystérieux qui remue l'âme.

Ici, sur quelque rive que j'arrête mes regards, je vois se lever devant moi la douce et sainte figure du Sauveur. Il marche le long de cette mer; il voit deux frères, Simon et André, qui jetaient leurs filets, et il les appelle en disant : « Venez à ma suite, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Il voit encore deux autres frères, Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui raccommodent leurs filets, et il les appelle aussi, et ces pêcheurs quittent leur barque et leur vieux père, et le suivent[1]. Il est assis sur la barque de Pierre, et là, sur ces eaux tranquilles, il enseigne la foule qui se presse sur le rivage pour l'entendre[2]. Mais le ciel devient sombre; le vent se lève et agite les vagues; la frêle barque est battue par les flots soulevés; les disciples sont saisis d'effroi : un homme dort paisiblement : « Maître, sauvez-nous, nous périssons! » Cet homme, c'est Jésus; il se lève, commande aux vents et à la mer, et il se fait un grand calme[3]. Ce sont ces mêmes flots, qui viennent doucement mourir à mes pieds, qui ont entendu la voix du Sauveur, et qui ont obéi. Ici encore, à la quatrième veille de la nuit, tandis que la barque était agitée par les vagues, il marche sur les eaux qui s'affermissent sous ses pas. Ses disciples le prennent pour un fantôme et poussent un cri d'effroi; il les rassure en leur disant : « C'est moi, ne craignez point. » Pierre s'élance de la barque pour aller à lui, mais il s'enfonce à mesure que la crainte entre dans son âme. Jésus étend la main, et, le saisissant, lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté[4]? »

Mais, parmi tous ces souvenirs, il en est deux qui me pénètrent d'une émotion particulière : l'un se place au com-

[1] Saint Mathieu, chap. 4.
[2] Saint Luc, chap. 5.
[3] Saint Mathieu, chap. 8.
[4] Idem, chap. 14.

mencement de la carrière du Sauveur, et l'autre à la fin. Jésus, pressé par la foule, monte dans une nacelle, dans celle de Pierre; il ordonne à ses disciples de le conduire en pleine mer, et de jeter leurs filets. Les filets plongent; on essaye de les retirer; ils rompent : c'est la pêche miraculeuse[1]. Voici l'autre scène : elle s'est passée sur ce rivage, là même où est bâtie l'église catholique de Tibériade, que nous visiterons bientôt. Le Sauveur, laissant tomber sur Pierre un regard plein d'amour, lui dit : « Simon, fils de Jonas, m'aimez-vous? — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Et Jésus lui dit : « Faites paître mes agneaux. » Et il lui réitère trois fois la même demande, jusqu'à ce que Pierre, attristé, s'écrie, avec un accent de foi et d'amour : « Seigneur, vous savez toutes choses, vous savez que je vous aime[2]. »

Notre première soirée au bord du lac est délicieuse. Ainsi qu'au Jourdain, nous nous baignons dans ces eaux qu'a foulées le pied de l'Homme-Dieu, et qui ont obéi à sa voix. Ici encore les nageurs les plus habiles déploient leur talent, et s'avancent hardiment jusque vers la haute mer. Les plus prudents ne perdent point de vue le rivage. Ces flots limpides sont endormis et sans mouvement, comme au jour où le Sauveur leur ordonna de se calmer. Ce bain rafraîchissant, qui se placera, dans nos souvenirs, à côté de celui du Jourdain, délasse parfaitemant nos membres et nous fait oublier les fatigues du jour.

Nous nous promettions un doux repos pour la nuit sous nos tentes. Nous comptions sans les hôtes importuns qui fourmillent au campement. A peine étendus sur nos couchettes, nous nous sentons envahis par une légion d'insectes affamés qui viennent pâturer sur notre pauvre corps. Il y en a de toute espèce. A côté de quelques-uns qui sont connus dans nos contrées, mais qui sont ici plus avides du sang de

[1] Saint Luc, chap. 5.
[2] Saint Jean, chap. 21.

l'homme, nous remarquons une affreuse fourmi, véritable vampire qui laboure nos membres de ses cuisantes morsures. La nuit est sans sommeil, et à notre lever, c'est un concert de plaintes qui s'échappent de toutes les tentes contre ces impitoyables ennemis de notre repos. Une partie de la caravane, redoutant, pour la nuit suivante, une visite aussi incommode, demande à ne pas prolonger son séjour sur ce sol inhospitalier, et reprend le chemin de Nazareth.

Les volontaires qui restent se concertent entre eux pour faire une excursion à Capharnaüm. Une barque est louée : c'est la seule qu'il y ait sur ce lac, autrefois sillonné par les bateaux pêcheurs des villes nombreuses assises sur ses rivages. Elle nous rappelle celle de Pierre, sur laquelle monta plusieurs fois le Sauveur. Celles des apôtres devaient avoir la même forme; au milieu, un mât mobile auquel on attache une voile triangulaire, et, quand le vent tombe ou est contraire, des rames pour suppléer à la voile qu'on plie.

28 septembre, mercredi. — Nous voilà entassés dans cette barque grossièrement façonnée, que conduisent quatre pêcheurs de Tibériade. Un des pèlerins, placé à la poupe, ouvre l'Évangile, et lit à haute voix les divers passages qui rappellent la présence et les miracles de Jésus sur cette mer. Que cette lecture a de charme sur ces flots azurés qui semblent avoir conservé la trace brillante des pas du Sauveur! On dirait qu'ils s'émeuvent à ce récit, et qu'ils répondent par leur murmure aux paroles des écrivains sacrés. La barque nous dépose, après deux heures de navigation, sur une plage aride et déserte : c'est Capharnaüm.

Voilà donc le lieu où s'élevait cette ville privilégiée, séjour de Jésus-Christ pendant sa vie publique, et témoin de plusieurs de ses miracles. Il y guérit un paralytique que quatre hommes descendent à ses pieds par le toit de la maison, et lui remet en même temps ses péchés. Un chef de la synagogue se présente à lui, plein de tristesse, en lui disant : « Seigneur, ma fille vient de mourir, venez lui imposer les mains, et elle vivra. » Et Jésus le suit; il entre dans sa demeure, prend la

jeune fille morte par la main, et la rend à la vie[1]. Je vois une pauvre femme affligée d'une perte de sang, qui cherche seulement à toucher la frange de son vêtement, et qui recouvre la santé à cette parole : « Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a guérie. » Là même, à l'entrée de la ville, un centurion vient lui demander la guérison de son serviteur, et Jésus loue hautement la foi de ce gentil, et lui dit : « Allez, qu'il vous soit fait comme vous avez cru. » Et le serviteur est guéri à l'heure même[2]. Il rend la santé encore à la belle-mère de Pierre, qui se lève et s'empresse de les servir. Les miracles se succèdent sans interruption : le soir, on lui amène tous les malades, tous les possédés du démon, et il les guérit. Il veut aller sur la rive opposée, et il monte dans une barque, à l'endroit même où nous venons de descendre à terre. Or, cette cité, que Jésus a remplie de ses miracles, et que les évangélistes appellent *sa ville*, comme Nazareth, *venit in civitatem suam*, n'offre plus aujourd'hui que des ruines informes. Le Sauveur avait laissé tomber sur elle cette sentence comme le châtiment de son infidélité : « Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu toujours jusqu'au ciel? Tu seras abaissée jusqu'aux enfers, parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été faits dans Sodome, elle subsisterait peut-être encore aujourd'hui[3]. » L'oracle divin est accompli. Capharnaüm a été tellement abaissée que les voyageurs ne sont point d'accord sur la place qu'elle a dû occuper. M. de Saulcy croit en avoir retrouvé les vestiges dans des blocs basaltiques qui sont vers l'ouest, à une certaine distance du lac, sur les bords de l'Ain-el-Medaouarah. Mais les anciens auteurs qui ont écrit sur la Terre-Sainte, Eusèbe, saint Jérôme, placent Capharnaüm sur les bords du lac, et saint Matthieu semble indiquer une semblable situation. Le véritable emplacement de la ville, celui qu'assigne la tradition, est donc au lieu où nous sommes. Les vastes ruines que

[1] Saint Matthieu, chap. 9.
[2] Idem, chap. 8.
[3] Idem, chap. 11.

nous avons sous nos yeux appartiennent évidemment à Capharnaüm. Ces blocs de trachyte, qui s'étendent au loin, ces colonnes de marbre couchées, ces chapiteaux corinthiens à moitié enfouis au milieu de vastes amas de pierres volcaniques, annoncent une ville considérable. Je vois une superbe frise sculptée sur un entablement de marbre récemment déblayé; c'est le travail d'un habile ciseau. Des fouilles habilement dirigées pourraient exhumer des trésors de sculpture ensevelis sous ces monceaux de pierres. L'ancienne Capharnaüm, avec ses monuments, doit être là, sous nos pieds, recouverte d'une couche épaisse de décombres. Cette enceinte à moitié renversée, à notre gauche, fut l'église de Saint-Pierre, bâtie sur l'emplacement de la maison de sa belle-mère. Elle paraît dater de l'époque des croisades. Nous remarquons, engagés dans ses murs, des fragments de quelque monument plus ancien. Les deux beaux palmiers qu'avait vus en ce lieu un pèlerin du seizième siècle n'existent plus : ils ont laissé des rejetons qui croissent avec peine au milieu des décombres. Un Bédouin en haillons a bâti une misérable hutte dans cet endroit désolé; en le voyant debout, appuyé sur son fusil, au milieu de ces murs écroulés, on le prendrait pour le sauvage gardien de ces ruines. Ce lieu porte, dans la langue arabe, le nom de Tell-Houm.

Nous remontons dans la barque, et, comme le vent est contraire, nos Arabes, peu exercés aux manœuvres de pilotage, plient la voile et se jettent dans l'eau, hâlant notre embarcation au moyen d'une corde passée autour des épaules.

Nous aurions voulu poursuivre notre excursion jusqu'à l'embouchure du Jourdain dans le lac de Génésareth. Nous en sommes séparés par une distance de près de deux lieues. Le temps nous manque. Nous retournons à Tibériade en suivant le rivage et en étudiant toutes les ruines qui s'offrent à nous. Voici quelques larges assises de pierre qui descendent jusque dans le lac. Ne serait-ce point l'emplacement de Chorozaïn? Cette ville, d'après saint Jérôme, était à deux milles

de Capharnaüm. C'est bien à peu près la même distance. Ainsi quelques pierres, voilà tout ce qui resterait de cette cité qui méconnut la voix du Sauveur et qui fut maudite.

Nous descendons plus loin sur une plage étendue dans laquelle débouche un étroit vallon. Un magnifique cours d'eau alimente un moulin, le seul que j'aie vu en Palestine ayant l'eau pour moteur. Nous remarquons à côté une fontaine entourée d'un mur circulaire, qui doit être une construction antique. Elle porte le nom d'*Aïn-Eyoub*, fontaine de Job : toujours un nom biblique donné aux sources par les Arabes. On dirait que les personnages de l'Ancien Testament sont pour eux les bons génies des fontaines.

C'est là, sur cette belle plage, auprès de ce ruisseau, que s'élevait Bethsaïda, nous dit le père franciscain du couvent de Tibériade. Ce religieux a étudié ces lieux et recueilli les traditions qui s'y rattachent. Il y a peu de vestiges de cette cité. Je me rappelle cet anathème du Sauveur : « Malheur à toi, Corozaïn ! malheur à toi, Bethsaïda ! parce que, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre [1]. » Aussi le châtiment a été plus terrible encore que celui de Tyr et de Sidon. Une plage sablonneuse et déserte, quelques blocs de lave, voilà tout ce qui rappelle l'emplacement de Bethsaïda.

Cette ville fut souvent visitée par le Sauveur et vit plusieurs de ses miracles, entre autres la guérison de l'aveugle-né, à qui il rendit la vue en lui mettant de la salive sur les yeux [2]. Quelques auteurs admettent l'existence d'une autre Bethsaïda, qu'ils placent au delà du Jourdain, sur la rive orientale du lac. C'est là qu'aurait été accompli le miracle de la seconde multiplication des pains.

Bethsaïda veut dire *maison de pêche*. Ce nom lui venait de l'industrie de ses habitants. Assise sur le bord de ce lac

[1] Saint Matthieu, chap. 11.
[2] Saint Marc, chap. 8.

poissonneux, elle en sillonnait les eaux de ses barques nombreuses, et c'est dans sa population de pêcheurs, simple et ignorante, mais en même temps forte et énergique, que le Sauveur choisit plusieurs de ses apôtres. Cinq des enfants de cette bourgade deviennent ses disciples. Ce sont : Pierre et André, Jacques, Jean et Philippe. Le divin Maître a suivi ce rivage, entouré d'une foule nombreuse. Il est monté là dans la barque de Pierre, amarrée au même lieu où stationne la nôtre. Nous parcourons cette plage qu'il a si souvent parcourue lui-même. Nous recueillons, comme un souvenir, plusieurs de ces jolis cailloux polis par les eaux; les vagues, légèrement émues, viennent caresser doucement la rive, et semblent murmurer quelque récit de l'Évangile.

Nous laissons nos Arabes remorquer péniblement la barque, et nous suivons à pied le sentier qui longe le rivage. La côte forme ici un promontoire qui s'avance dans le lac. Un chemin, taillé dans le roc, contourne les flancs de cette pointe : c'est un reste de voie antique; elle a dû être foulée bien des fois par le Sauveur et ses disciples. Une plaine verdoyante, arrosée par de nombreux courants d'eaux, s'étend devant nous. Des troupeaux de chevaux paissent dans de vastes prairies. Ce doit être la plaine de Génésar, qui a donné son nom au lac de Génésareth, et dont Josèphe vante la merveilleuse fertilité. Les Arabes l'appellent El-Medjdel. Un vaste kan, qui a l'aspect d'une forteresse, s'élève, à notre droite, sur le dernier mamelon qui descend dans la plaine. C'est là que la tradition place Magdalo, lieu de naissance de Marie-Madeleine. Le site est délicieux, plein de fraîcheur et d'ombre, et au printemps, quand toutes ces prairies sont en fleur, on dirait qu'il est coquettement orné comme cette femme mondaine de l'Évangile.

Nous remontons dans notre embarcation, et nous arrivons, à force de rames, à Tibériade. Le lac sur lequel nous naviguons porte, dans l'Évangile, le nom de *mer de Génésareth, de Galilée* et *de Tibériade*. Il a six lieues de longueur sur deux de largeur. Ses eaux, limpides et douces, sont agréables

à boire. Son bassin est formé par le cratère éteint d'un volcan. Le niveau est à plus de deux cents mètres au-dessous de celui de la Méditerranée. On retrouve ici le commencement de cette prodigieuse dépression du sol qui va toujours en augmentant jusqu'aux rives de la mer Morte.

Ce lac devait être beau au temps du Sauveur, alors que quinze villes, assises sur ses bords, l'entouraient comme une couronne vivante. « Ses rives, dit Josèphe, étaient ombragées de la végétation la plus magnifique; ses champs étaient couverts des fruits les plus variés; des barques nombreuses, se détachant de tous ses bords, sillonnaient ses flots. » Toute cette gloire s'est évanouie avec le Sauveur : ses villes sont renversées; ses champs sont devenus stériles; ses rives sont désertes; il n'a d'autre parure aujourd'hui que la splendide lumière du ciel et les souvenirs de l'Évangile.

Les prêtres sont logés au petit couvent franciscain de Tibériade, trop étroit pour recevoir tous les pèlerins. Les religieux nous servent au dîner un excellent poisson que les pêcheurs appellent le *poisson de saint Pierre*. C'est un souvenir sans doute de ce poisson que cet apôtre alla pêcher sur la parole de Jésus-Christ, et dans lequel il trouva la pièce de monnaie qui servit à payer le tribut pour lui et pour son maître. Le soir, les pèlerins abandonnent le campement de la veille, et viennent établir leurs couchettes sur les terrasses du couvent. C'est à l'instar de la population de Tibériade. Cette nuit, sous le ciel étoilé, avec la douce fraîcheur qui monte du lac, est délicieuse.

L'église du couvent, récemment restaurée, remonte aux croisades, comme l'indiquent les faibles restes de sa primitive architecture. Elle est bâtie au lieu même où saint Pierre effaça, par une triple protestation d'amour, son triple renoncement, et c'est pour cela qu'elle est dédiée au prince des Apôtres. Elle est simple et pauvre comme la population elle-même. Le troupeau catholique est peu nombreux; c'est à peine s'il compte deux cents fidèles. Les mahométans ne dépassent guère ce chiffre. Ce sont les juifs qui dominent dans

cette cité : ils sont au nombre de deux mille cinq cents, et donnent à Tibériade une physionomie presque exclusivement juive. Après la ruine de Jérusalem par Titus, les plus grands docteurs de cette nation se réfugièrent dans cette ville, et y fondèrent une école célèbre d'où sortirent d'illustres rabbins. Tibériade est encore aujourd'hui le rendez-vous d'un grand nombre de familles juives qui viennent de la Pologne, de l'Allemagne et de l'Algérie fixer leurs jours sur la terre antique de leurs pères. Pauvres exilés, qui cherchent vainement une patrie qui n'est plus, et ne rencontrent partout que domination étrangère! Une députation de rabbins se présente au camp, et vient saluer la caravane : c'est une marque de sympathie qu'elle veut donner à la France dans la personne des pèlerins. L'un d'eux, originaire d'Alger, connaissant quelque peu le français, est heureux de causer avec nous, et ce n'est pas sans émotion que nous entendons, sur la terre étrangère, cette douce langue de la patrie résonner à nos oreilles.

La ville actuelle de Tibériade, *Tabarieh*, remonte aux croisades, et l'architecture de cette époque est encore visible dans quelques-unes de ses constructions. Elle appartenait à Raymond de Saint-Gilles, comte de Tripoli, et c'est peut-être dans la forteresse actuelle que se réfugia son épouse, lorsque la ville fut prise par Saladin. L'aspect de cette ville est triste; ses remparts sont de toutes parts lézardés par les violents tremblements de terre qui viennent fréquemment secouer le sol volcanique sur lequel elle est assise. Le tremblement de 1837 a détruit une grande partie de ses édifices, et a laissé de bien douloureux souvenirs. Le bazar, où nous achetons quelques grenades, est aussi peu animé que la ville; la malpropreté dégoûtante de quelques rues les rend inabordables, et explique les ravages qu'a faits le choléra au sein de cette population.

29 septembre, jeudi. — Tandis que mes compagnons font leurs préparatifs de départ, je vais seul visiter à cheval les ruines de l'ancienne ville. Celle-ci s'étendait au midi de la

ville moderne, entre le lac et la montagne escarpée qui formait sur ce point un rempart inexpugnable. Je traverse des champs jonchés de fûts de colonnes couchées ou debout, et couverts d'immenses décombres. Plusieurs de ces colonnes, à moitié enfouies dans une enceinte, appartiennent à l'ancienne église que le comte Joseph, après avoir embrassé le christianisme, fit élever sur l'emplacement d'un temple païen. D'autres colonnes se montrent en très-grand nombre sur un autre point, et les juifs prétendent y retrouver les vestiges de leur célèbre école talmudique. Des fouilles exécutées encore ici mettraient au jour bien des fragments précieux de sculpture et d'architecture de l'ancienne cité; mais ce n'est pas au gouvernement turc qu'il faut demander d'entreprendre ces fouilles. A gauche, quelques massifs de maçonnerie, de construction romaine, avancent dans le lac. Peut-être ce sont des restes du môle du port auquel venaient s'amarrer les barques. Des excavations sépulcrales sont creusées dans les flancs de la montagne rocheuse qui s'élève à droite : elles paraissent d'un accès difficile.

Cette ville, pendant quelque temps la capitale de la Galilée, fut bâtie par Hérode Antipas, qui lui donna le nom de Tibère, dont il avait gagné la faveur. Le nom d'un tel maître ne devait pas lui porter bonheur. Josèphe raconte, dans ses *Antiquités*, les ouvrages qu'il y fit exécuter pour la fortifier contre les Romains. Malgré ces travaux de défense, elle se rendit sans coup férir à Vespasien. On voit, au midi de l'ancienne Tibériade, des restes de fossés qui relient le lac à la montagne. Ce sont les retranchements du camp de Vespasien, qui avait établi ses légions sur ce point au pied des murs de la ville. Les simples fossés d'un camp romain ont duré plus longtemps sur ce sol que les remparts et les somptueux monuments de la cité d'Hérode.

Je suis rejoint dans ma course par un de mes compagnons de voyage, et nous visitons ensemble l'établissement de bains d'Emmaüs, qu'a fait reconstruire Ibrahim-Pacha, pendant sa trop courte domination. Les eaux sont très-abondantes; la

température en est très-élevée, presque celle de l'eau bouillante. Elles étaient connues des anciens, et l'historien Josèphe parle de leur grande efficacité pour la guérison des malades. La salle des bains est une superbe rotonde de marbre, dont le dôme est supporté par des colonnes de syénite d'Égypte, dépouilles de l'ancienne Tibériade. Ces eaux paraissent aujourd'hui très-peu fréquentées, et nous n'y rencontrons qu'un cheik arabe, qui vient sans doute y chercher la guérison d'une blessure faite par une lance ennemie. L'incurie de l'administration turque, qui ne sait pas même conserver ce qui existe, laisse dépérir un si utile établissement, et bientôt ce sera une ruine moderne ajoutée aux ruines anciennes.

Je regrette vivement de ne pas pouvoir poursuivre mon excursion jusqu'au lieu où le Jourdain sort du lac, et de ne pas visiter sur ce point les ruines de Tarichée, qui fut prise par Titus, et que Vespasien punit si cruellement de sa résistance. Je voudrais, après avoir salué le Jourdain à sa sortie, parcourir la rive orientale du lac. Elle n'est pas sans intérêt pour le pèlerin chrétien; le pied divin du Sauveur l'a foulée, et le souvenir de ses miracles plane sur l'un et l'autre bord. Voici d'abord la région des Géraséniens, ou plutôt, comme le porte la version syriaque et comme l'indique la topographie des lieux, le territoire des Gadaréniens, où il rencontra deux possédés du démon qui habitaient dans des sépulcres, et qui répandaient la terreur dans la contrée. Ils se mirent à crier : « Jésus, fils de Dieu, qu'y a-t-il entre vous et nous? Êtes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps? » Or, il y avait, non loin de là, un grand troupeau de pourceaux qui paissaient, et à sa voix les démons entrèrent dans leurs corps. Le troupeau se précipita aussitôt dans la mer, où il périt. Alors les habitants, effrayés, le supplièrent de s'éloigner de leur pays[1]. Plus loin, dans le voisinage de Julia, doit se trouver ce désert où il nourrit si miraculeusement la foule

[1] Saint Matthieu, chap. 8.

attachée à ses pas. Plus haut, enfin, auprès de la source du Jourdain, est Césarée de Philippe, aujourd'hui Banias, dont le Sauveur visita les environs, et où saint Pierre confessa avec tant d'éclat la divinité de son maître, et reçut la promesse des clefs du royaume des cieux.

Des hauteurs de Tibériade, je salue d'un regard d'adieu et d'une pensée de regret cette terre évangélique de la Décapole, qui entendit si souvent la parole de l'Homme-Dieu. Mes yeux se tournent souvent, à mesure que je m'éloigne, vers ce beau lac de Génésareth, qui m'apparaît tout radieux des souvenirs de Jésus-Christ. Nous atteignons, après une longue heure de marche, le plateau élevé qui domine Tabarieh. Le guide nous arrête dans un champ semé d'énormes pierres basaltiques. C'est ici, nous dit-il, le lieu de la multiplication des pains, *El-Khamsi-Kobzat*, comme disent les musulmans, qui vénèrent, ainsi que les chrétiens, le souvenir de ce miracle. Voilà donc ce champ où le Sauveur, avec cinq pains d'orge et deux poissons, rassasia cinq mille hommes. La foule était assise sur ce sol que nous foulons. Ces grands blocs de basalte, la tradition raconte que ce sont les siéges des apôtres, et elle les appelle les douze trônes. Celui du milieu, marqué de nombreuses croix et souvent ébréché par les pèlerins, indique la place de Jésus-Christ. Nous le baisons pieusement, après avoir lu le récit de l'Évangile, et, nous faisant par la foi convives spirituels de ce repas miraculeux, nous nous associons à la reconnaissance de la foule qui bénit son divin bienfaiteur.

Allons maintenant jusqu'à cette montagne des Béatitudes, qui élève devant nous ses deux pointes, connues sous le nom de cornes d'Hittin. C'est de cette hauteur, comme d'une chaire majestueuse, que le divin Maître fit cet admirable discours où il proclama la joie des larmes, le bonheur de la souffrance, et qui porte le nom de *Sermon de la montagne*. Quel merveilleux enseignement! Le fils de Dieu voit devant lui les flots pressés de cette multitude, qui ne connaît que la misère et les dures privations de la vie, et il la console en disant : « Bienheureux les pauvres d'esprit... Bienheureux

ceux qui pleurent... Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. » Il promet à ces déshérités des biens de ce monde toutes les joies de l'éternité. Cette montagne bénie porte aussi le nom de *Montagne du Christ.*

Nous nous retrouvons ici sur le funeste champ de bataille d'Hittin, au lieu même où la vraie croix tomba entre les mains des infidèles, et où le roi de Jérusalem fut fait prisonnier avec les chevaliers chrétiens. Un pèlerin ne peut s'empêcher de donner des regrets et des prières à la mémoire de ces croisés infortunés qui succombèrent dans cette fatale journée.

Je remarque à ma droite, vers le nord, sur la seconde chaîne de montagnes, une ville pittoresquement assise au sommet, flanquée de deux châteaux semblables à deux ailes brillantes; c'est Safet, la ville des Juifs comme Tabarieh, et la résidence du grand rabbin. Cette cité, la plus élevée de toute la Syrie, est à la même hauteur que le mont Thabor. Plusieurs voyageurs croient y reconnaître la ville de Béthulie, assiégée par Holopherne, et retrouvent la fontaine de Judith dans la source qui coule sur les flancs de la montagne. On voit aux pieds des remparts le champ des Martyrs, où furent égorgés par le féroce Bibars, en 1266, plusieurs centaines de chrétiens, qui préférèrent la mort à l'apostasie. En 1799, il suffit de quelques cavaliers conduits par Murat pour mettre en fuite la garnison de Safet et s'emparer de la forteresse.

La partie septentrionale de la plaine d'Hittin, que nous traversons de nouveau à notre retour de Tibériade, se redresse à notre droite et forme une chaîne de collines dépouillées. Tous ces champs qui s'étendent devant nous sont incultes. Nous ne découvrons qu'un seul village dans cette vaste étendue. Le champ que nous traversons dans cette vallée est celui que la tradition signale comme le *Champ des épis.* Le Sauveur passait un jour de sabbat dans ce chemin que nous suivons; ses disciples, ayant faim, commencèrent à arracher quelques épis et à manger. Les Pharisiens en furent

scandalisés, et Jésus prit avec bonté leur défense[1]. Il n'y a plus d'épis aujourd'hui dans ce champ, et il demeure inculte comme la contrée que nous avons parcourue.

Nous franchissons un coteau d'oliviers et nous arrivons vers le milieu du jour, par un soleil brûlant, à Cana, la bourgade de la Galilée où Jésus fit son premier miracle. Elle conserve encore le même nom que dans l'Évangile. Le village est assis en amphithéâtre sur la pente d'une vallée fertile et cultivée. Nous la traversons pour aller camper à l'ombre d'un bosquet de grenadiers. La fontaine coule à nos côtés; de nombreux troupeaux de chèvres, de brebis, de vaches petites et maigres se pressent autour des auges que les bergers s'empressent de remplir. Une de ces auges attire notre attention; c'est un sarcophage antique, orné de guirlandes et de couronnes, sans inscription. Après que les troupeaux ont bu, les femmes viennent remplir leurs urnes. Elles ne portent point de voile. Leurs lèvres sont tatouées de bleu. Elles nous regardent avec une curiosité mêlée de bienveillance; nous croyons y reconnaître la douce influence du voisinage de Nazareth.

C'est à cette source fraîche et abondante qu'a été puisée l'eau qui fut changée en vin. Nous visitons le lieu où le Sauveur opéra ce miracle; c'est une église pauvre et mal tenue, qui appartient aux Grecs schismatiques. Elle sert à la fois d'école pour les enfants et de temple pour le culte. On nous montre incrustées dans le mur deux urnes de pierre, les seules, dit-on, qui restent des six que les serviteurs emplirent d'eau. C'est donc là que Jésus, en assistant à des noces, a voulu sanctifier les joies de la famille; c'est là qu'à la demande de sa mère, il prévint le temps de ses miracles et qu'il manifesta sa gloire.

Nous voyons, au-dessus de l'église grecque, les ruines d'un autre monument religieux bâti aux temps des croisades. Je n'y retrouve plus cette pierre sur laquelle étaient sculptées

[1] Saint Mathieu, chap. 12.

les six urnes qu'avait vues le pèlerin de Montpellier, qui visita Cana au seizième siècle. Les Arabes donnent à des décombres qui sont à côté le nom de *Beit-Semâoun*, maison de Simon. C'est celle de Simon le Chananéen, qui fut un des disciples de Jésus. C'était encore la patrie de Nathanael, que l'on croit être le même que l'Apôtre Barthélemi. Ainsi Cana n'a pas été ingrate pour le Sauveur, qui la choisit pour être le premier témoin de ses miracles; elle lui a donné deux de ses enfants pour disciples.

Nous voulons visiter, avant de rentrer à Nazareth, Sepphoris, *Séfurieh*, patrie de saint Joachim et de sainte Anne, les heureux parents de la Sainte-Vierge. C'était, au temps d'Hérode Antipas, une ville importante, qui devint, après Tibériade, la capitale de la Galilée. Elle s'appelait alors Diocésarée. Ce nom était peu national; c'était, de la part d'Hérode, une flatterie de courtisan pour les Césars de Rome. Dans la guerre contre les Romains, elle trahit la cause de sa nation et se signala par une lâcheté honteuse. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade assise sur le versant méridional d'une colline, portant à son sommet une forteresse du temps des croisades. Il ne reste de l'âncienne cité que de nombreux fûts de colonnes avec quelques chapiteaux mutilés. Nous nous dirigeons vers l'église que les croisés avaient construite sur l'emplacement de la maison des parents de la Sainte-Vierge. Nous la cherchons longtemps, et la cause en est au mauvais vouloir de la population, qui dédaigne de répondre à des *giaours*. Pour la première fois, nous rencontrons ici des visages hostiles. Nous questionnons un groupe d'Arabes pour savoir s'il y a des chrétiens à Sepphoris. « Non; Allah en soit loué! » répond avec humeur une voix insolente. Nous sommes dévorés par la soif, et nous demandons un peu d'eau à une femme qui revient de la fontaine, portant une outre remplie sur sa tête. « On n'en donne point à des infidèles », nous dit-on durement. Il faut avouer que si l'hospitalité est la vertu des Orientaux, ce n'est pas celle des habitants de Sepphoris. Nous arrivons devant un monument dont la façade est dé-

truite, et qui ne conserve qu'une partie de la voûte; c'est l'église, telle que l'a faite le vandalisme musulman.

Cet état de délabrement nous attriste. Un de nos guides nous dit que la destruction fait de continuels progrès sur cette voûte et sur ces murs, et que les habitants fanatiques en détachent tous les jours quelques pierres, en haine du nom chrétien. Nous nous tournons alors vers cette foule qui nous a suivis, et qui se presse autour de nous avec une curiosité sauvage. L'un des pèlerins, qui parle arabe, M. Wigley, se fait l'interprète de nos sentiments d'indignation, et reproche à ces farouches mahométans leurs insultes contre ce monument religieux : « C'est la maison de Dieu que vous renversez, leur dit-il avec énergie, et vous méritez que ces pierres tombent comme une malédiction sur vos têtes. » Ces paroles provoquent parmi eux une explosion de cris et de menaces, et les plus éloignés nous lancent quelques projectiles. Nous prenons aussitôt nos pistolets et nous nous dirigeons vers le point d'où sont partis les coups. La foule se disperse à l'instant, et il ne reste devant nous que quelques femmes qui semblent comprendre que des Français ne tireront point sur elles. Nous nous félicitons du succès de cette démonstration, et, rentrant dans l'enceinte de l'église, nous nous agenouillons au milieu des ruines pour réciter l'Angelus. Les pèlerins répondent à haute voix au prêtre qui dit cette prière. Ce commun hommage à la Sainte-Vierge, au milieu des débris d'un temple consacré à la mémoire des auteurs de ses jours, à côté d'une population infidèle qui a renversé ce monument, et qui insulte ceux qui viennent y prier, fait naître une vive impression dans nos âmes.

Le prêtre n'a pas encore achevé les dernières paroles de l'Angelus, que les pierres pleuvent de nouveau sur nos têtes, heureusement protégées par une haie de roseaux. Elles sont lancées avec plus de vigueur, et se succèdent sans interruption. Nous comprenons que la lutte peut devenir sérieuse; nous nous engageons réciproquement à faire bonne contenance; mais il est arrêté que nous ne ferons point usage de

nos armes, et que nous nous bornerons à une attitude défensive. Nous sentons qu'un coup de pistolet, imprudemment tiré, mettrait le fusil aux mains de nos adversaires, et que nous succomberions jusqu'au dernier dans un combat inégal. Nous ne sommes que treize pèlerins, douze laïques et un prêtre ; les autres membres de la caravane sont à Nazareth. Nous n'avons pour nous défendre qu'un seul fusil et quelques mauvais pistolets. Nous nous trouvons en face d'une véritable armée d'assaillants ; le moment est critique. Nous n'hésitons pas cependant, malgré notre petit nombre : serrant nos rangs, nous marchons d'un air résolu droit à nos ennemis, d'une main leur faisant signe de laisser tomber les pierres dont ils sont armés, de l'autre les menaçant de nos pistolets. A mesure que nous avançons, les hommes reculent et se replient derrière les femmes. Celles-ci, en proie à une violente exaspération, les yeux flamboyants de colère, semblent vomir des imprécations furibondes contre les *chiens de chrétiens*. M. Wigley, élevant la voix, leur reproche leurs injustes attaques contre des pèlerins inoffensifs, contre des Français, qui sont les alliés du sultan, et leur dit que nous sommes tous décidés à envoyer une balle à quiconque nous jettera une pierre ; il leur montre en même temps son pistolet à deux coups, en ajoutant qu'il ne manque jamais le but. Cette menace, énergiquement accentuée, paraît produire une profonde impression dans les groupes. Nous avons devant nous plus de trois cents hommes, et cependant il n'en est pas un qui ose jeter en face une pierre à cette poignée de pèlerins.

Nous revenons lentement sur nos pas, après cette nouvelle démonstration, pour aller rejoindre nos chevaux. Quelques projectiles nous atteignent légèrement dans notre retraite. Nous faisons volte-face, et nous voyons cette multitude qui commence à s'ébranler pour fondre sur nous. Il nous faut reprendre notre attitude menaçante pour la contenir. Nous marchons à reculons, les regardant en face, le pistolet au poing, disputant en quelque sorte chaque pied de terrain.

Nous avons heureusement avec nous deux soldats irréguliers, *Bacchi-Bouzouks*, que le gouverneur de Tibériade, à notre demande, nous a donnés pour escorte. Ils portent sur eux une panoplie complète, lance, tromblon, pistolets, yatagan et long sabre recourbé. L'un est placé à notre tête pour nous ouvrir un passage à travers les rues étroites de Sepphoris, qu'il nous faut traverser; l'autre est chargé de protéger l'arrière-garde. Nous remontons à cheval et marchons avec précaution à travers le village, nous tenant toujours sur la défensive. La population s'est portée sur une place, et, les mains armées de cailloux, semble vouloir nous en disputer le passage. L'intrépide hardiesse d'un des pèlerins a facilement raison de cet attroupement : il se précipite au galop, le pistolet au poing, au milieu de cette multitude confuse, qui se dissipe devant lui et s'enfuit dans toutes les directions.

Nous échappons enfin à cette population inhospitalière qui, du haut de la colline, nous poursuit longtemps de ses cris de colère et de ses imprécations. Nous nous disons qu'il faut demander une réparation éclatante de cet attentat commis contre des Français : il le faut dans l'intérêt des pèlerinages. Si cette attaque demeurait impunie, cette bourgade deviendrait inaccessible aux futurs pèlerins. Il est décidé qu'à notre arrivée nous irons déposer notre plainte chez le cadi de Nazareth.

Nous rencontrons non loin de Sepphoris une belle fontaine qui coule, abondante comme un ruisseau, au milieu d'un bosquet de figuiers et de grenadiers. C'est un site charmant : des troupeaux de cavales avec leurs jeunes poulains paissent librement dans cette fraîche vallée, ou viennent en longues files boire à cette source ; de jeunes enfants conduisent des ânes qui portent dans des outres ou de grandes amphores la provision d'eau pour la maison ; des femmes sans voile trempent dans l'eau courante le linge de la famille; quelques cheiks de Sepphoris, montés sur de superbes chevaux, nous saluent avec une dignité grave par le *selam-ellikum* accou-

tumé : *Paix sur vous!* Ceux-là du moins ne partagent pas le fanatisme de leurs farouches compatriotes.

C'est près de cette source qu'était campée l'armée de croisés qui trouva son tombeau dans les plaines d'Hittin. Pourquoi n'y attendit-elle pas les troupes de Saladin? Six siècles plus tard, Kléber y campait avec les Français. Ainsi cette même source a désaltéré les vaincus de Tibériade et les vainqueurs du Thabor.

Nous arrivons à Nazareth, et notre premier soin est d'aller, accompagnés de l'agent consulaire de notre nation, porter plainte au cadi de l'attaque injuste dont nous avons été l'objet à Sepphoris. Le juge turc reçoit notre déposition avec des marques visibles d'intérêt, et nous promet de ne pas laisser impunie une insulte aussi grave. Il nous donne rendez-vous pour demain matin à son prétoire.

Nous nous y trouvons à l'heure convenue. Nous voyons devant nous dix Arabes d'un âge mûr, dont la figure grave et pleine de noblesse semble protester contre les actes de violence qui leur sont imputés. Ce sont dix cheiks de Sepphoris que le cadi a fait saisir, pendant la nuit, par les soldats et traduire à son tribunal. Ce ne sont pas les coupables; mais, aux yeux de la justice turque, les chefs sont responsables des méfaits de la multitude et doivent payer pour les délinquants inconnus.

Le juge leur reproche avec une chaleureuse indignation l'attentat commis contre des Français, les amis les plus dévoués du sultan. Ils ont beau protester de leur innocence, la solidarité de l'injustice commise remonte jusqu'à eux. Il n'y a point ici d'avocats pour plaider la cause des prévenus. L'affaire est promptement jugée, et la sentence rendue sans retard. Le cadi condamne les dix cheiks à trente jours de prison et à quatre-vingts coups de bâton.

Nous nous regardons avec surprise en entendant cette sentence; nous avons tous la même pensée, c'est de nous montrer généreux en demandant grâce pour les condamnés. Le juge accueille notre demande; il loue la clémence des Fran-

çais et remet la peine aux cheiks. Ceux-ci s'empressent de venir nous témoigner leur vive reconnaissance. Complétement étrangers à l'insulte qui nous a été faite, ils nous donnent leur parole qu'elle ne se renouvellera plus dans leur village, et que les pèlerins y seront désormais accueillis comme des hôtes. Ils s'engagent à établir, près des ruines de l'église où nous avons été assaillis, un kan hospitalier où, par leur ordre, on servira gratuitement du café à tous les Français qui visiteront ce lieu.

Nous recommandons aux futurs pèlerins de ne pas manquer d'aller voir si les cheiks de Sepphoris ont tenu leur engagement.

CHAPITRE XVI.

A mon frère l'abbé Charles Azaïs, Vicaire à Montpellier.

LE MONT CARMEL.

Départ de Nazareth. — Encore la plaine d'Esdrelon. — Vue de la mer. — Caïpha. — Le mont Carmel. — Le frère Charles. — Souvenir d'Élie. — L'École des Prophètes. — Les soldats français au Carmel. — Frère Jean-Baptiste. — Reconstruction du couvent. — Messe d'actions de grâces. — Course à Saint-Jean-d'Acre. — Adieux à la Terre-Sainte.

Il nous la faut aussi quitter cette délicieuse ville de Nazareth, qui nous laisse de si vives impressions ; on voudrait y prolonger son séjour, s'y embaumer des parfums évangéliques que laisse échapper cette fleur de la Galilée, y goûter en paix le mystère de l'enfance de Jésus et de sa vie cachée, s'y reposer à l'ombre de ce sanctuaire béni où le Verbe se fit chair. Mais, comme ce voyageur dont parle Bossuet, le pèlerin entend aussi une voix qui lui dit : « Marche ! marche ! » il faut qu'il reprenne son bâton de voyage et qu'il poursuive sa course, cueillant en passant, comme des fleurs le long du chemin, ici une émotion, plus loin une pensée pieuse, et emportant au fond de son cœur une ample moisson de souvenirs, comme une sainte provision pour la route. Douces impressions de Nazareth, vous reviendrez souvent à la mémoire des pèlerins !

Nous avons, à notre arrivée, salué cette ville, en répétant ces paroles de l'ange : *Ave, gratiâ plena!* C'est encore ce salut mystérieux que nous lui adressons comme un adieu en la quittant, et longtemps nous redisons au fond de nos âmes, en franchissant la ceinture de collines qui l'entourent, et en jetant un dernier et long regard sur le sanctuaire de l'Annonciation : *Ave, gratiâ plena!*

Il y a auprès de Nazareth, dans les replis des hauteurs

voisines, des sites très-gracieux, et je vois au fond d'un vallon retiré quelques habitations entourées de frais et délicieux ombrages; on dirait une oasis de verdure au sein de ces montagnes arides. L'enfant Jésus a dû parcourir ces coteaux et descendre dans cette charmante vallée, qui semble respirer les grâces de ses jeunes années.

Après avoir franchi ces groupes de collines qui forment comme une enceinte autour de Nazareth, nous entrons dans une belle plaine, légèrement ondulée, comme une mer que soulève la houle. Elle est nue, mais elle conserve encore, comme une preuve de sa fertilité, le chaume abondant de sa moisson passée. La vue d'une source, à laquelle nos chevaux nous conduisent, nous donne l'envie de toucher à nos provisions de voyage, et nous prenons, à l'ombre d'un bouquet de figuiers, un déjeuner champêtre dont quelques œufs durs, un peu de fromage de Chypre et des grenades font tous les frais. Quelques rares villages apparaissent sur le flanc des collines. Nous rencontrons des troupeaux de chevaux sauvages qui fuient à notre approche : ils vivent en liberté dans ces champs comme ceux des plaines de la Camargue, auxquels ils ressemblent par une frappante conformité de type.

Nous gravissons bientôt une colline couverte d'une superbe forêt de chênes. Le soleil est ardent, l'air embrasé, et nous nous laissons aller au charme d'une halte sous ces beaux ombrages. Nous apercevons de cette hauteur une ligne d'azur qui brille dans le lointain. C'est la Méditerranée, la mer de la patrie, qui scintille au soleil, et nous envoie l'éclatant miroitement de ses flots. Nous la saluons d'un cri de joie comme le chemin du retour à ce doux pays de France, objet de nos pensées, et nous contemplons avec amour ces flots qui ont baigné nos rivages. Nous descendons les pentes boisées de la colline, et nous retrouvons à ses pieds cette vaste et magnifique plaine d'Esdrelon qui étend ses deux bras immenses, depuis la vallée du Jourdain jusqu'à la plage de Saint-Jean-d'Acre, et presse de ses larges plis les montagnes de la Galilée. A notre gauche, la chaîne du Carmel se dresse

comme un rempart et se prolonge jusqu'à la mer : ses flancs sont couverts d'une végétation abondante, et quelques villages sont couchés à ses pieds. La population se livre aux travaux des champs; des chevaux dépiquent, comme dans notre Midi, l'orge et le froment. Les femmes partagent les occupations des hommes. Des jardins, où l'on cultive les concombres et les pastèques, s'étendent à côté des habitations; plus loin de nombreux troupeaux paissent dans la plaine. La campagne révèle partout une culture plus soignée; on y récolte le blé, l'orge, le coton, le maïs et le doura; on pressent le voisinage de la mer, qui offre un écoulement facile aux productions du sol.

Nous traversons de nouveau le torrent de Cison que nous avons dejà rencontré au pied du Thabor, où il fut témoin de la victoire de Débora. Ici encore il est sans eau. Des touffes de lauriers-roses croissent dans son lit et ombragent ses rives. Je remarque à droite des mamelons arrondis, qui s'élèvent au-dessus de la plaine et supportent, à leur sommet, quelques habitations arabes. On dirait des tertres artificiels formés par la main de l'homme.

Nous continuons à marcher sur l'ancien territoire de la tribu de Zabulon, qui s'étendait jusqu'à la mer : *Zabulon in littore maris habitabit;* la route se rapproche du Carmel et nous conduit à une source abondante qui sort d'un rocher et va se jeter dans le lit du Cison. Le torrent biblique, jusqu'alors desséché, reçoit cet affluent près de son embouchure, et apporte ainsi à la mer le tribut d'un peu d'eau.

Enfin, après sept heures de marche, nous apercevons Caïpha qui semble sortir de la mer avec sa ceinture de remparts délabrés. De frais jardins, de magnifiques palmiers dont la tige élancée se détache admirablement sur l'azur de la mer, lui forment de ce côté comme une charmante avenue. Cette ville n'a guère qu'une longue rue, avec deux places, l'une pour le kan, l'autre pour la mosquée. L'influence de l'Europe se reconnaît ici dans les vastes habitations qui servent de demeure aux consuls des diverses nations. Quelques

costumes européens se montrent à nous au milieu des costumes turcs; de longues files de chameaux apportent les produits de l'intérieur, et l'on voit que le commerce commence à ramener l'animation et la vie.

La campagne, qui s'étend au couchant de Caïpha, n'offre pas la même richesse que celle que nous avons traversée avant d'entrer dans ses murs. Ce sont des champs pierreux et stériles. Plus loin, une magnifique forêt d'oliviers séculaires, semblable à celle que nous avons vue près de Naplouse, se déploie jusqu'au pied du mont Carmel. Ces arbres énormes ont dû abriter les tentes des croisés sur cette plage. Ils forment aujourd'hui l'avenue du Carmel. A l'extrémité de la forêt une route, tracée par les religieux, monte le long des flancs de la hauteur et conduit, après une demi-heure d'ascension, à la porte du célèbre couvent qui couronne le cap.

Il était temps, pour une partie de la caravane, d'arriver à cette demeure hospitalière. Les courses continuelles, la chaleur, la soif avaient épuisé nos forces, et nous sentions le besoin de nous reposer pendant quelques jours. Or le Carmel est une halte délicieuse, et on y oublie bientôt, dans un repos réparateur, au milieu des soins prévenants de l'hospitalité la plus empressée, les fatigues d'un long pèlerinage. Il y a dans ce couvent un vénérable religieux, bien connu des voyageurs qui ont visité le Carmel, l'excellent frère Charles, qui reçoit les étrangers avec une bonté exquise, et qui sait trouver dans son cœur des attentions tendres et délicates, des paroles charmantes et des trésors d'affection pour les pèlerins. Les hôtes sont pour lui comme une famille que la charité lui confie; il a pour eux le cœur d'un père. Les membres de la caravane le savent, et nous n'oublierons jamais ce bon frère, à la figure douce et souriante, qui se faisait tour à tour notre garde-malade, notre serviteur empressé pendant les repas, le compagnon de nos promenades, voulant acquitter ainsi, dit-il, la dette de sa reconnaissance pour une nation dont les aumônes ont relevé les murs de son couvent.

Il est peu de sites qui présentent un aspect aussi pittoresque que le Carmel. La montagne s'avance jusque dans la mer et forme un promontoire élevé. Le monastère se déploie à son sommet comme une forteresse; il domine majestueusement le paysage, et le navire qui passe à l'horizon, comme le voyageur qui suit la côte, peuvent saluer de loin le sanctuaire béni de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. De cette hauteur, la vue embrasse des perspectives ravissantes : devant nous s'étend, calme et resplendissante, cette vaste mer qui nous sépare de ceux qui nous sont chers, de ceux qui nous attendent sur la rive opposée. A nos pieds s'arrondit en courbe gracieuse la magnifique rade de Saint-Jean-d'Acre, dont les bords semblent festonnés par cette ligne de palmiers et par cette verdure qui courent le long de la plage. Vers le nord, les montagnes s'élèvent d'étage en étage jusqu'aux sommets du Liban, et découpent sur le ciel bleu leur crête dentelée. Un soleil splendide fait étinceler cette mer immobile, inonde cette plage de ses rayons, dore ces cimes lointaines et fait flotter sur le paysage un mélange suave et harmonieux de lumière, de teintes et de vapeurs admirablement fondues, qu'on ne rencontre qu'en Orient.

Le Carmel n'est point dépouillé comme la plupart des montagnes de la Palestine. Il étale, sur sa cime arrondie et sur ses flancs, une végétation abondante qui rappelle celle du Thabor; ce sont des touffes de caroubiers, de chênes, de térébinthes et de genêts épineux. Quand le printemps arrive, la montagne se couvre de fleurs odorantes; des senteurs embaumées s'échappent des plantes aromatiques : gracieux symbole de cette auguste Vierge du Carmel à qui la poésie de nos livres saints attribue le suave parfum de la myrrhe et du baume.

Ces bois, qui ont plusieurs lieues d'étendue, ont leurs hôtes sauvages; le tigre, le lion, la panthère se cachent dans les taillis et viennent rôder quelquefois dans le voisinage du monastère. Nous entendons toutes les nuits les cris aigus des chaçals qui courent sur la hauteur. Le couvent a d'autres

visites bien plus dangereuses : ce sont celles des Bédouins errants, que tente l'envie du pillage. Mais la demeure est gardée par de redoutables défenseurs qui font, jour et nuit, sentinelle autour des murs et les protégent contre toute invasion : ce sont neuf chiens énormes, de taille à soutenir la lutte contre les bêtes féroces et contre les voleurs arabes. La nuit, ils font la chasse aux Bédouins vagabonds, aux animaux sauvages et surtout aux chacals dont quelqu'un tombe toujours sous leurs dents; le jour ils caressent les pélerins, jouent avec eux, répondent à leur appel et suivent les chasseurs dans leurs courses.

Le couvent, si bien défendu par ces terribles molosses, l'est encore plus par ses murs épais, ses portes revêtues de fer, ses meurtrières et ses créneaux. On dirait une forteresse plutôt que la pacifique demeure de la prière. Mais, dans une contrée où la loi est sans vigueur, où l'administration se montre impuissante à réprimer la violence, dans un pays qui a été témoin des crimes atroces de Djezzar et des exactions d'Abdallah, tous deux pachas de Saint-Jean-d'Acre, les religieux doivent abriter leurs cellules derrière des murs inexpugnables.

Le mont Carmel a été l'objet d'un culte religieux pour le paganisme aussi bien que pour le peuple juif, et les souvenirs profanes s'y mêlent aux souvenirs sacrés. Tacite parle de cette montagne sur laquelle s'élevait un autel consacré par la vénération du lieu, et Suétone nous montre l'empereur Vespasien visitant cette hauteur pour consulter l'oracle. Mais c'est dans nos livres saints qu'il faut chercher la gloire du Carmel. Il nous y apparaît sous de poétiques images; c'est le symbole de la grâce unie à la majesté, et le prophète, voulant nous faire comprendre la splendeur de l'Église, nous dit qu'elle aura la beauté du Carmel et de Saron, avec la gloire du Liban. *Gloria Libani data est ei; decor Carmeli et Saron* [1]. Ce fut le séjour de prédilection des prophètes. Élie y confond les

[1] Isaïe, chap. 35.

prêtres de Baal. Ceux-ci, au nombre de quatre cent cinquante, entourent leur autel; ils crient, ils se font des incisions; ils appellent leur dieu pour qu'il vienne consumer l'holocauste. Le soleil baisse à l'horizon, nulle voix ne répond, aucune flamme ne descend du ciel. Alors Élie fait approcher le peuple, il relève l'autel démoli de l'Éternel, creuse un canal tout autour et verse l'eau sur l'holocauste. Il prie; le feu du ciel sillonne l'air; il consume la victime. « C'est l'Éternel qui est Dieu! » s'écrie le peuple, en se prosternant la face contre terre. L'erreur est confondue, et les prêtres de Baal sont immolés sur les bords du Cison [1].

Élie remonte sur le Carmel et dit à son serviteur : « Monte et regarde du côté de la mer. » Le serviteur monte, regarde et dit : « Il n'y a rien. » Élie lui dit : « Retourne par sept fois. » A la septième fois le serviteur dit : « Je vois un petit nuage, comme la paume de la main, qui s'élève de la mer.... » Et bientôt le ciel se couvre de nuages, le vent se lève et une pluie abondante tombe sur cette terre désolée par une longue sécheresse. Dans ce petit nuage, disent les saints Pères, le regard inspiré du prophète entrevoyait cette Vierge sainte qui devait être pour l'humanité comme une nuée rafraîchissante et dont l'image bénie devait couronner la montagne.

Il y a près de deux mille grottes creusées dans les vallées et sur les flancs du Carmel; elles servaient de demeure aux enfants des prophètes, et plus tard à des légions de solitaires. Je comprends le charme et l'attrait qu'avait pour eux cette montagne : une nature grandiose et sévère, des horizons immenses, la mer qui vient baigner les pieds de la montagne et qui fait monter au sommet sa voix majestueuse, et par-dessus tout la vue du ciel; que faut-il de plus à l'âme contemplative qui a fui les hommes et qui ne cherche que Dieu?

Parmi toutes ces grottes, il en est une surtout qui est

[1] III[e] Livre des Rois, chap. 18.

l'objet d'un culte pieux : c'est celle qui a été consacrée par le séjour d'Élie; elle est enfermée dans l'église du monastère, également vénérée par les Turcs et par les chrétiens.

Une autre grotte, plus large et plus profonde, est creusée au pied de la montagne, en face de la mer: on l'appelle l'*École des Prophètes*. C'est là que les enfants des prophètes venaient écouter les enseignements d'Élie; le lieu était admirablement choisi, et la voix du vieux maître, placé à la tête de la jeune génération qui se pressait autour de lui, devait majestueusement retentir dans les profondeurs de la montagne. J'ai vu sur le rivage opposé, non loin d'Athènes, le célèbre cap Sunium où Platon donnait à ses disciples ces admirables leçons que la postérité a saluées comme la préface humaine de l'Évangile; le site était magnifique, et du haut du promontoire, la voix du philosophe, se mêlant au murmure des flots, avait quelque chose de grand et de solennel. Mais il y a plus de grandeur encore au promontoire du mont Carmel qu'au cap Sunium. Le prophète Élie sur le bord de la mer, entouré des enfants des prophètes, a quelque chose de majestueux et de sublime que n'a point le plus illustre des philosophes de l'antiquité entouré de ses disciples. Les enseignements de cet homme de Dieu, à qui la nature obéit, dépassent ceux du sage d'Athènes de toute la hauteur des cieux.

Après les souvenirs de l'Ancien Testament viennent ceux du Nouveau. D'après une tradition pieuse, la Sainte-Vierge visite cette montagne et vient s'entretenir avec les successeurs d'Élie. Un sanctuaire s'élève bientôt en son honneur auprès de la grotte du prophète, et son nom devient la gloire du Carmel, *decor Carmeli*. Quand les croisés passèrent sur cette plage, ils saluèrent Notre-Dame-du-Mont-Carmel, et l'on vit le plus pieux de nos rois, saint Louis, gravir cette hauteur pour offrir à Marie le tribut de sa royale piété; il voulut emmener avec lui quatre religieux pour étendre cet ordre dans son royaume. Cette montagne devint ainsi le berceau de ces couvents de carmes qui se propagèrent au sein de

l'Europe, rappelant à la fois la vie austère et la parole ardente d'Élie. C'est de là aussi que descendent ces pieuses carmélites qui sanctifient le cloître par la prière, le travail et les saintes rigueurs de la pénitence, et qui offrent à Dieu leurs expiations volontaires comme un contre-poids aux coupables passions du monde.

Les musulmans partagaient la piété des chrétiens pour la Vierge du Carmel, et le chevalier d'Arvieux raconte que la mère de l'émir qui gouvernait la montagne venait dans la chapelle des Carmes s'agenouiller devant un tableau de la Vierge, et se frappait la poitrine en disant : « Oh! que vous êtes belle, notre Dame Marie! Que vous êtes aimable, mère du Messie! Qu'ils étaient heureux ceux qui vous ont vue quand vous étiez au monde, et que je suis misérable! N'aurez-vous pas pitié de moi? Ne me direz-vous rien, mère de Jésus? répondez-moi, puisque vous me regardez avec tant de douceur. » Cette fervente musulmane faisait entendre les sentiments d'une âme chrétienne devant l'image de Marie, tant la dévotion à la Sainte-Vierge est naturelle au cœur de la femme. La mère de Jésus a dû dire quelque chose à cette pauvre mahométane qui l'invoquait avec un accent si catholique, et j'espère que cette femme infidèle, ouvrant son cœur à la grâce, a connu la douce lumière de l'Évangile.

Aux siècles passés, quand les navires de la France traversaient ces flots, ils saluaient en passant Notre-Dame-du-Mont-Carmel, et le pavillon national flottait au haut du grand mât comme un hommage à Marie. A la fin du siècle dernier, lorsque Napoléon conduisit sur cette plage une armée française, le monastère recueillit nos soldats blessés et leur prodigua les soins d'une charité compatissante. Mais après la funeste issue du siége de Saint-Jean-d'Acre, nos compatriotes malades, qui avaient trouvé un asile dans le couvent, ne purent être protégés par le dévouement des religieux contre la cruauté de l'ennemi, et leurs têtes tombèrent sous le cimeterre des Turcs; les carmes furent eux-mêmes chassés et leur demeure hospitalière saccagée.

Les restes de nos soldats infortunés gisaient depuis longtemps épars sans sépulture, lorsque le dernier des pères carmes, qui avait survécu à ce désastre, vint, comme un autre Jérémie, s'asseoir sur la montagne désolée et pleurer sur les ruines de sa demeure. Il recueillit pieusement les ossements dispersés, leur creusa une tombe, non loin de la grotte d'Élie, et les confia à la garde de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Nous avons sous nos yeux, dans le jardin, la pyramide funèbre élevée par les religieux, pour recouvrir la dépouille des soldats de la France.

Cependant le Carmel était demeuré une solitude et ne retentissait plus des accents de la prière; son monastère délabré languissait dans un triste état d'abandon, offrant, dans son enceinte dévastée, les traces du vandalisme des Turcs, lorsqu'un religieux fut envoyé de la maison des carmes de Rome, pour reprendre possession de ces ruines et les restaurer, afin d'y recevoir de nouveaux hôtes : c'était le frère Jean-Baptiste. Il touchait déjà à cette terre désirée lorsqu'un douloureux spectacle affligea ses regards. Le farouche pacha de Saint-Jean-d'Acre, Abdallah, venait de faire sauter, à l'aide de la mine, l'église et le couvent du Carmel, et avec les débris, cet odieux et rapace vandale bâtissait pour lui un palais.

Le religieux pleura sur les débris du sanctuaire : il pria aussi beaucoup, et, se confiant en Marie, il conçut le projet d'une glorieuse restauration du monastère. Pour l'accomplir il n'avait d'autre trésor que son dévouement, mais celui-là ne s'épuise pas quand c'est de la foi qu'il découle. Il obtient du sultan, avec le secours de la France, un firman pour relever l'antique demeure des carmes, et fait un appel à la charité de l'Europe. On le voit, depuis Constantinople jusqu'à Londres, visiter toutes les capitales, parcourir tous les royaumes, recevant l'obole du pauvre, l'or du riche et l'offrande généreuse des rois. Il s'associe un collaborateur, le frère Charles, qui recueille en France, avec d'abondantes aumônes, de vives sympathies. Nos soldats, émus au sou-

venir de leurs frères que le Carmel dota d'une tombe, donnent avec bonheur pour relever ces murs hospitaliers qui ont abrité les blessés et les malades de notre armée. Le bon religieux se plaît à nous raconter, dans nos causeries du soir, l'accueil généreux qu'il a reçu dans notre patrie, cet affectueux intérêt qui s'est attaché à ses pas et cette hospitalité bienveillante qu'il a rencontrée dans toutes nos villes. Il met sous nos yeux un vaste registre conservé avec soin, sur lequel sont inscrits les noms des bienfaiteurs du Carmel ; la liste en est longue, à l'honneur de la France, et notre nation occupe une belle et large place dans ces précieuses archives de la charité.

Cependant le frère Jean-Baptiste, le promoteur de cette œuvre, retourne au Carmel, riche des dons qu'il a recueillis; là, se faisant architecte, il appelle à lui quelques ouvriers qu'il dirige, et il jette les fondements du nouveau monastère. Quand les ressources sont épuisées, il reprend le chemin de l'Europe, et va solliciter de nouvelles aumônes. Onze fois il traverse la mer dans ses courses continuelles. Enfin, après vingt années d'efforts généreux et de travaux, le Carmel désolé recouvre sa première gloire, et le monastère, sorti de ses ruines, s'élève sur la sainte montagne, ouvrant avec amour sa porte hospitalière aux pèlerins de toutes les nations et de tous les cultes. Le frère Jean-Baptiste a pu descendre en paix dans la tombe : ouvrier laborieux, il avait noblement accompli sa tâche, en rendant au Carmel le sanctuaire de Marie.

Par un juste retour de la Providence, le palais d'Abdallah, ce triste monument de la spoliation violente d'un avide pacha, est revenu aux légitimes possesseurs de la sainte montagne, et sert d'hospice aux caravanes nombreuses qui visitent le Carmel. Le fanatique gouverneur de Saint-Jean-d'Acre ne se doutait pas, quand il construisait son kiosque avec les débris du couvent, que cette demeure, bâtie à grands frais, appartiendrait un jour à ceux qu'il avait injustement dépouillés.

La partie la plus belle du couvent est affectée au logement des pèlerins. Nous avons, de nos chambres, la vue de la mer, et nous distinguons les voiles blanches des navires qui passent à l'horizon, et qui ont peut-être touché aux rivages de notre France. Les religieux, établis au second étage, jouissent de leurs cellules d'une vue semblable, et cette mer qui s'étend devant eux, tantôt calme et azurée, tantôt soulevée par la tempête, leur présente une image frappante de la paix trompeuse et des tumultueuses passions de ce monde qu'ils ont quitté. L'église est au centre du couvent; c'est une croix grecque recouverte d'un dôme élevé. La voûte de la coupole et les murs attendent quelque artiste pèlerin qui les décore de belles et riches fresques, hommage de son talent à Notre-Dame-du-Mont-Carmel. La grotte du prophète Élie est au-dessous du chœur, et forme la crypte de ce sanctuaire. Elle est sans ornement, et l'on touche partout la roche primitive qu'a dû toucher la main du prophète. J'ai le bonheur d'y dire presque tous les jours la messe, et un religieux veut bien, à ma prière, en détacher quelques fragments que je destine, comme une relique précieuse, aux Carmélites de Nîmes.

A côté de l'église, dans une cour, s'élève la tombe de marbre du jeune comte de Juigné, qui, surpris par la maladie dans le cours de son pèlerinage, termina ici, il y a quelques années, une existence trop courte et pleine d'avenir. Il est triste de mourir loin des siens, et d'être enseveli sur une terre étrangère, sans qu'un parent ou un ami vienne prier sur votre tombe. Mais aux Carmes, on repose sur une terre amie ; les bons religieux remplacent à votre chevet la famille absente, et chacun de ces pères aura une prière pour le pèlerin trépassé. S'il fait bon vivre aux Carmes, il doit être consolant aussi d'y mourir, et la tombe est bien placée à l'ombre du sanctuaire de la Sainte-Vierge.

Le site du mont Carmel est admirablement choisi pour un ordre religieux. On a devant soi la double immensité de la mer et des cieux, et l'âme, fortement saisie par ces deux

grandes images de l'infini, s'élève sans effort au-dessus des choses du temps, plane comme l'aigle de ces montagnes sur tous les objets de la terre, et monte par un vol mystérieux vers Dieu, unique objet de ses ardentes aspirations. J'espère que l'ordre des Carmes, qui commence à refleurir, comme tant d'autres institutions des âges passés, au sein de notre patrie, et qui promet des prédicateurs éloquents à la chaire chrétienne, enverra l'élite de ses jeunes religieux passer quelques années au monastère du mont Carmel. Ils ont droit à une place dans cette vaste demeure qu'a bâtie l'argent de la France, et que protége notre drapeau. Ils trouveront, sur cette terre des prophètes, une source de hautes et saintes inspirations. Ils y entendront comme un écho de cette voix puissante d'Élie, qui faisait trembler les peuples et les rois, et ils se formeront, dans le silence de cette retraite où n'arrivent point les bruits du monde, et dans la contemplation de cette nature grande et austère, aux images saisissantes et aux mouvements enflammés de la prédication apostolique. Il faut à ce siècle des hommes qui descendent de la montagne, comme Élie, une parole de feu sur les lèvres et le cœur enflammé de zèle, pour ramener ce peuple d'adorateurs courbés devant l'autel de Baal.

Il existait, au temps des croisades, six couvents de carmes échelonnés le long de la montagne. Le premier s'élevait sur le bord de la mer, au lieu même où l'on voit la grotte profonde qui porte le nom d'École des Prophètes. La demeure d'un santon occupe aujourd'hui cet emplacement. Le second était à mi-côte, sur les flancs du promontoire. Il n'en reste d'autres vestiges qu'une citerne et quelques grottes peu profondes. C'est à ce couvent qu'appartenaient les religieux que saint Louis emmena avec lui en France. Cette humble et pauvre grotte, voilà donc le berceau des Carmes français. Le troisième était situé là même où a été bâti le nouveau, sur la grotte d'Élie. Les trois autres avaient été élevés à l'extrémité opposée des Carmes : l'un à la fontaine d'Élie, un autre à Bosniah, et le dernier au lieu même où Élie confondit les

prêtres de Baal. Il n'en existe plus que des ruines, me dit le frère Charles, de qui je tiens ces détails, et toute la vie religieuse des Carmes s'est concentrée dans le couvent où nous sommes.

Le monastère du mont Carmel est entouré d'un sol pierreux et stérile, sur lequel croissent comme à regret quelques chétifs arbustes; la belle végétation est plus loin, sur les pentes de la montagne. Devant le couvent, un jardin s'étage en terrasses sur le versant qui regarde la mer. Il ne fournit aux religieux ni des fruits pour leur nourriture, ni des ombrages pour leur promenade. Quelques rares ceps de vigne y apparaissent, à côté d'une bande où l'on cultive des plants de tabac. La sècheresse du sol, qui n'est arrosé par aucune source, ne permet point de créer des jardins frais et ombragés comme ceux que nous avons vus à l'est de Caïpha. Néanmoins, il me semble que des mains laborieuses pourraient fertiliser cette montagne, et changer ces coteaux en champs d'oliviers et en superbes vignobles. Les sueurs de l'homme fécondent les terres les plus arides. Les religieux n'ont qu'à regarder ces cimes lointaines du Liban qui se dressent à l'horizon ; ce sont les couvents maronites qui ont défriché ces montagnes et qui y cultivent ces vergers, ces mûriers et ces vignobles où l'on récolte le célèbre vin d'or du Liban. Pourquoi les hôtes du Carmel ne suivraient-ils pas cet exemple? Ils donneraient ainsi une impulsion puissante à l'agriculture, si peu estimée des Arabes ; ils ajouteraient à la prière et à l'étude le travail des mains, et le Carmel, fertilisé par leur industrie et sanctifié par leurs vertus, recouvrerait toute sa beauté. Ce désir que j'exprime m'est inspiré par ces belles paroles d'Isaïe : « Le désert se réjouira, la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme un lis; elle germera de toutes parts. Ses hymnes et ses tressaillements exprimeront sa joie : la gloire du Liban lui est donnée, la beauté du Carmel et du Saron[1]. » Sans doute la plus belle parure du désert c'est la

[1] Isaïe, chap. 35.

sainteté de ses solitaires; mais un peu de verdure et quelques fleurs ne déparent point la cellule du religieux.

Quand le christianisme sera complétement libre en Palestine, le monastère du mont Carmel pourra devenir un centre d'apostolat. Donnant la main aux deux couvents franciscains de Nazareth et de Saint-Jean-d'Acre, il apportera, de concert avec eux, le bienfait de la foi aux populations voisines, et, sous cette commune impression, l'Évangile reprendra possession de ces contrées d'où le mahométisme l'avait chassé. L'heure arrivera bientôt. Du haut du Carmel, ce donjon du christianisme, comme l'appelle si pittoresquement un voyageur, les religieux, comme autant de sentinelles, les yeux tournés vers la France, regardaient constamment dans la vaste étendue des mers, afin de découvrir s'il n'arrivait point une nouvelle armée de croisés pour délivrer cette terre de l'oppression du mahométisme et du schisme grec, qui, lui aussi, avait voulu leur disputer la possession de la sainte montagne. Ils attendaient vainement depuis des siècles, quand ils ont vu apparaître à l'horizon les flottes françaises portant nos soldats aux rivages de l'Orient. Ils peuvent maintenant espérer des jours meilleurs. Le drapeau de la France flottant sur cette mer porte dans ses plis, avec les bienfaits de notre civilisation, la liberté des catholiques, et peut-être aussi l'affranchissement de la Terre-Sainte. La Providence dirige les événements, et les voies s'aplanissent dans ce moment par la propagation du christianisme au sein des populations musulmanes. Que le Carmel prépare donc des ouvriers pour cette magnifique moisson que le ciel commence à faire mûrir. Le moment approche où les religieux devront hardiment planter la croix au sommet de la montagne, et en prêcher le mystère aux Druses et aux Arabes.

2 octobre, dimanche. — C'est le jour des adieux et de la séparation. Le mont Carmel était indiqué, dans notre programme, comme le terme de notre pèlerinage. Le lieu était parfaitement choisi. Notre pèlerinage était ainsi placé entre deux sanctuaires célèbres consacrés à la Sainte-Vierge, Notre-

Dame-de-la-Garde et Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Nous nous réunissons une dernière fois au pied du même autel, et nous assistons à une messe d'actions de grâces pour remercier Celle que nous avons si souvent invoquée comme l'Étoile des pèlerins, de nous avoir protégés contre les dangers de la terre et des mers.

Maintenant les membres de la caravane vont se séparer. Les uns sont impatients d'aller retrouver une famille qui compte les jours d'une absence bien longue, et ils vont s'embarquer sur le prochain paquebot pour retourner en France. Les autres, fascinés par cet Orient qui est un si puissant enchanteur, vont échanger leur bourdon de pèlerin contre le bâton de voyageur, et, devenus simples touristes, poursuivre leurs courses dans des contrées fécondes en souvenirs. Ils visiteront successivement Beyrouth et le Liban, Damas et Balbek, Constantinople et Athènes. Cette séparation ne se fait pas sans une vive émotion. Nous avons tous vécu ensemble jusqu'ici comme une famille de frères ; cette communauté de vie dans les cellules des couvents franciscains et sous la tente du désert, a établi entre nous de douces et intimes relations. Il nous était si doux de voir des figures amies au milieu de ces populations indifférentes ou hostiles, d'entendre les sons de la langue natale à travers ces idiomes inconnus qui vous font deux fois étrangers ; de savoir qu'en cas de péril ou de maladie nous pouvions compter sur le dévouement d'un compatriote ! Nous transportions ainsi avec nous un peu de la patrie absente, et nous doublions les joies de notre pèlerinage en les partageant. Aussi, en repassant dans mon cœur tous ces noms, s'il en est qui me sont plus chers, il n'en est pas un qui n'éveille en moi d'affectueuses sympathies. Prêtre, je viens de prier pour tous dans l'église du mont Carmel ; pèlerin, je leur ai voué une amitié qui durera autant que les souvenirs de la Terre-Sainte.

La solitude se fait autour de nous par le départ d'une partie de la caravane. Ceux qui restent cherchent à remplir ce vide par plus d'abandon et d'intimité encore dans leurs relations.

Les quelques jours de plus que nous passons au Carmel, quoique dépourvus de l'intérêt de nos courses accoutumées, ne sont pas cependant sans quelque charme. Nous restons de longues heures dans le divan à causer avec le frère Charles, qui ne quitte pas sa chère famille de pèlerins, à écrire nos impressions, à feuilleter le livre où les étrangers écrivent avec leurs noms quelques lignes de reconnaissance pour l'accueil qui leur a été fait, et surtout à admirer le précieux album où chaque artiste qui est passé au Carmel a payé, par de charmants dessins, l'hospitalité qu'il a reçue. Nous descendons le soir au pied du promontoire, sur le bord de la mer. Après avoir pris un bain qui est toujours délicieux, nous nous promenons sur la grève, et nous ramassons de charmants coquillages que nous emporterons comme un souvenir du Carmel. Parfois de joyeuses caravanes viennent visiter la montagne, et la font retentir des sons de leur bruyante musique. Ce sont des Druses qui se rendent en pèlerinage à la grotte du prophète Élie, pour laquelle ils professent une grande vénération. C'est un spectacle curieux de les voir défiler sur la terrasse du monastère. Les hommes ouvrent la marche, vêtus d'*abaïas* rayés, espèce de blouse à manches courtes. Les détonations nombreuses de leurs longs fusils et leurs danses sauvages leur donnent l'air de brigands qui viennent assiéger la pacifique demeure des religieux. Les femmes suivent, bizarrement coiffées de la corne traditionnelle. Le rouge et le blanc prédominent dans leur ajustement. Ces bandes s'avancent en faisant entendre des chants rauques et discordants qu'elles accompagnent en frappant des mains en mesure. La chapelle leur est ouverte, et voilà qu'aussitôt ces étranges pèlerins se recueillent, entrent en silence dans une église chrétienne, prient à la grotte du prophète, laissent en offrande quelques paras sur l'autel, contemplent avec une pieuse curiosité la belle statue de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, prêtent une oreille ravie aux sons de l'orgue, et sortent émerveillés de la beauté de ce sanctuaire. Que ce culte qu'ils ont pour la mémoire du prophète

Élie dissipe bientôt leurs erreurs grossières, et les prépare aux croyances de l'Évangile!

Cette montagne est giboyeuse comme le Thabor, et nos chasseurs (nous avons parmi nous le plus renommé de la caravane) parcourent le bois avec la belle meute du couvent, à la recherche du chacal, du sanglier ou de quelques compagnies de perdrix. L'un d'eux a la joie d'envoyer une balle à un lynx que les chiens poursuivent avec ardeur.

Les forces nous reviennent dans le repos, et nous les essayons en faisant une course à pied à Caïpha. Nous visitons un riche commerçant de cette ville, M. Cattafago, dont le père avait reçu M. de Lamartine. Son habitation est la plus belle de Caïpha, et le luxe oriental, si rare en Orient, se trouve enfin dans ce vaste divan orné de riches tapis et de brillantes tentures. Après le café et le chibouck apportés par un esclave noir, notre hôte obligeant se fait un plaisir de nous montrer ses écuries renommées. Elles renferment de superbes chevaux, et nous pouvons y étudier la race arabe dans ses plus beaux produits. Ils ont une physionomie qui les fait distinguer de nos chevaux d'Europe : la tête est sèche, osseuse et carrée; les naseaux, larges et dilatés, respirent la fierté comme le cheval de Job : *Gloria narium ejus terror*. Les yeux, grands et proéminents, ont une vivacité singulière. L'encolure s'arrondit avec grâce, les tendons sont détachés et les muscles fortement accusés. Ces articulations larges et fortes, ces jarrets vigoureux, ces jambes fines et sèches comme celles de la gazelle, présentent le plus frappant assemblage de l'énergie et de la vitesse. Il en est un surtout que l'heureux propriétaire signale à notre admiration, c'est un magnifique alezan, qui est son cheval de prédilection : il est de taille moyenne, comme tous les êtres qui unissent la vigueur à la légèreté et à la souplesse; sa tête offre une remarquable expression de beauté et d'intelligence; il a une élégante encolure de cerf; ses jambes sont musculeuses, et sa robe présente d'admirables reflets. Nous l'avons vu monté par un de nos pèlerins, sportman distingué, et nous avons

admiré sa vitesse, son ardeur, sa grâce et l'impétuosité de ses bonds.

Caïpha renferme un petit troupeau de catholiques qui ont pour curé un religieux du Carmel. Il y a loin de cette pauvre chapelle à cette église des croisades qui avait un évêque à sa tête. Cette ville voit tous les jours son commerce s'étendre, et est appelée à grandir. Quelques navires français stationnent dans sa rade pour prendre des chargements de blé. Nous avons vu un des capitaines au mont Carmel; il est d'Agde; c'est presque un compatriote pour moi, et j'ai eu un vrai plaisir à le rencontrer à huit cents lieues de ma patrie.

Je regrette vivement de ne pouvoir organiser une course pour suivre jusqu'à Castel-Pelegrino, *Castellum peregrinorum*, la route des croisés. C'est un chemin intéressant à parcourir pour des pèlerins. Deux fois la grande armée de la Croix a défilé sur cette plage qui s'étend le long du Carmel, une première fois conduite par Godefroy de Bouillon, la seconde fois ayant à sa tête Richard Cœur-de-Lion. Elle avait à lutter contre les difficultés de la route et contre les attaques incessantes d'une nuée de musulmans qui la harcelaient dans sa marche. Elle s'avançait lentement et en silence. Un char monté sur quatre roues portait l'étendard de la guerre sainte, suspendu à un mât élevé. Les prêtres, dans leurs chants religieux, rappelaient les périls et les souffrances d'Israël marchant à la conquête de la terre promise. Le soir, un héraut d'armes faisait entendre trois fois ce cri : « Seigneur, secourez le Saint-Sépulcre! » et toute l'armée le répétait en levant les yeux et les mains au ciel. Je vois d'ici cette route qui fut jonchée de leurs morts, et où ils déployèrent ce courage et cette fermeté inébranlables qui les fit appeler par leurs ennemis une *nation de fer*.

Nous nous décidons à faire une dernière course avant notre départ. La ville de Saint-Jean-d'Acre s'offre à l'horizon avec ses murailles, ses tours, ses minarets et sa grande mosquée qui resplendit au soleil. Cette vue est séduisante, et nous cédons au désir de la visiter. L'obligeance de M. Catta-

fago nous procure d'excellents chevaux, et nous voilà parcourant au galop cette belle plage qui s'étend depuis Caïpha jusqu'à la célèbre ville des croisades. La vague vient mouiller les pieds de nos chevaux, et laisse à sec sur la grève de beaux poissons qu'une autre vague emporte. Des carènes de navire enfoncées dans le sable jalonnent cette rive comme les épaves du naufrage, et montrent combien cette rade est peu sûre pour les vaisseaux. A notre droite, derrière les dunes de sable, s'élève ce roi de la végétation orientale, le palmier qui semble mirer dans les flots son magnifique éventail de verdure.

Nous traversons le Cison à son embouchure, et plus loin le Bélus, cours d'eau plus considérable, qui charrie ce sable célèbre ingénieusement employé par les Phéniciens à l'invention du verre.

La ville, si belle vue de loin, ne présente à l'intérieur qu'un amas confus de décombres. Nous franchissons une haute et large porte gardée par un poste de soldats, et nous arrivons, à travers des rues sales et étroites, comme celles de la plupart des villes d'Orient, à l'ancien kan français, au fond duquel est le couvent des Franciscains. Les religieux viennent à notre rencontre, et nous conduisent dans la modeste chambre qui leur sert de divan. Le supérieur, homme à la fois aimable et intelligent, veut bien nous faire les honneurs de la ville. Il nous conduit d'abord à la chapelle des catholiques latins qui sont peu nombreux. L'église est simple, mais tenue avec beaucoup de propreté. Nous rencontrons sur nos pas un colonel turc connu du père, qui met autant d'orgueil que de complaisance à nous montrer ses belles armes de Damas et les chevaux du régiment qu'il commande. Il part pour la guerre sainte, et nous lui souhaitons d'éclatants succès dans la lutte qu'il va soutenir contre les Russes.

L'ancien port où abordaient les flottes des croisés est aujourd'hui presque comblé et ne peut contenir que quelques barques. C'est là que le dernier patriarche de Jérusalem périt, victime de sa charité. Retiré dans cette ville, il n'avait cessé de ranimer le courage des chrétiens contre les musulmans

qui les assiégeaient, et on l'avait vu accourir partout où il y avait des consolations à apporter. La ville succombe sous les efforts de l'ennemi; il se voit enlevé malgré lui par les siens et transporté sur un navire, où il se plaint amèrement d'être séparé de son cher troupeau. Il accueille à bord tous ceux qui se présentent; mais le nombre en est si grand que le bateau s'enfonce, et le dernier patriarche de la cité de David est enseveli avec ceux dont il ne voulait point se séparer. Six siècles après, le successeur de l'héroïque naufragé, monseigneur Valerga a traversé, sur un brick de guerre français, les mêmes flots témoins de ce triste naufrage : l'ombre de l'ancien patriarche a dû être consolée en voyant qu'après un si long veuvage, le ciel avait donné à son Église un héritier de son zèle et de son dévouement.

Du haut des terrasses du couvent, le supérieur nous montre les ruines de ce monastère de Sainte-Claire, dont les religieuses se mutilèrent héroïquement pour se soustraire aux outrages des musulmans. Il reste encore debout trois cellules et quelques fenêtres. Au centre de la ville, sur l'emplacement du château des Templiers, s'élève la grande mosquée de Djezzar, construite avec les débris d'un grand nombre de monuments, et qui ne sera bientôt plus elle-même qu'un monceau de décombres. Devant nous sont quelques vestiges de deux anciennes églises de Saint-Jean. Nous voyons encore les faisceaux de colonnettes qui formaient les piliers, et quelques fragments d'ogive. Elles appartenaient aux chevaliers de Saint-Jean, qui s'établirent en 1192 dans cette ville et lui donnèrent leur nom. C'est dans cette cité que prit naissance, entre les chevaliers de Saint-Jean et ceux du Temple, une autre milice célèbre, l'ordre teutonique. Quelques seigneurs de Brême et de Lubeck, qui étaient, en 1189, au siége de Saint-Jean-d'Acre, touchés du sort de leurs compatriotes, transformèrent les voiles de leurs vaisseaux en tentes hospitalières, pour y recueillir les malades. De cette pensée de charité naquirent ces chevaliers teutoniques qui d'une main soignèrent les infirmes et de l'autre combattirent pour la foi en Pales-

tine et au Nord de l'Europe, jusqu'au jour de l'apostasie du grand-maître.

L'ancien nom de Saint-Jean-d'Acre est Acco, aujourd'hui *Acca*. Les Ptolémées d'Égypte, l'ayant conquise, lui donnèrent le nom de Ptolémaïs. Les croisés s'en emparent en 1104; Saladin la reprend en 1187. Les soldats de la troisième croisade, sous la conduite de Philippe Auguste et de Richard Cœur-de-Lion, la rendent, après un long siége, aux chrétiens. Saint Louis y aborde en 1250 et relève ses murs. Quand il s'était embarqué en 1248 à Aigues-Mortes, les habitants de cette ville lui avaient demandé qu'il leur fût accordé un quartier à Saint-Jean-d'Acre pour leurs marchands, avec un consul pour juger les différends et protéger leur commerce. Saint Louis, dans cette cité, ne dut pas oublier la demande de sa chère ville d'Aigues-Mortes. Les murs élevés par le saint roi tombèrent, un siècle après, sous les coups du sultan d'Égypte, et la domination des chrétiens en Palestine tomba avec eux.

Deux siéges sont à jamais célèbres dans l'histoire de Saint-Jean-d'Acre : celui des croisés à la fin du douzième siècle, et celui des Français à la fin du siècle dernier. Le premier, commencé en 1189, dura deux ans. Il rappelle celui de Troie, et quand on lit dans les chroniqueurs de cette époque le récit des hauts faits d'armes des croisés, on dirait les belles peintures d'Homère retraçant les grandes luttes des Grecs et des Troyens, au pied des murs d'Ilion.

Dix nations de l'Europe, ayant à leur tête Philippe Auguste, Richard Cœur-de-Lion et Léopold d'Autriche, étaient réunies sous la bannière de la croix. Cette armée, composée de tant de peuples, était semblable, dit un auteur arabe, *à une montagne qu'on ne peut abattre ni faire reculer*. Elle eut cependant ses jours de revers, et plus de soixante mille croisés abreuvèrent cette terre de leur sang. Bien des fois Saladin porta la terreur dans leur camp, et ces bandes indisciplinées se dispersèrent devant lui. D'autres fois les croisés victorieux chassèrent devant eux les musulmans éperdus, et s'ils avaient

su profiter de leurs premiers succès et mieux obéir à la voix des chefs, le siége de la ville ne se serait pas si longtemps prolongé. Il y eut des traits de valeur semblables à ceux des héros d'Homère, et des guerriers à la taille des Ajax et des Diomède. Dans une attaque, un chevalier défendit seul une des portes du camp contre une foule nombreuse de musulmans; tous ceux qui l'approchaient tombaient sous ses coups, et lui seul, au milieu des ennemis, tout hérissé de javelots, semblait n'avoir rien à redouter. Dans un assaut, les chrétiens comblèrent les fossés avec les cadavres de leurs compagnons, et l'on vit une femme, sur le point de mourir, supplier ceux qui l'entouraient de jeter son corps dans le fossé, afin qu'après sa mort elle fût encore utile aux travaux du siége. L'enfance elle-même prit part à ces luttes : un jour les enfants chrétiens s'avancèrent contre les musulmans de leur âge, et les défièrent au combat; la mêlée fut vive et sanglante; les jeunes bandes se battirent avec un courage digne de celui de leurs pères. Souvent les guerriers chrétiens et les guerriers musulmans se provoquaient à des combats singuliers, à la manière antique, en présence des deux armées.

Enfin, après deux ans d'un siége où les défaites étaient mêlées aux victoires, mais où l'on admirait surtout la résignation et l'héroïque constance des croisés, la ville capitulait, et les chrétiens arboraient les étendards de la croix sur les murs de Ptolémaïs.

Un autre siége, où le courage fut aussi grand, mais moins heureux qu'au temps des croisés, est celui qu'entreprit Bonaparte en 1799. C'étaient encore des Français, descendants des guerriers commandés par Philippe Auguste, qui assiégeaient la ville, tandis que la nation de Richard Cœur-de-Lion défendait la cause des musulmans. La tranchée fut ouverte le 20 mars. Malheureusement on était dépourvu d'artillerie : la flottille qui la transportait avait été prise par les Anglais. On manquait de boulets pour les quelques pièces de campagne qu'on avait; mais on imagina un singulier moyen

pour s'en procurer : on faisait paraître sur la plage quelques cavaliers; à cette vue, l'amiral anglais Sidney Smith faisait un feu roulant de toutes ses batteries, et les soldats, auxquels on donnait cinq sous par boulets, allaient gaiement les ramasser au milieu de la canonnade. Un premier assaut, commandé avant que la brèche fût suffisamment rendue praticable, échoua malgré l'intrépidité de nos grenadiers. L'artillerie qui nous avait été enlevée était dirigée contre nous par d'excellents pointeurs anglais. Nos troupes repoussèrent beaucoup de sorties, tuèrent beaucoup de monde à l'ennemi; mais, malgré ces avantages, elles faisaient des pertes irréparables, tandis que la ville recevait toujours par mer de nouveaux secours. La nuit du 7 mai, on tenta un nouvel assaut : nos soldats envahirent les travaux des assiégés, les comblèrent et enclouèrent les pièces. Ils étaient déjà maîtres de la place, lorsqu'un nouveau corps d'ennemis, débarqué par les Anglais, fit une sortie, prit la brèche à revers, et coupa la retraite aux braves qui avaient pénétré dans la ville. Quelques-uns de ceux-ci parvinrent à ressortir; les autres s'enfermèrent dans une mosquée, s'y retranchèrent, et y épuisèrent leurs dernières cartouches. Ils étaient déterminés à vendre chèrement leur vie, lorsque Sidney Smith, touché de tant de bravoure, leur accorda une capitulation. Pendant ce temps, les troupes de siége, marchant sur l'ennemi, le ramenèrent dans la place et lui enlevèrent huit cents prisonniers. Après une nouvelle tentative et deux mois de lutte sanglante, Bonaparte leva le siége et reprit la route d'Égypte[1].

D'immenses conséquences pour l'Orient pouvaient sortir de la prise de Saint-Jean-d'Acre. Napoléon portait dans ces contrées de gigantesques espérances. Une fois dans cette ville, il ralliait à lui les populations du Liban, qui n'attendaient que notre arrivée pour prendre les armes; l'Empire ottoman s'écroulait sous nos coups, et le jeune vainqueur, maître de

[1] Thiers, *Histoire de la Révolution.*

l'Asie, fondait un grand Empire français, et peut-être, nouvel Alexandre, allait porter jusqu'au fond des Indes la gloire de nos armes. Ces projets grandioses étaient faits pour séduire Bonaparte, et je comprends ce regret qu'il laissait échapper en parlant de l'amiral anglais : « Cet homme m'a fait manquer ma fortune. »

Il ne l'a point manquée. L'Europe lui réservait assez de gloire pour lui faire oublier celle que lui promettait l'Orient.

Disons un mot ici de l'administration turque à Saint-Jean-d'Acre. Les pachas, ces odieux oiseaux de proie qui ont épuisé les provinces de l'Empire, n'ont laissé dans cette ville que des souvenirs de rapine et de cruauté. Il en est un surtout qui a droit à la célébrité du crime, c'est Djezzar-Pacha. Ce monstre, souillé des plus horribles forfaits, qui, après s'être vendu comme esclave, s'éleva aux premières dignités en trahissant ou égorgeant ses bienfaiteurs, traîna sa vie dans la boue et le sang, et fit peser pendant un demi-siècle son affreuse tyrannie sur cette population infortunée. La Porte, fermant l'oreille aux plaintes des opprimés, le laissa impunément dépouiller, massacrer ses sujets, et ce petit Néron de province mourut paisiblement dans son lit comme un honnête homme, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Son successeur Abdallah s'est montré, sinon aussi cruel, du moins aussi avide et aussi injuste. Le pacha actuel détourne l'eau de la source qui doit alimenter les fontaines de la ville, et la vend pour arroser les jardins. Tout, jusqu'à la justice, devient vénal pour un pacha, à Saint-Jean-d'Acre aussi bien qu'à Jérusalem. La France possédait autrefois ici un vaste kan où étaient établis les commerçants de notre nation. C'est encore l'avidité d'un pacha qui nous en a dépouillés, et l'on ne songe pas à réparer cette injustice criante. Espérons que le jour de cette réparation tardive arrivera bientôt.

Nous faisons nos adieux aux bons Franciscains qui nous ont donné l'hospitalité, et nous reprenons la route du Carmel,

qui présente à cette distance un coup d'œil pittoresque. Nous parcourons ces plaines sablonneuses où deux fois, à six siècles d'intervalle, les soldats de la France ont livré de rudes combats aux guerriers musulmans. On nous montre, non loin des remparts, une colline de sable sur laquelle étaient établies les batteries françaises, et qui porte aujourd'hui le nom de *Mont des Français*. Le camp des croisés occupait, sur un bien plus grand développement, la même place, et celui de Saladin s'étendait par derrière, le long du Bélus. On comprend le patriotique intérêt avec lequel les pèlerins traversent ces champs de bataille illustrés par notre courage et par nos revers.

Dimanche, 9 octobre. — C'est le jour du Rosaire, une des belles fêtes de la Sainte-Vierge. Elle offre un charme pieux au Carmel. Les religieux chantent solennellement la messe; l'orgue accompagne leurs voix. Quelques Arabes catholiques sont agenouillés sur les dalles de l'église; les pèlerins sont mêlés à ces rares fidèles, et cette petite famille catholique, composée d'éléments si divers, s'unit dans un même sentiment d'amour pour l'auguste Vierge.

Je fais enfin mes adieux au Carmel et à la Terre-Sainte. Ma pensée se reporte d'ici vers Jérusalem et les autres lieux bénis qui m'ont laissé de si doux souvenirs. Je sens se réveiller en ce moment en moi toutes les émotions de mon pèlerinage, et je les offre à Notre-Dame-du-Mont-Carmel comme l'hommage du pèlerin.

A cet hommage, j'ajoute un désir que j'ai déjà si souvent exprimé et que je ne me lasse pas de redire : c'est que d'autres caravanes suivent le sillon ouvert par la première, que les pèlerins se succèdent sur la route du Saint-Sépulcre, et que des bandes pieuses, accourues de tous les points de l'Europe, viennent continuer cette nouvelle croisade inaugurée sous la pacifique bannière de la charité. Pourquoi les femmes chrétiennes ne s'associeraient-elles pas à ce mouvement religieux, et n'iraient-elles pas répandre leurs prières

et leurs larmes, comme un parfum, sur le tombeau du Sauveur? Il y a là pour elles une place d'honneur, entre les saintes femmes de l'Évangile, qui allaient embaumer le corps de Jésus-Christ, et l'impératrice Hélène, qui construisit l'église de la Résurrection. Le Saint-Sépulcre, trop longtemps délaissé, réclame aujourd'hui les hommages de l'Occident. Que les nations catholiques répondent à cet appel. Encore une fois, *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Notre pèlerinage se résume dans une double pensée, l'une religieuse et l'autre nationale.

Notre pensée religieuse, on le comprend, est toute dans le bonheur que nous avons eu de visiter la Terre-Sainte. Qui, dans sa vie, n'a rêvé ce magnifique voyage comme l'idéal de ce qu'on peut demander à Dieu des joies pures de cette terre? Qui, en parcourant les pages saintes de la Bible, n'a ardemment désiré de visiter ces lieux consacrés par de si grands souvenirs? Voir cette contrée, théâtre de tant de merveilles; fouler ce sol où l'on découvre encore des empreintes sacrées; s'agenouiller dans les sanctuaires qui rappellent les plus augustes mystères; s'enivrer à chaque pas de souvenirs bibliques, d'impressions de foi, de saintes émotions, et de cette vie d'aspiration vers Dieu, aux lieux mêmes qu'un Dieu a touchés, quelle source féconde de joies intimes et de pieux tressaillements! Et ce sont ces douces et pures joies que nous avons goûtées, pendant ces beaux jours qui ne s'effaceront jamais de la mémoire. Mais un regret s'y mêle: quand on parcourt la Terre-Sainte, le cœur s'attriste à la pensée que ceux qui en sont les maîtres n'adorent pas le Sauveur avec nous. C'est là que le christianisme a pris naissance; c'est de là qu'il est parti pour faire la conquête du monde; et cependant ces profondes ténèbres de l'erreur, qu'il chassait devant lui, sont revenues s'asseoir auprès de son berceau et obscurcir sa lumière, aux mêmes lieux où elle avait brillé d'un si vif éclat. Qu'il se lève et resplendisse

encore au sein des populations musulmanes, comme l'étoile de Bethléem, pour les conduire aux pieds du Sauveur. Le mahométisme ne fait que camper en Palestine ainsi qu'en Europe. Ses mosquées de Jérusalem, comme Sainte-Sophie de Constantinople, sont des temples ravis par la conquête au catholicisme. Ne seront-elles pas bientôt rendues à leur premier culte, et les enfants de Mahomet, ouvrant les yeux à la vérité, et s'unissant aux chrétiens, n'y invoqueront-ils pas comme un Dieu celui qu'ils ne vénèrent que comme un prophète? Les schismatiques eux-mêmes n'entendront-ils pas enfin la voix du chef de l'Église, et tournant leurs regards et leur cœur vers Rome qui les appelle toujours avec amour, ne viendront-ils pas nous embrasser comme des frères, au sein de l'unité catholique? Qu'il se lève ce jour béni, qu'appellent tant de désirs! Le pèlerin le salue de tous ses vœux et, en quittant les Lieux-Saints, on emporte l'espérance au fond de son cœur.

A côté de la pensée religieuse, la pensée nationale se réveille avec puissance, à chaque pas que l'on fait en Terre-Sainte. Nous retrouvons partout, sur ce sol, la profonde empreinte de la France et son influence séculaire. Le plus saint de nos rois comme le plus grand conquérant des temps modernes y ont laissé les traces ineffaçables de leur passage. Le nom français, le seul que portent les Européens en Orient, est éminemment populaire; les Arabes le prononcent avec sympathie; les catholiques l'invoquent comme une protection; la langue française commence à se faire entendre dans des écoles ouvertes sous le patronage de notre nation; des religieuses, sorties de notre patrie, préparent, par l'éducation chrétienne des jeunes filles de Jérusalem, l'émancipation de la femme dans ces contrées; notre civilisation et notre influence pénètrent partout au sein de ces populations, et donnent la main à l'influence chrétienne; notre diplomatie seconde ce mouvement; la France, qu'un poëte anglais, Shakspeare, a proclamée *le soldat de Dieu*, est toujours fidèle à sa noble mission, et défend la cause des catholiques.

Qu'elle achève sa tâche glorieuse en affranchissant la ville sainte du double joug de l'Islamisme et du schisme grec : ce sera une belle page de plus à ajouter à l'ouvrage de Guibert de Nogent : *Gesta Dei per Francos.*

NOTES

I

Traditions chrétiennes des Lieux-Saints.

« Les premiers voyageurs, dit Chateaubriand, étaient bien heureux. Ils n'étaient pas obligés d'entrer dans toutes ces critiques qui contestent l'authenticité des Saints-Lieux; premièrement, parce qu'ils trouvaient dans leurs lecteurs la religion, qui ne dispute jamais avec la vérité; secondement, parce que tout le monde était persuadé que le seul moyen de voir un pays tel qu'il est, c'est de le voir avec ses traditions et ses souvenirs. C'est en effet la Bible et l'Évangile à la main que l'on doit parcourir la Terre-Sainte. Si l'on veut y porter un esprit de contention et de chicane, la Judée ne vaut pas la peine qu'on l'aille chercher si loin. Que dirait-on d'un homme qui, parcourant la Grèce et l'Italie, ne s'occuperait qu'à contredire Homère et Virgile? Voilà pourtant comme on voyage aujourd'hui : effet sensible de notre amour-propre, qui veut nous faire passer pour habiles en nous rendant dédaigneux. »

Il existe, en effet, des voyageurs sceptiques qui n'ont su trouver dans leur cœur et sous leur plume que le doute et la négation en face de ces lieux où les pèlerins chrétiens s'abandonnent avec amour aux vives impressions de leur foi. Ils ont repoussé toutes les traditions relatives aux sanctuaires de la Terre-Sainte; et, tandis que depuis dix-huit siècles les fidèles se prosternent au pied de ces monuments sacrés, eux, n'écoutant que leurs préjugés, passaient à côté avec dédain, en disant, sans preuves : Ce tombeau, ce Calvaire, cette grotte, sont apocryphes.

Il y a un certain M. Fergusson, protestant anglais, qui, sans

avoir visité Jérusalem, établit laborieusement un étrange système pour démontrer que le véritable sépulcre de Jésus-Christ est dans la grande mosquée d'Omar, au pouvoir des mahométans, et que celui que les chrétiens vénèrent a été inventé, au milieu des ténèbres du moyen âge, pour satisfaire la piété des nombreux pèlerins qui venaient de toutes les parties du monde à Jérusalem. Cet absurde système, rempli d'assertions gratuites, mais dénué de preuves, tombe devant la seule inspection des lieux, et l'étude topographique de la ville sainte suffit pour le renverser. Il a été victorieusement réfuté par M. l'abbé Michon, qui a établi avec une grande force de logique l'authenticité du Saint-Sépulcre.

Nous allons exposer ici les principales preuves sur lesquelles repose la vérité des traditions chrétiennes relatives aux Lieux-Saints.

La vie du Sauveur est le fait historique le plus incontestable. « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, dit Rousseau, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. » Les premiers fidèles, qui composaient l'Église naissante de Jérusalem, devaient connaître les lieux consacrés par la vie et la mort du Sauveur. Ils ont dû les montrer à leurs enfants, et ces grands souvenirs se sont perpétués au milieu des générations chrétiennes. Nous voyons, l'an 35 de l'ère chrétienne, sur le siége de Jérusalem, l'apôtre saint Jacques. Il a pour successeur Siméon, cousin de Jésus-Christ. On trouve ensuite une série non interrompue de treize évêques de race juive jusqu'à l'an 137. Or, dans ces premiers temps, les Saints-Lieux n'ont-ils pas dû être un objet de vénération pour les chrétiens? N'est-ce pas sur ces emplacements consacrés que s'élevèrent les premiers monuments de leur culte?

Au commencement des troubles de la Judée, quelque temps avant le siége de Jérusalem, les chrétiens de cette ville, avertis par saint Siméon, leur évêque, se retirent avec lui à Pella, au delà du Jourdain, et lorsque la cité coupable est renversée, ils reviennent habiter parmi ses ruines. Dans une absence de quelques mois, ils n'ont pu oublier la position des lieux qui leur rappelaient de si grands souvenirs. La ville, il est vrai, avait été renversée par les vainqueurs; mais elle n'avait pas été détruite au point d'être effacée à jamais; des restes considérables avaient échappé au fer et au feu.

C'est un préjugé reçu qu'il ne reste plus rien d'une ville que

les historiens nous représentent comme ayant été détruite de fond en comble. Mais les blocs énormes qui formaient l'enceinte de Jérusalem ne pouvaient entièrement disparaître, et l'archéologue peut reconnaître encore de notables vestiges de l'ancienne cité. L'historien Josèphe nous apprend que Titus fit respecter trois tours principales, pour montrer aux races futures quelle cité forte et puissante les armes romaines étaient parvenues à conquérir. Il fit aussi conserver une partie du mur d'enceinte pour servir de défense à la dixième légion, à laquelle il confia la garde de ces grandes ruines. L'antique tour de David frappe encore le voyageur par sa masse imposante. On reconnaît le soubassement de la tour Antonia. Au quartier des Lamentations des Juifs, on retrouve des vestiges considérables de constructions salomoniennes. Sur une hauteur de plus de douze mètres, et sur cinquante-deux de largeur, le mur primitif est demeuré intact ; des assises régulières de belles pierres, parfaitement équarries, mais en bossage, sont superposées jusqu'à deux ou trois mètres du faîte de la muraille. C'est évidemment là un échantillon de l'architecture hébraïque. La piscine probatique, l'enceinte orientale de la ville qui donne sur la vallée de Josaphat, et plusieurs parties du mur qui s'élève au midi, appartiennent également à l'ancienne cité. Un pèlerin juif, qui visita Jérusalem au douzième siècle, nous dit que les vieux édifices que les ancêtres des Juifs avaient bâtis existaient encore à la hauteur de plusieurs coudées. Or, puisqu'il est resté des vestiges si considérables de la ville primitive, était-il impossible aux chrétiens rentrés dans Jérusalem de reconnaître, au milieu des ruines, les divers lieux consacrés par le souvenir du Sauveur, depuis le cénacle et le prétoire jusqu'au Calvaire, et ce qui subsistait de l'ancienne cité ne servait-il pas de jalon pour retrouver la trace des pas et des miracles du Rédempteur? Il ne faut pas croire d'ailleurs que les souvenirs religieux se perdent aussi facilement que les souvenirs purement historiques. Ceux-ci ne sont confiés en général qu'à la mémoire d'un petit nombre d'hommes instruits qui peuvent oublier la vérité, ou la déguiser selon leurs passions ; ceux-là sont livrés à tout un peuple qui les transmet fidèlement à ses enfants.

Au siècle d'Adrien, qui rebâtit Jérusalem et lui donna le nom d'Ælia Capitolina, les Lieux-Saints étaient parfaitement connus,

ainsi que le démontre un fait sans réplique. Cet empereur, voulant empêcher les chrétiens d'honorer ces lieux, qui leur rappelaient le souvenir de Jésus-Christ, éleva une statue à Vénus sur le mont du Calvaire, une statue à Jupiter sur le Saint-Sépulcre, et livra la grotte de Bethléem au culte d'Adonis. L'authenticité des Saints-Lieux fut mise ainsi sous la sauvegarde des dieux du paganisme, et la folie de l'idolâtrie, comme dit Chateaubriand, publia, par ses profanations imprudentes, la folie de la croix qu'elle avait tant d'intérêt à cacher. Si les fidèles n'avaient plus alors, pour célébrer leurs mystères, la jouissance du Calvaire, du Saint-Sépulcre et de Bethléem, ils ne pouvaient toutefois perdre la mémoire de ces sanctuaires : les idoles leur en marquaient la place.

Constantin monte sur le trône, et les Lieux-Saints commencent à briller d'un éclat qui ne s'effacera plus. L'historien Eusèbe nous a conservé la lettre que cet empereur écrivit à Macaire, évêque de Jérusalem, pour lui ordonner de bâtir sur le tombeau du Sauveur une basilique qui surpassât en magnificence les plus beaux monuments, et il décrit cette église resplendissante d'or et enrichie des marbres les plus précieux. Sainte Hélène, mère de Constantin, se transporta elle-même en Palestine, et fit chercher le Saint-Sépulcre. Il avait été caché sous la fondation des édifices élevés par l'empereur Adrien. « Elle apprit, dit saint Paulin, évêque de Nole, non-seulement des chrétiens les plus remarquables par leur science et leur sainteté, mais encore des Juifs les plus instruits, la situation précise du Calvaire et du Saint-Tombeau ensevelis sous un vaste amas de décombres. » La vraie croix fut retrouvée et miraculeusement reconnue. Avec la magnifique basilique du Saint-Sépulcre, deux autres églises furent bâties par la pieuse impératrice, l'une sur le mont des Oliviers et l'autre sur la crèche de Bethléem. Dès cette époque, les lieux évangéliques sont marqués par des monuments religieux, et ne peuvent plus s'effacer de la mémoire des chrétiens. Les écrivains ecclésiastiques Eusèbe, saint Cyrille, les décrivent tels que nous les voyons aujourd'hui. Les pèlerins accourent. « Ils viennent, dit saint Jérôme, de l'Inde, de l'Éthiopie, de la Bretagne et de l'Hibernie, et on les entend chanter dans des langues diverses les louanges de Jésus-Christ autour de son tombeau. »

Le même Père, racontant le pèlerinage de sainte Paule, décrit

ainsi les stations où s'arrêta cette pieuse Romaine : « Elle se prosterna, dit-il, devant la croix, au sommet du Calvaire : elle embrassa, au Saint-Sépulcre, la pierre que l'ange avait dérangée lorsqu'il ouvrit le tombeau, et baisa surtout avec respect l'endroit touché par le corps de Jésus-Christ. Elle vit, sur la montagne de Sion, la colonne où le Sauveur avait été attaché et battu de verges ; cette colonne soutenait alors le portique d'une église. Elle se fit conduire au lieu où les disciples étaient rassemblés lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux. Elle se rendit ensuite à Bethléem, et s'arrêta en passant au sépulcre de Rachel. Elle adora la crèche du Messie, et il lui semblait voir encore les mages et les pasteurs. A Béthanie, elle trouva le monument de Lazare et la maison de Marthe et de Marie. A Sichar, elle admira une église bâtie sur le puits de Jacob, où Jésus-Christ parla à la Samaritaine. Enfin elle trouva à Samarie le tombeau de saint Jean-Baptiste. »

Quand on lit cette lettre, on dirait qu'elle est écrite de nos jours, tant elle s'accorde avec les stations que font les pèlerins aujourd'hui. On n'a qu'à suivre les traces de sainte Paule, on retrouve les mêmes lieux qu'elle visita. Depuis cette époque jusqu'à nous, une suite non interrompue de voyages nous donnent, pendant quatorze siècles, les mêmes faits et les mêmes descriptions. Quelle tradition fut jamais appuyée d'un aussi grand nombre de témoignages? Si l'on doute ici, il faut renoncer à croire quelque chose. Dix-huit siècles, qui nous indiquent aux mêmes lieux les mêmes souvenirs et les mêmes monuments, ne peuvent tromper, et l'on est forcé de conclure avec Chateaubriand, à qui j'emprunte la plupart de ces preuves, que s'il y a quelque chose de prouvé sur la terre, c'est l'authenticité des traditions chrétiennes à Jérusalem.

II

Stations de la Voie douloureuse.

Du palais de Pilate, où commence la *Voie douloureuse,* jusqu'au Calvaire, on compte environ treize cents pas. En voici les différentes stations.

La *première station* commence au lieu appelé Lithostrotos. C'était une galerie du haut de laquelle Pilate prononça contre le Sauveur la sentence de mort. Ce lieu était attenant au prétoire: il est aujourd'hui renfermé dans les casernes turques qui occupent l'emplacement du palais de Pilate.

La *seconde station* est à l'endroit où Jésus fut chargé de sa croix. « Et portant sa croix, il sortit, » dit saint Jean. C'était dans la cour du prétoire, un peu avant l'arcade de l'*Ecce homo*, environ à quatre-vingt-dix pas de la première station.

A deux cent soixante pas de l'arcade, à l'angle de la rue qui descend en pente, à la place où le Sauveur tomba pour la première fois, est la *troisième station*. Elle est indiquée par une colonne de marbre, couchée le long du mur. Les chutes du Sauveur ne sont point racontées dans l'Évangile; c'est la tradition qui nous les a transmises; ces paroles du prophète semblent les annoncer . « Ma force s'est desséchée comme l'argile. » (Ps. XXI.)

Cinquante pas plus loin, en tournant à gauche, dans la rue qui vient de la porte de Damas, autrefois d'Éphraïm, on trouve le lieu où la Sainte-Vierge, qui s'était tenue dans les environs du prétoire, pendant cette cruelle matinée, et qui voulait encore voir son fils pour la dernière fois, se plaça sur son passage et tomba demi-morte. C'est le lieu de *Notre-Dame de Pamoison*. « O fille de Jérusalem, à qui vous comparer? Votre douleur est grande comme la mer. » (Lamentations, 2.) Plusieurs saints Pères ont parlé de cette rencontre ; elle n'a rien que de très-probable. Puisque nous retrouvons Marie au pied de la croix, il est visible qu'elle a dû suivre son fils. C'est la *quatrième station*.

On monte sur la droite, à quatre-vingts pas à peu près, une rue assez rapide. A l'angle formé par cette rue nouvelle, une entaille creusée dans le mur indique le lieu où Simon le Cyrénéen fut contraint de porter la croix avec Jésus. C'est la *cinquième station*. « Cet homme revenait des champs, » dit l'Évangéliste. Il avait dû entrer par la porte d'Éphraïm, et il avait rencontré sur ses pas, en suivant la rue qui descend de cette porte, le douloureux cortége de la Passion.

Le Sauveur montait péniblement cette rue. Il était dans l'état où Isaïe l'avait vu huit siècles à l'avance : « Sans apparence, sans

beauté, comme un objet de mépris et un homme de douleurs. » Son visage était couvert de sueur, de sang et de crachats. Une femme, cédant aux mouvements d'un cœur généreux et compatissant, se précipite au-devant de lui et essuie avec respect son visage. La tradition ajoute que cette action courageuse reçut aussitôt sa récompense. La face du Sauveur demeura miraculeusement empreinte sur ce voile. De là, selon Grégoire de Tours, le nom de *vera icon*, vraie image, donné à ce voile, dont on a fait celui de Véronique, que porte cette femme pieuse. Une porte basse, du côté gauche de la rue, indique l'emplacement de la maison d'où sortit cette femme. C'est la *sixième station;* elle est à cent soixante pas de la précédente.

Une entaille pratiquée dans le mur, à cent pas plus loin, indique la *septième station*. C'est le lieu où, d'après la tradition, Jésus-Christ tomba pour la deuxième fois.

Nous voici à la porte Judiciaire. C'est celle par laquelle passaient les condamnés pour se rendre au lieu du supplice. La ville finissait là de ce côté, et on y retrouve encore quelques vestiges de l'ancienne porte. Le Sauveur se tourne vers le groupe de femmes qui le suivaient en se lamentant, et leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; » et il leur annonça les maux qui doivent fondre sur la ville. C'est la *huitième station*, à cinquante pas de la précédente. De la porte Judiciaire au haut du Calvaire il y a à peu près quatre cents pas, et de ce point la montée commence à devenir plus roide.

Après la porte Judiciaire, le chemin prenait à gauche. Des constructions élevées sur ce point interceptent le passage, et il faut faire un long détour pour arriver à la *neuvième station,* indiquée par une colonne renversée. C'est le lieu de la troisième chute de Jésus-Christ.

Les cinq dernières stations sont dans l'église du Saint-Sépulcre, qui renferme le lieu où le Sauveur fut dépouillé de ses vêtements et abreuvé de fiel, celui où il fut attaché à la croix, le Calvaire où il expira, et le tombeau où il fut déposé.

« Si ceux qui lisent la Passion dans l'Évangile, dit Chateaubriand, sont frappés d'une sainte tristesse, qu'est-ce donc que d'en suivre les scènes au pied de la montagne de Sion, à la vue du temple et dans les murs de Jérusalem ! » On comprend les

émotions du pèlerin dans le parcours de cette Voie douloureuse, empreinte de si touchants souvenirs.

La Voie douloureuse a donné naissance à la pieuse pratique de dévotion connue sous le nom de chemin de la croix, *via crucis*, si répandue aujourd'hui. Les disciples du Sauveur qui, après son ascension, parcouraient les lieux qui avaient été témoins de ses souffrances, les pèlerins qui allaient à Jérusalem visiter le théâtre du mystère de notre rédemption, et qui suivaient les traces de la divine victime sur la Voie douloureuse, faisaient, les premiers, le chemin de la croix. Mais pour ceux qui ne pouvaient accomplir ce voyage, l'Église leur vint en aide, en rapprochant d'eux pour ainsi dire les temps et le lieu de la Passion de Jésus-Christ ; elle permit de faire des représentations de ces lieux consacrés par les souffrances du Sauveur, et accorda à ceux qui visiteraient ces signes symboliques, en esprit de foi et en mémoire des mystères de l'Homme-Dieu, les mêmes indulgences que l'on gagnait en faisant le pèlerinage de Terre-Sainte. Le chemin de la croix est donc la pieuse reproduction, dans nos églises, de la Voie douloureuse du Sauveur.

III

Reliques de la Passion.

Il ne sera pas sans intérêt de savoir ce que sont devenus les objets précieux qui appartiennent à la Passion de Jésus-Christ, et nous croyons répondre aux désirs des lecteurs chrétiens en donnant ici une description rapide et quelques détails historiques sur ces saintes reliques.

I

DU BOIS DE LA VRAIE CROIX.

Lorsque sainte Hélène eut retrouvé la vraie croix, elle en envoya un fragment à Constantinople et un autre à Rome. L'église de Sainte-Croix-de-Jérusalem fut construite pour recevoir cette insigne relique, qui se voit encore dans le trésor de cette basilique.

Mais la partie la plus considérable du bois sacré fut renfermée dans un étui d'argent et conservée à Jérusalem, sous la garde du patriarche. Les pèlerins affluaient de toutes parts pour la vénérer, et sollicitaient comme une faveur signalée d'en avoir quelques parcelles. On en accordait, dès ces premiers temps, à un si grand nombre de personnes, qu'au témoignage de saint Cyrille de Jérusalem, qui écrivait vingt-cinq ans après la découverte du bois sacré, ce précieux trésor fut en peu de temps répandu par tout l'univers. Enlevée par Chosroës, roi des Perses, qui s'était rendu maître de Jérusalem, cette relique fut recouvrée par l'empereur Héraclius, qui la replaça lui-même dans l'église du Calvaire. On s'assura par l'inspection des sceaux que les Perses n'avaient point ouvert l'étui où elle était renfermée.

Lorsque Jérusalem fut tombée au pouvoir des Arabes, les chrétiens, pour soustraire ce précieux objet aux profanations des infidèles, le partagèrent en plusieurs morceaux qui furent déposés en divers lieux. Telle est l'origine des reliques de la vraie croix que possèdent plusieurs églises.

L'église métropolitaine de Notre-Dame à Paris conserve trois fragments notables de la vraie croix. Le premier est connu sous le nom de *croix d'Anseau*. Un prêtre de ce nom, qui était chanoine de l'église de Paris, fit le pèlerinage de Terre-Sainte, et devint, l'an 1109, grand-chantre de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Voulant donner un témoignage d'affection au chapitre auquel il avait appartenu, il lui envoya un magnifique reliquaire contenant une portion considérable de la vraie croix. Ce précieux envoi était accompagné d'une lettre dans laquelle le donateur rappelait, avec de touchantes paroles, les soins dont il avait été l'objet de la part du chapitre, le souvenir reconnaissant qu'il en avait gardé, l'affection qu'il portait à l'Église, sa mère, et l'échange de prières qui s'était établi, à sa demande, entre la cathédrale de Paris et l'église patriarcale de Jérusalem.

Ce fragment avait appartenu à David, roi chrétien de Géorgie, et Anseau le tenait directement de la veuve de ce prince. Après la mort du roi son époux, cette princesse avait quitté sa patrie, emportant avec elle la précieuse relique, et elle s'était retirée à Jérusalem, où elle était devenue supérieure des religieuses géorgiennes, établies dans cette ville.

Cette relique fut reçue avec une grande pompe, et une fête fut établie au premier dimanche d'août, sous le nom de *Susception de la sainte croix*, pour honorer le souvenir de sa translation. En 1793 elle fut sauvée, grâce à l'influence d'un commissaire de la section de la Cité qui obtint du comité révolutionnaire la permission de la conserver.

Une autre portion notable de la vraie croix est celle qui avait été déposée par saint Louis, le 14 septembre 1241, dans la Sainte-Chapelle. Le pieux monarque l'avait obtenue de l'empereur Baudouin II de Constantinople, lequel, dans le déplorable état de ses finances, s'était vu obligé d'engager aux Templiers une partie des reliques de la chapelle impériale, en nantissement des sommes considérables que cet ordre lui avait prêtées. Saint Louis, l'ayant appris, paya la dette de l'empereur, et fut mis en possession du fragment de la vraie croix.

Baudouin II avait trouvé cette sainte relique parmi celles qui faisaient la gloire et la richesse de la chapelle des empereurs grecs, et qui avaient été envoyées, dès l'an 326, à Constantin par sa pieuse mère.

Le troisième fragment est connu sous le nom de *croix de la princesse Palatine*. Elle avait été léguée, en 1684, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés par la princesse Anne de Gonzague de Clèves, dont Bossuet a prononcé l'oraison funèbre. La princesse palatine l'avait reçue en présent de Jean Casimir, roi de Pologne, lequel l'avait tirée du trésor de sa couronne. Le reliquaire dans lequel elle est renfermée porte avec lui les marques de la plus sûre et de la plus vénérable origine. Il est orné de diamants et d'améthystes, et on lit sur le revers une inscription en lettres grecques qui indique que cette croix a appartenu à l'empereur Manuel Comnène.

Le bois de cette relique est de diverses couleurs ; la plus grande partie est brune, et au milieu on observe une portion plus petite, d'un noir semblable à l'ébène. Cette particularité se remarque également dans la croix d'Anseau. En voici la raison ; c'est le chanoine Anseau lui-même qui la donne : « Nous avons appris, dit-il, dans les écrits des Grecs et des Syriens que la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ se composait de quatre sortes de bois, l'un sur lequel Pilate écrivit le titre, l'autre contre lequel les bras du

Sauveur furent étendus et ses mains clouées, le troisième auquel son corps fut suspendu, et le quatrième dans lequel la croix fut plantée. » Ce témoignage est conforme à celui d'autres auteurs beaucoup plus anciens, tels que saint Jean Chrysostome, Anastase le Sinaïte et le vénérable Bède, qui disent que Jésus-Christ s'est couché sur une croix composée de bois de plusieurs sortes d'arbres. La même tradition nous a été racontée à Jérusalem.

Il existe encore un fragment considérable de la vraie croix dans un petit village du diocèse de Montpellier, nommé Saint-Guillem-du-Désert. Il y fut apporté par saint Guillaume, duc d'Aquitaine, à qui Charlemagne l'avait donné comme un souvenir de leur perpétuelle et chrétienne amitié. La précieuse relique est restée au village qui a succédé à l'ancienne abbaye des Bénédictins, et est conservée dans la belle église carlovingienne bâtie par le pieux duc d'Aquitaine, fondateur de ce monastère.

II

DU TITRE DE LA CROIX.

Le titre de la croix fut retrouvé par sainte Hélène, en 326. « Tout auprès du lieu de la résurrection, dit l'historien Sozomène, on trouva trois croix, et séparément, un autre morceau de bois en forme de tablette, portant une inscription en lettres hébraïques, grecques et latines ; cette inscription était ainsi conçue : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* » Quelque temps après cette découverte, la pieuse impératrice l'envoya à Rome, et il fut placé dans l'église de Sainte-Croix-de-Jérusalem. Il resta caché pendant dix siècles dans la voûte de cette église, et il ne fut découvert qu'en 1492, dans les travaux que l'on fit pour réparer et embellir cette église.

L'inscription hébraïque, qui est au-dessus des deux autres, a presque entièrement disparu, et il n'en reste plus que quelques faibles vestiges. De l'inscription grecque, qui vient après, on ne lit que ce mot : Ναζωραιςς. Les deux mots : *Nazarenus rex*, de l'inscription latine, sont assez bien conservés.

III

DE LA SAINTE COURONNE D'ÉPINES.

Cette sainte couronne, recueillie par quelque main pieuse, lorsque le corps du Sauveur fut descendu de la croix pour être déposé dans le tombeau, fut conservée parmi les chrétiens de Jérusalem, comme un dépôt précieux, jusqu'à l'époque où, avec plusieurs autres reliques, elle alla enrichir le trésor impérial de Constantinople.

En 1238, Baudouin II, empereur latin de Constantinople, pressé par l'invasion des Bulgares, étant venu chercher du secours dans notre patrie, offrit cette précieuse relique à saint Louis. On juge de l'empressement et de la joie toute chrétienne avec laquelle ce pieux roi accueillit ce don inestimable. Elle fut rachetée des mains des Vénitiens, auxquels les ministres de Baudouin l'avaient engagée pour une somme considérable, et transportée en France. Le saint roi, accompagné de la reine Blanche, sa mère, et des princes ses frères, alla au-devant du pieux cortége qui portait la sainte couronne. Les sceaux qui fermaient la caisse furent reconnus ; la châsse d'argent qui contenait la sainte relique fut ouverte, et on la montra au roi et à tous les assistants. Le lendemain, saint Louis et Robert, comte d'Artois, son frère, la placèrent sur leurs épaules, et, pieds nus, revêtus d'une simple robe de laine, ils la portèrent à l'église métropolitaine de Sens. Huit jours après, elle arrivait à Paris, où le pieux roi et son frère la portaient sur leurs épaules à la cathédrale, avec les mêmes marques d'humilité et de respect qu'ils avaient montrées à Sens.

C'est en l'honneur de la sainte couronne et de la relique de la vraie croix que le grand et pieux monarque fit construire le délicieux sanctuaire, chef-d'œuvre de l'art ogival, connu sous le nom de Sainte-Chapelle, et qui, commencé en 1241, fut achevé en 1248, et consacré sous le vocable de *la sainte couronne d'épines de Notre-Seigneur*.

La sainte couronne a échappé aux profanations de 1793, et fait aujourd'hui partie du trésor de Notre-Dame de Paris. Elle n'a

plus actuellement son ancienne forme ni les épines qui la garnissaient. Une portion considérable des branches qui y entraient, et les épines dont elle était revêtue, ont été données à un grand nombre d'églises et sont répandues dans le monde entier.

Examinée de près, elle offre l'aspect d'un assemblage de plusieurs tresses de jonc touffu. Il est difficile d'en déterminer la matière. Les termes dont se servent les évangélistes et les anciens Pères désignent toute espèce d'arbuste ou de plante armés de pointes : l'opinion la plus probable est qu'elle provient des branches d'une sorte de nerprun que Linné appelle *rhramnus spina Christi*, et que les modernes nomment *paliurus spina Christi*. Nous avons fréquemment rencontré cet arbuste épineux dans les environs de Jérusalem.

IV

DES CLOUS DE LA CROIX.

Sainte Hélène trouva les clous enfouis avec le bois de la croix. On présume qu'ils étaient au nombre de quatre. Les plus anciens monuments représentent Jésus-Christ attaché à la croix avec quatre clous. C'est aussi le sentiment de plusieurs Pères.

Un de ces clous existe à Rome, dans l'église de Sainte-Croix. Il est tronqué, et l'on croit que la partie qui manque aurait été attachée au casque de l'empereur Constantin. C'est de là que serait venue la célèbre couronne de fer des rois lombards, qui se conserve à Monza, près de Milan.

Un second clou existe dans le trésor de la cathédrale de Paris. Il vient de l'abbaye de Saint-Denis, à qui il fut donné par Charles le Chauve. Ce monarque l'avait tiré du trésor d'Aix-la-Chapelle, où l'avait déposé Charlemagne, qui l'avait reçu du patriarche de Jérusalem. Il est fortement oxydé dans toute sa longueur. Ce qui ajoute singulièrement à son prix, c'est la présence d'une parcelle de bois, qui y demeura attachée lorsqu'on le retira de la croix. Ce bois paraît être de la même nature que celui des fragments de la vraie croix.

La métropole de Paris conserve un autre clou qui avait été donné par la princesse Palatine à l'abbaye de Saint-Germain. Il

figure dans son testament, et a la même origine que le fragment de la vraie croix dont elle fit également don à cette abbaye.

La cathédrale de Trèves possède une autre clou auquel manque un fragment de la pointe. Il existe dans plusieurs églises d'autres clous de la Passion; mais ce ne sont que des reliques secondaires : ce sont des clous ordinaires dans lesquels on a enchâssé quelques parcelles d'un véritable clou.

V

DE L'ÉPONGE ET DE LA LANCE.

L'éponge qui servit à étancher la soif du Sauveur est gardée à Rome, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Elle conserve une teinte qui rappelle celle du sang.

On possède aussi à Rome la lance qui ouvrit le côté de Jésus-Christ. Elle a perdu sa pointe. D'après le témoignage de saint André de Crète, elle aurait été enterrée avec la croix. La crainte qu'on éprouvait de la voir tomber entre les mains des Sarrasins détermina les chrétiens à l'envoyer à Antioche, où elle fut retrouvée à l'époque de la première croisade, et où elle contribua puissamment à ranimer le courage des soldats de la croix. Elle fut reportée à Jérusalem, et de là, quelque temps après, à Constantinople. L'empereur Baudouin II en envoya la pointe à la république de Venise, comme nantissement d'une somme d'argent que les Vénitiens lui avaient prêtée. Saint Louis la racheta, et la fit transporter avec les autres reliques à la Sainte-Chapelle.

Le reste de la lame resta à Constantinople, et en 1492 le sultan Bajazet l'envoya par un ambassadeur, dans un riche étui, au pape Innocent VIII, en lui faisant dire que la pointe de cette lame était en la possession des rois de France.

VI

DE LA COLONNE DE LA FLAGELLATION.

La colonne à laquelle Jésus-Christ fut attaché pendant sa flagellation était autrefois gardée à Jérusalem, sur le mont Sion. On la

voit aujourd'hui dans l'église de Sainte-Proxède, à Rome, où elle fut apportée en 1223, par le cardinal Jean Colonne, légat du saint-siége en Orient. Elle est de marbre gris, haute de cinquante centimètres. On y voit encore l'anneau de fer auquel on attachait les criminels.

On montre dans l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, une autre colonne à laquelle, d'après la tradition, le Sauveur fut lié pendant la flagellation qu'il subit dans la maison de Caïphe, antérieurement à celle qui eut lieu près du palais de Pilate.

VII

DU SAINT SUAIRE.

La ville de Turin se fait gloire de posséder le *suaire*, ou linceul, dont Joseph d'Arimathie enveloppa le corps du Sauveur. Il y fut apporté de Jérusalem.

Les autres suaires qu'on vénère à Besançon et dans d'autres villes peuvent être des fragments du véritable suaire, ou simplement des linges qui y ont touché.

Le suaire que l'on conserve à Rome est le linge dont une femme pieuse essuya le visage du Sauveur : il porte le nom de *volto santo*, ou voile de sainte Véronique, et on l'expose le vendredi saint dans la basilique de Saint-Pierre, à la vénération des fidèles.

VIII

DE LA SAINTE ROBE.

D'après le témoignage de plusieurs écrivains pieux, la robe sans couture que portait le Sauveur était l'ouvrage de la Sainte-Vierge, qui l'avait tissée de ses mains. Elle en avait revêtu son fils encore enfant, dit une pieuse tradition, et à mesure qu'il grandissait la tunique croissait avec lui et ne s'usait jamais.

La sainte robe, tirée au sort par les soldats, dut être rachetée par les chrétiens. Sainte Hélène en fit don à l'église de Trèves, où elle se conserve aujourd'hui. Elle a été exposée, en 1844, à la vénération des fidèles, et elle a attiré dans cette ville un prodigieux concours de pèlerins.

L'église d'Argenteuil, près de Paris, possède aussi un vêtement du Sauveur, différent de la sainte robe de Trèves. C'est une tunique qui fut envoyée par Constantin, fils de l'impératrice Irène, à Charlemagne, et que ce prince donna au monastère d'Argenteuil, lorsque sa fille Théodrade alla s'y consacrer à Dieu. Argenteuil devint un lieu de pèlerinage très-fréquenté, non-seulement par le peuple, mais par les princes et les rois, et nous voyons parmi ceux qui vinrent y vénérer la sainte relique, saint Louis, Henri III, Louis XIII et plusieurs reines de France.

La France, on le voit, est devenue dépositaire d'une partie considérable des reliques de la Passion, et semble se les être partagées avec Rome. Ce noble dépôt est bien placé entre les mains d'une nation qui, au temps des croisades, a fourni le plus de défenseurs à la cause du Saint-Sépulcre, et qui exerce, depuis plusieurs siècles, son protectorat sur les Saints-Lieux.

IV

Mont des Oliviers.

Les adversaires des traditions chrétiennes prétendent que le texte des saints Évangiles s'oppose à ce que l'ascension de Jésus-Christ ait eu lieu sur le mont des Oliviers, et ils soutiennent que c'est à Béthanie qu'elle a dû s'accomplir, conformément à ce passage de saint Luc : « Il les conduisit à Béthanie, et levant ses mains, il les bénit (chap. XXIV, v. 50).

Ce passage, il est vrai, nous montre le Sauveur sortant de Jérusalem avec ses disciples, dirigeant ses pas vers Béthanie. Mais il n'affirme point que ce lieu ait été le théâtre de son ascension. Jésus-Christ, d'après la tradition, va d'abord à Béthanie pour voir la famille de Lazare, qui lui avait souvent donné l'hospitalité. De là il gagne le sommet de la montagne des Oliviers. Eusèbe rapporte une tradition de son temps qui dit que le Sauveur entra avec ses apôtres dans une des cavités que l'on rencontre sur les flancs de cette montagne, et que là il leur donna les saints mystères. Puis il s'éleva dans les airs et disparut dans une nuée éclatante.

Saint Luc, dans les *Actes des Apôtres*, assigne le mont des Oliviers comme étant le lieu même de l'ascension du Sauveur : car, après avoir raconté les diverses circonstances de cette ascension, il dit que les apôtres revinrent à Jérusalem de la montagne appelée des Oliviers, qui est à côté de Jérusalem, à la distance du chemin que l'on peut faire le jour du sabbat. (*Actes des Apôtres*, chap. I, v. 12.) S'ils sont retournés à Jérusalem du mont des Oliviers, c'était donc là qu'ils avaient perdu leur divin maître, et qu'ils l'avaient vu monter aux cieux.

La tradition de tous les siècles nous montre le mont des Oliviers comme le théâtre de cette ascension glorieuse. Or « nulle piété humaine, dit Lamartine, ne pouvait conserver aussi fidèlement la tradition d'un lieu cher à son souvenir, que ne le fit la piété des fidèles. On peut s'en rapporter, quant à l'exactitude des principaux sites de la Rédemption, à la ferveur d'un culte naissant. »

La croyance de l'empreinte visible des pieds du Sauveur sur le rocher du mont des Oliviers est confirmée par le témoignage de plusieurs Pères. Saint Jérôme, qui est d'une si grande autorité pour tout ce qui tient aux origines chrétiennes, puisqu'il a longtemps habité la Terre-Sainte, parle à plusieurs reprises de cette empreinte miraculeuse. « On y voit, dit saint Augustin, la trace de ses derniers pas, et on l'adore au lieu même où ses pieds reposèrent pour la dernière fois. » Saint Paulin de Nole et l'historien Sulpice-Sévère attestent le même fait. Un pèlerin du huitième siècle, saint Willibold, assure avoir vu de ses yeux et touché de ses mains les vestiges sacrés. Aussi un auteur protestant, critique très-érudit, ne craint pas d'affirmer que c'est là « une merveille digne de toute croyance. » Il ne reste plus aujourd'hui que l'empreinte du pied gauche. Celle du pied droit a été, dit-on, transportée dans la mosquée d'Omar, où les mahométans la vénèrent.

Sainte Hélène avait fait bâtir sur ces précieuses traces la grande église de l'Ascension, remplacée aujourd'hui par une mosquée. Elle était d'une rare magnificence, et elle resplendissait sur cette hauteur comme le signe glorieux du triomphe de Jésus-Christ. Saint Jérôme raconte qu'on ne put jamais fermer la voûte à l'endroit où le Sauveur s'éleva dans les airs.

Près de ce sommet est une grotte consacrée par la pénitence d'une célèbre pécheresse d'Antioche, au cinquième siècle, nom-

mée Pélagie. Cette femme légère et mondaine, qui captivait par ses charmes la jeunesse d'Antioche, fut un jour poussée par la curiosité à aller entendre la parole éloquente d'un évêque étranger qui prêchait dans cette ville. Elle fut touchée, pleura, et forma le dessein de revenir à Dieu. Bientôt, prenant une résolution généreuse, elle distribua tous ses biens aux pauvres, affranchit ses esclaves, quitta secrètement Antioche, et alla à Jérusalem s'enfermer dans une des grottes du mont des Oliviers. Elle y expia, dans les austérités de la pénitence et les larmes, les égarements de sa jeunesse, et on l'appelait l'ange de la montagne. Après sa mort, ses reliques furent renfermées dans une urne et conservées dans la grotte qui fut témoin de sa vie pénitente. Elles furent transportées plus tard en France, et déposées dans l'abbaye de Jouare, au diocèse de Meaux. On dirait un échange que faisait la Terre-Sainte avec la France, qui lui envoyait ses légions de croisés pour la défendre.

V

Authenticité de la grotte de Bethléem.

La sainte grotte de Bethléem n'a pas plus trouvé grâce que le Saint-Sépulcre et le Calvaire devant l'injuste critique de quelques écrivains, et je lis dans un ouvrage, sorti d'une plume protestante, que les souvenirs religieux que les catholiques attachent à cette grotte sont une pure invention monacale, et que ce n'est point là que la Sainte-Vierge a enfanté le Sauveur.

Recueillons ici les témoignages de la tradition qui démontrent l'authenticité de cette grotte. Nous trouvons dans les écrivains des premiers siècles des documents précieux sur le lieu de la Nativité, qu'ils appellent caverne, *specus*, *specula*. Le plus ancien de tous, saint Justin, qui était né en Palestine, et qui avait dû visiter le berceau du Sauveur, atteste que saint Joseph se retira dans une caverne voisine de la bourgade de Bethléem : *in specum quemdam vico proximum concessit.*

Origène raconte qu'on montre à Bethléem une caverne où ceux qui n'ont pas embrassé le christianisme assurent qu'un certain

Jésus, que les chrétiens adorent, a pris naissance. Eusèbe, au commencement du quatrième siècle, raconte, dans sa *Démonstration évangélique*, qu'on voyait encore de son temps le champ où la Sainte-Vierge avait mis le Sauveur au monde. Or ce champ, cette caverne située dans le voisinage de la bourgade, ce ne peut être que la grotte actuelle qui est l'objet de la vénération des catholiques. Ce lieu a reçu dès les premiers siècles les hommages des fidèles, et les païens eux-mêmes le connaissaient, puisque l'empereur Adrien, qui avait profané le tombeau de Jésus-Christ par le culte des divinités païennes, profana également son berceau en plantant autour un bois consacré à Adonis.

Sainte Hélène fixa d'une manière certaine le lieu de la Nativité du Sauveur, en construisant une église sur cette grotte, et en face de ce monument, qui remonte au commencement du quatrième siècle, le doute ne saurait être possible. La place où est né Jésus-Christ demeure éternellement marquée par cette superbe basilique.

La grotte de la Nativité est très-irrégulière dans sa forme, et c'est une preuve qu'on n'a point touché à son plan primitif. C'était une étable ouverte qui servait à abriter les troupeaux. Elle devait être connue des bergers, puisque l'ange la leur indique comme étant le lieu où ils trouveront l'enfant divin, enveloppé de langes et couché dans la crèche.

L'hôtellerie, *diversorium*, dans laquelle Joseph et Marie ne trouvèrent point de place, devait être un établissement public dans le genre de ceux qu'on voit encore en Palestine et dans tout l'Orient, un kan où logent les voyageurs. Ce sont les seules hôtelleries qu'il y ait dans ces contrées. C'est là, dans cette maison toujours ouverte, comme une masure abandonnée, que s'arrêtent le soir les caravanes pour préparer leur repas et se reposer, et c'est ainsi que nous avons fait souvent nous-mêmes dans le cours de notre pèlerinage.

La grotte de la Nativité peut être divisée en deux parties bien distinctes : la première renferme le lieu où le Sauveur vint au monde, et la seconde est l'étable où il reçut les adorations des bergers et des mages. Le lieu même de la Nativité est à l'extrémité opposée à la porte par laquelle entrent les pères Franciscains. C'est là qu'on voit la célèbre étoile d'argent qui fut enlevée, il y a quelques années, par les Grecs, parce qu'elle constatait, par l'inscription latine qui

l'entoure, les droits des Latins, et qui a été enfin rétablie par l'intervention de la France. Cette première partie de la grotte a 11 mètres de longueur sur une largeur qui varie de 3 à 5 mètres.

A quelques pas, sur la droite, est une cavité qui n'est pas de niveau avec le reste de la grotte; on y descend par deux marches: c'est là qu'est l'étable. Sa forme est irrégulière; elle a 4 mètres de profondeur sur près de 3 de largeur. Là se trouvait la crèche dans laquelle Marie coucha l'enfant Jésus. On sait qu'elle a été transportée dans l'église de Sainte-Marie-Majeure à Rome. Elle était élevée de 35 centimètres au dessus du sol, longue de 83, et large de 50 centimètres. La partie creuse où elle était renfermée est recouverte d'un marbre blanc qu'on lève le jour de Noël.

Dans cette même cavité, vis-à-vis de la crèche, est un enfoncement où se trouvait une saillie du rocher. C'est là que Marie était assise quand elle présenta le divin enfant aux adorations des mages.

La hauteur de la voûte, dans toute la grotte, est de 3 mètres. Trente lampes, offertes par des princes chrétiens, répandent une clarté mystérieuse dans ce sanctuaire. Il est à regretter qu'on n'ait pas respecté la nudité touchante de cette roche, que les parois latérales soient revêtues de marbre, et les voûtes recouvertes de tentures de soie. Ces ornements sont déplacés dans cette humble grotte où le Dieu du ciel a voulu consacrer la pauvreté par le mystère de ses abaissements.

VI

Précis historique de la Question des Lieux-Saints.

Nous allons reproduire ici les principaux titres qui établissent les droits des catholiques à la possession des Saints-Lieux, et raconter les nombreuses usurpations accomplies par les Grecs. C'est à la notice de M. Eugène Boré sur cette question que nous empruntons la plupart de ces détails.

La présence des religieux latins au Saint-Sépulcre est antérieure à l'époque des croisades. Nous les y trouvons dès l'an 1023.

Dès cette époque ils sont sous la protection des princes musulmans, et le sultan Mouzaffer défend de molester les religieux francs. Ce mot de *franc* est historiquement très-remarquable, puisqu'il prouve que les Européens étaient déjà désignés par ce nom générique avant la venue des croisés.

En 1277, le sultan Akmed-Acheref déclare que le Saint-Sépulcre, les habitations, la moitié du Calvaire, le couvent du mont Sion, l'église de Bethléem avec la grotte de la Nativité sont la propriété des religieux francs. Ces religieux ce sont les Franciscains établis depuis 1219 à Jérusalem, où ils fondent par la pauvreté et le dévouement un royaume beaucoup plus durable que celui de Godefroy de Bouillon. L'an 1342, un sultan leur ayant contesté la propriété de ces sanctuaires, le roi Robert et Sanche, reine de Sicile, obtiennent à grand prix du soudan de Babylone que les religieux puissent demeurer continuellement dans l'église du Saint-Sépulcre, et y célébrer solennellement la messe et les autres offices divins. Depuis cette époque, plusieurs firmans donnés par les sultans attestent que « les sanctuaires sont aux religieux latins, qu'ils sont achetés de leurs deniers, et que les musulmans se trompent, qui disent que ce sont des propriétés ottomanes, parce qu'elles sont plus anciennes que les conquêtes des Ottomans. » Plusieurs de ces pièces conservées dans les archives du couvent du Saint-Sauveur à Jérusalem donnent aux Franciscains le pouvoir de réparer, tantôt l'église du Saint-Sépulcre, tantôt l'église et le couvent de Bethléem. Or toute réparation, aux yeux des musulmans, constitue un droit de propriété. Les religieux latins étaient donc considérés comme propriétaires.

Le sultan Osman II s'exprime ainsi dans le *hatti-chérif*, édit impérial, donné en 1620, à M. de Harlay-Sancy, ambassadeur de France : « Étant informé que l'église de Bethléem a été anciennement dans les mains des religieux francs ; que dans la partie supérieure de cette église, avec le consentement des susdits religieux, la nation arménienne et les autres nations chrétiennes ont un lieu particulier pour les fonctions de leur culte ; que la partie souterraine de la même église, dite lieu de la naissance de Jésus-Christ (sur lequel soit la bénédiction !) est le lieu d'adoration des religieux francs, et qu'ils ont des preuves remontant aux rois arabes, qui montrent que les autres nations n'ont point de droit

sur ces lieux, et ne peuvent y suspendre des lampes ; et qu'après la conquête de la noble Jérusalem, mon illustre aïeul sultan Soleiman-Khan (qu'il repose en paix !) a accordé un hatti-chérif afin que les susdits lieux appartiennent aux religieux francs............ Sachant que par le passé la nation grecque a eu des prétentions sur ces lieux, et qu'elle a suscité des contestations à ce sujet ; mais que les Francs ont en mains des pièces qui prouvent qu'ils sont, des temps anciens, possesseurs et gardiens de ces lieux...... considérant aussi que le roi de France est notre sincère ami depuis le temps de nos ancêtres, nous avons agréé ses représentations, et ordonnons que les lieux contestés soient, comme par le passé, propriété et possession des religieux francs, sans qu'ils soient inquiétés par les Arméniens ou par les autres nations. » Cette déclaration proclame bien haut les droits des catholiques, et cependant aujourd'hui ces mêmes lieux, solennellement reconnus à cette époque comme notre propriété exclusive, sont au pouvoir des Grecs sans que, dans quelques-uns, nous puissions même y célébrer le saint sacrifice.

Les Grecs, dépourvus de titres, ont recours à une industrie qui leur est trop habituelle, celle d'en fabriquer. On sait que sur ce point ils sont quelque peu coutumiers du fait. Photius, premier auteur du schisme grec, avait fabriqué les actes d'un concile œcuménique. Les souverains pontifes ont reproché à cette nation d'avoir altéré les actes du concile de Chalcédoine et plusieurs de leurs lettres apostoliques. Ceux-ci, dignes successeurs de leurs pères, fabriquent de fausses pièces pour revendiquer les sanctuaires occupés par les catholiques, et c'est à l'aide de semblables documents qu'ils trompent les juges et parviennent à s'emparer du Saint-Sépulcre et de l'église de Bethléem. Mais l'auteur de ces faux documents rentre en lui-même, et dépose devant les ambassadeurs de France, d'Autriche et de Venise, qu'il a falsifié lui-même les pièces qu'allèguent les Grecs : il en donne des preuves irrécusables. Un nouveau firman déclare que « la nation grecque s'est servie de faux témoignages, et que leur prétendu firman d'Omar, sur lequel ils appuient leurs prétentions, est inventé, controuvé, falsifié par eux. »

A l'appui de leurs pièces mensongères, les Grecs emploient un moyen qui a eu toujours une grande puissance sur l'administra-

tion musulmane. Ils achètent la justice du divan, et grâce à une tolérance obtenue à prix d'argent, ils s'emparent de l'église de Bethléem, de la crèche et de la pierre de l'onction au Saint-Sépulcre.

Il faut alors que la France intervienne pour rétablir les catholiques opprimés dans la possession des sanctuaires usurpés. L'ambassadeur français, de Castagnères de Châteauneuf, qui représentait dignement en Orient la politique de Louis XIV, plaida chaleureusement auprès de la Porte la cause des religieux dépossédés, et obtient en 1690 un jugement mémorable qui reconnaît et consacre tous leurs droits. Un nouveau firman, sous M. de Vergennes, en 1757, est leur dernier titre et leur dernière protestation contre l'injustice et l'arbitraire. Depuis cette époque, les Grecs, poursuivant leurs manœuvres frauduleuses, usurpent de nouveau les sanctuaires qu'ils ont été si souvent obligés de restituer, et les possèdent encore aujourd'hui. En 1802, le maréchal Brune, ambassadeur de la république, accomplit un acte de justice qui l'honore : il fait réintégrer les religieux franciscains dans la possession de la grotte de Gethsémani. Son successeur ne sait pas aussi bien comprendre la mission de la France, et il abandonne lâchement les religieux aux odieuses vexations des Grecs. M. de La Tour-Maubourg, en 1811, cherche à réparer le mal de son prédécesseur, et fait entendre d'énergiques réclamations en faveur des droits méconnus des catholiques. Depuis cette époque, les représentants de la France en Orient ont regardé comme un des plus beaux attributs de leur mandat la protection des Saints-Lieux.

De nos jours la Russie est intervenue dans cette question, pour soutenir les prétentions des Grecs. Mais sur quoi fonde-t-elle cette intervention ? ce n'est point sur les traités conclus, puisqu'il n'y est jamais fait mention d'elle. Si le sang versé pour la délivrance du Saint-Sépulcre constitue un droit à sa garde, la Russie ne peut y prétendre. Nous l'avons dit, elle n'était point aux croisades. Une seule fois les Russes ont eu la velléité de s'associer aux soldats de la croix ; ce fut vers l'an 1146, lorsque la parole de saint Bernard ébranlait l'Allemagne. Le grand-duc de Russie écrivit à l'illustre moine de Clairvaux pour l'engager à venir prêcher la croisade à ses peuples. Le saint lui répondit que la croisade était une entreprise catholique, formée sous les auspices du souverain

pontife, et qu'on ne pouvait y admettre que les peuples qui reconnaissaient la suprématie du saint-siége.

Les Russes ne paraissent comme pèlerins aux Lieux-Saints qu'après la première croisade. Vers le commencement du douzième siècle, un abbé russe, nommé Daniel, visite le Saint-Sépulcre et obtient du roi Baudouin la permission d'allumer, au nom de ses compatriotes, une lampe au tombeau du Sauveur. « Mon prince, dit l'abbé Daniel à Baudouin, je t'en prie de par Dieu et le prince des Russes, daigne me permettre de placer sur le Saint-Tombeau une lampe au nom de la Russie, au nom de tous nos princes et au nom de tous les chrétiens russes. » L'abbé Daniel ajoute que le roi lui accorda sa demande, et tout en rendant justice à la bonté de Baudouin, il laisse percer dans sa relation ses antipathies schismatiques contre les catholiques. Or de ce fait, que l'abbé Daniel raconte dans son voyage qui a été inséré dans une histoire de la Russie, il ressort deux choses : 1° L'aveu de notre propriété des Saints-Lieux à cette époque ; car si les Russes et les Grecs eux-mêmes n'avaient pas été admis à cette époque au Saint-Tombeau à titre de faveur, l'abbé Daniel n'aurait pas demandé si humblement la permission de suspendre une lampe, il l'y eût placée de droit; 2° L'aveu non moins explicite de la tolérance et de la générosité des Latins. Quoique ceux-ci eussent conquis à eux seuls, et malgré les entraves des Grecs, la libre domination du Saint-Sépulcre, ils ne s'en réservaient pas la possession exclusive ; ils laissaient une place aux moines grecs. Qu'il y a loin de cette petite lampe et de cet humble langage de ce moine russe du douzième siècle aux prétentions actuelles de la Russie !

Voici maintenant les sanctuaires dont les catholiques ont été dépouillés par les Grecs, au mépris des firmans et des capitulations. Ils ont perdu dans l'église du Saint-Sépulcre :

1° Le monument du Saint-Sépulcre, bâti sur le tombeau du Sauveur, dont les Grecs se sont emparés après l'avoir restauré en 1808.

2° La grande coupole au-dessus du Saint-Sépulcre, que les Grecs ont reconstruite après l'incendie.

3° La pierre de l'Onction, qui est à l'entrée de l'église du Saint-Sépulcre.

4° Les sept arceaux de la Sainte-Vierge.

5° Les tombeaux des rois francs, dans la chapelle d'Adam, sous le calvaire.

6° Dans la vallée de Josaphat, l'église et le tombeau de la Sainte-Vierge.

Les latins ont encore perdu à Bethléem :

1° La grande nef de l'église dont les Grecs s'attribuent la possession exclusive.

2° Le sanctuaire et le transept sud, dont les Grecs se sont également emparés.

3° Le transept nord occupé par les Arméniens.

4° Dans la grotte, l'autel de la Nativité.

C'est à la France, protectrice séculaire des Lieux-Saints, qu'il appartient de revendiquer les droits des catholiques et d'obtenir une réparation éclatante des longues injustices qu'ils ont subies.

VII

L'ancienne et la moderne Jérusalem.

La ville de Jérusalem a été l'objet des recherches des savants qui ont travaillé, à l'aide des témoignages des livres saints et des écrivains juifs, à la reconstruire telle qu'elle devait exister avant sa ruine. Nous allons reproduire ici les principaux résultats de ces laborieuses investigations de la science. Tout, dans cette ville, jusqu'aux moindres pierres, est historique et présente un très-grand intérêt. Cette note sera le complément de tout ce que nous avons dit sur Jérusalem. Nous tenons à ne rien négliger de ce qui peut contribuer à mettre en relief soit la situation topographique, soit la physionomie de la ville sainte.

La hauteur sur laquelle est assise Jérusalem a la forme d'une presqu'île qui se rattache vers le nord-ouest aux montagnes de la Judée. Elle est entourée à l'est, au sud et à l'ouest, de vallées qui ressemblent à de profondes ravines, et qui forment comme un large fossé d'enceinte. Vers le levant, entre la ville et le mont des Oliviers, est la vallée de Josaphat traversée par le Cédron : elle a deux mille pas de longueur : au midi est la vallée de Hinnon

où coule la fontaine de Siloé : c'est la Géhenne des livres saints. Au couchant est la vallée de Gihon, la moins profonde de toutes. Au delà de ces étroites vallées le sol se relève en escarpements abruptes, et forme ces larges ondulations et ces montagnes qui encadrent avec tant de grandeur le site austère de Jérusalem.

La ville renfermait primitivement trois collines : la première, la plus étendue et la plus élevée, est au sud-ouest; c'est le mont Sion, l'ancien fort des Jésubéens, conquis par David, dont on retrouve le nom à chaque page de nos livres saints.

En face, vers l'orient, s'élève le mont Moriah, sur le bord de la vallée de Josaphat. C'est là qu'était l'aire d'Ornan le Jébusite, que David acheta six cents sicles d'or, où il éleva un autel et offrit au Seigneur des holocaustes pour arrêter les coups de l'ange exterminateur qui frappait Israël. Le mont Moriah, sur lequel le temple fut bâti, n'aurait pu suffire pour ce monument et ses dépendances. Salomon fit élever un mur de quatre cents coudées de hauteur du côté de la vallée de Josaphat et remplir de terre tout l'espace intérieur, pour augmenter ainsi l'aire de la colline. Ces deux monts étaient séparés par un vallon courant du nord-ouest au sud-est vers la fontaine de Siloé ; c'est le vallon que l'historien Josèphe appelle *Tyropœen*, ou des *fromagers*. Un pont, dont M. de Saulcy a découvert les vestiges, était jeté sur cette vallée et reliait la colline de Moriah à celle de Sion.

La troisième colline n'a pas de nom dans la Bible : elle prit le nom d'Acra (citadelle) de la forteresse qu'y fit construire Antiochus Épiphane. Elle est au nord-est. Une vallée la séparait de Moriah, mais elle fut comblée par un des princes Machabées, Simon, avec les débris de la citadelle d'Antiochus.

Au nord d'Acra, une quatrième colline, nommée Bézétha, fut réunie, sous Agrippa I[er], à la ville. Ce nouveau quartier prit le nom de ville neuve : il s'étendait jusqu'aux tombeaux des rois. La petite colline du Calvaire, au nord de Sion, qui jusqu'alors était restée en dehors de l'enceinte, fut comprise dans ce dernier agrandissement.

Ces divers quartiers furent, à différentes époques, entourés de murailles. L'historien Josèphe en distingue trois : la première, et la plus ancienne, enfermait le mont Sion et une partie de Moriah. Elle commençait à la tour d'Hippicus, l'ancienne tour de David,

s'étendait vers la place de Xystus et aboutissait au portique occidental du temple. La branche de l'ouest traversait le lieu nommé Bethso, situé à l'extrémité du couvent des Arméniens, se dirigeait vers la porte des Esséniens, située non loin de la porte actuelle de Sion, passait au-dessus de la fontaine de Siloé et finissait au portique oriental du temple. Cette première muraille doit remonter à David et à Salomon. Ces larges et belles assises de pierres équarries, en bossage, que tous les archéologues signalent comme présentant les caractères de l'architecture hébraïque, qu'on voit près de l'ancien temple, devaient faire partie de cette première enceinte.

La seconde muraille commençait à la porte Djennat (des jardins) qui appartenait au premier mur, et, enveloppant la porte septentrionale de la ville, venait aboutir à la tour Antonia. Elle enfermait le mont Acra. Les rois Joatham, Ézéchias et Manassé, qui ont successivement travaillé à l'agrandissement de la ville, ont construit cette deuxième enceinte.

De la direction de cette muraille dépend l'authenticité du Calvaire et du saint sépulcre. Nous savons, d'après le Nouveau Testament, que le lieu où fut crucifié le Sauveur et le tombeau où il fut déposé étaient situés hors de la ville. Or comme Josèphe donne très-peu d'indications sur ce tracé, il y a des auteurs — ce sont surtout des Allemands et des Anglais — qui ont profité du silence de l'historien juif pour donner à cette enceinte une direction tout à fait arbitraire, et enfermer dans la ville le Calvaire et le saint tombeau. D'après ce tracé, le Calvaire des chrétiens ne serait point celui de l'Évangile, et un solennel démenti serait donné aux traditions chrétiennes. Un écrivain juif, M. Munk, s'est fait l'écho de cette opinion, et il dit, dans son ouvrage sur la Palestine, qu'il paraît bien difficile d'exclure le Calvaire actuel de la deuxième enceinte de Jérusalem. Or l'inspection seule des lieux suffit pour renverser ce mur imaginaire tracé par les ennemis de nos traditions, et démontrer l'authenticité du Calvaire et du saint sépulcre des chrétiens. Si l'historien Josèphe se tait, les pierres parlent et confondent nos adversaires.

Le docteur Schultz, consul de Prusse à Jérusalem, auteur d'un travail très-remarquable sur la topographie de cette ville, a retrouvé les vestiges de l'ancien mur de cette deuxième enceinte, et il

montre avec évidence qu'il laissait en dehors l'emplacement du Calvaire. Nous avons pu suivre nous-mêmes, pendant notre séjour à Jérusalem, les restes visibles de cette muraille. Nous en avons reconnu les larges et solides assises dans les terrains vides qui sont derrière l'ancienne demeure des chevaliers de Saint-Jean. Des colonnes antiques, des restes d'un pilastre, des fragments de mur, servent de jalons pour suivre la direction de cette enceinte. La porte Judiciaire, comme le démontre son architecture, en faisait évidemment partie. Les larges blocs que l'on voit à la base de la porte de Damas indiquent que le tracé devait passer sur ce point. Tout voyageur qui ira sur les lieux étudier ces restes précieux n'aura plus de doutes ni sur la direction de cette deuxième enceinte, ni sur l'authenticité du Calvaire.

La troisième muraille qui fut bâtie par Hérode-Agrippa, l'an 45 de l'ère chrétienne, partait de la tour d'Hippicus, comme la première, s'étendait vers le nord en ligne droite jusqu'à la tour Piséphina, puis, tournant à l'est, sur la hauteur de Bézétha, passait auprès du tombeau d'Hélène, mère d'Izates, roi d'Adiabène, qui avait embrassé le judaïsme, traversait les *Grottes royales* et se repliait vers le midi pour rejoindre l'ancienne enceinte qui s'élevait le long de la vallée de Josaphat. Cette enceinte, qui renfermait le Calvaire, existait à l'époque où Titus fit le siége de la ville.

Ces murs étaient flanqués de tours de distance en distance. David, dans les Psaumes, parle des tours de Sion. Nous lisons, dans le second livre des Paralipomènes, que le roi Ozias fit construire des tours à la porte de l'Angle, à la porte de la Vallée et le long des murs. L'Ancien Testament parle souvent de la tour d'Hanaël. Il ne reste plus de ces anciennes tours que le soubassement de celle de David, sur le mont Sion.

Lorsque les Romains firent le siége de Jérusalem, elle était défendue par 164 tours. La première enceinte en avait 60; on en comptait 14 dans la seconde et 90 dans la troisième. Les principales, mentionnées par Josèphe, étaient les trois tours d'Hippicus, de Phasaël et de Mariamne, bâties par Hérode en mémoire d'un ami, d'un frère et d'une épouse. La tour Antonia s'élevait près du temple, sur l'emplacement de la citadelle construite par Hircan Machabée : elle était flanquée de quatre tours et formait

une forteresse inexpugnable. Il en existe encore des vestiges.

Les portes de l'ancienne Jérusalem sont souvent nommées dans la Bible, surtout dans le troisième chapitre du livre de Néhémie. Mais il est difficile de fixer leur position respective. Nous allons énumérer les principales. Au nord est la porte d'Éphraïm, aujourd'hui porte de Damas-Bâb-el-Amoud, en arabe. — Il en existe quelques fragments dans la construction moderne. La porte de l'Angle devait se trouver dans la direction du nord-ouest et conduisait à la vallée de Gihon et à la fontaine du Dragon dont parle Néhémie. — La porte des Esséniens devait être encore à l'ouest, sur la montagne de Sion. Tout près de là, probablement sur l'emplacement de la porte actuelle de Sion, existait la porte Thécuite, qui conduisait à Thécua. — La porte des Ordures ou Sterquiline existe encore aujourd'hui au sud-ouest; c'est celle par laquelle le Sauveur entra dans Jérusalem, après avoir été arrêté au Jardin des Olives. — La porte de la Source devait conduire à la fontaine de Siloé. — A l'orient était la porte des Chevaux, par laquelle Athalie fut entraînée hors de l'enceinte du temple pour être égorgée dans la vallée de Josaphat. C'est celle par laquelle sortit Néhémie, pendant la nuit, pour faire le tour de la ville et examiner l'état des remparts. — L'ancienne porte de Benjamin, appelée aussi dans le second livre des Paralipomènes porte des Poissons, s'ouvrait, à l'est, sur l'emplacement de la porte actuelle de Saint-Étienne. — La porte des Brebis ne devait pas être éloignée de la piscine Probatique.

Les principaux monuments de Jérusalem avant sa ruine par les Romains étaient : sur la montagne de Sion, le palais d'Hérode, bâti en marbre blanc et orné avec une rare magnificence; dans la basse ville, le palais d'Hélène, reine d'Adiabène, et non loin de là celui des archives. Le palais du gouverneur romain était situé près de la tour Antonia, au nord-ouest du temple.

La ville actuelle a été entourée, en 1534, par ordre de Soliman, des beaux remparts crénelés qui lui donnent de loin un aspect si pittoresque. Ils ont 40 pieds de hauteur, et les tours 120. Ils sont percés de sept portes, dont deux sont condamnées. La circonférence qu'ils décrivent est de 4630 pieds. La ville présente aujourd'hui la forme d'une espèce de trapèze, ayant ses côtés les plus longs au nord et au midi : il faut près d'une heure et demie pour en

faire le tour. Ses principales rues sont : — Harat Bab el-Amoud, rue de la porte de la Colonne, qui va de la porte de Damas au midi. C'est celle que suivait Simon le Cyrénéen quand il rencontra le Sauveur chargé de sa croix ; — Harat el-Alam, la Voie douloureuse, qui coupe la rue de la Colonne ; — Souk el-Kebir, la rue du Grand-Bazar ; — Harat el-Naçâra , la rue des Chrétiens, qui va du saint sépulcre au couvent des Latins ; — Harat el-Moslemin, la rue des Musulmans ; — Harat el-Arman , la rue des Arméniens ; — Harat el-Yahoud, la rue des Juifs, située là où était la vallée Tyropœenne ; — la rue du Patriarche, près de la demeure qu'occupaient les patriarches de Jérusalem , au temps des croisades.

L'ancienne cité est ensevelie sous une épaisse couche de décombres. Quand l'émancipation des chrétiens sera complète en Palestine , ou plutôt quand le gouvernement de Jérusalem n'appartiendra plus aux Turcs , on pourra pratiquer des fouilles dans l'intérieur de la ville, surtout dans l'enceinte de l'ancien temple, et j'espère qu'on exhumera du sein de ces ruines entassées par dix-sept dévastations différentes, des vestiges de la cité primitive du plus haut intérêt.

VIII

Fertilité primitive de la Judée. — Son état actuel.

Il y a des voyageurs qui , en parcourant cette contrée aride, inculte et désolée, se sont demandé si c'était bien là cette terre dont les écrivains sacrés nous vantent la fertilité merveilleuse, et ils ont opposé son état actuel, comme un démenti, au langage des saintes Écritures. D'autres ont uniquement attribué cette stérilité du sol à l'incurie du gouvernement et à l'inaction des habitants. Ils n'ont pas voulu y reconnaître l'accomplissement éclatant et palpable des prophéties. Nous allons citer ici quelques-uns des témoignages qui attestent l'ancienne fertilité de la Palestine , et nous montrerons la véritable cause de sa désolation actuelle. Nous y retrouverons une preuve de plus de la vérité des livres saints.

La Bible parle souvent de l'étonnante fertilité de la Judée. On connaît cette expression si fréquente des écrivains sacrés : « La terre où coule le lait et le miel : *terram fluentem lacte et melle.* » « L'Éternel, votre Dieu, dit Moïse au peuple d'Israël, vous introduira dans une terre excellente, dans une terre de sources et de ruisseaux qui jaillissent des montagnes dans les plaines ; dans une terre de froment, d'orge, de vignes, de figues et de grenades ; dans une terre d'huile et de miel ; vous y mangerez votre pain sans éprouver la disette, et vous ne manquerez de rien...... et vous mangerez, et vous serez rassasiés, et vous bénirez l'Éternel, votre Dieu, de vous avoir donné une terre si excellente [1]. »

La Judée produisait autrefois en abondance tous ces fruits que Moïse promet à son peuple. Elle fournissait une quantité considérable de froment au roi de Tyr. L'orge servait alors, comme aujourd'hui à nourrir les chevaux. Cette contrée était célèbre par la culture de la vigne. Le patriarche Jacob, dans la bénédiction qu'il donne, sur son lit de mort, à ses douze fils, dit, en parlant de Juda : « Il attachera à la vigne son ânon, et au cep le petit de son ânesse : il lavera son vêtement dans le vin, et son manteau dans le sang du raisin [2]. » Les vignobles d'Engaddi sont renommés dans nos livres saints. De là cette expression si souvent reproduite dans la Bible : « Chacun est assis sous sa vigne et sous son figuier. » L'olivier couvrait autrefois comme aujourd'hui tous les coteaux de la Palestine. Moïse dit, en parlant d'Asser, qu'*il baignera ses pieds dans l'huile.* Les Juifs exportaient beaucoup d'huile en Égypte et en Phénicie. Le palmier était autrefois un des plus beaux ornements de la Judée. Dès la plus haute antiquité, Jéricho fut appelée la ville des palmiers. Il existait de magnifiques forêts de ce roi du règne végétal. On voit sur les monnaies des Machabées le palmier comme emblème de la Judée. Le grenadier y était fort commun, comme l'indique le nom de Remmon (grenade) que portaient plusieurs lieux de la Palestine.

Ces productions de la Terre-Sainte prouvent la fertilité primitive du sol. Le témoignage des auteurs profanes vient confirmer celui de nos livres saints. Tacite et Justin nous montrent cette

[1] Deutéronome, chap. VIII.

[2] Genèse, chap. XLIX.

contrée comme très-fertile et louent sa beauté. Un auteur grec, Hécatée, dit que les Juifs possèdent une terre excellente et qui abonde en toute sorte de productions. L'historien Josèphe trace à plusieurs reprises un tableau remarquable et plein d'intérêt de la fertilité de ce pays, et assure qu'il est propre à toutes sortes de cultures. Strabon, il est vrai, paraît être en opposition avec ces témoignages. Il dit que la contrée où se trouve Jérusalem est stérile, pierreuse et ne valait pas la peine qu'on se battît pour sa possession. Mais la contrée de Jérusalem n'est pas toute la Palestine : d'ailleurs ce géographe ne connaissait que très-imparfaitement la Judée, comme le prouvent les graves erreurs que renferment ses écrits. Le tableau que trace Pline l'Ancien de la végétation luxuriante de la Palestine, surtout le long des rives du Jourdain, ressemble beaucoup à celui que nous a laissé l'historien Josèphe, son contemporain. « Là, dit-il, croît le baumier qui dédaigne de naître ailleurs, et la liqueur qui en distille est préférée à tous les parfums; la Judée est le seul pays du monde auquel la nature l'ait accordé. Les empereurs Vespasien et Titus montrèrent les premiers à Rome et y apportèrent en triomphe ce précieux arbrisseau, devenu tributaire de notre empire, ainsi que la nation. Les Juifs voulurent le détruire, comme ils se détruisaient eux-mêmes : les Romains le défendirent, et on combattit pour un arbuste. »

Les diverses médailles frappées par les rois de Syrie, pendant qu'ils étaient maîtres de cette contrée, par les Machabées et par les Romains, confirment ces divers témoignages des auteurs profanes et des écrivains sacrés. La Judée y est représentée avec tous les symboles de la fertilité : ici elle gémit captive à l'ombre d'un palmier; là elle offre à nos yeux ses oliviers et ses baumiers; dans les unes ont voit des gerbes de blé, dans les autres des pampres de vigne ou des grappes de raisin : il en est qui ont des cornes d'abondance remplies des principaux fruits de cette contrée. Il est évident que ceux qui ont frappé ces monnaies ont voulu caractériser la Judée par les attributs qui lui convenaient le plus, et tout concourt à démontrer que c'était un pays remarquable par l'étonnante richesse du sol.

Une autre preuve de la fertilité de la Palestine, c'est sa nombreuse population. Nous voyons, par le recensement qui fut fait sous David, qu'il y eut 1,300,000 hommes en état de porter les

armes, ce qui porte le chiffre total de la population à six millions d'habitants. C'est beaucoup, sans doute, pour un pays d'environ 1,300 lieues carrées ; mais la Palestine pouvait y suffire ; car d'après le tableau de la Judée au temps de Titus, que Volney lui-même trouve assez bien constaté, cette contrée devait contenir à cette époque quatre millions d'habitants. Au reste, les ruines innombrables qu'on rencontre à chaque pas attestent combien ce pays était peuplé.

Or qu'est devenue cette terre autrefois si riche et si fertile ? Elle languit aujourd'hui sans culture, et frappe tous les voyageurs par sa nudité et son aspect triste et désolé. Les montagnes ont été dépouillées des belles forêts qui les couronnaient; elles montrent de toutes parts leurs roches nues et arides. Leurs flancs sont ravinés par les abondantes pluies de l'hiver ; les murs qui soutenaient les terrasses étagées sur les collines sont renversés, et la terre végétale, n'étant plus retenue, a été emportée par les eaux. Les vastes plaines qui s'étendent le long de la Méditerranée et sur les deux rives du Jourdain sont incultes ; les sources ont tari, les rosées ne sont plus si abondantes, et la température pendant l'été est devenue plus brûlante, à la suite du déboisement des montagnes. Le palmier devient rare ; on a peine à retrouver le célèbre baumier qui faisait la richesse de Jéricho. On rencontre peu de vignobles ; les champs sont abandonnés ; *les pâturages des bergers sont en deuil*, dit le prophète Amos, le berger de Thécua, et les pasteurs qui font paître leurs troupeaux sur ces arides collines ne font plus entendre de chants joyeux. Il existe bien quelques jardins comme ceux de Jaffa et des Ortas, dans le voisinage de Bethléem, quelques rares vallées qui produisent d'abondantes récoltes, quelques champs qui se couvrent de superbes moissons : mais ce sont comme des oasis dans cette contrée déserte ; ils ne servent qu'à montrer quelle était la fertilité primitive du sol. Les villes sont dépeuplées ; les villages ne présentent qu'un amas de misérables chaumières, et là où vivaient autrefois six millions d'habitants, on en compte à peine aujourd'hui trois cent mille.

Un voyageur célèbre, qui a visité avec détail la Palestine, et en a tracé un tableau qui est frappant d'exactitude et de vérité, tant que ses préjugés impies ne rencontrent point l'idée religieuse,

Volney, nous a dépeint en ces termes l'état de misère et d'oppression de cette contrée :

« Les pachas, étant les maîtres de la majeure partie des terres, ne les concèdent qu'à des conditions onéreuses : ils exigent la moitié et même les deux tiers de la récolte ; ils accaparent les semences et les bestiaux, en sorte que les cultivateurs sont forcés de les acheter au-dessus de leur valeur. La récolte faite, ils chicanent sur les pertes, sur les prétendus vols ; et comme ils ont la force en main, ils enlèvent ce qu'ils veulent. Si l'année manque, ils n'en exigent pas moins leurs avances, et ils font vendre, pour se rembourser, tout ce que possède le paysan. A ces vexations habituelles se joignent mille avanies accidentelles : tantôt on rançonne le village entier pour un délit vrai ou imaginaire; tantôt on introduit une corvée d'un genre nouveau. L'on exige un présent à l'avénement de chaque gouverneur ; il faut donner l'étape à tous les gens de guerre qui passent ou qui apportent des ordres ; et les gouverneurs ont soin de multiplier ces commissions, qui deviennent pour eux une économie, et pour les paysans une source de ruine. Les villages tremblent à chaque *laouend* qui paraît : c'est un vrai brigand sous le nom de soldat; il arrive en conquérant, il commande en maître, il insulte et il pille. En vain les paysans crient à l'injustice ; le sabre impose silence. La réclamation est lointaine et difficile ; elle pourrait devenir dangereuse. Qu'arrive-t-il de toutes ces déprédations ? Les villages se ruinent et deviennent déserts : c'est à cette cause qu'il faut attribuer la misère et la dépopulation des campagnes. Aussi l'agriculture est-elle dans un état déplorable : faute d'aisance, le laboureur manque d'instruments, ou n'en a que de mauvais ; la charrue n'est souvent qu'une branche d'arbre coupée sous une bifurcation, et conduite sans roues. On laboure avec des ânes, des vaches, et rarement avec des bœufs ; ils annoncent trop d'aisance. Dans les pays ouverts aux Arabes, tels que la Palestine, il faut semer le fusil à la main. A peine le blé jaunit-il, qu'on le coupe pour le cacher dans les *matmoures* ou caveaux souterrains. On en retire le moins que l'on peut pour les semences, parce qu'on ne sème qu'autant qu'il faut pour vivre ; en un mot, l'on borne toute l'industrie à satisfaire les premiers besoins. Or, pour avoir un peu de pain, des oignons, une mauvaise chemise bleue et une pagne de laine, il ne faut pas la porter bien

loin. Le paysan vit donc dans la détresse ; mais du moins il n'enrichit pas ses tyrans, et l'avarice du despotisme se trouve punie par son propre crime [1]. »

Le même écrivain nous montre encore le sol de la Palestine aride, pierreux, privé d'eau, dépeuplé, couvert de ruines et sans culture. Quand il voit Jérusalem, au milieu d'un paysage plus aride et plus rocailleux, entourée de ravines et de hauteurs difficiles, remplie de décombres, il se demande si c'est bien là cette métropole célèbre qui lutta jadis contre les empires les plus puissants, qui balança un instant les efforts de Rome même, et qui, par un retour bizarre du sort — l'expression est de Volney — en reçoit aujourd'hui dans sa chute l'hommage et le respect. « Je l'ai parcourue, ajoute-t-il dans ses *Ruines*, cette terre ravagée ! J'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'ai vu qu'abandon et que solitude. J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages, et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitants, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres. Grand Dieu ! d'où viennent de si funestes révolutions ? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle changé ? Pourquoi tant de villes sont-elles détruites ? »

Si Volney, au milieu de ces ruines, avait ouvert la Bible, il y aurait trouvé la véritable cause de la désolation qui pèse sur ces lieux, et qui est un mystère pour sa raison. Il aurait vu dans le Deutéronome ces malédictions que Josué annonça à Israël, s'il devenait infidèle à la loi de Dieu, et il aurait reconnu qu'elles s'étaient accomplies avec une vérité bien terrible. Il aurait vu dans le prophète Isaïe : « Votre terre est une solitude, vos villes sont la proie des flammes ; des étrangers sous vos yeux dévorent votre patrie : elle est comme une contrée dévastée par l'ennemi [2]. » Il aurait entendu cette parole de Jérémie : « Voici ce que dit le Seigneur : ma fureur et mon indignation se sont répandues sur ce lieu, sur les hommes, sur les animaux, sur les arbres des champs

[1] VOLNEY. *État politique de la Syrie*, chap. XVI.

[2] Isaïe, chap. I.

et sur les fruits de la terre[1]. » Qu'on ne demande plus pourquoi ces villes sont détruites et ces champs incultes. La réponse est à chaque page des livres saints. Toute autre explication, en dehors de la Bible, est incomplète et ne peut rendre raison de l'état actuel de la Palestine. Pour tout voyageur qui parcourt la Terre-Sainte avec bonne foi, sans être aveuglé par une incrédulité systématique, l'aspect triste et misérable de cette contrée apporte une éclatante confirmation à la vérité de nos saintes Écritures. Ces montagnes dépouillées et ces plaines incultes lui disent assez comment s'accomplissent les prophéties. Volney, le voyageur sceptique, qui avait comme un bandeau sur les yeux, n'a trouvé d'autre cause à cette stérilité de la Palestine que la rapacité des pachas : il n'a pas su lire sur cette terre désolée l'empreinte visible des malédictions du ciel. Chateaubriand, le pèlerin chrétien, qui l'a visitée la Bible à la main, a reconnu sans peine la patrie d'un peuple réprouvé et le passage de la colère divine.

[1] Jérémie, chap. VII.

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Pag. 23, lig. 31, au lieu de : grecques maronites, *lisez :* grecques, maronites.
Pag. 54, lig. 24, — acculées, *lisez :* accolées.
Pag. 54, lig. 29, — sur le linteau qui sépare les portes, *lisez :* sur le linteau qui le sépare des portes.
Pag. 55, lig. 16, — style roman, *lisez :* style ogival.
Pag. 56, lig. 9, — che per che per, *lisez :* che par che per.
Pag. 69, lig. 8, — la base de la façade est encadrée, *lisez :* il est encadré.
Pag. 176, lig. 17, — au-dessous de nos têtes, *lisez :* au-dessus de nos têtes.
Pag. 256, lig. 27, — l'église n'a qu'une haute et large nef dans laquelle, *lisez :* l'église a de hautes et larges nefs dans lesquelles.
Pag. 274, lig. 15, — des pèlerins, *lisez :* du pèlerin.
Pag. 295, lig. 11, — que domination étrangère, *lisez :* que la domination étrangère.

Paris. — Imprimerie de G. Gratiot, rue Mazarine, 30.

